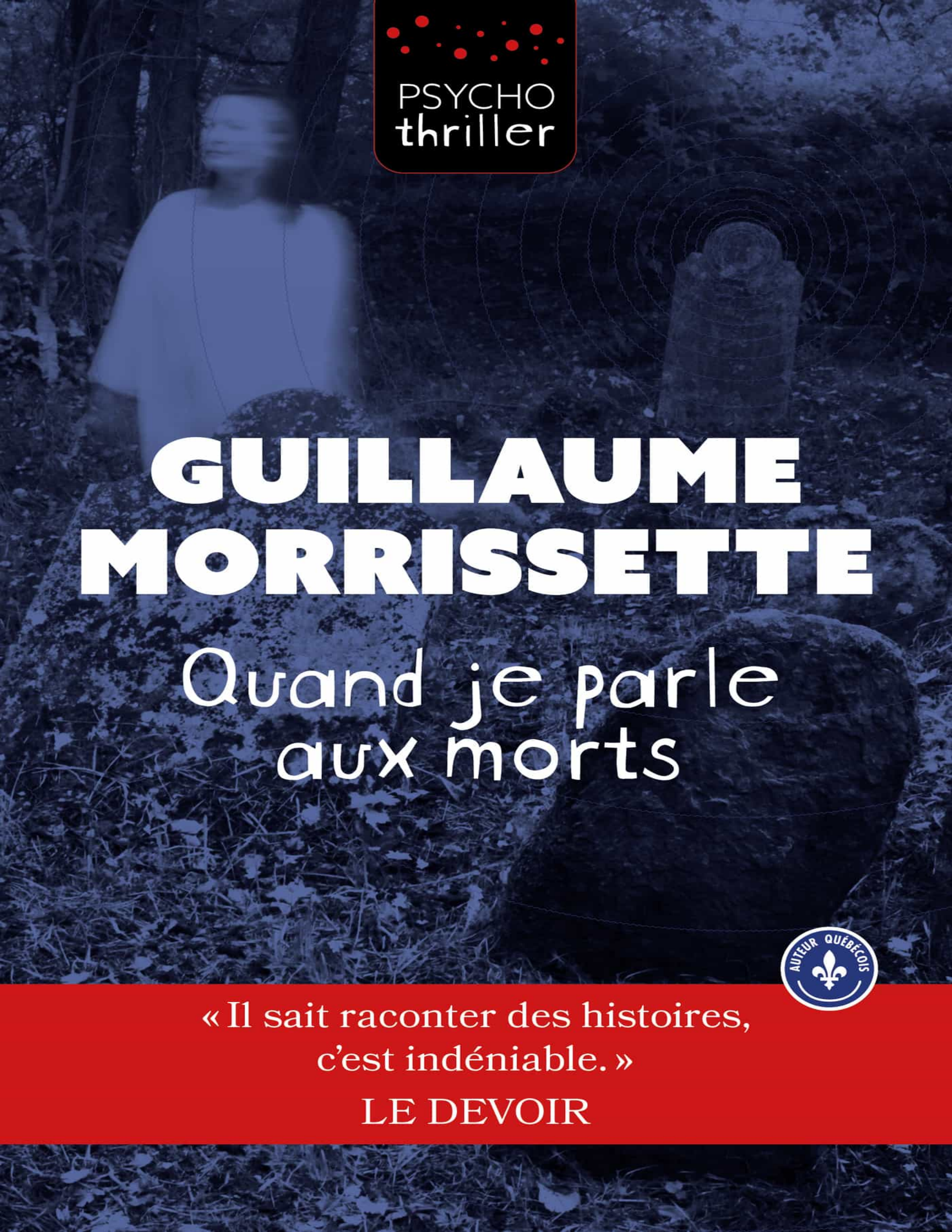

PSYCHO
thriller
GUILLAUME
MORRISSETTE
Quand je parle
aux morts
AUTEUR QUÉBÉCOIS
« Il sait raconter des histoires,
c'est indéniable. »
LE DEVOIR

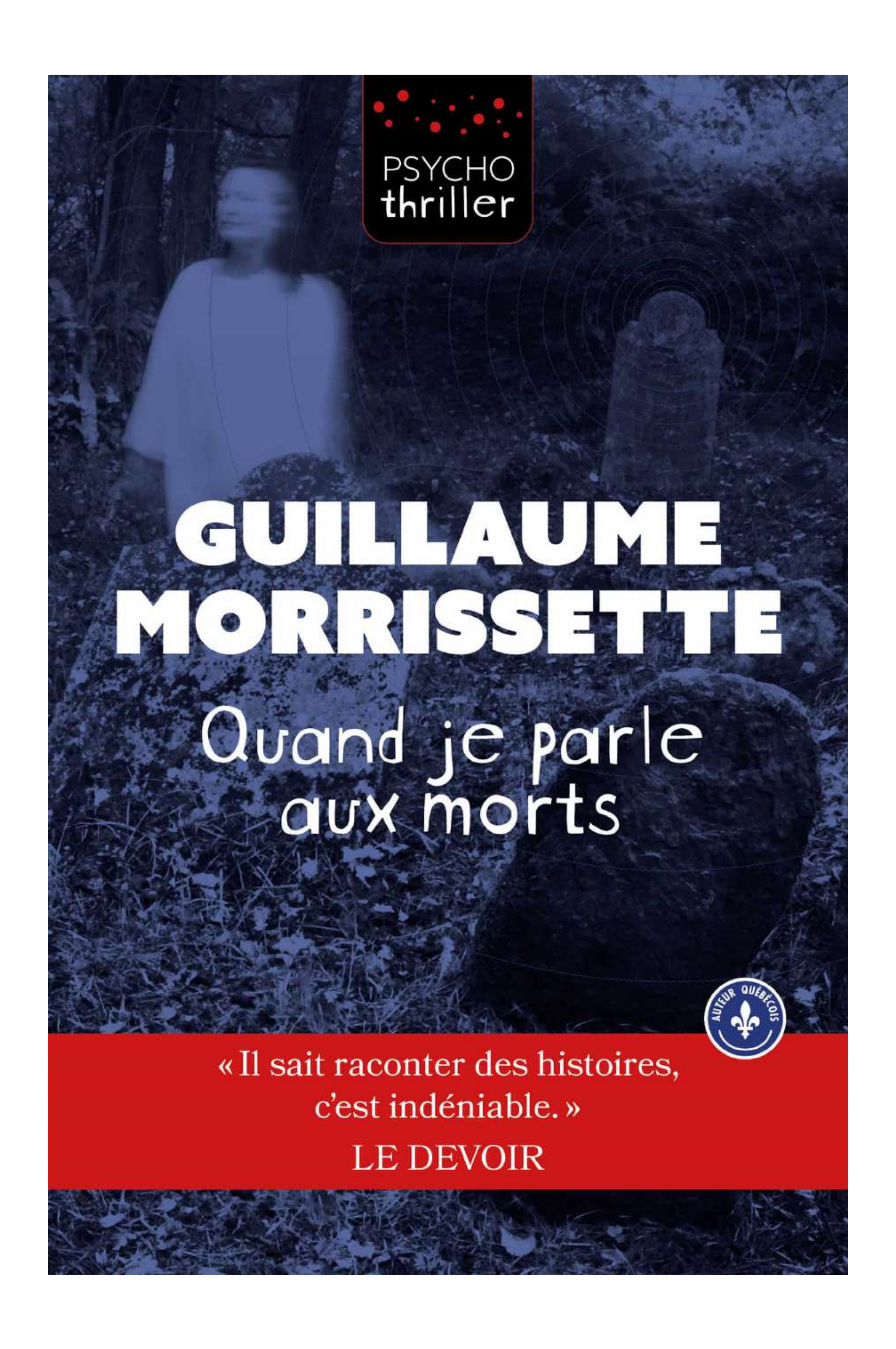

PSYCHO
thriller
GUILLAUME
MORRISSETTE
Quand je parle
aux morts
AUTEUR QUÉBÉCOIS
« Il sait raconter des histoires,
c'est indéniable. »
LE DEVOIR

Table des matières

Quand je parle aux morts

GUILLAUME MORRISSETTE

Quand je parle aux morts

ROMAN



Guy Saint-Jean Éditeur
4490, rue Garand
Laval (Québec) Canada H7L 5Z6
450 663-1777
info@saint-jeanediteur.com
saint-jeanediteur.com
……………………………..

Données de catalogage avant publication disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada.
……………………………..

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.







Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Révision : Isabelle Pauzé
Conception graphique de la page couverture : Marie-Josée Forest
Mise en pages : Olivier Lasser
Photographie de la page couverture : © John Gollop / iStock by Getty Images

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2020
ISBN : 978-2-89758-969-1
ISBN EPUB : 978-2-89758-970-7
ISBN PDF : 978-2-89758-971-4



Guy Saint-Jean Éditeur est membre de
l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

À mon père

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Prologue

Brossard, 21 août 2019

L’homme était fébrile. Sans toucher à la culasse, il enlevait et remettait le chargeur dans le Glock. Les voitures passaient à toute vitesse sur le boulevard Taschereau. C’était l’heure à laquelle les gens rentraient chez eux après le travail. Quelques-uns s’étaient arrêtés dans l’espace couvert devant la réception de l’hôtel, mais pas Andersen. Il arriverait tôt ou tard.

Une voiture passa en trombe près de lui.

Il frappa de dépit sur le volant de la voiture.

Il avait les nerfs à vif depuis plusieurs heures, stationné dans le coin droit du Best Western, à guetter sa proie. Tout était prêt. Il avait une caméra numérique avec trépied, achetée comptant chez Pawn & Queen. Il savait maintenant comment transférer des vidéos sur le web. Il ne ferait aucun montage : tout serait capté en une seule scène. Il ne passerait pas pour un simple criminel sans intention, ah ! On l’arrêterait, on le critiquerait, mais on serait bien obligé de l’écouter. Son argumentaire serait plus puissant que le service de relations politiques du médecin.

À 19 h, le neurologue n’avait pas encore montré signe de vie. Se serait-il faufilé dans l’hôtel en douce ? La rutilante BMW qui quitta le boulevard au

même moment pour se rendre devant les portes de la réception donnait la réponse à cette question. L’individu étira le cou et identifia son homme dès que ce dernier sortit de la voiture. Un jet d’adrénaline parcourut ses veines. Il resserra son étreinte sur le Glock et attendit patiemment qu’Andersen revienne. Le médecin récupéra sa voiture, fit un demi-tour et se gara devant la porte de sa chambre.

103.

Il ouvrit le sachet de poudre blanche que lui avait remis Luis et aspira directement une partie du contenu. Ses yeux se mirent à couler et il grimaça. Pendant ce temps, Andersen récupérait une valise et une bouteille de vin avant de s’engouffrer dans l’hôtel. L’homme armé sortit à son tour, prit son sac à dos et longea les chambres du côté sud avant de bifurquer vers la gauche. Il repassa son plan dans sa tête pendant quelques secondes et frappa à la porte.

Première Partie

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

Malgré la popularité de l’endroit auprès des Montréalais, c’était la première fois que Morgane mettait les pieds dans le restaurant Les 3 Brasseurs, sur la rue Sainte-Catherine. Elle s’imaginait le lieu comme un bar universitaire et fut surprise d’y trouver plusieurs personnes de son âge. Pendant qu’elle attendait dans la courte file d’attente à l’entrée, elle consulta son téléphone cellulaire et regarda de nouveau le profil de l’homme dont elle allait faire la rencontre dans quelques instants. Claude, 54 ans, courtier d’assurances. Belle gueule, songea-t-elle. C’est lui qui avait proposé Les 3 Brasseurs pour le rencard de ce soir, vantant l’ambiance et l’excellente bière fabriquée sur place.

Le couple devant elle étant parti, Morgane s’avança et eut une vue complète sur la brasserie. Des tonneaux en bois sous un escalier, des tableaux héraldiques sur les murs, un bar de forme rectangulaire en bois foncé surmonté de centaines de verres et coupes de formes diverses… tout était disposé pour que les clients aient l’impression de mettre un pied dans le passé.

De l’autre côté du bar, assis sur une banquette, Claude remarqua la chevelure rousse de la femme qui parlait à l’hôtesse et sut qu’il s’agissait de celle qu’il attendait. Il se leva et fit un signe de la main. Morgane remercia la jeune femme et se dirigea vers le fond.

— Salut, Morgane ? fit Claude en lui donnant la bise.
— C'est ça ! J'imagine que c'est Claude ?
— T'es perspicace, j'aime ça !
Elle déposa sa bourse sur le banc, avant de s'asseoir.
— J'espère que t'es pas trop fâchée que j'aie décidé de commander une bière le temps que tu arrives, lâcha Claude avant de prendre une gorgée.
— Non, non, aucun problème. J'aurais fait la même chose.
— Tes cheveux, c'est naturel ?
— Oui. C'est roux, hein ?
— Ça *flashe* ! J'ai pas eu de difficulté à savoir que c'était toi. Parfois, tu sais pas trop… tu regardes quelqu'un et puis t'as l'air fou.
— Tu fais souvent des rencontres ici ? conclut Morgane.
— Bien, ça arrive.
Derrière Claude, sur l'autre banquette, se trouvait une dame âgée. Elle apostropha le serveur, ce qui donna le temps à Morgane de demander :
— Tu bois quelle sorte de bière ?
— L'IPA, répondit l'autre sans hésitation. Tu veux y goûter ?
Elle refusa poliment le verre qu'il lui tendait d'un geste de la main.
— C'est gentil. Tu les connais toutes ?
— Oui. La blonde est très bonne aussi.
— Je pense que je vais prendre celle-là.
— Tu pourrais prendre la rousse, blagua-t-il.
Morgane releva la plaisanterie d'un sourire à moitié franc, alors que l'employé arrivait pour prendre sa commande.
— Une bière blonde, s'il vous plaît.
— Vingt onces ?
— Oui, c'est bon.
— C'est moi qui paye, déclara Claude.
Le serveur acquiesça et fit demi-tour.
— Merci, dit Morgane.
— Ton p'tit nom, je l'aime bien.
— Ah oui ?

— Oui, ma mère avait une amie qui s'appelait comme toi. Ton nom de famille, c'est quoi ?

— Edwards. Et le tien ?

— Gagnon.

— Claude Gagnon… tu espères trouver la flamme sur les sites de rencontres ?

Il haussa les épaules.

— Bah, là ou ailleurs, c'est pareil. Ça va juste plus vite avec Internet. J'ai pas envie d'aller dans les bars et attendre jusqu'à 3 h du matin pour ramasser les soldes de fin de soirée. Me réveiller dans Pointe-aux-Trembles sans savoir ce que je fais là…

Cette fois, Morgane fit un sourire forcé pour dissimuler son malaise.

— Je comprends, fit-elle. Alors, comme ça, tu vends des assurances ?

— Exact. T'en as besoin ?

— Non, merci.

— Et toi, tu es thérapeute.

La vieille dame sur la banquette adjacente fut prise d'une quinte de toux.

— Oui, répondit Morgane. J'ai mon bureau chez moi.

— Thérapeute sportive, genre ?

Elle fit une grimace.

— Pas tout à fait.

L'état de la dame à côté ne s'améliorait pas. Une employée vint s'enquérir de la situation pendant que Morgane lui jetait un regard elle aussi.

— Quoi ? questionna Claude, qui ne s'était rendu compte de rien.

— Elle va pas bien…

— Qui ?

Il se retourna finalement pour constater le chaos derrière lui. Avec l'aide d'une bonne rasade d'eau, la femme cessa de tousser. Gagnon se repositionna sur sa chaise et lança :

— Trop de poivre dans sa bière.

Il prit une longue gorgée de la sienne et ajouta :

— Alors comme ça, tu aides les sportifs, c'est ça ?

Edwards s'assura que la vieille femme était hors de danger avant de regarder Claude pendant un instant. Était-ce encore l'une de ces rencontres où le potentiel de départ du protagoniste allait fondre comme neige au soleil à chacune des répliques qui sortaient de sa bouche ? Où était-ce elle qui était trop difficile ? Le serveur lui apporta son verre, ce qui lui ramena à l'esprit qu'elle venait tout juste d'arriver. Il fallait laisser la chance au coureur, même si l'intuition avait déjà pris les devants.

— J'ai pas de sportifs comme clients, précisa-t-elle.

— Alors, thérapeute de quoi ?

— De ça, répondit-elle en pointant sa tête.

— Du cerveau ?

— De l'âme.

Malgré tous ses efforts pour l'en empêcher, le visage de Claude fit une série d'expressions qui trahissaient sa première réaction.

— Il y a des thérapies pour ça ? Psychologue, tu veux dire.

— J'ai l'impression de faire beaucoup de psychologie, avoua-t-elle. C'est d'ailleurs dans cette discipline que j'ai étudié. J'aime comprendre les gens, ce qui les motive, ce qui les allume…

— Hum. Tu devrais lire mon ex et essayer de comprendre ce qui l'a motivée à me ruiner.

Il éclata de rire. Morgane sut instantanément que c'était la fin. Pouvait-elle s'en tirer avec une bonne baise sans lendemain ? Question de mettre un baume temporaire sur la solitude ? Probablement pas. Claude était beau, mais il « ne puait pas le sexe », comme aurait dit Louise, sa meilleure amie. Résignée à terminer sa bière avec un rôle de figurante, Edwards en but une longue rasade pour aider l'horloge. Elle ne put s'empêcher de glisser :

— Parler de son ex lors d'une première rencontre, c'est quand même spécial.

— C'est une vraie salope ! répondit Gagnon, sans relever le deuxième degré de la dernière phrase. Mais j'imagine qu'on a tous des histoires comme celle-là.

— C'est sûr. Ça reste un choix personnel de les étaler au grand jour.

— Oui, tu as bien raison.

Morgane fit un sourire en coin. La connexion était si faible qu'elle décida de partir immédiatement. Alors qu'elle se levait, l'ambiance changea d'un seul coup autour d'elle. Elle prit une grande respiration, comme si elle venait de retenir son souffle sous l'eau pendant longtemps. Elle sentit une présence qui s'approchait d'elle, quelqu'un qui entrait dans sa bulle. Et pas n'importe qui.

— Ça va ? demanda Claude. Pourquoi t'es debout ?

— Je…

Edwards croisa le regard de la vieille dame qui s'était étouffée précédemment. Elles se regardèrent, sans bouger, pendant quelques secondes. Morgane ramassa sa bourse sur le banc et déclara :

— Je suis désolée, Claude. Je me sens pas très bien, je vais rentrer.

— Hein ?

— Merci pour la bière.

Il marmonna une réplique qu'elle n'entendit pas. Elle traversa Les 3 Brasseurs et se retrouva dehors, sur la rue, où elle était moins de quinze minutes plus tôt.

Morgane sortit son cellulaire et téléphona à Louise McKee.

— *Ça sent pas bon*, répondit aussitôt cette dernière. *Un quart d'heure* ?

— Et ça aurait pu être dix minutes, si tu veux mon avis.

— *Ouch. C'était si pire que ça* ?

— Oui.

— *Ça va, ma chouette* ? *Tu sonnes bizarre. T'es où, là* ?

— Sur Sainte-Catherine. C'est encore arrivé, Lou.

— *Bah, l'océan est plein de poissons. Tu vas finir par…*

— Non, non, pas ça. Je viens encore d'avoir un malaise.

— *Toi, il faut t'emmener à l'hôpital !*

— Non, je te le dis, je suis pas malade. Il se passe quelque chose que je comprends pas.

Elle traversa la rue en direction du métro Peel.

— Je reçois un signal que j'arrive pas à décoder, poursuivit Edwards. C'est la troisième fois ce mois-ci. Je me sens exactement comme quand je fais une séance, sauf que je suis pas en séance !

— *Et là, t’étais avec ta* date ?

— Oui, non, j’étais debout, je suis tombée dans la lune en regardant une vieille femme qui était à côté. Tu devineras jamais qui est venu me voir.

— *Qui* ?

— Ma mère.

— *Hein* ? *T’es certaine* ?

— Pas à 100 %, mais pas loin.

Louise garda le silence un court instant et demanda :

— *T’es sûre que t’as pas besoin d’un docteur* ?

— Non, je te rassure tout de suite.

— *Toi, il faut que tu prennes un verre avec moi.*

— Si je m’écoute, ça sera pas juste un.

— *J’embarque ! Je te rejoins chez vous.*

— Apporte du vin !

Morgane mit fin à la conversation, descendit les marches en béton et s’engouffra dans le tunnel du métro.

Louise McKee avait la clé de l’appartement de son amie, mais ne l’utilisait pas. Elle préférait s’annoncer en appuyant sur la sonnette de l’immeuble du boulevard Saint-Joseph. Elle grimpa d’un étage et cogna doucement plusieurs fois sur la porte du numéro 6.

— Allo ! C’est pour un rendez-vous avec la plus belle rousse de Montréal !

— Est-ce que tu t’appelles Claude ? demanda Morgane avant d’ouvrir.

— Non !

— Alors, c’est bon !

Edwards ouvrit et embrassa son amie. Louise lui montra la bouteille qu’elle avait à la main et expliqua pourquoi c’était le meilleur vin à acheter pour la soirée. Morgane acquiesça à toutes les informations en récupérant le limonadier dans le tiroir. Elle s’assit à la table de la cuisine devant les deux coupes qu’elle avait sorties.

— Et puis, Casanova ? demanda Louise en tirant sur le liège.

— Beau bonhomme. Et ça finit là ! Il s'est mis à me parler de son ancienne femme qui voulait lui voler son argent…

— Non !

— Je te jure. Des symptômes de pervers narcissique. Alors j'ai mis fin à ça assez vite. De toute façon, j'ai jamais eu de chance avec les « Claude ». C'était un signe, c'est sûr.

— T'es déjà sortie avec un Claude ?

— L'espace d'une demi-soirée, chez moi, oui ma chère. Une catastrophe ! Écoute ça. Même prénom, mais pas le même genre d'entrée en matière. Il est beau, il est fin, et, tu t'en doutes, on finit par parler de ce qu'on fait dans la vie.

— O-oh…

— Exactement. Mais contre toute attente, le gars est ouvert et je sens que je peux lui en dire pas mal. Et même qu'il me convainc de faire une courte séance avec lui… c'est comme un jeu. On a bu, et j'embarque.

— Tu le connais pas, là.

— Du tout. Je sais rien de lui. Et là, je me mets à voir des gens autour de moi. C'est hétérogène, pas tout le temps clair, mais je finis par me concentrer sur un homme.

— C'était qui ?

— Son père. Et moi, je lui raconte tout ça, à mon Claude, et lui m'écoute attentivement. Ça dure un bon quart d'heure. Et là, quand je termine, il me caresse la joue comme une enfant.

— Je lui demande ce qu'il pense de ce qui vient de se produire, et il hésite avant de répondre. Je sens une angoisse monter en moi, je sais pas pourquoi. Son attitude change, son regard s'éloigne et il se lève du lit. Je lui demande encore ce qu'il pense de la séance et là, pendant qu'il se rhabille, il me lance : « C'est dur à dire. Mon père est encore en vie, Morgane. »

McKee écarquilla les yeux.

— Oh… tu t'étais trompée ?

— Non ! Je suis certaine que non ! Pas eu le temps de savoir ce qui s'était passé, pouf ! Monsieur Claude était parti. Il a jamais répondu à mes appels par la suite.

Louise emplit les deux coupes à moitié.

— Bon débarras, les Claude ! Je serai ta rencontre de ce soir, déclara-t-elle.

— Cent fois mieux.

Elles portèrent un toast et goûtèrent le vin.

— Je t'avais dit que c'était le bonheur.

— Très bon, très bon. J'en prendrai encore.

— Là, je suis sérieuse. Parle-moi, ma chouette, fit McKee en adoptant un ton plus sérieux. Moi, quand tu dis le mot « malaise », ça me fait penser à une crise cardiaque. Alors même si tu m'assures que tout va bien, je suis pas rassurée…

Morgane lui prit la main et la serra.

— Je suis pas malade, Lou.

— Alors utilise d'autres mots…

— D'accord. Je suis *sollicitée* même quand je suis pas concentrée, même quand j'ouvre pas les portes.

— Et ça arrive pas d'habitude.

— Non ! J'ai besoin de mon ambiance pour que ça fonctionne. Là, en plein restaurant, des gens, du bruit, et bang !

— Ta mère…

— Oui. Lou, je pense que je suis folle.

— C'est mieux d'être folle que cardiaque !

— Mais je suis pas certaine, là… Comme je te dis… je *pense* que c'était elle.

— Elle est venue te dire que Claude était pas un bon gars pour toi !

Morgane rigola un coup.

— Non, non. Il y a eu cette dame, juste avant…

— Quelle dame ?

— Une cliente, elle s'est étouffée… mais je sais pas. J'ai paniqué, j'ai pas eu le temps de confirmer si c'était vraiment ma mère. Mais j'ai senti… Je suis partie comme une balle de fusil.

Elle prit une grande respiration et ajouta :

— C’est *moi* qui choisis, d’habitude. Je choisis le moment et l’endroit où je parle avec eux, et avec qui je parle. Ça a toujours été comme ça, sauf quand j’étais petite et que tout était nouveau.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Saint-Janvier-de-Joly, septembre 1976

Morgane

Elle avait sept ans. Elle demeurait avec ses parents dans une maison presque centenaire, derrière le bois qui séparait la voie ferrée du village. Si on avait voulu décrire un endroit paisible et envahi par la forêt boréale, on n’aurait pas pu mieux tomber. Un dépanneur, une petite école, une église, une pharmacie… c’était un lieu figé dans le temps. Tout semblait archaïque, de l’asphalte craqué du chemin principal jusqu’aux murs bruns des nombreuses granges qui, pour la plupart, tenaient plus par habitude qu’autre chose. Mis à part les véhicules qui roulaient parfois à tombeau ouvert, les enfants étaient en sécurité. Les familles se connaissaient toutes, les jeunes quittaient le village en direction de la grande ville et revenaient s’y installer quelques années plus tard pour fonder leur propre foyer. Petite fille à la chevelure rousse comme le feu et à la peau blanche comme la lune, elle ne ressemblait pas aux autres.

Aujourd’hui, c’était la première rencontre parentale de l’automne, et son père venait de demander à son enseignante de deuxième année de lui parler du comportement de sa fille.

— Morgane… mon Dieu. Comment dire ? Elle a des amis, mais pas dans la classe. Voilà. Elle parle avec ses poupées, ses toutous, ses dessins…

— Ses dessins ? demanda Dean, étonné.

— Oui. Elle les place dans un certain ordre, sur son pupitre, et elle discute avec eux.

— Pendant les cours ? Ou à la récréation ?

— Les deux. Ça ne l'empêche pas de se concentrer sur ce que je dis, je le remarque.

— Et avec les autres élèves ? Vous dites qu'elle n'a pas d'amis dans la classe…

— C'est un peu ça, elle ne leur parle pas. Mais ce n'est pas par méchanceté, on dirait qu'elle les ignore, tout simplement.

Dean Edwards soupira.

— Bon. Est-ce qu'elle est en situation précaire, pour les résultats ?

— Non. Pas du tout. Elle est intelligente, elle va réussir.

— Est-ce que… est-ce qu'elle parle dans le vide ? Je veux dire, quand il n'y a personne autour d'elle, ni même un toutou ?

La titulaire approuva d'un geste de la tête.

— Quand elle arrive avant les autres, le matin.

— Elle le fait chez nous, aussi.

— D'autres enfants le font, monsieur Edwards. Ne vous inquiétez pas avec ça.

— Ce n'est pas comme si c'était grave non plus, vous me dites qu'elle réussit, en plus…

— Voilà. Je soupçonne votre fille d'avoir une imagination débordante. C'est loin d'être un handicap.

— Bon. Merci pour la rencontre.

— On se revoit en février, d'accord ?

Le pharmacien marcha dans le corridor, entre les deux rangées de cases en métal, et n'eut pas le temps d'entrer dans la classe de deuxième que sa fille se précipita sur lui. La remplaçante lui fit un signe de la main et Dean accompagna Morgane jusqu'à son casier. Quelques minutes plus tard, ils roulaient ensemble vers la maison familiale. Dean venait d'écouter le résumé d'une journée d'école.

— J'ai parlé avec ton enseignante, Morgane, fit-il au bout d'un moment.

La gamine regarda par la fenêtre, sans répondre.

— Elle est gentille, précisa-t-il.
— Oui, confirma-t-elle.
— Tu as des amis, dans ta classe, ma puce ?
Dean allait à la pêche avec sa question. Morgane n'invitait pas d'amis à la maison, pas plus qu'elle ne recevait d'appels. Lui-même ayant grandi dans une famille de quatre garçons, il n'avait jamais eu à chercher avec qui s'amuser. Que savait-il de la réalité d'une petite fille de sept ans ? Le projet de lui donner un frère ou une sœur avait avorté de façon abrupte et, compte tenu de la situation avec Jade, sa femme, Dean jugeait que c'était une bonne chose.
— Oui, répondit-elle sans conviction.
— Mais je ne les connais pas.
— Non.
— Tu sais, si tu veux, tu peux les inviter à la maison pour jouer. Ça ne me dérange pas.
— Peut-être. Je sais pas.
Dean n'insista pas. La porte était ouverte, à sa fille de saisir l'occasion, se dit-il.

Ce soir-là, les Edwards partageaient un souper tranquille, jusqu'à ce que Jade, la mère de Morgane, ait pris un verre de trop et se mette à parler fort. Dean acceptait les débordements de sa femme sans trop se plaindre. Il lui arrivait maintenant d'être saoule en pleine semaine, prétextant la fatigue ou une autre raison.
En son for intérieur, Dean soupçonnait qu'elle en avait ras le bol de ne rien faire de ses journées. Mère au foyer était une activité aussi louable que les autres, mais une hyperactive comme Jade avait besoin de plus. L'arrivée de Morgane avait augmenté sa tâche pendant un moment, jusqu'à ce que la petite commence l'école primaire et que Jade se retrouve seule à longueur de journée. Oh, ils avaient discuté de la possibilité qu'elle se trouve un petit boulot, ce qui aurait été la meilleure solution pour tous. Jade avait fait des études et aurait pu se créer une vie hors des murs de la maison. Mais le bureau de comptables le plus près se trouvait à plusieurs kilomètres et elle

n’avait pas envie de voyager. De plus, le métier avait trop évolué à son goût depuis la fin de sa formation. Elle se sentait dépassée et avait peur de ne pas performer correctement.

Lequel de ces arguments était vrai ? Dean ne savait plus. Elle était toujours à la maison, entourée de bouteilles de vin et d’autres liquides qui l’attiraient. Elle n’avait pas assisté à la réunion de parents aujourd’hui parce qu’il ne l’en avait pas informée, tout simplement. Incapable de prédire son état, il avait préféré y aller seul.

La décision avait été un bon réflexe, car ce soir, elle avait encore exagéré.

— Moins fort, mon amour, lui glissa Dean.

— Je parle fort ?

— Oui, un peu.

Le repas tirait à sa fin. Au lieu de recevoir le commentaire de son mari comme elle le faisait habituellement, Jade se sentit agressée et se renfrogna.

— Je parle fort parce que je veux qu’on m’entende ! s’exclama-t-elle. Est-ce que ça fait partie des choses que j’ai le droit de faire, ou bien c’est réservé à vous deux seulement ?

— Moi, je parle pas fort, avisa Morgane.

— Et moi non plus, ajouta Dean, en échangeant une tape sur la main avec sa fille.

— Et monsieur Gris non plus ! s’exclama la fillette. Il crie jamais.

Jade expira et se leva de table. Elle se resservit un verre de vin rouge avant de disparaître dans le salon, visiblement irritée de ne pas faire partie de la complicité familiale. Chaque jour qui passait éloignait Jade de son mari et de sa fille. Cette distance était compensée par Dean, qui multipliait les occasions de s’intéresser à Morgane.

— Elle est partie, fit Dean avec une moue exagérée.

— Ceux qui sont à la table mangent du dessert, déclara Morgane.

— Qui est monsieur Gris ? demanda Dean. Un de tes toutous ?

— Non ! Un de mes amis.

— Oh ! C’est un des employés de l’école ?

— Non, il travaille pas, je pense.

Dean Edwards s'essuya la bouche et sourcilla.

— Est-ce que c'est son vrai nom ? questionna-t-il encore.

— Je sais pas. Moi, je l'appelle monsieur Gris.

— Et pourquoi ? Il a les cheveux gris ?

— Non, il a les cheveux noirs.

Le pharmacien se souvint de sa discussion avec la titulaire. Pourquoi ne pas profiter du moment pour explorer un peu le monde imaginaire de sa fille ? C'était une belle occasion.

— Est-ce que je le connais, moi, ce monsieur Gris ?

— Non ! répondit la petite en souriant.

Elle appréciait ce petit jeu de questions-réponses avec son père.

— Alors dis-moi… tu le vois souvent ?

— Tous les jours !

— Tous les jours ? Wow ! C'est vraiment un bon ami !

— Oui.

— Et tu le vois…. dans la rue ?

Elle hocha vigoureusement la tête de gauche à droite.

— Hum alors… dans ta chambre ?

Autre négation. Morgane s'amusait beaucoup.

— Je donne ma langue au chat ! se désola Dean, en levant les paumes vers le haut. Tu le vois…

Elle éclata de rire et répondit :

— Ici, dans la cuisine ! T'as perdu !

— Ah, mais je ne pouvais pas savoir ! se défendit-il. Donc, tu le vois en ce moment ?

— Ha-han, confirma-t-elle.

— Oh ! Et où est-il ?

— Là ! affirma Morgane en pointant la chaise devant elle, celle qui n'était jamais occupée à la table.

Dean Edwards fit semblant d'observer attentivement.

— Mais… mais, il est gros, monsieur Gris ! laissa-t-il tomber.

— Non ! Il est pas gros, voyons, papa !

— Mais si ! Regarde son gros bedon !

Elle croisa les bras et prit un air fâché.
— Tu le vois même pas, dit-elle.
— Mais… mais si ! mentit Dean, pour continuer à jouer le jeu.
— Si tu le voyais, tu dirais pas qu'il est gros !
— D'accord, d'accord. Pas gros, alors. Mais très grand !
De nouveau, elle nia.
— Papa, tu vois pas monsieur Gris.

Monsieur Gris n'était pas le seul personnage inventé par Morgane, selon son père. Elle les matérialisait un peu partout et conversait avec eux, comme dans une pièce de théâtre imaginaire dont les actes s'étiraient sur plusieurs jours et les figurants se succédaient sans fin. La petite fille rousse semblait heureuse, malgré une mère dont le comportement empirait semaine après semaine.

Morgane n'avait pas envie de revenir de l'école pour être seule avec elle. Jade ne quittait presque plus la maison. La relation entre sa fille et elle se limitait à quelques discussions, le soir, quand Jade décidait d'aborder un sujet au hasard et d'en faire le tour jusqu'à ce qu'elle s'endorme au milieu d'une phrase. Dean Edwards n'avait plus accès à sa femme. La complicité qu'il développait avec sa fille fournissait un semblant de vie familiale au pharmacien, qui se jetait par ailleurs corps et âme dans son travail.

Pour éviter de se rendre à la maison avec Jade, Morgane avait pris l'habitude de venir rejoindre Dean à son commerce, après l'école, sur la rue principale, où elle observait les gens lui remettre un papier en échange de pilules aux multiples formes et couleurs. Au lieu de s'installer derrière le comptoir, Morgane préférait se tenir sur l'une des quatre chaises qui formaient la section d'attente. Dean l'avait mise en garde de ne pas manquer de respect à ses clients et, plus spécifiquement, de ne pas les interroger sur la raison de leur visite. Peu à peu, Morgane reconnaissait les citoyens du village. Son imaginaire ne tarissait pas. Elle avait toujours quelqu'un à qui parler, même quand la salle d'attente était vide. Dean avait cessé de s'en faire : il jugeait que les années auraient raison de ces monologues sans public.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	**0 3 6 9 12 15 18 21 24**

Mirabel, janvier 2019

Sylvain

Le ton de la voix au bout du fil révélait la même indifférence que d’habitude. Décidément, certaines choses ne changeraient jamais.

— *Pas trop longtemps, je suis occupée.*

Elle était toujours occupée, précisément quand il appelait pour prendre des nouvelles de sa fille. Il rêvait du jour où Maïka aurait son propre téléphone. Il n’aurait plus à passer par son ex pour la joindre.

— Je… est-ce que je peux parler à Maïka ?

— *Elle est sortie avec une amie.*

Il était 11 h du matin. Moins les trois heures de décalage entre Montréal et Vancouver, sa fille serait donc partie jouer avec une copine à 8 h ? Ridicule ! Il ne releva pas la chose, il ne disposait pas de beaucoup de temps.

— *Dis-moi ce que tu veux lui dire, je ferai le message,* proposa Hélène sans manifester d’intérêt.

— Écoute, ça bouge beaucoup, à ma job, ces jours-ci. Ils viennent de décréter un lock-out… Je vais peut-être avoir pas mal de temps libre durant les prochains mois.

— *C’est ça que tu veux que je dise à ta fille* ?

— Non, non. Mais j’ai pensé que… je me suis dit que, peut-être, elle pourrait venir passer quelques semaines avec moi.

Le silence qui suivit était éloquent.

— Je sais ce que tu penses, poursuivit Sylvain. L'école, et tout ça, mais si on s'arrange pour que la semaine de relâche tombe dans la même période, ça serait pas si pire.

— *Tu arrives d'où, toi* ? demanda Hélène sèchement.

Et voilà. La diatribe commençait.

— *Du jour au lendemain, tu brises ta famille, puis cinq ans après, tu penses que t'as juste besoin de donner un coup de téléphone pour que je paye un billet d'avion aller-retour de bord en bord du pays* ?

— J'ai pas dit que tu allais payer, Hél…

— *Une maudite chance que je t'ai pas laissé lui dire ça à elle !*

— Je pensais qu'elle était sortie…

— *Change pas de sujet !*

Sylvain inspira et tenta de garder son calme.

— Hélène. C'est pas juste ça. Ma mère va pas super bien. J'aimerais ça qu'elle puisse voir sa petite-fille avant… avant la fin, tu comprends ça ?

— *Je suis vraiment désolée pour ta mère, mais j'envoie pas ma fille chez toi. C'est mon droit.*

— C'est ton droit, mais c'est dégueulasse !

— *Si t'en as envie, on peut en parler, de choses dégueulasses. C'est qui, celui qui a…*

Il mit fin abruptement à la conversation. Deux minutes et des poussières. Il ne se souvenait pas d'une discussion cordiale entre eux depuis leur rupture. Il en porterait l'odieux pour le reste de ses jours. Reviendrait-il en arrière, s'il le pouvait ? Non. C'était un couple voué à l'échec. Il fallait y mettre fin. Et pourtant, jamais il n'avait envisagé ce qui se passerait par la suite. La médiation avortée, un jugement de garde complète précipité, l'arrivée d'un nouveau conjoint et un aller simple pour la Colombie-Britannique, à 5 000 kilomètres de là.

Et, bien sûr, la haine.

Même à distance, il la sentait comme un blizzard qui lui soufflait dessus en plein hiver.

Hélène ne lui pardonnerait jamais.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

— Mon père m’a déjà dit que sa pharmacie était la seule au monde qui vendait des médicaments et offrait une rencontre gratuite avec Morgane, la petite fille rousse.

Louise McKee se mit à rire.

— Tu les laissais parler, les clients, ou pas ?

— Mais oui ! Je me souviens des femmes qui me racontaient leur insomnie et tous les remèdes naturels qui avaient pas fonctionné pour elles.

— À qui tu parlais quand il y avait personne à la pharmacie ? questionna Louise.

— Je sais pas, Lou. Ou je sais plus, mais ils étaient là, et ils me parlaient tout autant que les clients de mon père. Pas besoin de concentration, rien, je fonctionnais à froid.

Morgane se mit à rire en pensant à cette époque où elle avait découvert, sans en comprendre la portée, qu’elle possédait un don. L’enfant qu’elle était ne faisait pas la distinction entre ce qui semblait normal et ce qui ne l’était pas. Autour d’elle se matérialisaient des gens, des humains qui partaient et venaient sans s’annoncer. Elle ne pouvait pas leur toucher, mais elle leur parlait. À la maison familiale, seul monsieur Gris venait voir Morgane. À la pharmacie, c’était une panoplie de gens différents.

— Et t’avais pas peur ? s’enquit encore Louise, en faisant mine d’être effrayée.

— Pourquoi j’aurais eu peur ? Personne me faisait de mal…

En réalité, Morgane avait eu peur. Une seule fois. Très peur, même.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Saint-Janvier-de-Joly, octobre 1978

Morgane

L’abbé Plouffe l’avait remarquée pendant qu’il prononçait son homélie. Elle était là, camouflée dans son manteau d’hiver trop grand pour elle, dans la troisième rangée. Ses cheveux roux débordaient de chaque côté de son visage et tombaient sur ses épaules. Elle bougeait la tête pour apercevoir l’autel, caché par les grandes personnes devant elle. Par deux fois, leurs regards s’étaient croisés. Des yeux d’enfant curieux, contraste évident avec les autres âmes présentes dans la petite église.

L’homme à côté d’elle lui tenait la main gauche, et le curé reconnut le pharmacien Dean Edwards. Avec les années, plusieurs de ces visages jadis familiers ont cessé de se rendre à l’église, ou rarement, le dimanche, lors de la messe hebdomadaire. Mais aujourd’hui n’était pas un jour normal. La foule était nombreuse, les gens étaient assis jusque dans le fond, sous la mezzanine où était perché l’orgue centenaire. On enterrait le doyen des habitants du village, Faherty, un homme qui avait marqué plusieurs générations. Jadis enseignant, avant la guerre, il était devenu le directeur de l’école jusqu’à sa retraite, qui datait déjà de vingt-cinq ans. Chaque famille avait au moins un représentant dans la salle. Le monologue de l’abbé Plouffe était axé sur la vie altruiste et généreuse du défunt, relatant des événements allant du début du siècle à ce jour : l’émotion était palpable.

L’enterrement suivant la messe allait avoir lieu au petit cimetière local, à moins d’un kilomètre de là. Une procession de voitures suivrait en silence le corbillard. Alors que les gens quittaient l’église, le prêtre remonta l’allée en dernier, accompagné du sacristain. Dean Edwards marchait devant, avec sa fille, et il ralentit le pas pour attendre le curé.

— C’était un très beau témoignage, le félicita le pharmacien.

— Merci. Un grand homme nous quitte aujourd’hui. Bonjour, mon ange, lança Plouffe à l’attention de la jeune fille. Comment t’appelles-tu ?

— Morgane.

— Que Dieu te bénisse, ma belle enfant. Quel âge as-tu ?

— Neuf ans.

— Ta maman n’est pas avec vous ?

— Non, elle est à la maison.

— Elle ne se sentait pas très bien, mentit son père.

Dean Edwards se garda bien de révéler que Jade dormait encore à poings fermés quand sa fille et lui avaient quitté la demeure. Elle cuvait son vin de plus en plus tard le matin.

— Et dis-moi, demanda encore l’abbé, tu connaissais monsieur Faherty ?

— Je l’avais vu à la pharmacie, répondit-elle.

L’abbé était envoûté par l’enfant. Il aurait voulu converser avec elle, mais les gens étaient presque tous sortis ; il fallait y aller.

— Vous avez là une charmante fille, monsieur Edwards. Vous nous accompagnez à la mise en terre ?

— Bien sûr.

— Est-ce que monsieur Faherty va venir aussi ? demanda Morgane.

Le curé se pencha vers elle et lui sourit.

— Est-ce que tu sais où se trouve monsieur Faherty, en ce moment ?

Elle approuva.

— Et où est-il ?

— Là.

La fillette indiquait un espace vide, dans l’allée, derrière les deux hommes. Le sacristain venait de fermer l’une des deux grandes portes en

bois et attendait. L’abbé Plouffe supposa que la jeune fille voulait parler du cercueil, dans le véhicule funèbre, et expliqua :

— Le corps est là, mais son âme est ailleurs.

— Je sais.

— C’est un ange, maintenant.

— Je sais.

— Morgane, ne réponds pas comme ça, avisa son père. C’est irrespectueux.

— Désolée.

— Ne t’en fais pas, mon enfant.

Le curé Plouffe se releva et posa une main sur la tête de Morgane avant de se diriger à son tour vers la sortie.

Bien qu’elle était déjà passée devant plusieurs fois, c’était la première visite de Morgane au cimetière. Monsieur Faherty n’était pas monté avec elle et son père dans la voiture. En fait, elle avait attendu qu’il sorte de l’église derrière eux, mais le prêtre avait fermé la porte. Elle avait regardé le plus longtemps possible, alors que la voiture s’éloignait, dans l’espoir de le voir de nouveau, mais en vain. Le véhicule de Dean Edwards fut l’un des derniers à passer les grandes portes en fer qui bordaient l’entrée du cimetière. Morgane regarda vers les rangées de pierres tombales et fut surprise d’y apercevoir une foule de gens. Décidément, ce monsieur Faherty était un homme connu.

Contrairement aux personnes vivantes, les gens qu’elle apercevait se déplaçaient sans marcher, comme s’ils flottaient doucement au-dessus du sol. Elle les voyait depuis toujours, mais jamais en si grand nombre. Plus la voiture s’approchait de la future tombe de monsieur Faherty, plus la foule se rapprochait de la voiture de Dean Edwards. Morgane eut alors la forte impression que des centaines de personnes la regardaient. Une dame vint si près de la fenêtre que la jeune fille était certaine que son père allait lui rouler dessus. Elle souriait et suivait le véhicule en faisant des salutations de la main, mais on n’arrivait pas à la voir entièrement. Des bribes de lumière passaient au travers, comme si leur corps était translucide. Et il en était

arrivé une autre. Et ensuite un homme. De l’autre côté aussi, près de son père, deux vieillards.

Et Morgane sentit la panique l’envahir.

— Papa…

— Hum ?

— Qui sont tous ces gens ?

— Ce sont les mêmes qu’à l’église. Ils viennent pour l’enterrement de monsieur Faherty.

— La dame qui est là, elle était à l’église aussi ?

— Quelle dame, ma puce ?

— Bien… elle, à la fenêtre.

Dean Edwards jeta un bref coup d’œil à sa droite et ne vit personne. Il expira.

— Je ne sais pas de qui tu parles, Morgane. Tout le monde est invité aujourd’hui. J’imagine que certaines personnes ne viennent qu’à l’enterrement et pas à l’église.

Satisfaite de la réponse de son père, elle se sentit un peu mieux et salua à son tour la femme à la fenêtre. Ce geste eut l’effet d’un aimant. Une douzaine de personnes convergèrent vers la voiture. Morgane recula instinctivement, elle se sentait gênée par toute cette attention. Elle eut ensuite le réflexe de regarder derrière elle.

L’abbé Plouffe suivait les Edwards et un véhicule les séparait. Dean Edwards venait de freiner et la voiture derrière lui, malgré le fait qu’elle ne roulait qu’à quelques kilomètres à l’heure, avait embouti son pare-chocs arrière. Le curé et son assistant avaient observé le pharmacien ouvrir sa portière et sauter par-dessus le capot pour atteindre le côté passager.

— Je pense que ça a cogné, constata le sacristain.

— Arrête ici, on va aller voir, lança Plouffe. La petite est peut-être blessée.

Aussitôt dehors, ils entendirent les cris de Morgane et pressèrent le pas. Les occupants de l’autre auto sortirent à leur tour. Dean Edwards était debout, mais la moitié de son corps était plongé à l’intérieur de la voiture.

— Morgane ! Qu’est-ce qu’il y a ? Où as-tu mal ?

Recroquevillée au pied de son banc, la tête entre les bras, sa fille hurlait comme si on la frappait. Le curé Plouffe vint aux nouvelles.

— Je ne sais pas ce qu’elle a ! s’exclama Dean, impuissant. Elle s’est mise à crier tout d’un coup !

La cohue avait attiré l’attention. Le silence du cimetière était déchiré par les cris de l’enfant.

— Vous permettez ? proposa Plouffe.

Dean lui laissa la place et le prêtre glissa la tête à l’intérieur de la voiture.

— Morgane ? Tu m’entends, mon enfant ?

Elle écarta une main et laissa entrevoir son visage apeuré.

— Ils sont encore là ! dit-elle.

— De qui parles-tu ?

— Il y en a partout ! Des gens qui me parlent !

Dean intervint auprès du curé.

— Elle… elle fait ça depuis toujours. Elle parle à des amis imaginaires, je ne sais pas pourquoi.

Le curé fit une croix avec son doigt au-dessus de la petite fille et tenta de la réconforter.

— Tout va bien, mon enfant. Le Seigneur te protège, Il ne permettra pas que l’on te fasse du mal.

De son point de vue, la situation était claire : des esprits malins avaient envahi la pauvre enfant. Il tourna la tête et échangea un regard avec le père. Les cris diminuèrent peu à peu, mais Morgane gardait sa position fœtale.

— Tu les vois encore ? s’enquit le prêtre.

Elle hocha vivement la tête sous son bouclier de fortune. Elle voyait des dizaines et des dizaines de personnes. Peu importe comment elle se positionnait, elles étaient là, près d’elle, et la regardaient. C’était terrifiant ! Pourtant, elle n’avait pas mal. Sa respiration haletante revenait peu à peu à la normale, pendant que le curé Plouffe demeurait là, une main levée avec l’index et le pouce en l’air, à tenter de conjurer les esprits à sa façon.

Et c’est là que Morgane le vit de nouveau.

Monsieur Faherty, qui s’était finalement déplacé depuis l’église, s’approchait d’elle. On aurait dit qu’il éloignait les autres. Il se matérialisait graduellement et, au bout d’un moment, Morgane eut l’impression d’être seule avec lui. Une sensation de calme vint remplacer la tourmente, et même le curé Plouffe baissa la main, confiant que sa protégée revenait tranquillement à elle.

— Merci, murmura Morgane.

— Je suis là, mon enfant, la rassura l’abbé. Prends ton temps.

— Mais elle s’adressait à Faherty. Ce dernier voulait communiquer avec elle, les expressions sur son visage changeaient et formaient un tout, un ensemble inexplicablement clair. C’était exactement comme à la maison avec monsieur Gris.

— Vous êtes mort, chuchota-t-elle.

Il haussa les épaules, comme si la situation ne le dérangeait pas. Ils restèrent ainsi durant une bonne minute, elle couchée sur le tapis, au fond de la voiture, et lui, tout près. Dean Edwards regardait sa fille. Le curé Plouffe et lui attendirent, et le père décida de se risquer de nouveau.

— Morgane, ma puce… parle-moi.

Elle le dévisagea, confuse sur la nature des entités qui l’encerclaient. Est-ce que tous ces gens étaient morts ? Comme monsieur Faherty ?

— Papa…

Il se rapprocha d’elle, dans la voiture.

— Je suis là, Morgane.

— Monsieur Faherty… il doit partir.

— Euh, ah oui ?

— Mais il est heureux.

— Heureux ? demanda Dean en baissant la voix.

— Oui, papa.

L’abbé Plouffe fit un signe de croix avec sa main droite. Il assura aux quelques personnes qui s’étaient approchées de la source du tumulte que tout allait bien.

— Je suis désolé, s’excusa Dean Edwards. Nous allons rentrer.

— Je comprends, fit le curé. Soyez prudents.

Le pharmacien s’assura que les deux voitures n’avaient pas de dommages avant de reprendre le volant et de faire demi-tour.

Les funérailles de monsieur Faherty tracèrent une ligne bien nette dans la vie de Morgane. Le voyage de retour à la maison avec son père fut silencieux. Dean Edwards était un homme de science, peu enclin aux exercices spirituels et encore moins à croire aux événements de nature paranormale. Que sa fille invente des personnages pour converser ne le dérangeait pas ; mais qu’elle entre dans un état de panique comme elle venait de le faire l’inquiétait au plus haut point. Une fois chez eux, ils restèrent assis dans la voiture pendant un moment, le moteur éteint.

— Pourquoi tu penses que monsieur Faherty était heureux, Morgane ?

— C’est lui qui me l’a dit, affirma-t-elle, encore bouleversée par ce qui venait de se passer.

Dean posa ses mains sur le volant.

— Monsieur Faherty est mort, ma puce.

— Je sais.

— S’il est mort, il ne parle plus. Quand on meurt, le corps cesse de fonctionner, tu comprends ?

— Oui.

— Alors comment peut-il te parler, s’il est mort ?

Elle haussa les épaules. Dean ne voulait pas coincer sa fille, il voulait comprendre.

— Tu ne veux pas m’expliquer ? demanda-t-il encore. Ou tu ne sais pas comment ?

— Je sais pas comment.

— Est-ce que tu veux me dire ce qui est arrivé dans la voiture, alors ?

Elle gratta un coin de la banquette, avant de répondre :

— Il y avait beaucoup de monde, papa. J’ai eu peur qu’on me fasse mal.

— Des gens qui étaient à l’église ?

— Non. Sauf monsieur Faherty. Mais lui, il me fait pas peur.

Dean eut le réflexe de regarder ailleurs, avant de rouler les yeux vers le haut. Il ne voulait pas montrer à Morgane qu’il trouvait son récit difficile à

croire, même si c’était le cas.

— Personne ne t’a fait de mal, à la fin ?

— Non. Mais j’ai eu vraiment peur. Je m’excuse, papa.

— Tu n’as pas à t’excuser, ma puce. Ce n’est pas grave. Veux-tu qu’on en reparle plus tard ?

Elle fit oui de la tête.

— D’accord. On en reparle plus tard.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Laval, janvier 2019

Sylvain

Comme chaque fois qu’il visitait sa mère, Sylvain avait l’impression de déranger. Ce n’était pas Corinne, le problème, c’était son conjoint. Pierre était sympathique et attentionné, Comptois n’aurait sans doute pas pu trouver mieux comme beau-père, mais… leur relation ne s’était jamais vraiment développée.

Il était apparu dans sa vie du jour au lendemain. Corinne Pelletier avait rencontré quelqu’un et avait décidé d’emménager avec lui au cours des semaines suivantes. Ils s’étaient mariés la même année. Elle trimballait avec elle l’enfant de sa précédente union, mais le nouvel amoureux ne s’en plaignait guère. Comptois était adolescent, sa vie s’éloignait peu à peu de celle de sa mère. Ils avaient tous trois coexisté de façon pacifique pendant un temps. Corinne était heureuse, c’était suffisant. Sylvain avait quitté la maison, s’était établi et avait fait sa vie. Il entretenait une relation normale et constante avec sa mère. Ils habitaient tous deux la région de Montréal, se voyaient aux fêtes et lors de quelques autres occasions. Pierre était présent, mais il était évident que le fils de sa conjointe n’était pas le sien. Cette séparation officieuse des liens familiaux n’était pas malsaine : elle était là, c’est tout.

Le vieil homme limitait les discussions à l’essentiel, laissant Sylvain en plan dès qu’il émettait une opinion. Ni bête ni dur, Pierre Cliche paraissait

simplement manquer d’intérêt. Malgré la poignée de main et la bière cordialement offerte dès qu’on mettait le pied dans l’appartement, il y avait toujours un fossé entre les deux hommes. Au fil des années, Comptois avait accepté la situation et ne forçait pas les choses. Il ne sentait pas le besoin de plaire à tout le monde.

Aujourd’hui, à son arrivée, Sylvain constata que l’état de sa mère s’était encore détérioré. Elle fixait un point quelque part entre le téléviseur et la porte de la chambre.

— Bud Light, ça va ? demanda Pierre en tournant le bouchon sans attendre la réponse.

— Oui, merci.

Corinne était assise sur un divan de type La-Z-Boy, immobile et muette. Elle venait de fêter son quatre-vingt-unième anniversaire le mois précédent. Depuis un moment, sa mémoire semblait fondre comme neige au soleil. Sylvain appréhendait la fois où elle ne le reconnaîtrait plus quand il se présenterait devant elle.

— Allo maman, la salua-t-il, en lui donnant un baiser sur le front.

— Oh, allo, répondit-elle en lui prenant la main. Comment va Hélène ?

— Sylvain poussa un soupir.

— Elle va bien, maman. Elle va bien.

— Tu lui diras que je l’aime, d’accord ?

Comptois échangea un regard avec Pierre, maintenant assis dans l’autre coin du salon, avant de confirmer à sa mère qu’il ferait le message.

— T’es en lock-out ? demanda Pierre. Maudite gang de cons, ça !

— Mes boss ou mes collègues ?

— Les deux, saint-chrême ! Quand le monde est pas capable de se parler, ça donne ça.

Sylvain n’avait justement pas envie de parler de son boulot. Il bifurqua rapidement sur la raison de sa visite.

— J’ai pris rendez-vous avec le doc.

Hésitant à parler devant sa conjointe, Pierre marmonna quelque chose d’inaudible en guise de réponse. Sylvain ajouta :

— C’est mercredi matin.

— Je peux pas, le mercredi matin !

Comptois connaissait bien l’emploi du temps de Pierre. Chaque mercredi, il se rendait à une rencontre au sous-sol de l’église. On aurait pu y prier Dieu ou construire des maquettes en bois que ça ne se saurait pas : Pierre refusait d’élaborer sur la teneur de ces meetings. Pendant un temps, Sylvain avait cru que c’était un leurre pour camoufler autre chose, du genre Alcooliques anonymes ou jeune amante dans la soixantaine. Depuis qu’il avait vu par hasard la voiture de son beau-père dans le stationnement de l’église, un de ces matins, il avait cessé de douter. Sans doute les Chevaliers de Colomb, ou quelque chose du même ordre.

Mais le choix du rendez-vous avec le neurologue n’avait rien d’un hasard, même si Pierre n’avait pas à le savoir.

La vérité, c’est que Sylvain n’avait pas l’intention d’y aller avec lui.

Les deux hommes avaient discuté une fois – et une seule – de la condition de Corinne. Sylvain se sentait responsable de sa mère et Pierre lui avait fait savoir que les décisions la concernant relevaient de lui et de lui seul. Ils avaient brièvement abordé des sujets comme le testament et les dernières volontés de la vieille dame, mais la situation s’était envenimée quand Sylvain avait révélé une partie de ce que sa mère lui avait demandé.

— C’est le même cimetière que celui de mon grand-père, j’espère que ça te dérange pas, avait-il dit à Cliche.

— Ça me dérange pas parce qu’elle va être incinérée. C’est ça qu’elle veut.

— Hein ? Pierre, Pierre ! M’man m’a clairement dit qu’elle voulait être enterrée à côté de ses parents, dans le même lot que ses ancêtres !

— Ses ancêtres, hein ?

— *Come on !* Faut pas prendre ça personnel !

— Je prends rien personnel, mon gars. J’ai un document qui dit tout. C’est les notaires qui l’ont préparé. Moi, je fais juste suivre ce qui est écrit dessus.

— Maudit ! Comment tu vas comprendre ? Demande à Hélène ! Elle était là quand maman m’a tout dit. Elle va te le prouver, que je dis la vérité !

— J’ai pas envie de parler à ton ex. Et je suis pas mal certain qu’elle a pas envie d’avoir de tes nouvelles, après ce que tu lui as fait.

Comptois serra les dents.

— C’est pas de ça qu’on parle ! Il est où, son testament, à ma mère ?

— C’est le notaire qui l’a.

— Pis l’héritage ? avait lancé Sylvain spontanément. C’est les notaires aussi qui vont l’avoir ?

— Tu penses à l’argent ? Ta mère, mon ti-gars, elle en a pas tant que ça, de l’argent. Tu vas être pas mal déçu si t’attends après un chèque.

Sylvain s’était pris la tête et avait explosé :

— M’en câlisse, de l’argent, Pierre ! Le contenu de son testament, elle me l’a dit ! Pis elle veut être enterrée, pas brûlée.

— C’est pas ça qui est écrit dans le testament.

— Il a été fait quand, ce papier-là ?

— Fait un boutte.

Comptois avait flairé le mensonge. Et c’est à ce moment que Pierre avait lâché la bombe :

— Avant que je pense à la placer. Pis ça s’en vient.

De façon abrupte, la discussion avait pris fin. Placer Corinne. L’envoyer dans un cachot, où le seul salut était la mort. Jamais Sylvain ne laisserait sa mère dépérir dans un endroit pareil. Ne lui avait-elle pas précisément demandé de ne jamais s’acharner sur son cas ?

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Abitibi, il y a bien longtemps

Sylvain

Il avait 13 ans. Ou 14, peut-être ? Il ne s’en souvenait plus. Ce dont il était sûr, en revanche, c’est que c’était la première fois qu’il voyait un humain en train de mourir. Et c’était une scène horrible. Il connaissait son oncle, celui qui travaillait dans les mines du nord, en Abitibi, mais l’homme alité en ce moment ne lui ressemblait pas. L’adolescent reculait inconsciemment vers la porte de la chambre, mais le bras de sa mère le retenait et le ramenait plus près du malade. Le manège durait depuis un moment quand il se décida à chuchoter :

— Pourquoi on reste ici ?

— Parce que c’est important.

— Je comprends pas. Est-ce qu’il nous entend ?

Corinne haussa les épaules.

— Sûrement pas, supposa-t-elle.

— Alors ça change pas grand-chose, raisonna le jeune.

— On reste pour moi, dit-elle.

Curieux, il la regarda et questionna encore :

— Ça va durer combien de temps ?

— Je sais pas. Les médecins ont dit que ça se passerait aujourd’hui. Mais ça fait tellement longtemps qu’il est malade que c’est dur à dire.

L’adolescent soupira.

— J’aime pas ça être ici.

Elle mit son bras autour de son cou.

— Moi non plus, avoua-t-elle.

— Il serait mieux mort, lâcha-t-il avant de regretter aussitôt ses paroles.

Mais sa mère se contenta d’opiner de la tête.

— Oui, fit-elle. C’est cruel de laisser quelqu’un dans cet état-là.

Il arrêta son regard sur la bonbonne grise posée sur le sol et suivit des yeux le long tube transparent, dont l’extrémité pénétrait par les narines du patient. Le visage émacié ressemblait à un squelette sur lequel on aurait étiré une pellicule de plastique de couleur peau. Les yeux fermés gisaient au fond des orbites saillantes. Pas de mouvement. L’homme avait, selon les médecins, cessé de se nourrir depuis une semaine. Seul un soluté entrait dans son avant-bras. Il avait perdu énormément de poids et il était maintenant au bout de ses forces. « Il a décidé de se laisser mourir », avait dit sa mère dans la voiture, plus tôt. « On va rester quelques jours à Val-d’Or. »

Mais la mort avait décidé de prendre son temps.

L’oncle Régis avait encore des réserves quelque part, car au bout d’une longue semaine, il respirait toujours. La mère finit par s’impatienter plus que l’adolescent. Elle n’en pouvait plus de voir son frère à l’agonie. Jour après jour, à son chevet, elle lui parlait. Elle le suppliait de lâcher prise, d’accepter le départ vers un monde sans souffrance. Ces moments intimes où la vie et la mort se frôlaient affectaient le jeune homme, qui, incapable de fuir, se résignait à attendre.

Un jour, sur le coup de midi, le son strident du moniteur cardiaque résonna dans la pièce. Le cœur de l’oncle Régis venait d’arrêter de battre. L’impatience fit place à la peine et au soulagement. Les arrangements funéraires étant prêts depuis un moment, le défunt fut rapidement incinéré et son urne placée dans un columbarium local. La mère et le fils pouvaient enfin revenir à une vie normale.

Le retour dans la région montréalaise passait par l’interminable route 117. Les premières heures en voiture se déroulèrent en silence, jusqu’à ce

que l’adolescent se décide à poser une question qui lui trottait dans la tête depuis un moment.

— Maman…

— Oui ?

— Pourquoi on tue les animaux qui souffrent, mais pas les humains ?

Elle avait attendu un instant avant de répondre qu’elle ne le savait pas.

— Sûrement parce qu’il y a moins de lois pour protéger les animaux, conclut-elle.

— Tu aurais accepté qu’ils tuent oncle Régis ?

— Pour lui éviter les dix derniers jours ? C’est clair que j’aurais accepté ! s’exclama-t-elle. Pas toi ?

Il n’avait jamais pensé à ce sujet délicat avant aujourd’hui. De façon instinctive, son opinion penchait du même côté que celle de sa mère.

— Je sais pas si je serais capable de tuer quelqu’un, confia-t-il.

— Si c’était pour moi, tu le ferais ? lança-t-elle.

— Toi ?

Elle regardait la route pendant qu’elle parlait.

— Oui. Si moi je te le demandais, tu le ferais ?

— Mais je veux pas que tu meures, maman…

— Je sais, mon chéri. Mais si c’était inévitable, que j’étais souffrante ou aliénée, je sais que tu me laisserais pas comme ça.

— Mais…

— Chéri.

— Quoi ?

— Je suis sérieuse.

Elle tourna brièvement la tête vers lui pour faire valoir son point. Devant son air hésitant, elle renchérit :

— Tu te poses même pas la question. Garde en mémoire ce que tu viens de voir avec ton oncle ! Moi, je te le dis et te le répète : si tu me vois dépérir et que je perds mes facultés, tu t’acharnes pas sur moi ! La science, elle va continuer d’évoluer. Qui sait ce qu’ils vont trouver pour nous garder en vie ? Peut-être que Régis aurait pu continuer deux mois de plus avec des pilules miracle. Mais c’est de la torture ! T’es pas d’accord ?

— Oui.

— Bon ! J’ai pas dix enfants, j’en ai un. Je suis pas éternelle, tu vas me voir vieillir.

— Tu vas peut-être rencontrer quelqu’un d’autre…

— Ça change rien. Tu vas toujours rester mon fils.

Voilà que sa mère se projetait dans l’avenir. Elle craignait d’être condamnée à souffrir comme son frère aîné.

— Promets-moi, demanda-t-elle.

Il la regarda. Elle était jeune et en santé : comment pourrait-elle un jour être différente ?

— Je te le promets, maman.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Laval, janvier 2019

Sylvain

Sylvain y pensait encore aujourd'hui, à cette virée funèbre en Abitibi. À plusieurs reprises, il avait eu l'occasion d'en reparler avec sa mère. L'hérédité potentielle de la maladie dont avait souffert son oncle lui faisait peur au plus haut point. Sa mère deviendrait-elle sénile ? Et lui aussi, et Maïka par la suite, comme une chaîne sans fin ? Corinne partageait son angoisse, mais elle avait foi en son fils : il ne la laisserait pas dépérir comme un vieux légume oublié au fond d'un réfrigérateur. Sans jamais avoir impliqué son beau-père dans ces discussions, Sylvain avait confiance que ce dernier était dans la confidence, lui aussi. Nul doute qu'au besoin, ils feraient équipe. Et cette phrase que Cliche avait laissée tomber…

« Avant que je pense à la placer. »

La réalité frappait Sylvain en plein visage. C'est là qu'il avait pris la décision de s'impliquer un peu plus dans l'avenir de sa mère, ou de ce qu'il en restait.

De son propre chef, il avait contacté le bureau du neurologue et avait pris rendez-vous pour le premier mercredi matin disponible.

Il espérait que Pierre ne soit pas dans le chemin.

Dans le salon, le beau-père était en colère.

— Qu'est-ce qu'il va faire, le neurologue ? demanda ce dernier.

— Des tests. Des tests qui vont dire que m'man est correcte. Ou qu'il est inhumain de l'envoyer dans un asile.

Pierre se retint de réagir devant sa femme.

— Pis c'est obligé d'être mercredi matin ?

— C'est pas facile d'avoir des rendez-vous avec ce monde-là. J'ai pris ce qui restait, mentit Sylvain. Le docteur va ben voir que m'man a pas besoin d'être… de rien. Tu pourrais sauter ta rencontre pour ta femme, tu penses pas ?

Sylvain bluffait. Il acculait Pierre au pied du mur. Corinne, elle, n'écoutait pas la conversation. Elle ne réagissait pas, au point où Pierre se décida à ignorer sa présence.

— Que je sois là ou pas, ta mère a besoin d'aller vivre en résidence, Sylvain. C'est ça que le médecin va te dire.

— Pourquoi elle resterait pas ici, avec toi ?

— Parce que je suis plus capable de m'en occuper seul ! Il faut que quelqu'un d'autre puisse le faire.

— Y a des infirmières qui pourraient venir ici ! suggéra Comptois.

— Non, c'est pas simple de même. C'est pas des soins juste… physiques qu'il lui faut.

— Le mercredi matin, justement ! Tu fais quoi, quand tu pars ?

— Je pars pas longtemps… la voisine est juste à côté.

— La voisine ! Tu vois ben que c'est pas si pire ! Et pis chez nous ? Hein ? M'man pourrait venir chez nous. Le lock-out a peut-être ça de bon ! J'ai du temps en masse, là.

— Faut que tu fasses ton piquetage. Le lock-out sera pas éternel, les affaires vont se régler, pis va falloir que tu retournes travailler. C'est pas à toi de t'occuper d'elle. Regarde-la… elle a besoin de surveillance presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Sylvain serra les dents avant de répondre :

— On verra ce que le médecin va dire.

• • •

— Ici, ce sera pas trop long, m’man, rassura Sylvain.

— Oui mais… le monsieur là… on le connaît, c’est ça ?

— Bien sûr.

La vieille dame gratifia son fils d’un sourire chaleureux et ferma les yeux quelques instants. Dans la salle d’attente se trouvaient un vieil homme intéressé par une revue mondaine et une femme qui toussait sans arrêt. Sylvain douta un moment d’être au bon endroit, mais fut rassuré par l’enseigne sur le mur qui indiquait le nom des médecins spécialistes. En deuxième place, sur une petite plaque argentée que l’on avait glissée entre deux pièces de plastique : « James Andersen, neurologue ». C’est avec lui qu’ils avaient rendez-vous. L’image que se faisait Sylvain d’un neurologue approchait celle du docteur Brown, le physicien dans le film *Retour vers le futur*. Neurologue… un phénomène de foire qui avait échoué dans la médecine normale et qui s’était recyclé dans les troubles du cerveau. À la limite, un fou lui-même. Mais qui en traitait d’autres grâce à son diplôme.

Sylvain hocha la tête sans s’en rendre compte. La femme dans l’autre rangée de chaises était certainement en train de mourir en toussant. Un mouvement à sa gauche lui rappela que sa mère à lui n’avait pas besoin de tousser pour être mal en point. Il posa une main sur son bras et demanda :

— Ça va, m’man ?

Corinne semblait réfléchir avant chaque réponse qu’elle donnait. Cela faisait un bout de temps qu’elle avait commencé à agir de la sorte.

— Oui, mon amour. Mais le monsieur, là…

— On le connaît m’man. Et il est gentil.

Sylvain s’en voulait de mentir ainsi à sa mère. C’était devenu une habitude d’abréger les conversations en admettant le plus banal des propos, dans le simple but de ne pas avoir à lui expliquer qu’elle se répétait sans arrêt. Lui, il était convaincu qu’il s’agissait d’Alzheimer. Quelle autre maladie entraînait des symptômes semblables ? Sylvain se leva tout d’un coup et se rendit à l’accueil.

— Excusez-moi…

Une dame se tourna sur sa chaise et lui fit comprendre qu’elle l’écoutait.

— … nous avions rendez-vous à 9 h, poursuivit-il.

— Il y a parfois de l'attente, rétorqua la femme sur un ton qui semblait automatique.

Sylvain renifla et ajouta :

— Nous sommes les premiers de la journée, madame. Et avec tout le respect que je vous dois, s'il y a de l'attente en ce moment, c'est que le docteur lui-même a décidé de nous faire attendre.

La réceptionniste fut surprise par la réplique.

— Le médecin doit parfois préparer des documents en vue des rencontres avec ses patients, l'informa-t-elle. Lire des dossiers, prendre connaissance de leur état de santé…

— Je comprends, coupa Sylvain poliment. Dans ce cas, pourquoi ne pas planifier le rendez-vous quinze minutes plus tard et éviter de prendre les gens pour des imbéciles qui n'ont aucun horaire ?

— Le bureau du docteur Andersen est en Outaouais, expliqua-t-elle. Il ne vient ici que rarement. Son expertise est pointue et on essaie de condenser tous les cas qu'il doit voir dans une même journée. Ce n'est pas son bureau habituel, il doit se préparer.

Sur le bureau derrière la vitre, on pouvait apercevoir le nom de la femme.

— Je suis désolé, Manon, ajouta Sylvain. Je sais que vous n'avez rien à y voir. Vous recevez les plaintes, mais vous êtes là, ponctuelle et à votre poste. Ma mère – il pointa dans sa direction – fait des efforts considérables pour sortir de sa zone de confort et venir rencontrer un homme qu'elle ne connaît même pas.

— Le docteur Andersen est le meilleur, elle ne regrettera pas d'être venue.

— Moi, je ne le regretterai pas si elle s'en souvient, rétorqua Sylvain. Et ça, c'est pas dit.

— Laissez-moi vérifier s'il est bien arrivé, proposa Manon, dans un ultime effort pour satisfaire son client.

En réalité, cette intervention se soldait par une vérification factice à l'aide d'un écran d'ordinateur qu'elle seule pouvait voir. De cette façon,

elle pouvait confirmer que l'attente du patient tirait à sa fin, alors qu'en réalité, rien n'avait changé.

— Quelques minutes, assura-t-elle.

Sylvain sembla accepter la mise à jour. Il soupira et revint s'asseoir près de sa mère. L'état de la pauvre femme s'aggravait à vue d'œil. Ce rendez-vous avec le neurologue était prévu depuis des semaines, et plus il approchait, plus il devenait clair que le diagnostic ne serait pas joyeux.

C'est finalement à 9 h 20 qu'un homme apparut depuis le corridor avec un dossier en main.

— Corinne Pelletier.

— C'est à nous, m'man, se réjouit Sylvain en se levant.

Il poussa le fauteuil roulant en direction du couloir. Le médecin se contenta de hocher la tête, avant d'inviter la mère et le fils à le suivre. Andersen, son nom, et il ne souriait pas, remarqua Sylvain. Mais c'était peu important, c'est de sa compétence dont on avait besoin.

— Entrez et placez le fauteuil roulant à cet endroit.

— OK. Je peux rester aussi ? s'enquit Sylvain.

— C'est même souhaitable.

— Cool, cool.

— Asseyez-vous sur la première chaise, là.

Une fois sa mère installée, Sylvain prit place lui aussi.

— On avait hâte de venir vous voir… dit-il.

Andersen ne répondit pas et s'adressa directement à la vieille dame.

— Madame Pelletier, je suis le docteur James Andersen. Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes ici ?

Corinne sourit, elle connaissait la réponse.

— C'est parce qu'on vous connaît, fit-elle.

C'était, bien sûr, la première fois qu'ils se rencontraient. Sylvain appuya son menton sur ses mains et se retint de commenter. Le neurologue laissa passer quelques secondes et rendit un sourire à sa patiente.

— Je suis content de vous voir, madame. J'ai quelques questions à vous poser, j'aimerais que vous y répondiez pour m'aider. Vous pouvez faire ça pour moi ?

— Oui, oui, hésita-t-elle.

— D’accord. Êtes-vous suivie par un médecin de famille, présentement ?

— Je connais le docteur Baril.

— Est-ce votre médecin ?

Elle regarda brièvement vers son fils, avant de dire :

— Comme vous.

— Excellent. Pourriez-vous me rappeler votre date de naissance, madame Pelletier ?

— Oh ! C’est pour ma fête, c’est bien ça ?

— Votre fête, exactement. Vous pouvez me dire la date, pour mes dossiers ?

Corinne consulta de nouveau son fils et son expression faciale passa de joyeuse à indécise.

— C’est… c’est que ça fait longtemps, vous comprenez.

— C’est à l’hiver, m’man, intervint Sylvain.

Andersen ne souleva pas d’objection et attendit.

— L’automne, oui…

— Si je vous dis le mois de décembre ? suggéra Andersen.

— C’est ma fête en décembre ! s’exclama la femme. Le vingt-deux.

— Exactement, madame Pelletier.

— Je savais que c’était pour ma fête.

— Dites-moi, à quel endroit habitez-vous, en ce moment ?

— Chez moi, avec Pierre.

Andersen scruta brièvement le dossier devant lui et sourcilla.

— Pierre, c’est le mari de ma mère, coupa Sylvain.

Il était difficile de dire si le spécialiste appréciait les interventions du fils ou s’il aurait mieux aimé que la mère réponde. Il lut à voix haute une adresse civique et, encore une fois, c’est Sylvain qui confirma que c’était bien l’endroit où sa mère résidait. Cette fois, Andersen porta toute son attention sur lui.

— Monsieur Comptois, est-ce que vous pouvez venir avec moi une minute ?

— Ben oui… ma mère va rester ici ?

— Nous serons juste à côté.

— M'man, je reviens tout de suite, OK ?

— C'est correct, répondit-elle sans le regarder.

Perplexe, Sylvain suivit le médecin jusque dans une salle adjacente dans laquelle se trouvait une table haute qui permettait d'ausculter les patients. Aussitôt la porte fermée derrière eux, Andersen dit :

— Monsieur Comptois, je vous ai demandé de rester parce que j'ai besoin que vous écoutiez ce que j'aurai à dire. Je vais devoir faire passer des tests à votre mère. Des tests précis et rigoureux.

— On est ici pour ça !

— Si vous n'arrêtez pas de lui souffler les réponses, je ne pourrai pas travailler.

— Mais elle les connaît pas, les réponses ! s'objecta Sylvain sur un ton un peu moins poli.

— Et c'est exactement le but de ces entretiens, vous saurez, rétorqua Andersen sur le même ton. Ne pas répondre, c'est une réponse. J'ai besoin de vous, votre mère a besoin de vous. Mais pas pour parler à sa place quand je m'adresse à elle.

Comptois leva un doigt vers le praticien.

— Vous nous avez fait attendre une demi-heure alors que la journée commençait ! Je vais pas, en plus, attendre que ma mère passe pour une folle alors qu'elle sait clairement pas comment répondre à vos questions ! Je suis ici pour que vous me confirmiez qu'elle peut rester chez elle !

— Rester chez elle ? Où est Pierre, son conjoint ?

La question prit Sylvain par surprise.

— Hein ? Euh… il pouvait pas venir.

— Il ne pouvait pas venir ou vous ne vouliez pas qu'il vienne ?

— En quoi ça vous regarde, doc ?

— En tout. Les relations personnelles de votre mère influent directement sur son état. Si elle a besoin de soins, je dois savoir si les gens qui la côtoient sont en mesure de les lui offrir. Et ça inclut les accompagnements chez le médecin.

Sylvain se calma. Il comprit qu'il était à la source de la tension et décida de faire amende honorable.

— Je suis désolé, ça me fait virer fou de la voir comme ça !

— Je vous comprends, monsieur Comptois. Mais si c'est la réalité dans laquelle elle vit, je me dois de le constater avant de prendre une décision.

— Elle… y faudra pas la placer, hein ?

— C'est trop tôt pour parler de ça. Pierre, son conjoint…

— Ouain…

— Pourquoi il n'est pas ici ?

Comptois expira fortement.

— Lui, il veut qu'on la place, finit-il par répondre. On est pas d'accord là-dessus…

— Même si c'est ce qu'il y a de mieux pour elle ? Et je ne dis pas que c'est le cas, là, mais… si oui ?

Andersen vivait sa vie comme il élaborait ses diagnostics : de façon protocolaire. Pas de remords, pas de regrets, pas de perte de temps. Sylvain Comptois semblait être un homme expressif au tempérament bouillonnant, le genre de type qui comprend difficilement la genèse des décisions prises par un expert.

— Doc…

— Oui ?

— Moi, j'ai la meilleure raison au monde pour que ma mère soit pas placée.

• • •

Le docteur Andersen entrouvrit la porte pour s'assurer que la femme allait bien. Béate et immobile, Corinne Pelletier attendait patiemment. Le docteur s'adressa alors à Sylvain :

— Quelle raison ? Pourquoi votre mère ne pourrait-elle pas recevoir de soins dans un établissement spécialisé ?

— Parce qu'elle veut pas, répondit son fils.

— Elle ne veut pas ?

— Non, elle me l’a dit.

— Monsieur Comptois… votre mère n’est peut-être pas en mesure de savoir ce qui est bon pour elle actuellement, vous comprenez ?

— Oh oui, je comprends ! Mais elle l’a déjà été. Et c’est là qu’elle me l’a dit. Ça prend tout son sens aujourd’hui.

Andersen croisa les bras. Comment lui expliquer ?

— Monsieur Comptois… je suis conscient de ce que vous me dites. Voilà ce que nous allons faire. Je vais compléter une évaluation…

— Elle va l’échouer, votre évaluation ! Ça prend pas un diplôme pour voir ça ! Même moi, je le sais.

Dans une ultime tentative de redresser la situation, le médecin opta pour une approche moins conciliante.

— Maintenant, taisez-vous. Qu’est-ce que vous espérez, au juste ? Que je vous donne un diagnostic bidon sous prétexte que ma patiente vous a déjà demandé de ne pas être soignée ? N’y pensez même pas ! Je suis ici dans mon bureau, je décide de la marche à suivre. Si vous m’empêchez de faire mon travail, je prendrai les mesures appropriées pour voir votre mère seule. J’espère que je n’aurai pas à le répéter.

Sans attendre de réplique, Andersen ouvrit la porte et toisa Comptois. Ce dernier serra la mâchoire et retourna près de sa mère.

• • •

Sylvain saignait de la langue tellement il la mordait pour ne pas intervenir. Sa mère complétait une série de tests dans lesquels un enfant de six ans aurait obtenu de meilleurs résultats. Le docteur Andersen faisait montre d’une patience à toute épreuve et la laissait hésiter, attendre ou simplement oublier ce qui était demandé. La pauvre femme n’y arrivait pas, elle ne savait même pas pourquoi elle était là. Ce n’est qu’au bout d’une heure interminable que le médecin décida qu’il en savait assez.

— Voilà, annonça-t-il calmement.

Sur la corde raide depuis qu’il avait reçu son ultimatum un peu plus tôt, Sylvain se garda bien de divulguer à quel point il était dégoûté d’avoir vu sa

mère se faire humilier de cette façon. Il se contentait de regarder le docteur Andersen comme s'il lui disait silencieusement : « Bon, vous êtes satisfait, maintenant ? »

Mais James Andersen connaissait les moindres conséquences d'un diagnostic comme celui qu'il s'apprêtait à poser dans le cas de madame Pelletier. Il avait vu des familles entières se déchirer sur des aspects insignifiants ou encore profiter d'interprétations subjectives pour obtenir gain de cause lorsqu'un proche devenait incapable de s'occuper de lui-même. Argent, pouvoir, vengeance, les motivations étaient multiples. Maintenant, il prenait son temps pour accumuler les arguments nécessaires, y compris les longs examens de routine qui permettaient de conclure avec certitude qu'un patient était dans l'incapacité d'effectuer les tâches les plus simples. Il s'adressa à Sylvain et déclara :

— Il faudra prendre un autre rendez-vous.

Comptois fronça les sourcils. Il était hors de question qu'il revive la même situation. Il posa une main sur l'épaule de sa mère et se concentra pour rester calme.

— Un rendez-vous pour quelle raison ? s'enquit-il.

— Pour un suivi. Madame Pelletier, j'aimerais bien vous revoir, proposa Andersen à la femme.

— Ah oui ?

— Je vais régler les détails avec votre fils.

— Vous voulez lui faire subir d'autres tests ? questionna Sylvain.

— Non, je veux seulement vérifier l'évolution de la situation.

— Et qu'est-ce qu'elle a, ma mère ? demanda alors Sylvain sans aucune retenue.

— Madame Pelletier souffre d'une forme précoce de démence lobaire fronto-temporale. C'est une atrophie de la masse cérébrale sise en périphérie de la boîte crânienne, entre les deux tempes.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Qu'à une vitesse indéterminée, certaines de ses facultés cognitives diminueront. Les symptômes s'apparentent grandement à la maladie

d’Alzheimer et n’excluent pas la possibilité qu’elle en souffre également. C’est la raison pour laquelle un suivi est nécessaire.

Sylvain réfléchit pendant un moment.

— Alors on sait pas grand-chose, finalement. Combien de temps ça peut prendre, tout ça ? demanda-t-il.

— La réponse est différente d’une personne à l’autre. Ce n’est pas une science exacte.

— Ce qui est exact, c’est que ma mère souffre…

Comptois expira. Il lança un regard à Corinne. Combien de temps avant qu’elle ne le reconnaisse plus, lui aussi ?

— Je vais autoriser la demande d’homologation d’un mandat d’inaptitude, déclara le médecin. Est-ce que votre mère a des documents notariés à ce propos ?

— Je… je pense que c’est Pierre qui est allé avec elle pour ces affaires-là, admit Sylvain.

— Il va falloir vérifier, parce que la personne légalement nommée, si c’est le cas, devra commencer à prendre les décisions pour madame Pelletier. À partir d’aujourd’hui, je déclare nul de facto tout changement aux dispositions financières de madame, sauf celles faites par le mandataire qui sera désigné par la cour. Je vais faire remplir les documents nécessaires et lorsque le juriste prendra contact avec moi, je les lui transmettrai.

C’est à cet instant que Sylvain comprit qu’il n’aurait pas son mot à dire dans la suite des décisions concernant sa mère. Il n’avait aucune idée de ce qui se trouvait dans son testament, ni même si Pierre avait dit la vérité quand il avait affirmé qu’elle en avait un. Il expira encore, un peu plus fortement que la fois précédente.

— Concrètement, c’est quoi la suite ?

— Madame Pelletier a besoin de soins, avisa Andersen.

— Quel genre de soins ?

— Elle a besoin de se trouver dans un endroit approprié, monsieur Comptois, répondit Andersen en le toisant. C’est la seule chose qui puisse garantir sa sécurité et sa qualité de vie.

— Qualité de vie… pesta Sylvain.

Andersen se leva et sourit à Corinne, qui se détendit aussitôt.

— Madame Pelletier, nous nous reverrons.

— Oui, oui ! approuva-t-elle. Et mon garçon, aussi, Sylvain !

Elle indiquait son fils, qui, lui, évitait le regard du médecin. L'entretien était terminé. Comptois était figé : il savait ce qui venait de se passer.

Sa mère devrait partir en résidence jusqu'à ce que mort s'ensuive.

• • •

Quand Comptois vit que la voiture de Pierre était dans l'entrée, il roula les yeux. Il pensait que sa rencontre ne serait pas terminée et qu'il pourrait revenir seul avec sa mère. Le vieux Pierre les aperçut par la fenêtre et vint aussitôt à leur rencontre. Sylvain sortit le fauteuil roulant du coffre, aida sa mère à s'y asseoir et retourna vers le côté conducteur de sa voiture, prêt à quitter les lieux.

— Rentre deux minutes, demanda Pierre. Je veux savoir comment ça s'est passé.

— Tout de suite ?

— Oui, tout de suite. T'as pas le temps ?

Comptois ne savait plus où donner de la tête depuis qu'il avait quitté le bureau du neurologue. Tout semblait donner raison à Pierre et pointer vers l'inévitable : la pauvre Corinne finirait ses jours dans un asile. Ils avaient beau donner tous les noms à ces endroits, Comptois n'était pas dupe : personne n'en sortait vivant. Les médicaments prescrits gardaient la clientèle au pas, et Corinne n'aurait jamais la possibilité de faire savoir à quiconque ce que son fils savait : qu'elle ne voulait pas de cette vie-là.

— Y a pas grand-chose à dire.

— Je veux quand même l'entendre, rétorqua Pierre, en poussant sa femme sur la petite dalle de béton dans l'entrée.

Il était encore solide, le vieux Pierre. Il ne vacillait pas, ses idées étaient claires… Sylvain soupira et se résigna à le suivre à l'intérieur.

— Le doc veut la revoir, annonça-t-il. Pas pour une série de tests mais… pour un suivi.

— Il a dit quelque chose ?

Comptois hésitait.

— Il a dit que m'man allait quand même bien, tenta-t-il.

Pierre flaira le mensonge et demanda :

— C'est quoi son nom, au neurologue ?

— Andersen.

— Hum. C'est quand, le suivi ?

— Une fois tous les trois mois.

— Vous avez pris un autre rendez-vous déjà ?

— Non.

C'était un autre mensonge de front.

— M'as le prendre, moi, décida Pierre.

— Je suis capable de le faire ! s'exclama Sylvain.

Corinne toussa et les deux hommes tournèrent leur attention vers elle pendant un instant. Comptois baissa le ton, mais augmenta l'intensité de ses propos. Il se lança :

— C'est moi son gars, je suis capable de m'en occuper.

Le vieil homme lui envoya un regard qui aurait pu terroriser n'importe qui. Sylvain recula le torse d'instinct devant le doigt qui le pointait.

— C'est *moi* qui m'en occupe, tous les jours. Tous les jours ! Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Je te dis que je vais trouver une place idéale pour elle et on dirait que tu cherches à m'empêcher de le faire ! Je serai pas en forme pendant des années encore, garçon. Et même si tu dis que tu peux le faire à ma place, moi, je sais que t'as *aucune* idée de quoi tu parles. C'est pas méchant, là. C'est juste ça.

Il baissa le ton et ajouta :

— Elle va plus aux toilettes ! Tu veux t'occuper de ça aussi ?

— Je pourrais !

— Arrête ! C'est pas une vie pour quelqu'un de ton âge.

— C'est pas une vie d'être dans un asile ! À n'importe quel âge !

Pierre fronça les sourcils.

— C'est pas un asile… c'est une résidence avec d'autres personnes qui ont besoin des mêmes soins qu'elle. Son calvaire, il va être ici si je la place

pas.

Comptois ne comprit pas la dernière affirmation et leva le doigt à son tour.

— Calme-toi, coupa Pierre, avant que son beau-fils ne puisse parler. Ce que je veux dire, c’est qu’elle a besoin de mieux que moi.

— De se faire torturer dans un asile ?

— Elle s’en va se faire soigner, p’tit con ! Tu penses qu’on agit de même pour leur faire du mal ? Mais y faut être débile pour pas comprendre ça !

C’était sorti de façon tellement spontanée que Pierre sembla aussi surpris que Sylvain. Il ajouta :

— Sors, exigea-t-il. Si t’es pas capable de réfléchir, t’as rien à faire ici. Et puis le prochain rendez-vous avec le neurologue, m’as être là moi aussi. J’attendrai pas trois mois.

Comptois était bouche bée. Devait-il en mettre plus ? Il jugea rapidement qu’il n’aurait pas le dessus sur Pierre, à moins de lui donner une raclée, ce qui était hors de question.

La seule solution était de convaincre le docteur Andersen.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

Louise McKee était bouche bée. Elle descendit le fond de son verre de vin sans lâcher son amie des yeux.

— Moi, j’aurais jamais remis les pieds là de ma vie, fit-elle.

— C’est vrai que c’était intense, dit Morgane. C’est la seule fois où j’ai eu peur. Enfin, avant les derniers temps, là.

— C’est comme le cimetière ? Les gens te courent après ?

— Non, pas tant. Mais ça arrive spontanément. Et je suis surprise, tu comprends ? En plein restaurant ! C’est comme si la télé s’ouvrait sans que tu utilises la télécommande !

— C’est déjà arrivé ! Tu savais ? J’ai vu un documentaire là-dessus. Il paraît que dans certaines maisons en Angleterre, les téléviseurs s’allument d’eux-mêmes.

— Et les chaises berçantes bougent toutes seules, j’imagine ?

— Oui ! Tu l’as vu ?

Morgane sourit.

— Non, Lou. Tu sais que j’écoute pas la télé. Mais j’ai une bonne idée de ce dont tu parles. Je te rappelle que je fais pas bouger les objets à distance, et je connais personne qui sache le faire non plus.

McKee secoua la tête et se versa du vin.

— T’es unique ! Si je m’étais retrouvée dans ce cimetière, je serais morte. Ou j’aurais couru jusqu’à tant que je perde connaissance.

— Si ça peut te faire plaisir, j’y suis jamais retournée.

— C’est vrai ?

— Je te jure. Tu te rappelles la toute première fois où tu m’as demandé ce que je faisais dans la vie ?

— C’est sûr !

— J’ai essayé de répondre du mieux que je le pouvais, mais j’avais pas l’expérience que j’ai aujourd’hui. Imagine maintenant la petite fille qui vient de vivre une affaire pareille, au cimetière. J’avais aucune façon de comprendre, encore moins de le partager avec quelqu’un. Il y avait tout simplement pas d’explication. Mon père, il est gentil et il fait de son mieux, mais c’est un scientifique… Et ma mère, on en parle même pas.

— Quand même, elle savait ce que tu faisais comme travail, non ?

Morgane haussa les épaules.

— Je pourrais pas dire. Après mon arrivée à Montréal, je peux compter sur les doigts d’une main le nombre de fois où je l’ai revue. Elle était malade, maman. Ça va te paraître bizarre, mais je sais que je bois trop. Je sais que je me gèle le cerveau quand je suis stressée. Mais je suis pas inconsciente. J’ai l’impression que ma mère, elle, l’était. Il y avait aucune limite pour elle. Jamais la porte s’est ouverte pour que je puisse lui parler de façon franche. Je sais même pas si ça l’intéressait…

— C’est peut-être pour ça que tu as une belle relation avec ton père.

— Peut-être. Il fait des efforts… Mais ça a été très long avant qu’on reparle de ce qui s’était passé aux funérailles de monsieur Faherty. J’ai pas choisi d’être comme ça, Lou. C’est dur à expliquer, alors imagine à comprendre… J’ai essayé de pas y penser, de faire comme si tout était normal. Dans le meilleur des mondes, on m’aurait diagnostiquée comme schizophrène et j’aurais eu quelques pilules à prendre pour fonctionner comme les autres. Mais c’est pas comme ça que ça marche. C’est là, tout le temps. C’est ma vie à moi. Et mon père, eh bien… il a fait avec, je crois.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Saint-Janvier-de-Joly, octobre 1987

Morgane

Morgane avait évité le cimetière comme la peste. Elle s'assurait de regarder de l'autre côté quand elle était en voiture et faisait un détour par le petit boisé d'en face quand elle se déplaçait à pied ou à vélo. Son expérience avait été traumatisante. Elle développa le réflexe de ne plus parler de ces « rencontres ». Après tout, elle seule semblait voir ces « gens ». Monsieur Gris se mit à s'absenter des soupers, et, graduellement, les « amis » qu'elle voyait depuis toujours lui semblaient distants. Ils apparaissaient chaque jour, sans faute, dès qu'elle avait un moment pour y penser, mais ils demeuraient en périphérie ; comme s'ils étaient retenus par une barrière invisible qui les empêchait de s'approcher. Morgane ne s'en plaignait pas : elle les craignait, maintenant.

Les séjours à la pharmacie s'espacèrent et la jeune fille rousse devint une adolescente plutôt discrète, convaincue d'être anormale et dans l'impossibilité de pouvoir s'expliquer. La situation dura quelques années, pendant lesquelles elle évita le plus possible toute forme de contact avec ce monde flou et immatériel. Ses amies n'en savaient rien, et le sujet disparut de la maison familiale. Parallèlement, la relation entre ses parents s'était détériorée avec les années. Ils ne faisaient pas chambre à part et n'avaient jamais évoqué la possibilité de se séparer – du moins, à la connaissance de Morgane – mais ils n'agissaient pas comme des amoureux. Jade était

intoxiquée du matin au soir, et Dean semblait avoir lâché prise. Sans doute restait-il avec sa femme pour ne pas faire subir l'épreuve d'une séparation à sa fille. Alors il travaillait comme un forcené, certainement pour éviter d'être à la maison.

Un jour, Morgane fit un rêve dans lequel elle se retrouva de nouveau dans le cimetière. Au matin, les souvenirs refirent surface et, avec eux, la peur. Une anxiété persistante s'installa graduellement dans la vie de l'adolescente. Elle commença à faire de l'insomnie, à s'isoler et à souffrir de maux de tête. En tout temps, elle avait l'impression d'être épiée. Des présences, des odeurs, des changements de température soudains et inexplicables. Elle avait beau dépenser de l'énergie pour faire comme si de rien n'était, sa garde baissait tranquillement. Dans un endroit calme comme sa chambre, lorsqu'elle fermait les yeux, le soir, les manifestations augmentaient en puissance. Elle se sentait prisonnière.

Cette situation allait bientôt faire surgir une facette importante de sa personnalité : la résilience. Morgane Edwards en avait assez d'être angoissée. Elle voulait tenir les rênes de sa vie, faire face à ce qu'elle ne comprenait pas. Elle commença par accepter le fait qu'elle était différente. Si elle se *sentait* ainsi, c'est que c'était vrai ; alors aussi bien vivre avec. La peur s'estompa peu à peu et elle se rendit compte que c'est elle qui maîtrisait la frontière autour d'elle. Elle avait fermé les accès pendant longtemps, mais voilà qu'elle se mit à en contrôler le flux jusqu'au jour où, à l'aube de ses 18 ans, elle sut qu'elle était prête à accepter de nouveau que quelqu'un approche.

Et elle savait qui elle voulait voir.

C'était un soir d'été. Une fois sa mère et son père couchés, Morgane se glissa dans la cuisine et prit place au même endroit où elle s'asseyait pour manger depuis qu'elle était née. Elle posa ses mains sur la table, prit une grande respiration et regarda devant elle.

Rien.

Elle secoua la tête et ferma les yeux.

— Monsieur Gris, murmura-t-elle.

Un sourire se dessina sur son visage, alors que son vieil ami reprenait sa place. Il avait semblé hésiter un moment avant de se décider. Elle chuchota :

— Je suis contente de vous voir.

C'était réciproque. L'homme manifestait son bonheur d'être là. Elle comprenait l'ensemble de ce qu'il disait, même si la plupart des mots ne provenaient pas des lèvres. Elle distinguait ses traits, la couleur de ses vêtements.

— *Et moi je me demandais si j'allais te revoir.*

— J'ai hésité longtemps.

— *Pourquoi* ?

— J'avais peur, avoua-t-elle. Il y a beaucoup de gens, je les ai vus. Et au cimetière, ils se sont lancés sur moi d'un coup !

— *Quand il arrive quelqu'un comme toi, on veut lui parler. On veut tous te parler.*

Depuis son lit, Dean Edwards ne rêvait pas, il avait entendu des voix. Il se leva sans bruit. Il aperçut sa fille assise à la table, seule, en train de converser. Il s'appuya contre le bord du mur et tendit l'oreille.

— Pourquoi est-ce que moi, je peux te parler, monsieur Gris ?

— *Je ne sais pas. Mais je suis content de pouvoir le faire.*

— Tu étais là pendant tout ce temps ?

— *C'est ma maison, ici.*

— C'est ta maison ?

Morgane avait haussé la voix. Elle se reprit aussitôt en murmurant :

— C'est ta maison ?

— *Oui, c'est la mienne.*

— C'est pour ça que tu es là depuis toujours, conclut-elle.

— *J'ai décidé de demeurer ici.*

Dean Edwards fit demi-tour sans bruit et se rendit dans la pièce qui lui servait de bureau et de bibliothèque.

— Comment tu as su que tu pouvais communiquer avec moi ? demanda Morgane.

— Tu étais là ! Tu étais là, devant moi, et tu réagissais quand je te parlais. Tu étais petite…

— Tu étais mon meilleur ami, déclara-t-elle.

— Je suis bien, ici. C'est chez moi pour toujours. Je sentais bien que tu ne voulais plus me voir, alors je n'ai pas insisté.

Morgane se sentit mal.

— Je m'excuse, monsieur Gris. Je voulais plus voir personne. Est-ce que tu me pardonnes ?

— *Bien sûr*, accepta-t-il.

— Comment tu fais pour me parler ?

Il haussa les épaules de façon si nette que Morgane ne manqua rien du geste.

— Je ne sais pas non plus. Mais c'est facile.

Dean Edwards revint en direction de la cuisine en marchant à pas de loup. Pour ne pas effrayer sa fille, il s'assura de tousser juste avant d'apparaître dans son champ de vision. Morgane sursauta quand même et recula sa chaise avec l'intention de se lever. Son père mit un doigt sur ses lèvres et elle comprit qu'il ne fallait pas faire de bruit. Honteuse de s'être fait prendre en flagrant délit, elle se résigna à reprendre sa place pendant que Dean s'asseyait à son tour, à sa gauche. Monsieur Gris était toujours présent.

— Ta mère dort, ne parle pas trop fort, fit le pharmacien.

— Je… papa, je sais que…

— Attends, je veux te montrer quelque chose.

Elle le regarda poser un grand cartable devant lui.

— Monsieur Gris, hein ? ajouta-t-il, faisant augmenter de façon exponentielle la gêne que ressentait Morgane.

Il se mit à feuilleter les pages de ce qui s'avérait être un album photo.

— Voilà, dit-il enfin. Là.

Il fit pivoter le livre vers elle et pointa une image.

— Notre maison, reconnut-elle.

— Oui. Juste après la guerre.

— C'était pas celle de grand-père ?

— Si, c’était la sienne. Regarde dans la cour.

— Il y a pas le bois.

— Le chemin de fer est là, plus loin, mais on ne le voit pas. Et ça ?

Il avait le doigt sur une toute petite maison, au fond du terrain.

— Je sais pas ce que c’est.

— C’est un appartement. Il est démoli depuis longtemps. C’était là que demeurait le jardinier de grand-père, et de son père avant lui. C’était normal d’avoir quelqu’un pour s’occuper du terrain, à cette époque.

Morgane sourcilla. Où son père voulait-il en venir ?

— Regarde, dit-il encore.

Il bougea la main jusqu’à la page suivante, vers une photo en noir et blanc où se tenait un homme portant un grand chapeau et des bottes de pluie. Il exhibait fièrement une plante dont Morgane n’aurait pu dire l’essence.

— C’est le jardinier ? s’enquit-elle.

— Oui.

Tranquillement, Dean déplaça son index jusqu’à l’écriture manuscrite au bas de l’image. Morgane lut et consulta son père du regard.

« Calvin Gray, été 1951 »

Dean Edwards toucha sa barbe, prit un air songeur et dit :

— Monsieur Gris ?

C’était bien lui. Pas de doute possible, l’homme sur la photo était le même qui prenait place à la table depuis des années. Morgane scruta l’image pendant longtemps. Quand elle regardait devant elle, monsieur Gris ne lui apparaissait pas comme lorsqu’elle s’était trouvée seule avec lui, quelques minutes auparavant. Elle ne se sentait pas en communication directe. Dean voyait bien ce qui se tramait, il s’assura de ne pas être blessant et dit :

— Tu sais que c’est complètement fou, ce qui se passe en ce moment ?

Elle le regarda et approuva doucement de la tête.

— Et tu sais que des gens ont été internés pour moins que ça, ajouta-t-il encore.

Il fit un sourire en coin, qu’elle lui renvoya aussitôt.

— Tu penses que je suis cinglée, hein ? Moi aussi, je le pense. Savais-tu que c’était la première fois depuis des années que je refaisais ça ?

— Faire quoi ?

— Tu le sais bien… parler avec les morts.

— Les morts…

— Arrête, papa. Depuis le cimetière, j’ai jamais osé.

— Et maintenant ?

— J’ai moins peur. Et lui… je l’ai connu pendant longtemps. J’ai pensé que c’était une bonne chose de réessayer avec lui.

Dean inspira et indiqua la chaise face à Morgane.

— Il est encore là ?

— Oui.

— Tu le vois ?

— Moins depuis que tu es avec nous. J’y arrive plus facilement quand je suis concentrée, quand je ferme les yeux. Mais je sais qu’il est là.

Dean écarquilla les yeux et acquiesça. Il se gratta encore la barbe. Il évitait de regarder à sa gauche, il appréhendait l’apparition d’un spectre qui lui foutrait la trouille, même si la majeure partie de son cerveau ne croyait pas une seconde à cette éventualité.

— Et toi, comment tu as su que c’était lui ? questionna-t-elle.

— Je t’ai entendue, tantôt. Quand tu as dit que c’était sa maison, je me suis souvenu du jardinier. Gris, Gray… ça se ressemble pas mal. Lui et sa famille sont demeurés ici pendant deux générations. J’ai certainement d’autres photos dans les boîtes au sous-sol.

— Tu l’as connu ?

— J’étais tout petit. Mais je me souviens que nous avions un jardinier.

Elle attendit un instant et lui rappela ce qu’il lui avait dit, dans la voiture.

— Tu m’as jamais reparlé de ça, après le cimetière.

— Tu voulais que je te dise quoi ? Salut ma fille, comment vont tes amis imaginaires ?

Il corrigea aussitôt :

— Je m’excuse, c’est sorti tout croche. Je veux dire…

— Tu veux dire que tu es trop cartésien pour croire à ce que je te racontais. C'était plus facile pour toi de plus aborder le sujet.

Elle venait de taper dans le mille. Elle ajouta :

— Je t'en veux pas, j'ai moi-même mis ça de côté pendant un bon moment. T'es fatigué ?

— Ça va.

— Alors tu veux savoir, ou pas ?

Il toussota. Il se sentait nerveux. Il se repositionna sur sa chaise et risqua :

— Oui, ça m'intrigue.

— Ça t'a toujours intrigué, mais t'es trop rationnel.

Dean Edwards cligna des yeux en signe d'assentiment.

— Tu me connais bien.

— C'est correct qu'on en ait pas reparlé avant, je pense.

— Pourquoi ?

— J'aurais pas su quoi dire.

— Et là, tu le sais ?

Elle le gratifia d'un beau sourire.

— Un peu plus, j'imagine.

Dean nia de la tête en riant.

— J'ai le feeling que ça ne sera pas facile, dit-il.

— Je vois des gens qui sont morts, c'est la façon la plus simple de le dire.

— Tu les vois… comme tu me vois en ce moment ?

— Pas tout à fait, c'est pas matériel. Un peu, mais pas exactement. Ah ! Disons que c'est flou, mais impossible à manquer.

— Mais c'est là.

— Oui.

Dean Edwards fronça les sourcils et appuya ses coudes sur la table.

— Comme des fantômes, dans les films ?

— Non, c'est pas un bon exemple, se reprit-elle. Quand j'ai les yeux fermés, je vois des gens autour de moi. Ils ont une apparence humaine, avec des traits plus ou moins définis, ça dépend des fois.

— Wow ! Et il y en a beaucoup, de ces gens-là ?

Morgane hocha la tête vivement.

— Même ici ? demanda-t-il encore.

— Seulement monsieur Gris, ici, selon ce que j'en sais. J'ai pas essayé depuis longtemps, je te rappelle. En tout cas, dans un cimetière, c'est plein à craquer. C'est pas pour rien que j'ai paniqué quand on est rentrés là, le jour de l'enterrement de monsieur Faherty.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils se sont lancés sur toi ?

— C'est l'impression que j'ai eue. Disons que je me suis sentie envahie, je comprenais pas ce qui m'arrivait.

— Je ne comprends pas non plus, avoua le paternel.

— C'est dur à expliquer. C'est juste une hypothèse. Ces gens-là, quand ils se rendent compte que je suis capable de les voir et de communiquer avec eux, je deviens intéressante pour eux, tu me suis ? J'ai l'impression que si je leur accorde mon attention, ils vont venir vers moi. Et moi, quand on est arrivés aux funérailles, ce jour-là… je leur donnais *toute* mon attention. Je savais pas ce qui se passait. J'ai salué une dame… près de la porte de la voiture. Si t'avais vu la suite, là, tu aurais pensé à un film. C'est exactement comme si je venais de dire à tout le monde : « Bonjour, je suis là. » L'arrière de la voiture était bondé de monde…

Dean acquiesçait de la tête. Il était envoûté par le discours de sa fille. Le pharmacien peinait à s'expliquer ce qui se passait, mais il croyait Morgane.

— T'as dû penser que tu étais folle.

— Oui, et encore aujourd'hui. C'est pas la première chose que je dis quand je rencontre quelqu'un. J'ai jamais voulu parler de ça, papa. Je connais personne qui vit ça aussi, je me sens toute seule. J'ai essayé de plus y penser mais c'est encore là, toujours.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

— Avec les humains ou avec les morts ?

— Les morts, répondit Dean en souriant.

— Je sais pas.

— Ta mère est debout, informa Dean à voix basse, en portant un doigt à sa bouche.

Jade apparut à son tour dans la cuisine, habillée d’une chemise de nuit.

— Qu’est-ce que vous faites là ?

— On ne s’endormait pas, alors on discute, répondit Dean.

Elle passa près d’eux et se servit un verre d’eau, qu’elle avala aussitôt. Alors qu’elle retournait vers le corridor, Morgane lança :

— Bonne nuit, maman.

Mais Jade bifurqua et vint s’asseoir à la table.

— Moi aussi, je viens jaser. C’est quoi, le sujet ?

Dean et sa fille échangèrent un regard discret.

— On parlait du jardinier qui habitait ici, autrefois, dit-il.

Jade sourcilla.

— Qui ?

— Tu ne l’as pas connu, précisa son mari. C’était quand j’étais petit.

— C’est quelqu’un de très gentil, ajouta Morgane.

— Je ne sais pas de qui vous parlez. Tu le connais, toi ?

— Oui, avoua-t-elle.

Jade resta silencieuse un moment et finit par conclure :

— Je pense que je vais aller me recoucher, finalement.

Elle se leva et, aussi vite qu’elle était apparue, retourna dans sa chambre. Morgane l’avait suivie du regard.

— Ma relation avec maman est nulle, déclara-t-elle.

— Je sais. J’en suis vraiment désolé, fit Dean.

— C’est pas ta faute. Grâce à toi, les conséquences sont minimes. Au moins, elle m’aura donné quelque chose.

— Qui est ?

— L’envie d’étudier en psychologie. Je suis convaincue qu’il y a quelque chose qu’elle peut pas contrôler, maman.

La jeune femme fit mine de boire un verre avec sa main droite avant d’enchaîner :

— Et j’ai besoin de comprendre le cerveau. J’ai un cours de psycho au cégep et j’aime beaucoup ça.

— Tu serais bonne. T’as toujours été bonne avec les gens.

— Comme mon père.

Il sourit.

— C’est de famille.

— Pas pour tout le monde. Qu’est-ce que tu vas faire, avec elle ?

Elle venait d’indiquer le corridor avec un mouvement de tête.

— Je ne sais pas, avoua Dean. Elle a besoin d’aide, mais je ne peux pas vivre à sa place.

— Est-ce que tu l’aimes encore ?

Dean écarquilla les yeux. Morgane n’était plus la petite enfant d’autrefois. Sa question était directe et pertinente : elle voyait bien que ses parents ne partageaient plus d’intimité.

— Oui. Ça ne veut pas dire que je trouve ça facile. Tu sais, ta mère, elle n’a pas toujours été comme ça. C’est une femme intelligente et pleine d’énergie. Je suis tombé amoureux d’elle instantanément. Je ne connais pas l’avenir, mais pour le moment, ça va. Elle boit trop… ça la change, ça l’éloigne de qui elle est dans le fond. J’aimerais bien qu’elle consulte un psychologue, justement.

Ils restèrent ainsi pendant quelques secondes. Dean revint à la charge en disant :

— Je trouve que c’est une excellente idée, que tu veuilles exercer ce métier. Si tu continues les cours, je respecte ma part du marché et je paye tes études.

— Même si ça finit en doctorat ?

— Oui. Mais c’est de l’ouvrage, un doctorat, ma puce.

— J’imagine.

— Prends ça une année à la fois, veux-tu ? Bon, je vais au lit, fit Dean.

Morgane se leva à son tour. À la honte de s’être fait prendre en pleine discussion avec monsieur Gris avait succédé un sentiment de libération. Dean se retourna pour serrer sa fille dans ses bras.

— Merci, papa. Je reste encore un peu.

Il regarda vers la chaise inoccupée et inspira.

— On en reparle plus tard, d’accord ? chuchota-t-il.

— Tu m’as déjà dit ça, lui rappela-t-elle.

Il hocha la tête et admit qu’elle avait raison.

— Cette fois, je tiendrai parole, promit-il.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Laval, février 2019

Sylvain

Le docteur Andersen reçut la forte poignée de main de Pierre Cliche, bien différente de celle donnée par Comptois peu après. D'ordinaire affirmé et droit, Sylvain appréhendait ce deuxième rendez-vous pour sa mère comme une visite chez le dentiste : il était nerveux et incapable de camoufler la sueur qui s'échappait de son corps et transperçait ses vêtements. Corinne, assise dans son fauteuil roulant, était calme.

— Comment allez-vous, madame Pelletier ? lui demanda le spécialiste en se penchant près d'elle.

— Bien, répondit-elle.

— Je suis content de vous voir, nous allons discuter un peu, voulez-vous ?

— Oui.

Sylvain soupira et prit place au même endroit que lors de la dernière visite. Sa réaction ne passa pas inaperçue aux yeux de Pierre qui, lui, ne comprenait toujours pas la position de son beau-fils.

— Ça fait déjà un mois qu'on s'est vus, poursuivit Andersen en s'asseyant face à Corinne, derrière son bureau. Aujourd'hui, nous allons discuter de la possibilité pour vous de déménager.

Le but de la rencontre était mis sur la table. Comptois serra les dents.

— J'aimerais bien aller rester avec mon fils, avança Corinne.

Sylvain écarquilla les yeux comme pour dire « Vous voyez ? », mais sa mère ajouta :

— Et avec mon mari, Pierre.

Elle gratifia ce dernier d’un beau sourire.

— Où demeurez-vous en ce moment, madame Pelletier ? coupa le médecin.

Mais Corinne ne répondit pas. Pierre échangea un regard de dépit avec Andersen. Comptois remarqua le tout et s’interposa :

— Chez moi, elle serait bien. Elle-même le dit !

— On a déjà parlé de ça, rappela Pierre. T’es pas un aidant naturel.

— Et toi, Pierre, tu l’es ?

— En plus, c’est pas la meilleure idée, avec ton travail.

— Je travaille pas à cause de mes cons de collègues ! Tu t’en souviens pas ?

— Messieurs… intervint Andersen. Je suis d’avis que madame Pelletier a besoin de soins adéquats en tout temps. Entendez par là une présence qualifiée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Comme dans un asile, conclut Sylvain.

— Une résidence, monsieur Comptois.

— J’ai apporté ce que vous m’avez demandé, indiqua Pierre en glissant un document au médecin.

— Merci.

Sylvain fronça les sourcils. Pierre avait préparé des dossiers…

— Il y a tout ce que le notaire m’a donné, y compris le mandat.

— Très bien. Vous connaissez la procédure pour le faire homologuer ?

— Oui.

— Et ce sera fait par le même bureau de notaires ?

— Oui, au même endroit. Ils attendent votre diagnostic pour procéder.

Comptois, spectateur, se sentait utile comme un bibelot sur une commode. Sans se soucier du ton qu’il empruntait, il s’imposa :

— Moi, j’ai une demande à formuler. Avant toutes vos bébelles bureaucratiques, là, je veux que ça soit officiel et consigné.

Devant la réaction hésitante du neurologue, le fils le pointa du doigt.

— Vous avez des rapports à remplir, hein ? Eh bien, vous mettrez ça dans celui d'aujourd'hui.

— D'accord, monsieur Comptois, rétorqua poliment Andersen. Quelle est votre demande ?

— Je veux… ma mère demande l'aide médicale à mourir.

• • •

S'il y avait une chose que Sylvain ne pouvait supporter, c'était d'avoir l'impression que l'on se moquait de lui. À cet instant, autant Pierre que le médecin le regardaient comme s'il était un débile profond.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Prenez des notes ! Est-ce que j'ai l'air de faire des blagues ?

La pauvre Corinne participait au débat en faisant des signes de tête de façon aléatoire, alors que l'on discutait de son arrêt de mort en sa présence.

— Votre mère n'est pas en mesure de formuler des demandes, monsieur Comptois, avisa le médecin. Et avant de poursuivre l'argumentaire, je me dois de préciser que la vôtre ne s'applique pas dans son cas.

— Mais elle…

— Même si c'était écrit dans son testament, ce qui n'est pas le cas, ça ne s'appliquerait pas, coupa Andersen. Je veux simplement vous éviter de vous emporter pour rien.

Sylvain passa de la colère à l'incompréhension.

— C'est son choix à elle, doc ! signala-t-il. On s'en fout, de ce papier-là !

— Non.

— Quoi, non ?

— Premièrement, un testament a une valeur légale importante. Mais dans le cas qui nous intéresse, c'est la *raison* qui manque. Monsieur Cliche, pouvez-vous nous excuser un instant ? Je reviens tout de suite.

Andersen fit signe au fils de le suivre, et ils se retrouvèrent dans la même pièce adjacente que lors de leur dernière rencontre.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle meure ? demanda le neurologue aussitôt qu'il se retrouva seul avec Sylvain. Vous êtes fou ?

— Je vous l'ai dit la dernière fois ! C'est elle qui me l'a demandé !

— Monsieur Comptois, ce à quoi vous faites allusion s'adresse aux gens dont la finalité est certaine et imminente.

— C'est ça ! Vous êtes pas en train de me dire que vous avez changé d'avis et que l'état de ma mère va s'améliorer ?

Sylvain s'avança et insista en levant la main, ce qui fit reculer instinctivement le spécialiste.

— Sa finalité est *certaine* et son calvaire est *imminent*, doc. Il y a juste vous qui puissiez arrêter ça et lui donner la dignité que mérite chaque humain !

Andersen retrouva ses moyens et décida de répliquer. Il avança de quelques centimètres : les deux hommes étaient face à face.

— Votre mère n'est pas prête à mourir, ne vous en déplaise. Je serais curieux de savoir ce qui vous motive à ce point, d'ailleurs.

— Que voulez-vous insinuer par là ?

— Rien. Écoutez-moi et écoutez-moi bien. Je signe dès aujourd'hui une autorisation pour faire homologuer le mandat d'inaptitude de votre mère, tel qu'il est stipulé dans son document notarié. Si vous avez un autre document plus récent faisant état de ses volontés, j'espère qu'il est signé d'avant le dernier mois, parce que vous devrez le produire devant un juge.

Comptois secoua la tête de dépit.

— Vous comprenez rien de rien… Je vous en supplie, essayez de vous mettre à ma place ! Elle m'a fait jurer de jamais la laisser pourrir dans un endroit comme celui où vous voulez l'envoyer !

— Mais qu'est-ce qu'il y a de si grave à se trouver en résidence, pour l'amour du Ciel ?

— C'est pas ça, murmura Sylvain. Vous parliez de testament, tout à l'heure.

— Oui ?

— Elle me l'a récité, docteur. Je vous le jure, elle me l'a dit quand elle était saine et consciente comme on l'est vous et moi, en ce moment. Et cet

endroit dont vous parlez… c’est la pire des places, pour elle ! Comment faire si elle peut plus s’exprimer ? Je deviens le seul qui sache, vous voyez ? Et personne m’écoute…

Andersen soupira et chercha ses mots.

— Sylvain, je ne cherche pas à vous nuire, croyez-moi. Même s’il était écrit noir sur blanc que votre mère ne veut pas se retrouver en résidence pour obtenir des soins, je ne peux pas demander qu’elle soit mise à mort pour cette raison.

— Pourquoi ? demanda candidement le fils.

— Parce que l’aide médicale à mourir n’existe pas ici pour les personnes atteintes de troubles cognitifs. Et si vous voulez mon humble avis, c’est une très bonne chose.

C’était la deuxième fois qu’Andersen devait prendre Comptois à part pour protéger madame Pelletier. Le fils s’était présenté comme une distraction, mais il était maintenant un obstacle au processus qui permettrait à sa mère de se retrouver dans un endroit adéquat pour elle. Les années d’expérience du médecin lui avaient appris à gérer ce genre de cas de front, sans attendre. Peu importe la suite, Comptois était informé. Ils retournèrent dans le bureau et Andersen accéléra les choses. Pierre avait déjà trouvé un endroit où il jugeait que sa femme serait bien. Sans le dire à Sylvain, il s’y était rendu et en avait fait part au neurologue avant la rencontre d’aujourd’hui.

Le reste n’était que formalité.

Dans une discussion à quatre où la femme et son fils étaient absents pour des raisons bien différentes, il fut conclu que Corinne Pelletier allait déménager dans une section de la résidence pour aînés Le Bel Âge.

— La meilleure en ville, assura Pierre au praticien.

Sylvain sortit de sa torpeur pour faire part de son mécontentement.

— Compenser des soins sucrés par une facture salée. Des voleurs avec des subventions plus importantes que celles des garderies. Un sanatorium moderne !

— Allez, le rassura Andersen. Les soins ne sont plus ce qu’ils étaient auparavant. Vous voyez la situation pire que ce qu’elle est.

• • •

Le trajet entre le bureau du neurologue et l’appartement de Corinne fut silencieux. Sylvain conduisait, mais ne regardait pas vers le côté passager où se trouvait Pierre. Le vieil homme était calme. Tellement calme que Comptois n’osait pas l’interpeller. Qu’avait-il à lui dire, de toute façon ? Est-ce que Pierre était coupable de quelque chose ? Probablement pas. La décision était prise et irréversible : le médecin avait choisi. Sylvain jeta un regard vers sa mère par le miroir central et se désola. Elle n’était plus de ce monde. Elle avait atteint l’état qu’elle redoutait : celui où l’on vit sans vivre. Une culpabilité amère se jeta sur Sylvain et le fit frissonner. Il avait failli à la tâche.

— On va passer par l’épicerie, lança Pierre. Tourne à gauche.

Comme un robot, Comptois obéit. Cliche soupira et tenta de raisonner son beau-fils de nouveau. Il espérait que Sylvain se comporte adéquatement en présence de sa mère.

— J’ai trouvé quelque chose de bien, énonça-t-il calmement. Je t’assure que ça va être le meilleur endroit possible.

— Ça changera rien ! rétorqua Sylvain. Je sais que tu veux bien faire, mais ça changera rien.

— Alors c’est quoi, le mieux, hein ?

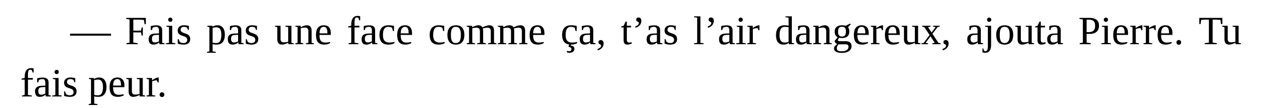
Sylvain regarda son beau-père et s’abstint de répondre. Il ne voulait pas répéter devant sa mère qu’il la souhaitait morte pour la soulager de sa condition irréversible. Mais Pierre n’était pas dupe. Il percevait quelque chose de malsain dans l’attitude de Comptois.

— Je peux pas croire que tu voulais faire ça, envoya-t-il. L’aide médicale à tuer…

— Tout le monde en parle, expliqua Sylvain. Les ministres, les médecins, les experts… C’est juste une question de temps avant que ça soit légal.

— Tu peux pas prendre une décision comme celle-là ! Ça t’appartient pas de faire ça. De toute façon, c’est réglé, on va pas revenir là-dessus.

Sylvain serra la mâchoire. Ses options s’envolaient devant ses yeux.



— Fais pas une face comme ça, t'as l'air dangereux, ajouta Pierre. Tu fais peur.

— Je suis tout sauf dangereux, trancha Comptois.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

— **M**ais tu sais quoi, Lou, j’ai compris que c’est moi qui contrôle. Ils peuvent être plusieurs autour de moi, je décide si je les laisse approcher ou pas. C’est pour ça que je trouve bizarre de les sentir si près quand je m’y attends pas. Tantôt, au restaurant, j’ai fait le saut. Je veux pas commencer à me faire surprendre n’importe où !

— Pauvre chouette ! Moi, la seule chose qui me surprend encore, c’est quand je devine pas la fin d’une série. Dans *Game of Thrones,* j’ai été capable de dire d’avance qui allait mourir dans chaque émission, sauf une. J’ai été traumatisée pendant une semaine !

Morgane se mit à rire. Elle n’avait pas beaucoup de points en commun avec Louise, qui était de cinq ans son aînée. Elles avaient fréquenté deux amis et s’étaient rencontrées lors d’un souper chez l’un d’eux, plusieurs années auparavant. Contrairement aux couples présents ce soir-là, leur amitié avait perduré et s’était mutée en quelque chose d’éternel, pour reprendre les mots de McKee. De fait, elles partageaient toutes deux le goût du bon vin et une insatisfaction chronique envers la gent masculine. Leurs soirées se terminaient régulièrement en discussion profonde ou en fous rires interminables. Chose certaine, Morgane Edwards trouvait en cette secrétaire juridique qu’était Louise McKee une personne avec qui elle pouvait partager ses pensées sans se sentir jugée.

Pour cette seule raison, parmi tant d'autres, la relation valait son pesant d'or.

— Je pense que les morts se parlent entre eux, déclara Morgane, le plus sérieusement du monde.

— Si nous on le fait, pourquoi pas eux ?

— Écoute mon hypothèse. De façon strictement évolutive, là, les espèces ont intérêt à communiquer entre elles, pas vrai ? Les chiens, par exemple, ils sont pas devenus les meilleurs amis de l'homme par hasard ! Ils ont appris à faire des mouvements avec les yeux, la bouche, pour attirer l'attention de leurs maîtres. C'est pas mal plus profitable pour l'espèce d'être proche et appréciée de l'homme que d'être chassée par lui. Ils ont franchi la barrière qui les empêchait de se faire comprendre. Ils peuvent pas parler de la même façon que nous, mais ils communiquent.

— OK…

— Si on admet que les morts sont là depuis toujours, quelque part dans un monde parallèle, parce que leur âme a subsisté après leur décès, eh bien, s'ils veulent nous parler, ils ont intérêt à trouver une façon de le faire. Moi, je dis que certains humains ont évolué et sont des récepteurs pour eux.

— Comme toi.

— Comme moi. Et puisqu'on est pas beaucoup…

— Vous avez l'air fou.

— Oui, pas mal. Mais imagine ! Il y a rien qui dit que ça sera pas normal dans des centaines d'années. Moi, j'ai rien demandé, je vis avec ça depuis que je suis née. Aussi bien essayer d'être ouverte et curieuse. Les morts, Lou, ils ont compris ça. Ils me voient. Ce que je veux dire, c'est que ça fait longtemps qu'ils me connaissent maintenant. C'est possible qu'ils tentent des nouvelles choses à mon égard.

— Comme te parler n'importe quand, dans un restaurant, par exemple…

Morgane fit une grimace.

— Ouais… comme ça.

— Moi, ils me parlent pas, fit Louise. Et je t'avoue que ça fait mon affaire.

— Peut-être qu'ils essayent, mais que tu les entends pas.

— Arrête ! Je vais faire des cauchemars juste à y penser.

— Ils sont pas méchants…

— J’aime mieux qu’ils te parlent à toi, ma chouette.

C’était la réalité dans laquelle vivait Morgane. Il y avait beau y avoir des gens autour d’elle qui l’écoutaient, qui la croyaient ou même qui l’enviaient, elle finissait seule dans sa barque. Mais elle ne s’en plaignait pas.

« Mon père m’a déjà dit quelque chose de semblable », se rappela-t-elle.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, septembre 1988

Morgane

Tout comme la journée où monsieur Faherty avait été enterré, la nuit où Morgane avait échangé avec son père en face de monsieur Gris traça une frontière bien définie dans sa vie. La relation entre Dean et elle prit alors une tangente inattendue. Le pharmacien était peut-être incapable d'expliquer ce que vivait sa fille – et elle aussi, en grande partie – mais il commença à agir comme si c'était quelque chose de normal. Au lieu de mettre l'emphase sur l'aspect psychique qui lui venait en tête aussitôt qu'il essayait de comprendre la situation, il se concentrait sur l'épanouissement de Morgane. Les deux commencèrent à inclure monsieur Gris dans certaines phrases ; un manège qui avait lieu principalement aux repas et qui contribua à créer une chimie unique dans la maison.

« Je sers une assiette de plus ? » demandait Dean ou bien, « Est-ce que les jardiniers mangent quand même de la salade ? » lançait Morgane, pour n'en donner que quelques exemples. Cet humour eut pour effet de diminuer la pression qu'elle ressentait. En réalité, c'était une façon efficace pour Dean de ne pas aller trop loin dans cet univers qui le faisait sentir inculte mais, pour la première fois de sa vie, sa fille se sentait acceptée, malgré ce qu'elle avait toujours considéré comme étant un handicap. Tout le monde y gagnait.

Ou presque.

Malheureusement, par ricochet, Jade fut isolée encore plus qu'elle ne l'était déjà. Elle ne comprenait pas les références et s'en offusquait dès qu'elle avait pris un verre ; ce qui était généralement le cas une fois l'heure du souper arrivée. Son état était rendu si lamentable que Dean attendait seulement que sa fille quitte la maison pour tenter de convaincre Jade de se rendre dans une clinique spécialisée pour subir une cure de désintoxication fermée.

Quand Morgane mentionna l'idée d'aller s'installer à Montréal pour étudier en psychologie, Dean Edwards sut que le temps était venu de changer certains aspects de sa vie.

Morgane avait encaissé un prêt étudiant, bénéficié de l'aide de son père et été acceptée à l'université. La fille de la campagne craignait la grande métropole, même si elle avait complété son cégep dans la ville de Québec, un endroit passablement plus peuplé que son village. « Pourquoi pas la capitale nationale ? » avait demandé Dean. Mais Morgane se sentait attirée par Montréal. Elle s'y habituerait. Ils dénichèrent un appartement dans La Petite-Patrie, près du métro Rosemont, et Dean aida sa fille à emménager. Elle serait en colocation avec trois autres étudiants qu'elle ne connaissait pas. Une chambre à elle et des services communs pour tout le monde : c'était loin du luxe, mais convenable pour un premier logement. Son père lui promit de revenir la voir bientôt, et ils se parleraient au téléphone de façon régulière.

Au village, Jade n'avait pas accepté les solutions proposées par son mari. À court d'idées, Dean était parti habiter chez un ami pendant quelques semaines, espérant que son départ créerait une onde de choc assez forte chez sa femme pour lui faire prendre conscience de la gravité de la situation.

La ville de Montréal offrit une panoplie d'opportunités à Morgane, l'une d'entre elles étant de trouver des gens avec qui discuter. Le département de psychologie de l'université regorgeait de personnes à l'esprit curieux et ouvert, qui étaient ravies d'échanger sur les sujets les plus variés. En peu de temps, grâce aux amis des amis, la nouvelle venue avait ajouté à son cercle

de connaissances une femme qui prétendait avoir des communications avec l’invisible. Elle avait pignon sur rue dans le quartier Saint-Henri. Morgane lui avait posé plusieurs questions sur la nature de son travail. Elle fut toutefois confrontée à l’évidence : leurs expériences ne se ressemblaient pas. Elles ne gardèrent pas contact et Morgane se concentra sur ses cours. La présence des âmes en périphérie, autour d’elle, était plus forte que dans son village natal : elle supposa que la population nombreuse de Montréal y était pour quelque chose.

En octobre de la même année, six semaines après son déménagement, Morgane reçut la visite de son père. Elle l’avait invité dans un petit café, pas trop loin de son appartement, où ils pourraient s’entendre parler. Malgré la courte période de temps durant laquelle ils ne s’étaient pas vus, Morgane eut l’impression que Dean Edwards avait vieilli. L’heure de la retraite approchait, quelques années au maximum avant de vendre son commerce et de profiter de la vie autrement, songea-t-elle.

— Et tu es bien, ici ?

— Oui, vraiment. C’est un quartier tranquille. Comment va maman ?

— Comme d’habitude, j’imagine, un verre à la fois.

— J’imagine ?

Et Dean l’informa de la situation. La séparation temporaire, ses intentions, tout.

— Je ne voulais pas t’inquiéter avec ça, tu sais, se défendit-il.

— Tu vas la laisser seule pour combien de temps ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas, Morgane. C’est une adulte, elle va bien devoir prendre soin d’elle. Moi, je ne suis plus capable.

— Maman ne pourra jamais prendre soin d’elle…

— Tu m’en veux ?

— Non, non, papa. Tu ne peux pas vivre à sa place, tu l’as déjà dit. Est-ce que… tu penses à divorcer ?

— Nous n’en sommes pas là. Si tu veux le fond de ma pensée, j’espère que mon absence va lui avoir causé un petit quelque chose. Un électrochoc,

tu comprends ?

Juste le fait de prononcer le mot « divorce » laissait un goût amer dans la bouche de Morgane.

— Et la pharmacie ? demanda-t-elle pour changer le sujet.

— Ça va. J'ai engagé une nouvelle pharmacienne le mois passé, elle est bonne. Et toi, les cours ?

— Ça ne fait pas longtemps, mais j'aime ça. C'est super intéressant.

— Tu pourrais en faire une carrière ?

— Ce n'est pas impossible. Je vais finir le baccalauréat, ça c'est certain.

Dean prit une gorgée de café et s'éclaircit la gorge.

— Et euh… les morts ?

Elle sourit.

— Les morts, ouais.

— Ça te dérange qu'on en parle ?

— Au contraire, répondit Morgane en prenant la main de son père. Voilà pas si longtemps, tu étais encore la seule personne avec qui j'en avais discuté.

— Ça a changé ?

— J'ai parlé avec des gens, dit-elle. Je n'ai pas encore rencontré quelqu'un qui vit les choses exactement comme moi, ça semble être différent d'une personne à l'autre. Par exemple, j'ai parlé à une femme qui a cette faculté-là aussi, mais qui fait des exorcismes, des trucs du genre.

— C'est quoi ça ?

— Libération des démons, gestes de protection psychique…

Dean gonfla les joues et en expulsa l'air.

— Ça ne me parle pas beaucoup, ça. On dirait Satan, Dieu, puis de la boucane partout.

Morgane rit.

— C'est vrai que ça sonne un peu comme ça. J'ai pensé la même chose que toi. Elle a plusieurs clients !

— Et tu la crois ? Quand elle te dit ça ?

— Pourquoi je ne la croirais pas ?

— Parce que ça sonne délirant, à la base ? Ce n’est pas prouvable, ces affaires-là.

— Non, je sais. Mais si on l’aborde du côté logique, et qu’on dit que plusieurs personnes vivent ça, pour de vrai, là. À force de recenser les témoignages…

— Hum.

— On va finir par entendre des choses qui vont se recouper, tu ne penses pas ?

Dean croisa les bras. La discussion prenait une tournure scientifique, empirique. Il se sentait soudainement dans son élément.

— J’ai le goût de te dire que c’est parce qu’ils s’influencent les uns les autres. Les images d’extraterrestres sont presque toutes pareilles parce que les humains se sont basés sur les premières idées émises pour les décrire, et ainsi de suite. On ne peut pas faire d’étude empirique là-dessus aujourd’hui parce que la population est biaisée. N’importe quel échantillon de citoyens, sauf des bébés naissants, ont vu au moins une image d’un ovni qui a été rapportée par quelqu’un d’autre. Ça fait son chemin dans le cerveau, et ton imaginaire recrée les mêmes affaires. Je ne te dis pas que ça n’existe pas, je te dis seulement qu’on ne peut pas distinguer les vrais témoignages des faux. La femme dont tu parles, là, ça pourrait être une menteuse que tu ne le saurais jamais, non ?

— Ça pourrait, admit Morgane.

— Ça ressemble à la religion, selon moi. Je vois Dieu, pas toi, mais t’as qu’à avoir la foi ! Le prouver ? Pas besoin, mon enfant, les voies du Seigneur sont impénétrables. Suis-moi ! Suivez-moi tous ! Et surtout, ne posez pas trop de questions.

Morgane gloussa.

— Tu te moques de moi !

— Je blague, mais ça explique bien comment je raisonne quand on me parle d’exorcisme.

— C’est normal. Peut-être que je suis sous l’influence d’une substance quelconque de façon permanente ? Comme Obélix ?

Cette fois, c’est Dean qui la trouva bien drôle.

— J’ai peine à croire ça !

— Je n’essaie pas de convaincre qui que ce soit, c’est déjà suffisamment dur à expliquer ! Ce que je pense, c’est qu’après notre vie, il y a autre chose. Et ce n’est pas pareil pour tout le monde. On dirait que certaines personnes sont confuses, de l’autre bord, si je peux parler ainsi. D’autres sont vraiment calmes et sereines, et je sens qu’elles sont heureuses. Si je ne me trompe pas, ça devient important de le transmettre à ceux qui sont encore en vie, sur Terre. Une façon de régler des comptes, je ne sais pas. De faire la paix.

— Et toi, tu vis avec cette réalité quotidiennement. Tu partages tes journées avec nous et avec eux.

— Mais il faut que je te dise : je sens que je n’ai presque rien fait encore. Je sais que je peux les laisser s’approcher de moi pas mal plus que ça. C’est assez fou, hein ?

— C’est *vraiment* fou, approuva-t-il en riant.

— Est-ce que ça te choque ?

Dean regarda sa fille.

— Non. Je n’y comprends pas grand-chose, et il y a sûrement pas mal de choses que le vieux pharmacien en moi ne saisit pas. Mais je sais que ma fille ne prend pas de drogue et qu’elle est saine d’esprit.

Morgane ressentit un élan d’amour pour son père.

— Je suis vraiment contente que tu me dises ça. Ça… ça n’a pas de prix pour moi.

— Je le pense. Est-ce que beaucoup de gens autour de toi savent que tu as ce… cette faculté-là ?

— Non, pas tant. J’ai des amis avec qui j’en parle sans trop me dévoiler. Ce n’est pas tout le monde qui est capable de parler de ce genre de sujet…

— J’imagine très bien. Pourquoi tu ne t’ouvres pas un bureau, après tes études ?

Morgane resta muette pendant un moment.

— Un bureau comme dans… une clinique, genre ?

— C’est ça. Tu offres tes services de… je ne sais pas moi, d’intermédiaire entre ceux de l’autre côté et ceux d’ici. J’imagine que pas

mal de gens aimeraient pouvoir discuter avec des proches qui sont partis. Psychologue en plus, tu aurais tout un bagage pour fonctionner. Tu l'as dit toi-même : la femme que tu as rencontrée a plusieurs clients !

L'émotion monta d'un coup. Les larmes perlèrent au coin de ses yeux et Morgane balbutia :

— C'est mon rêve, tu sais, papa.

— Alors pourquoi tu ne le fais pas ? Tu termines tes études, tu prends le temps de t'informer… J'insiste encore : tu termines tes études avant.

— J'ai bien entendu. Mais euh… pour le reste, t'es sérieux, là ?

— H-hum. Pourquoi tu penses que je suis pharmacien ? J'étais doué en sciences, je ne voulais pas être médecin, mais je voulais aider les autres.

— T'es le meilleur pharmacien du monde !

— Merci. J'ai choisi cette profession parce que je savais que les gens m'écouteraient, qu'ils se fieraient à moi. C'est un peu la même situation avec toi en ce moment, non ?

— Moins les pilules, blagua-t-elle.

— Et avec un peu plus de fantômes. Tu pourrais être une personne ressource dans un domaine que j'appellerais…

— Fou ?

— Oui ! Non, non. Plutôt : méconnu. La plupart de mes clients ne savent pas ce qu'ils avalent, mais ils me croient sur parole quand je leur dis que c'est bon pour eux.

— Et tu viendrais me voir, toi ?

Dean hésita.

— Oh, je ne sais pas, avoua-t-il. J'aime mieux que ça soit toi qui navigue là-dedans. Ces trucs-là me font un peu peur. Imagine que j'aie des ancêtres qui m'attendent dans le détour…

— Ça ne marche pas comme ça ! Ils ne sont pas méchants !

— Peu importe !

C'était le plus beau moment de la vie de Morgane Edwards. Tout l'univers convergeait en cet instant pour lui dire qu'elle se trouvait exactement au bon endroit, au bon moment. Dean croisa les bras et lança :

— Morgane Edwards, psychologue et thérapeute spirituelle. Ça ferait bien sur une carte professionnelle, pas vrai ?

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Mirabel, février 2019

Sylvain

Comptois se rendit compte assez rapidement que le site de l’Association des neurologues du Québec avait beau contenir la liste de tous les médecins membres, y compris celui de James Andersen, il n’en tirerait rien. Le numéro de téléphone mentionné comme point de contact tombait sur un répondeur. Aucun endroit pour déposer une plainte. Que des anges, parmi les neurologues, songea Sylvain. Comment faire valoir son point de vue ? La principale intéressée, sa mère, ne pouvait plus l’aider. Ce n’était qu’une question de temps avant que le coup de fil fatidique de Pierre ne vienne annoncer qu’elle était transférée pour de bon dans une résidence.

Il se sentait seul. Il ferma son ordinateur et décida d’appeler sa fille.

— *Allo.*

Hélène avait reconnu le numéro du Québec. Changeait-elle d’attitude instantanément ? se questionna Sylvain.

— Salut. J’appelle pour parler avec Maïka.

— *Elle est pas là.*

— Arrête ! cria-t-il. De quoi t’as peur, Hélène ? Je veux seulement parler à ma fille ! Elle est où, hein ? Elle a 11 ans, elle est quand même pas partie travailler ! Je vais porter plainte !

Une plainte envers Andersen, une envers Hélène. Le mot résonnait dans la tête de Sylvain, si bien qu'il n'entendit pas la réplique de son ex-conjointe.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Tu m'as bien entendu. Ça me dérange pas. J'ai confiance en la justice.

— Je te parle pas de justice, merde… je te parle de gros bon sens. Je… écoute-moi, OK ? Arrête de m'haïr pendant une minute et parle pas. J'ai besoin de jaser avec Maïka parce que ça va pas bien, ici. Je vais perdre ma mère, Hélène, et je blague pas. Tu te souviens quand on avait parlé de mon oncle ? Celui qui est mort quand j'étais jeune ?

L'ex-femme de Comptois ne répondit pas, ce que ce dernier interpréta comme l'acceptation tacite qu'elle lui donnait la permission de continuer à s'expliquer.

— Il était… ma mère a la même chose que lui ! Tu te souviens comment elle avait peur de devenir sénile… elle me reconnaît presque plus. J'ai pensé que si elle voyait sa petite-fille, ça pourrait l'aider.

— *L'aider comment* ?

— À retrouver la mémoire ! Un moment de bonheur, je sais pas. Et il reste pas beaucoup de temps. Pierre veut la placer, l'imbécile !

— *Ça s'améliore pas, toi pis ton beau-père.*

— C'est de sa faute à lui. Mais je m'en fous, je vais protéger ma mère.

— *Sylvain… j'enverrai pas Maïka à Montréal. Elle est beaucoup trop jeune pour voyager seule et il est hors de question que je parte avec elle. Je suis occupée ici. C'est triste, mais c'est comme ça. De toute façon, si, comme tu dis, ta mère te reconnaît déjà plus…*

Sylvain garda le silence un instant. Tout lui glissait entre les doigts.

— Je vais pas bien, Hélène.

— *Ça paraît. Trouve de l'aide et appelle-moi plus pour ça, s'il te plaît.*

C'est elle qui mit fin à la conversation. Elle n'avait pas crié. Elle vivait à des années-lumière de lui, autant sur le plan physique que mental.

Il inspira un bon coup, mais l'angoisse occupait toute la place dans son ventre. Il ouvrit son portable et surfa un instant sur le site du Collège des

médecins. Il cherchait une façon de pouvoir abréger les souffrances de Corinne. Qui l'écouterait ? Le visage de sa mère lui apparaissait sans prévenir, par à-coups, comme si elle tentait de lui parler. Était-ce le cas ? Il se sentait faible et honteux. Incapable de prendre les bonnes décisions. Dans un élan de colère, il composa le numéro de Pierre.

— C'est Sylvain.

— *Je t'avais reconnu, garçon.*

— Je… je t'appelle pour te dire que je suis pas d'accord.

— *D'accord pour quoi* ?

— Pour ma mère. Pour que tu la places.

— *Je sais, tu me l'as déjà dit. Tu radotes.*

— Et tu vas le faire quand même ?

— *Oui. Elle va être sur la liste d'attente à partir du 1er avril. C'est comme ça que ça va se passer.*

— Et mon avis ? T'en tiendras pas compte ?

Pierre soupira.

— *Est-ce que tu vas t'acharner encore longtemps de même, Sylvain* ? *Parce que moi, je vais prendre les décisions qui s'imposent.*

— Ça veut dire quoi, ça, Pierre ?

— *Que si t'arrêtes pas, je vais te sortir de notre vie pour de bon. J'en ai assez que tu appelles ici pour ça.*

Sylvain crut entendre Hélène se moquer, en arrière-plan.

— Personne m'écoute ! cria-t-il soudainement.

— *Sylvain,* demanda Pierre sur un ton calme.

— Quoi ?

— *Tu es un narcissique. Je suis désolé de te dire ça de même, mais c'est la vérité. Tu penses juste à toi, et ça fait honte à ta mère. En ce moment, ton p'tit nombril, on s'en fout, garçon. Pendant que tu parles pis que tu fais rien, moi j'agis. La vie avance. Des fois, faut laisser les émotions de côté et mettre un pied devant l'autre. Je pense pas que tu sois capable de faire ça.*

— Tu serais surpris de voir de quoi je suis capable.

— *Ouais… de toute façon, il est trop tard. T'as réussi à nous mettre des bâtons dans les roues, à ta mère et moi. Là, c'est le temps de te tasser. Je raccroche.*

Sylvain tapa sur le bureau et l'écran de l'ordinateur s'éteignit pendant quelques secondes. Il cria de toutes ses forces.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

Les deux amies achevaient la bouteille de vin. Morgane eut une pensée pour son père, le pharmacien que tout le monde aimait au village.

— Il est jamais revenu avec ta mère, pas vrai ? demanda Louise.

— Non, il a pas eu le temps. Il voulait que son départ crée une onde de choc, et ça a fonctionné. Trop bien, même. Il a trouvé refuge chez un ami pendant un certain temps, mais les rumeurs se propagent vite dans un petit village. Je sais pas si elle a eu peur qu'une autre femme soit entrée dans le décor ou pas, mais ma mère est partie dans une spirale. Un soir, elle m'a appelée, et je comprenais pas un mot de ce qu'elle me racontait. Des cris, des bêtises à propos de mon père, c'était ridicule. Je savais qu'elle était saoule. Et ça a empiré. Elle est sortie de la maison en plein jour, intoxiquée, et a perdu connaissance dans un banc de neige sur la rue Principale. Un passant l'a vue et a appelé l'ambulance. On pourrait penser que ça l'aurait secouée, mais non. Juste avant Noël, deux semaines plus tard, en plein pendant mes examens, j'ai reçu un appel de mon père.

— Elle était morte…

— Oui. Ils ont trouvé des somnifères en grande quantité dans sa chambre, mais elle avait tellement d'alcool dans le sang que les médecins ont pas pu conclure que c'était intentionnel.

— C'est épouvantable. Est-ce que tu lui as déjà reparlé, après ?

Morgane nia de la tête.

— Parce que tu veux pas ? questionna McKee.

— Je la vois pas, Lou. Elle est pas là. C'est grâce à elle que je peux affirmer que dans l'autre monde, les gens ont le choix de venir me voir ou pas. C'est pas pour rien que j'ai trouvé ça vraiment troublant, tout à l'heure.

— Si c'était pas elle, alors qui ?

Edwards écarquilla les yeux avant de froncer les sourcils.

— Je sais pas. Mais pourquoi elle arriverait maintenant, après toutes ces années ? C'était violent. Et faut me croire, j'en ai vu, des clients, dans ma vie.

— Tu devrais remercier cette personne de t'avoir sauvée de ton Claude !

Elles éclatèrent de rire.

— J'étais déjà sur mon départ. J'ai hésité à le ramener ici pour m'amuser un peu…

— Les histoires d'un soir, ça sert à rien, ma chouette.

— J'ai pas la même idée que toi là-dessus, rétorqua Morgane avec un clin d'œil en se levant.

Elle finit de verser le contenu de la bouteille de vin dans les deux coupes et la déposa dans le bac de recyclage.

— Parfois, ce genre de rendez-vous répond à un besoin qu'on appelle le *sexe*, tu sauras.

— Et ça t'oblige à avoir un inconnu dans tes draps ! lança Louise l'air dégoûté.

Morgane cogna de nouveau son verre à celui de son amie.

— À ton futur époux, déclara-t-elle.

McKee faillit s'étouffer.

— Tant qu'il ressemble à Jason Momoa, pas de problème pour moi.

— Qui ?

— Un maudit bel acteur… Le genre de gars qui peut te lever d'une seule main et t'amener jusque dans ton lit !

— Dans tes draps ? Un inconnu ? Ouache !

— Ah… si tu le voyais…

— Tu connais trop d'acteurs, Lou. Moi, les gens qui viennent ici me parlent pas de séries télé.

— Il doit y avoir des beaux clients, parfois ?

Morgane sourit.

— Pas souvent. Beaucoup de personnes âgées.

— Moi, je serais trop nerveuse, révéla McKee. Je suis contente de pas rencontrer les clients de façon formelle, au bureau. Je me contente de les accueillir.

— J'ai déjà été nerveuse, se rappela Edwards. Ma première cliente !

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
↑		0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, juin 1992

Morgane

Morgane ne tenait pas en place. Elle consultait l’heure à toutes les minutes et avait la certitude que le temps s’était arrêté. Elle ouvrit l’armoire où se trouvaient les conserves, les pâtes alimentaires et quelques sachets de soupe. Ensuite, le frigo. Un autre coup d’œil à l’armoire et, finalement, son regard s’arrêta à la fenêtre de gauche dans le vaisselier. Le bar. Voilà ce qu’il lui fallait : un petit quelque chose de fort.

Elle constata rapidement que sa collection de bouteilles était bien maigre. On y trouvait le Baileys entamé en camping l’an passé, une tequila douteuse ayant servi à rendre malade deux amies de l’université et, finalement, une vodka bon marché. Il n’en restait que le fond, mais Morgane jugea que celui-ci serait amplement suffisant. Elle versa les deux onces dans un verre et renifla l’odeur, qui lui rappela celle de l’alcool à friction. Elle regarda l’heure et but une petite gorgée. Dans quinze minutes, elle avait rendez-vous avec une femme. Celle-ci avait répondu à l’annonce qu’elle avait fait paraître dans le *Journal de Montréal*.

Morgane Edwards, thérapeute spirituelle – séances privées – Hochelaga

Le téléphone avait sonné avant 8 h dès le premier matin de la parution. Hélas ! L’espace restreint de la publicité avait limité Morgane dans les détails, et la femme au bout de la ligne cherchait quelqu’un pour lui lire les

lignes de la main. Il avait fallu attendre au quatrième coup de fil pour que quelqu'un pose la question qui avait fait frissonner Morgane :

— Est-ce que vous pouvez m'aider à parler avec mon mari ? Il est… il est décédé il y a longtemps.

Le dernier quart d'heure sembla passer en quelques secondes et Morgane termina sa vodka d'un trait. Elle avait déplacé les boîtes de carton qui parsemaient le plancher de la deuxième chambre depuis des lustres, tout comme l'appareil elliptique qu'elle s'était offert en cadeau et qui n'avait jamais été utilisé. La placard débordait, mais la pièce était maintenant pourvue de deux divans dépareillés, ce qui pouvait faire penser à une salle de consultation. On sonna au moment où elle songeait à préparer du café. Morgane chassa la nervosité en agitant les bras et alla ouvrir la porte.

— Vous êtes madame Stella Hayward ?

— C'est moi. Seulement Stella, c'est parfait ! Je suis contente d'être à la bonne adresse. J'ai un très mauvais sens de l'orientation.

— Vous êtes à la bonne place. Je suis Morgane Edwards, bienvenue chez moi.

La nervosité se dissipa peu à peu. Stella avait la soixantaine avancée, estimait Morgane. Elle suivit son hôtesse jusque dans la salle, et les deux femmes prirent place l'une face à l'autre.

— Je pensais faire du café… proposa Morgane.

— Oh, je n'en bois pas. Merci quand même.

— Un verre d'eau, peut-être ?

— Pas tout de suite. Je suis trop nerveuse, avoua-t-elle.

La porte était ouverte pour que Morgane lui confie la même chose.

— Vraiment ? s'étonna Stella.

— Vous êtes… ma toute première cliente.

— C'est la vérité ?

— Oui, je vous assure.

Cet aveu les fit rire. L'atmosphère se détendit d'un seul coup.

— Je suis donc une privilégiée, se réjouit la vieille dame.

— Alors ça, vous me le direz quand nous aurons terminé.

— Je fais confiance à la vie, rétorqua la dame. Et dès que j'ai entendu votre voix au téléphone, j'ai su que vous étiez quelqu'un d'intègre. Ça fait longtemps que vous avez ce don ?

— Depuis que je suis enfant, avoua Morgane. C'est là, et je n'y peux rien. Mais je ne l'ai jamais utilisé réellement.

— Ce que vous me dites me suffit amplement. Vous êtes nerveuse, mais vous êtes sûrement enthousiaste également, non ?

— Oh oui ! J'avais hâte d'utiliser mon don.

Morgane raconta comment elle avait terminé ses études de premier cycle en psychologie et décidé de tenter sa chance avec sa propre entreprise de consultation.

— Je me lance, on verra où ça va me mener. Et si ça ne vous plaît pas, je ne vous facturerai rien.

— Cessez de me mettre en garde, je suis ici de mon plein gré. Je suis prête quand vous voulez !

— D'accord.

Edwards replaça ses cheveux et prit une grande inspiration.

— Alors vous, Stella, vous êtes ici par rapport à votre mari.

— Oui, c'est exact. Andrew, mon époux, comme je vous l'ai dit au téléphone, est décédé voilà un bout de temps, à l'âge de 59 ans. Il a fait une crise cardiaque et ne s'est jamais relevé. C'était l'amour de ma vie, nous étions heureux ensemble. Et aujourd'hui… j'aimerais… j'aimerais lui parler.

Morgane tenta de se relaxer et plaça ses mains sur ses cuisses. C'était le moment. Depuis ce jour-là, dans le cimetière de Saint-Janvier-de-Joly où le corps de monsieur Faherty avait été mis en terre, elle avait refusé des centaines de rencontres avec des gens qui, comme lui, avaient quitté leur enveloppe corporelle pour entreprendre une nouvelle vie ailleurs, tout cela à cause de la peur. C'était chose du passé, maintenant, et elle avait hâte de renouer avec l'invisible.

— Je vais me concentrer et laisser les choses venir à moi, expliqua-t-elle. Vous pouvez me parler comme vous le souhaitez, je vais vous dire en temps réel ce que je vois.

— D’accord. Voulez-vous que je vous en dise un peu sur Andrew avant ?

— Essayons à froid, comme ça, proposa la nouvelle médium.

— Comme vous voulez. Je suis prête.

Le ventilateur dans le couloir entre la salle de bain et la pièce où Morgane se trouvait faisait un bruit caractéristique et régulier. Il se perdait graduellement au loin à mesure que le silence prenait sa place. Et la porte « psychique » que venait d’ouvrir Morgane servit rapidement.

— Je vois un homme, un grand homme.

— Oh…

— Il est souriant. En fait, il rit. Oui, il est en train de rire.

— Andrew ne pouvait s’arrêter de rire…

— Il se tient la poitrine et fait un signe du pouce : tout va bien. Tout va bien. Il a… une canne ? Il marche avec une canne, je ne suis pas certaine.

— Andrew imitait Charlie Chaplin… il avait la même canne que la sienne et, quand il se rasait, il laissait une partie de sa moustache pour lui ressembler.

Morgane comprenait de mieux en mieux. Les expressions d’Andrew, ses mouvements, elle percevait ses mots comme s’il était en train de parler, même si aucun son ne sortait de sa bouche. Elle se sentait bien, tout se passait exactement comme elle le souhaitait.

— Il est très content de vous voir, confia-t-elle à sa cliente.

— Oh, moi aussi, Andrew…

— Il demande si vous avez rencontré quelqu’un.

Stella ravala sa salive et sentit ses yeux se mouiller.

— O-oui, balbutia-t-elle. J’ai finalement réussi à voir quelqu’un d’autre. C’est pour cette raison que je suis ici aujourd’hui.

— Il est très content pour vous. Il vous souhaite de vivre le même bonheur avec lui que celui que vous avez vécu ensemble.

— Je ne veux pas qu’il pense que je ne l’aime plus…

— Non, non. Il assure que ce n’est pas le cas. Votre amour est éternel et se poursuivra plus tard. Il joue avec sa canne, encore.

— Tu es un pitre, Andrew… tu m’as toujours gagnée en faisant le clown. Je n’ai pas envie de quitter la Terre tout de suite, mais j’ai hâte de te revoir…

— *Moi aussi.*

Sans s’en rendre compte, Morgane venait de personnifier Andrew. Elle avait répondu à sa place, comme s’il se matérialisait à travers elle. Stella n’en fit aucun cas.

— Tu as laissé toute une pagaille, quand tu es parti, révéla cette dernière.

— *Je sais. J’ai été le premier surpris, ma belle. Je suis désolé pour la peine.*

— Ma belle… on ne m’a pas appelée comme ça depuis longtemps. Est-ce que tu vois d’autres gens, là-bas ?

— *Oui.*

— Mon frère Jacques ?

— *Il est ici, tout près.*

Stella porta une main à sa bouche.

— *Il est heureux, lui aussi, il n’a plus mal nulle part.*

— Jacques… ça fait si longtemps.

— *Nous sommes toujours là.*

— Et est-ce que… ça fait mal, quand on part ?

— *Non, ma belle. C’est quelque chose de magnifique, il ne faut pas avoir peur. Tu as soigné cette vilaine jambe* ?

— Oh oui, j’en ai fini avec. On m’a remplacé le genou ! annonça Stella, en se touchant la rotule artificielle. Je pourrais courir un marathon, en autant que l’on me dise par où aller. Je ne m’en vais pas te rejoindre tout de suite, Chaplin. Tu aimerais que je vienne te voir, de temps en temps ?

— *Ça me ferait vraiment plaisir. Et prends soin de ton nouvel amour, c’est la chose la plus importante là où tu es.*

— Je te le promets. Je t’aime, Andrew.

— *Je t’aime, ma belle.*

Après un moment de silence, Morgane ouvrit les yeux. Son cœur se mit à battre plus vite, alors qu’elle reprenait place dans la pièce, dans son

appartement. Stella avait versé une larme. Elle l’essuyait à l’aide d’un mouchoir arraché à la boîte qui trônait sur la petite table entre elles.

— C’est la plus belle chose qui me soit arrivée depuis la mort d’Andrew, déclara-t-elle. Comment allez-vous ?

— Je suis… je suis bouleversée, avoua Morgane. C’était si clair, c’est comme si j’y étais.

— Ce don que vous avez, il est extraordinaire. Il ne faut jamais arrêter de l’utiliser. Vous pouvez changer le monde, avec ça ! s’exclama la veuve en la pointant de son index.

— Merci. Vous êtes gentille.

En regardant l’heure sur le petit cadran qu’elle avait installé à sa gauche, Morgane fut surprise de constater qu’il ne s’était écoulé qu’une quinzaine de minutes depuis l’arrivée de sa première cliente.

— J’avais prévu une heure avec vous, s’excusa-t-elle. Peut-être voulez-vous que l’on tente une communication avec quelqu’un d’autre ?

— Non, ce n’est pas nécessaire. Soyez sans crainte, moi, j’espérais une seule minute avec Andrew. Vous m’en avez donné au-delà de mes espérances. Est-ce que je pourrai venir de nouveau ?

— Bien sûr, ça va me faire plaisir.

— Combien je vous dois ?

Morgane resta bouche bée un instant. Elle n’avait pas pensé que la rencontre serait courte à ce point. La somme de cinquante dollars qu’elle avait en tête pour la séance lui paraissait maintenant trop élevée.

— Tenez, coupa Stella en lui remettant trois billets de vingt.

— C’est beaucoup trop…

— C’est moins que ce que j’aurais été prête à payer pour ce moment. Faites vos prix à la séance, pas à l’heure. Si vous rencontrez des tannants comme mon Andrew, vous pourriez être étonnée des résultats !

— J’en prends bonne note, rétorqua Morgane.

Elle accompagna Stella jusqu’à la sortie, et cette dernière la prit par surprise en la serrant chaleureusement dans ses bras.

— Merci encore, dit-elle avant de partir.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, mars 2019

Sylvain

Sylvain Comptois n’entretenait pas d’amitiés proches. Il avait bien quelques connaissances au travail avec qui il partageait un verre de temps en temps mais, en général, il était solitaire. C’est la raison pour laquelle personne ne s’inquiétait outre mesure lorsqu’il ne donnait pas de nouvelles pendant plusieurs jours. C’est un collègue de l’usine qui lui téléphona en premier. Sylvain chercha le cellulaire pendant plusieurs secondes avant de le trouver.

— Allo.

— *Salut, c’est Jean-Yves. T’es où* ?

Jean-Yves Roussel travaillait avec Sylvain et demeurait dans le même secteur, à Mirabel.

— Chez moi. Pourquoi ?

— *T’étais pas sur les lignes, cette semaine.*

Les employés de l’usine en lock-out recevaient un salaire compensatoire de la part du syndicat qui, en échange, leur demandait de se rendre sur les lignes de piquetage pour manifester.

— Je sais, je suis malade.

— *As-tu besoin de quelque chose* ?

— Je… non.

Roussel n'avait pas besoin de plus d'explications pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Il savait que Sylvain habitait seul.

— *T'es sûr* ?

Comptois s'étouffa, comme s'il venait d'inhaler une bouffée de cigarette de travers.

— *Je vais passer te voir, décida l'autre sans attendre d'approbation.*

Les coups à la porte lui résonnaient dans la tête. Comptois traîna sa carcasse jusqu'à l'entrée et ouvrit. Un mélange d'odeurs de renfermé, de sueur et d'alcool sauta aux narines de Jean-Yves Roussel, qui grimaça. Sylvain ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et ses cheveux étaient en bataille.

— Salut.

— Je voulais seulement m'assurer que tout allait bien. Tu m'inquiétais au téléphone.

— Ouain. Je *feele* pas tant.

— Ça paraît.

Voyant que son visiteur ne bougeait pas, Comptois demanda :

— Tu… tu veux rentrer une seconde ?

Roussel accepta et pénétra dans la maison. Le bordel dans le salon faisait penser qu'il s'y était tenu une fête de cinquante personnes la veille. Des bouteilles de bière, de vin et de fort jonchaient le sol. Sylvain replaça une couverte sur le divan et renversa du même coup un bol de chips à moitié plein.

— Merde.

Les croustilles se répandirent un peu partout sur le plancher. Comptois en poussa quelques-unes avec son pied et tenta maladroitement de préparer un espace confortable pour son invité.

— Laisse, c'est ben correct, fit Roussel en s'asseyant.

Sylvain déboucha une bière et l'offrit à son collègue, qui la refusa poliment.

— Merci, je bois pas.

L’hôte n’en fit pas de cas et la porta à sa bouche. Il tira une chaise et prit place devant Jean-Yves.

— Regarde pas le ménage, envoya-t-il.

L’autre haussa les épaules, comme si ce n’était rien.

— On a encore eu la police, devant l’usine, avant-hier, révéla Roussel.

— Ah oui ?

— Un des soudeurs a poussé un journaliste. Ça a créé un attroupement et puis tout le monde se criait après.

Comptois but une longue gorgée de bière. Il s’en foutait éperdument. Son invité s’en rendit compte et décida d’expliquer la vraie raison de sa présence.

— T’as l’air d’une loque, Sylvain. Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Des histoires de famille.

Les deux hommes se regardèrent un bref instant. Roussel ne connaissait rien de la situation amoureuse de son collègue. Il voyait bien que Comptois avait besoin d’aide, mais il ne savait pas trop comment se positionner.

— Faut pas prendre ça plus dur que ce que c’est. Une femme ?

— Ouaip.

— Bah… ça va et ça vient, les femmes.

— Ma mère.

Roussel resta interloqué.

— Elle est malade ? s’enquit-il.

Comptois approuva de la tête.

— Incurable ? rajouta Jean-Yves.

Sylvain écarquilla les yeux et accentua son mouvement de tête.

— Oh… je suis désolé.

— Ça va. Ils vont la laisser mourir tranquillement. Ça va prendre un an, dix ans… Elle va avoir le temps de crever trois ou quatre fois. Mais c’est comme ça que ça marche, hein ?

Sylvain leva sa bière et porta un toast invisible. Roussel sourcilla.

— Elle est pas à l’hôpital ?

— Non monsieur ! Elle s’en va à l’asile. Et puis moi, je laisse faire ça.

— Mais… qu’est-ce que tu pourrais faire d’autre, Sylvain ?

— La tuer.

Roussel fit un sourire qui s’effaça rapidement.

— T’es sérieux ?

— Oui. Pour pas la laisser souffrir. Une délivrance.

— Je comprends… mais je pense pas que tu puisses faire ça.

— Je sais. On me l’a dit. Pourquoi tu penses que je *feele* pas ?

Jean-Yves acquiesça.

— C’est sûr, c’est sûr. Mais tu pourras pas continuer de même tout le temps, lança-t-il en montrant les bouteilles. Il va te falloir de l’aide. As-tu pensé à aller consulter ?

— Consulter qui ?

— Je sais pas… un psychologue ? Tu sais, avec notre Programme d’aide aux employés, tu peux recevoir un remboursement complet si tu consultes un psy.

— C’est avec ma mère qu’il faut que je parle. Mais elle me reconnaît pas.

Cet homme a vraiment besoin d’aide, songea Roussel. Lui, il avait fait sa part.

— Écoute, je vais y aller. Je voulais simplement m’assurer que tout allait bien. Est-ce que tu veux que je t’envoie les informations, à propos du programme d’aide ?

— H-hm, marmonna Sylvain. Merci d’être passé.

— Ça me fait plaisir. Tu devrais revenir nous voir sur les lignes, ça te ferait du bien.

— OK, m’as faire ça.

Roussel prit la direction de la porte, et Sylvain avala le reste de sa bière. Il n’était jamais allé voir de psychologue de sa vie. Est-ce que ça lui ferait vraiment du bien ? Il n’était pas fermé à l’idée. Il ferait quelques recherches, mais se jura de forcer un peu plus en direction du neurologue.

La voix qui répondit était douce. Sylvain l’apprécia.

— Je peux vous aider ?

— Oui, je… j’aurais une question.

— Bien sûr, allez-y.

C’était une voix comme celle de Corinne, sa mère. Toujours cordiale, peu importe l’interlocuteur.

— Je voudrais savoir si vous donnez des reçus pour les assurances ?

— Oui, j’en donne.

— OK, je savais pas. À cause de…

— De la nature de mes consultations ? Ne vous en faites pas, je peux émettre des reçus, mon cher monsieur. Je suis membre de l’Ordre des psychologues du Québec.

— C’est bon. Donc, est-ce que ça se passe comme dans un bureau de psychologue ? Je veux dire, on est assis et on jase ensemble ?

— C’est exactement ça. Vous désirez prendre rendez-vous ?

— Oui.

— Attendez un instant, j’ai… le 17 avril, à 9 h. Est-ce que ça vous irait ?

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

— Est-ce que tu l’as revue ? demanda Louise.

— Plusieurs fois. Elle a été une cliente régulière pendant plusieurs années. Elle avait rencontré un homme très gentil. Il savait qu’elle venait régulièrement échanger avec son défunt mari. C’est une belle histoire. Un jour, elle a cessé de communiquer avec moi. J’ai su qu’elle était décédée à son tour quand je l’ai aperçue aux côtés d’Andrew.

— Elle est allée rejoindre son mari, je crois que je vais pleurer !

— J’étais heureuse de les voir ensemble.

McKee porta un énième toast en levant sa coupe.

— À madame Stella.

Morgane hocha la tête.

— Elle a eu la chance de rencontrer deux amours dans sa vie. Je me contenterais bien d’un seul !

— Ça existe plus, les bons gars. Regarde ton Claude, encore. C’était voué à l’échec ! J’espère qu’ils vont inventer un robot. « Bonsoir, ma belle Louise. Voulez-vous que je vous masse les pieds, hum ? Ensuite, nous écouterons une série télé, ensemble, sur le divan. »

Edwards rit.

— Ça manque de chaleur, ton affaire.

Un son provenant du cellulaire de Morgane attira son attention. Elle le consulta et dit :

— Eh bien, en parlant de mâle…

— Un autre ?

— Oui, mais lui, je le connais déjà.

McKee leva les sourcils, étonnée de ne pas être dans la confidence.

— Inquiète-toi pas, Lou, c’est un de mes clients.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, avril 2019

Sylvain

Il se souvenait bien de ce que la secrétaire lui avait dit, la première fois qu’il s’était présenté au rendez-vous en compagnie de sa mère. Andersen ne venait pas souvent au bureau de Montréal, c’est pourquoi Sylvain avait choisi le même jour du mois pour tenter de le voir. Il entra dans la salle d’attente et remarqua la petite plaque murale affichant le nom du neurologue : celui-ci était bien en fonction aujourd’hui. Comptois fit le tour de l’immeuble et vit plusieurs voitures de luxe dans un espace situé à l’arrière. Il était confiant qu’elles appartenaient aux médecins, et il stationna la sienne de façon à pouvoir intercepter James Andersen.

L’attente fut longue.

Comptois espéra en vain que le spécialiste aille dîner à l’extérieur. Passé 13 h, il se résigna à quitter son aire de guet pour aller lui-même se chercher quelque chose à manger. De toute façon, il y avait de fortes probabilités qu’il ne se passe rien avant 16 ou 17 h.

De retour au même endroit qu’en matinée, Sylvain repassa dans sa tête les arguments qu’il jugeait en sa faveur. Ses intentions étaient nobles, et il n’y avait aucune raison qu’un médecin compétent et humain n’y adhère pas. Surtout, rester poli et ne pas brusquer les choses.

Dans les locaux adjacents, James Andersen terminait une pleine journée de consultations avec sa clientèle montréalaise. L'air climatisé lui prenait à la gorge comme s'il avait passé des heures dans un congélateur. Il avait deux bonnes heures de route à faire pour retourner chez lui, en Outaouais, et avait hâte de quitter le bureau. Il finit d'envoyer des dossiers aux autres médecins spécialistes qui suivaient ses patients et salua le personnel à l'entrée, avant de sortir par la porte arrière. Bien qu'on l'abordât régulièrement pour lui parler, il fut surpris de se faire apostropher dans le stationnement.

— S'il vous plaît, implora Sylvain.

— Bonjour monsieur. Je viens de finir une grosse journée et j'ai de la route à faire.

Mais Sylvain se plaça dans la ligne de marche de l'homme et insista.

— Docteur Andersen, je vous en prie, pas plus de deux minutes.

— Vous devez prendre rendez-vous comme les autres, rétorqua poliment le médecin.

— Je suis pas un de vos patients, je peux pas.

Andersen évalua la réponse et arrêta de marcher. Il connaissait cet homme. Mais d'où, s'il n'était pas un patient ?

— Très bien, soupira-t-il. Mais seulement deux minutes.

— Oui, oui ! Merci. Je… je viens pour vous parler de ma mère qui, elle, est une de vos patientes.

Et la mémoire revint au docteur. C'était l'homme qui avait accompagné sa mère lors d'un rendez-vous avec lui quelques mois auparavant.

— Je vous reconnais. Comment va votre maman ?

— Elle… je sais pas. Elle est peut-être placée dans une résidence en ce moment.

Andersen fronça les sourcils. Comptois enchaîna :

— Je vais être vraiment direct, j'aimerais savoir pourquoi vous accordez pas à ma mère le droit de mourir dignement.

— Vous avez de la volonté, vous, hein ? fit remarquer l'autre.

Y avait-il du sarcasme dans cette réplique ? Sylvain grimaça mais ne perdit pas de vue son objectif.

— Je me suis renseigné, et la décision revient toujours au médecin traitant. Alors dites-moi, j'ai besoin de savoir.

Andersen contourna Sylvain sans mettre un terme à la conversation. Il se rapprochait de son véhicule pour se permettre de partir à sa guise si la situation s'envenimait.

— Monsieur…

— Comptois.

— Comptois. Avec madame Pelletier, oui. Désolé, j'ai beaucoup de clients. Vous avez été franc, je le serai également. L'aide médicale à mourir n'est pas une option qui fait partie de ma pratique normale.

— Parce qu'elle est illégale ou parce que vous y croyez pas ?

— Les deux.

— Des gens y ont pourtant droit, releva Sylvain.

— Oui, mais ça n'est jamais arrivé dans un cas de démence précoce. C'est une méthode utilisée dans des cas de maladie incurable avec douleur constante.

— Vous savez rien de la douleur que ressent ma mère, osa Comptois.

Il avait été raide. Il vit dans les yeux d'Andersen que la discussion était terminée. Le médecin ramassa sa valise, qu'il avait posée sur le sol, et ouvrit la porte de sa rutilante BMW.

— Je voulais pas être brusque, tenta de se reprendre Sylvain. Vous êtes la personne la plus qualifiée pour que cette aide soit disponible aux gens qui souffrent comme ma mère. Si vous jugez que c'est nécessaire, vos pairs vous suivront ! La justice s'adaptera !

Andersen ferma la portière mais descendit la fenêtre. Il prit un air désolé et appuya son coude sur le rebord.

— Monsieur Comptois, je ne ferai jamais cela. Je ne suis pas et ne serai jamais cet homme dont vous parlez. Je ne tue pas les gens sur demande, même si leurs enfants semblent d'accord avec cette barbarie. Et votre mère a peut-être de très bons moments devant elle, même si elle ne peut pas le dire.

— Vous savez pas ce que vous faites ! hurla Sylvain. Vous pouvez pas communiquer avec elle, comment pouvez-vous juger de la suite des

choses ? Vous êtes un incompétent !

— Alors allez voir une diseuse de bonne aventure, monsieur Comptois, si vous ne me faites pas confiance. J'espère que j'ai répondu à vos questions. Passez une bonne fin de journée.

Sans demander son reste, Andersen partit en trombe.

Aussitôt sorti du stationnement, le neurologue composa le numéro du bureau.

— Salut, c'est James. J'aurais besoin que tu me sortes le numéro de téléphone au dossier de madame Pelletier, une patiente que j'ai vue à deux ou trois reprises en début d'année. Oui, ici, à Montréal. Envoie-le-moi le plus tôt possible, merci.

La vibration de son téléphone lui confirma que la secrétaire avait trouvé ce qu'elle cherchait. Andersen appuya sur le numéro.

— Allo ?

— Bonsoir, je suis James Andersen, neurologue. Est-ce que je parle à monsieur Cliche ?

— C'est moi.

— Je suis désolé de vous appeler sans préavis, mais j'ai un souci et j'aimerais vous le communiquer.

— Je vous écoute.

— Tout d'abord, comment se porte votre épouse ?

— Oh… comme elle peut. C'est juste une question de jours avant qu'elle parte en résidence pour personnes non autonomes. Ça va lui faire du bien d'être entourée par une équipe disponible. Je suis épuisé, je dois l'avouer.

— C'est parfaitement compréhensible. Le fils de madame Pelletier…

Le cœur de Pierre Cliche sauta un battement.

— O-oui ?

— Il est revenu à la charge. Il me demande encore pourquoi sa mère ne peut pas mourir dignement.

Cliche poussa un long soupir.

— Je suis désolé, vraiment. Il est têtu, Sylvain. Et il avait une relation un peu fusionnelle avec Corinne. Il s’est mis en tête qu’elle souffrirait le martyre en résidence.

— C’est ce que j’avais compris. Je voulais seulement confirmer que nous ramions dans le même bateau, vous et moi. La meilleure décision pour votre femme, et pour vous également, c’est de la placer entre les bonnes mains de gens compétents.

— Je suis entièrement d’accord avec vous, docteur. Et vous en faites pas trop avec Sylvain. Il jappe, mais il mord pas.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Brossard, 21 août 2019

Le docteur Andersen était heureux d'ouvrir enfin la porte de sa chambre. Il venait de faire deux heures de voiture et avait hâte de poursuivre la lecture de son livre en buvant un bon verre de vin rouge. Comme chaque fois qu'il quittait la maison pour séjourner à l'extérieur, le neurologue profitait de sa « liberté ». Il envoya un message texte, déposa la bouteille et sa valise sur le premier des deux lits et se dirigea rapidement aux toilettes. Le bruit de la chasse d'eau résonnait encore lorsque l'on cogna à la porte. Se demandant s'il n'avait pas oublié quelque chose à la réception, Andersen se pressa et ouvrit. Arme de poing à la main, un homme cagoulé bondit sur lui et le mit en joue au niveau de la tête.

— Shh, docteur, shh.

Avant d'avoir pu dire quoi que ce soit, Andersen se retrouva les mains en l'air, debout au milieu de la chambre, pendant que l'intrus fermait la porte derrière lui.

— Mais… qui êtes-vous ? balbutia-t-il.

— Moi ? Sylvain. Ou Sly, c'est comme vous voulez. Vous avez un téléphone, doc ?

— Je… oui, pourquoi ?

— Donnez. Doucement, juste une main.

L'homme agissait nerveusement. Il respirait fort et seuls ses yeux bougeaient. De ses doigts, il demandait le téléphone. Andersen prit son portable dans sa poche et le lui tendit.

— Merci. Très cool, doc. On va le fermer, si ça vous dérange pas. Ces affaires-là, y paraît que ça vous retrace partout partout… imaginez-vous ? Finie la liberté, moi, ça me fait peur un peu. Bon, j'en ai un, je suis pas ben ben cohérent. Hostie que chus pas cohérent, des fois… Mais il est fermé ! C'est comme s'il était pas là, hein ? Pareil, pareil.

Sly ferma le verrou de la porte et tira les rideaux pour cacher la vue aux curieux.

— Qu'est-ce que vous voulez, Sylvain ? demanda poliment Andersen. Pourquoi vous me menacez ?

— Wo, une question à la fois doc, voulez-vous ? Ça, c'est deux questions. Allez dans la salle de bain. Allez !

Le neurologue recula pendant que Sylvain allumait la radio sur la table de chevet, l'arme toujours pointée vers son otage. Une musique résonna dans la pièce. Sly monta le volume assez fort pour couvrir une bonne partie du bruit ambiant.

— Assis, par terre, au fond, ordonna-t-il.

— Où ça ?

— Là, à côté du bain. Appuyez-vous contre le mur.

Pendant que le prisonnier obéissait, Sly entrebâilla la porte, abaissa le couvercle en plastique et s'assit sur la toilette. Il défit le premier bouton de sa chemise.

— Ouf, fait chaud icitte ! J'espère que ça défoncera pas, ce couvert-là, parce que ça ferait une hostie de bonne vidéo sur YouTube ! Bon. Vous disiez ?

— Qu'est-ce que vous voulez, Sylvain ?

— Que vous êtes calme, doc… Je suis vraiment impressionné par votre compostance… ture… en tout cas, votre maîtrise de votre vous-même. Je viens accomplir une mission ! Et l'arme, c'est pour m'aider. Vous savez ce que c'est, ça ?

Il touchait le bout du canon. Andersen hocha la tête de gauche à droite.

— C'est un silencieux. Ça vaut cher. Ben, c'est relatif, là, parce qu'une fortune pour moi, c'est genre… un souper pour vous ? Bah, chus pas fin parce qu'en réalité, je le sais même pas. On pense toujours que les docs sont

super riches, mais peut-être que vous avez un salaire de merde, t'sais. Si on calcule à l'heure, à vous entendre, c'est pas ben gros. Moi je dis que y a des bonnes chances que vous soyez plus riche que moi ! Bref, pour en revenir à nos moutons, si vous criez, je vous mets une balle ici, menaça-t-il en pointant la cheville du spécialiste. Ça saigne pas trop, mais ça fait mal en sacrament ! En plus, c'est dur de marcher après ça. Mais vous le savez, vous êtes docteur ! C'est bon ?

— Oui, oui ! Mais… qui êtes-vous ? Vous êtes fou ? Je vous connais ? Votre voix m'est familière. Pourquoi vous ne montrez pas votre visage ?

Le cagoulé sourit à la remarque.

— Ouain… c'est pas très poli, hein ?

Il retira le vêtement foncé et tenta de le laisser tomber dans la petite poubelle à sa droite, mais la cagoule rebondit sur le rebord et se retrouva sur le linoléum de la salle de bain.

— Shit… c'était pas bon, ça. Fou, doc ? Peut-être… mais je pense pas. Vous êtes médecin, vous me direz !

Andersen ne pouvait y croire. Encore lui ! Sly était entièrement chauve. Ou il était rasé de très près, Andersen n'aurait pu dire. Il arborait une barbe de quelques jours, grisonnante sur les tempes, et de grands yeux foncés qui semblaient inégaux. Pas qu'il louchait, mais son œil droit était plus fermé que son gauche, Andersen le vit aussitôt.

— Mais vous n'êtes pas bien dans votre tête ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

— À moi ? Non, rien. Rien pantoute, justement. Et vous avez des gouttes, doc.

— Hein ?

— Des gouttes de pisse, là. Sur votre pantalon. C'est pas chic. Si moi, je les vois, imaginez les filles… Vous avez rien fait, doc. Et à cause de ça, moi, ça marche plus pantoute, mon affaire.

— Vous cherchez quoi, Sylvain ? Pourquoi vous m'en voulez ?

— Vous êtes poli. Vous pourriez me traiter de crisse de malade, mais vous m'appelez par mon prénom.

— Vous avez une arme…

— Ha ! Ouain, c'est vrai. Ça porte à être fin, hein ?

Sly contemplait le revolver dans sa main.

— C'est la première fois de ma vie que j'en ai une. J'aime même pas ça, en plus. Ma mère, doc. Ma mère…

— Comment elle va, votre mère ?

— Comment elle *allait,* vous voulez dire. Corinne Pelletier est décédée, et *pas* de sa belle mort. Je sais même pas si Dieu a son âme, je suis incapable de lui parler. J'ai rencontré une médium, vous saviez que ça existait, pas vrai ? Elle est impressionnante. Mais on a un petit problème de connectivité, et c'est là que vous entrez dans le portrait. Sauf que cette fois, c'est moi qui mène le bal. Ça va être plus efficace, vous en conviendrez.

Andersen fronça les sourcils. Il se souvenait du dossier de madame Pelletier. Il lui avait diagnostiqué une démence précoce.

— Je suis désolé, dit-il.

— Allez chier, doc ! À cause de vous, elle a vécu trop longtemps. Elle avait demandé le contraire.

— Vous insinuez quoi ? Que j'aurais pu tuer votre mère comme ça ? À votre demande ? Je vous l'ai déjà dit, jamais je n'aurais fait ça !

— Vous faites sonner ça comme une exécution… on parle ici d'abréger les souffrances d'une personne qui a plus de qualité de vie ! *Anyway,* m'as vous poser une question, doc. M'as la poser juste une fois, OK ? Prenez le temps d'y penser, la réponse va être importante. Ça a l'air comme d'un jeu à la télé, mais c'est pas ça. Vous êtes prêt ?

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 17 avril 2019

Morgane - Sylvain

Morgane Edwards avait une clientèle régulière depuis plusieurs années. Elle annonçait malgré tout ses services de façon sporadique dans les petites annonces, ce qui lui amenait des nouveaux visages de temps à autre. Au fil des séances, son expertise s’était peaufinée, et elle savait de façon quasi exacte ce qu’elle était en mesure de faire ; ou de ne pas faire. La seule chose qui lui échappait encore concernait la première fois qu’une personne se manifestait à elle : impossible de savoir le moment exact où cela allait se produire.

Par exemple, une femme n’avait pas perdu de temps et s’était montrée précipitamment quand son mari endeuillé était venu voir Morgane au lendemain des funérailles. À l’inverse, et à au moins quatre reprises, il avait fallu attendre à la deuxième rencontre pour que la médium puisse obtenir un contact efficace. Dans un des cas, trois séances s’étaient soldées sans résultat. Sans surprise, la cliente n’avait pas rappelé, sûrement convaincue d’avoir eu affaire à un charlatan.

Pour répondre à ses questions, Morgane échangeait quand elle le pouvait avec des gens qui pratiquaient sensiblement le même métier qu’elle. Ils se racontaient leurs histoires respectives et Edwards avait appris à faire le tri dans ce qu’elle entendait. Elle ne comprenait pas tout, mais une des choses qui revenait de façon récurrente, c’est que l’âme du défunt peut prendre un

certain temps à s’adapter à son nouvel environnement. Pour cette raison – et sûrement d’autres – elle ne pouvait garantir à ses clients qu’une communication aurait lieu dans un laps de temps défini. Elle faisait de son mieux, voilà tout. Morgane ne l’avouait pas ouvertement, surtout pas à sa clientèle, mais elle soupçonnait que, comme dans la vraie vie, il y avait une forme de volontarisme dans la présence de certaines personnes. Non mais si quelqu’un n’avait pas envie de vous voir de son vivant, pourquoi le ferait-il une fois mort ?

De façon générale, tout se passait comme prévu. Plus une personne se manifestait souvent, plus elle revenait vite la fois suivante.

Si on avait demandé à Sylvain Comptois de se prononcer sur la crédibilité d’une personne qui prétend travailler comme « thérapeute spirituelle », il aurait été catégorique : nulle.

Et pourtant, c’est exactement le titre que portait la femme dont le nom figurait sur la feuille qu’il tenait.

Morgane Edwards, thérapeute spirituelle

Sylvain confirma l’adresse sur le grand immeuble à logements du boulevard Saint-Joseph et sonna à la porte du rez-de-chaussée. Le pêne métallique se retira dans un bruit sourd et Comptois pénétra dans l’immeuble. Au premier étage, au bout d’un corridor décoré d’un tapis à motifs que Sylvain jugeait horribles, une porte décorée d’un énorme cheval noir et d’un chiffre en bois : le 6. Avant même qu’il ne cogne, la porte s’ouvrit. Le visage d’une femme, dont Comptois ne voyait que les yeux bleus, apparut dans l’embrasure.

— Sylvain ?

Comptois se sentit instantanément gêné.

— Ouais. Faut-tu que je parle tout bas ?

— Juste éviter de crier, pour les voisins.

— Oh ! C’est logique, hein ?

Morgane ouvrit la porte et invita Sylvain à entrer. Elle marchait lentement, souriait de façon naturelle et remontait sans cesse sur son épaule gauche un chandail à l'encolure large qui laissait deviner une poitrine généreuse.

— Je sais même pas si je suis à la bonne place, se justifia Sylvain à voix haute.

— Tout le monde est à la bonne place, et vous aussi, répondit Morgane. Gardez vos souliers et attendez-moi dans le boudoir, je vais aller vous chercher un verre d'eau.

Elle disparut sur la droite pendant que Sylvain scrutait la pièce à l'entrée. Des dessins d'animaux ornaient les murs : des dauphins, des oiseaux, des chevaux… tous semblaient former une immense toile silencieuse, dans laquelle seuls le noir et le gris avaient été utilisés. Une odeur d'encens flottait dans l'air, et Comptois éclata de rire en se retenant pour ne pas se faire entendre. Il ne pouvait s'imaginer se trouver dans un tel endroit. Il redevint sérieux au moment où la dame réapparut.

— C'est vous qui avez fait les dessins ?

Elle approuva.

— C'est une forme de pastel. Vous connaissez ?

— Non. Mais c'est beau, je trouve.

— Merci. Ce sont des animaux symboliques pour moi. Suivez-moi, je vous en prie.

Morgane n'était pas ivre, mais elle ressentait l'effet des deux onces d'alcool supplémentaires qu'elle avait avalées quelques minutes auparavant. Il était rare qu'elle dépasse sa dose habituelle, encore plus en présence d'un client, mais elle avait connu une mauvaise nuit. La vodka lui donnait du courage et, sans le savoir, une démarche un peu plus souple.

— Vous pouvez vous asseoir, avisa-t-elle son client en se retournant.

Deux options se présentaient devant Comptois. Sur la droite, un divan deux places avec des coussins. Sur la gauche, un fauteuil de type La-Z-Boy près d'une fenêtre, en plein soleil. Sylvain opta pour le divan. Il posa son verre sur une petite table en bois et s'installa confortablement. Morgane, elle, prit place sur le fauteuil.

— Si j’avais choisi cette place-là, vous vous seriez assise ici ? demanda Sylvain.

— C’est ça. L’une ou l’autre me convient.

— Ouain, OK. C’est « *Edward* » ou « *Edwards* », que ça se prononce, votre nom ?

— Edwards. Comme Edward au pluriel. Où avez-vous entendu parler de moi ?

— Hasard. J’ai fait quelques recherches sur Internet et vu votre nom, avec d’autres. Et j’ai appelé.

— Vous venez souvent à Montréal, Sylvain ?

Comptois exagéra son hésitation.

— Oui pis non…. Un gars de la Rive-Nord, ça vient en ville juste quand y faut.

— Vous êtes d’où ?

— Avant, de l’Abitibi. Loin, pis rendu là, plus loin encore.

— Vous êtes venu de l’Abitibi ?

— Non, je suis originaire de là, mais je reste à Mirabel. Juste avant de faire quoi que ce soit, ça coûte combien, votre affaire ? Moi, je suis bien prêt à payer, mais je sais que des fois, c’est des cartes de crédit ouvertes pis toute…

Morgane rit de bon cœur et le rassura en levant la main.

— Sylvain, je fais des séances à prix fixe, de maximum une heure. Chaque séance coûte 100 $, et la seule façon de déborder de ce montant, c’est de prendre rendez-vous pour une deuxième séance.

— C’est comme aux danseuses, finalement.

Sylvain avait l’habitude de lancer des répliques comme celle-là. Il jaugeait les gens par leur réaction, en les classant quelque part sur une échelle que lui seul connaissait. Sa façon de faire lui permettait de choisir comment il allait conserver les rênes de la conversation. Mais Morgane avait l’habitude. Et elle était désinhibée. Elle désarçonna son client par une remarque bien simple :

— C’était seulement 20 $ la danse, aux dernières nouvelles. Vous vous faites arnaquer, en Abitibi.

— Ha ! C'était juste une comparaison !

— Est-ce que mon prix vous convient ? Je ne danse pas, je vous avertis tout de suite.

Comptois sourit à la blague.

— Ouais, c'est correct pour 100 piastres. Mais là, y a une autre affaire.

Morgane releva le menton et dit :

— Vous ne savez pas si je suis un charlatan ou pas. Ça vous fait vous remettre en question.

En réalité, depuis sa récente mésaventure avec un homme qui s'était permis d'entrer chez elle, Morgane avait repassé la notion de « charlatan » de long en large plusieurs fois dans sa tête. Lors de l'arrivée de chaque nouveau client, comme pour se donner un peu plus de légitimité, elle abordait le sujet. Au bout d'un bref instant, Sylvain ne put qu'avouer qu'elle avait tapé dans le mille. Il leva les paumes en l'air.

— Faut demander, hein ?

— C'est le cas de pas mal tout le monde, précisa Morgane. Ne vous sentez pas mal, Sylvain.

— C'est *cute*, c'est *cute*…

— *Cute* ?

— Ouain, de dire « vous » et mon prénom dans la même phrase.

— Je ne connais pas votre nom de famille.

Avant qu'il puisse la renseigner, elle croisa les jambes et demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

Sylvain Comptois ne croyait pas en quoi que ce soit qui se rapproche de près ou de loin du mot « Dieu ». Le seul fait qu'il se trouve en cet endroit présentement relevait de l'incroyable.

— C'est à cause de ma mère, finit-il par répondre.

Morgane plissa subtilement les yeux, sans parler. Sylvain se repositionna brusquement sur le divan et lança :

— Je… j'ai lu quelques commentaires à votre sujet et je pense que vous pouvez m'aider. Est-ce que c'est vrai que vous parlez aux morts ?

• • •

Morgane avait longuement inspiré.

— Est-ce que votre mère est décédée, Sylvain ?

— Non, non ! Mais j'ai quand même besoin de savoir si vous êtes capable de parler avec les gens qui sont… qui sont ailleurs !

Il était attentif. Son corps avancé, les mains jointes, le regard plongé dans le sien, Morgane s'obligea à bien choisir ses mots.

— Si vous me demandez si je peux avoir une conversation comme la nôtre en ce moment avec un défunt, la réponse est « non ».

— Mais vous pouvez communiquer ?

— Oui.

— Ah ! C'est exactement de ça que j'ai besoin !

— Vous avez un message à transmettre à quelqu'un ? Régulièrement, les gens faisaient appel à Morgane pour prendre contact avec un proche parent qui avait perdu la vie. Mais à en juger par la réaction de Sylvain, ce n'était clairement pas la raison de sa visite.

— Hein ? Non ! Je veux pas faire de message à personne ! J'ai des questions, mais c'est pour vous ! Pas pour… pour les morts !

— Je ne suis pas certaine de bien comprendre. Comptois frotta ses mains ensemble en regardant vers le sol.

— Je suis pas clair… merde ! Écoutez, est-ce que… c'est con ! Est-ce que… vous pouvez savoir comment les gens qui sont plus là *se sentent* ?

— Dans quel sens ?

— S'ils sont heureux… s'ils sont bien là où ils sont.

— Oui, répondit Morgane sans hésiter.

— Bien c'est ça ! J'ai besoin de savoir !

Morgane Edwards avait cinquante ans. Elle avait consacré plus de la moitié de sa vie à son travail de médium. Une chose lui sautait aux yeux chaque fois qu'elle rencontrait un nouveau client, et c'était le *doute.* Au début de sa carrière, elle ne pouvait pas reconnaître le sentiment, mais aujourd'hui, elle pouvait sans faute classer le doute dans deux catégories bien distinctes. Il y avait ceux qui, à l'approche de l'inévitable mort, ne savaient pas quoi croire concernant la suite des choses. De leurs yeux émanaient la peur et la recherche de réponses. Morgane devenait un point

d'ancrage tangible entre la terre des vivants et l'au-delà. Une personne ressource d'une valeur inestimable.

Et il y avait la deuxième catégorie : celle des gens qui ne croyaient pas une seconde en ses capacités. Ils se retrouvaient devant elle pour de multiples raisons, autant à la suite d'une référence qu'en dernier recours, mais sentaient qu'ils allaient y perdre leur temps. Et c'est exactement ce qu'elle ressentait à l'instant.

— Vous croyez en la vie après la mort, Sylvain ? demanda Morgane.

— Moi ? Heu… pas tant. Mais je dis pas que je connais ça, hein ? Ça se peut ben que d'autres personnes sachent faire des affaires…

— Comme échanger avec les gens décédés.

— Oui ! Je… j'avoue que je trouve ça un peu bizarre, il faut que je sois franc.

— Mais vous êtes quand même ici.

Comptois roula les yeux vers le haut.

— Je sais, je suis le gars le plus incohérent du monde. Mais j'ai *vraiment* besoin de savoir.

— Alors allez-y directement.

— OK, OK.

Morgane posa sa main sous son menton et se concentra.

— Ma mère, elle est folle. Bien pas folle, là, mais folle ! Vous comprenez ?

— Non. Elle souffre de… démence ?

— C'est ça ! Elle est folle de démence.

— D'accord.

— Et puis là, c'est confidentiel, hein ?

— L'ensemble de ce qui se dit ici est confidentiel, Sylvain.

— OK. Avant d'être folle, elle m'a parlé. Ma mère m'a dit : « Laisse-moi jamais devenir une… une légume ou une personne ploguée sur des patentes. »

Il y eut un court silence. Morgane encouragea Sylvain à poursuivre, ce qu'il fit.

— Et moi, bien, je lui ai promis. Je lui ai promis que j'allais pas laisser faire ça. Jamais.

La thérapeute acquiesçait silencieusement.

— Et là, bien, j'ai pas tenu ma promesse !

— Que voulez-vous dire ?

— Elle est folle ! Puis personne veut m'aider !

— Vous aider à… ?

— Bien à tenir ma promesse ! Je l'ai dit au docteur. Arrêtez ça ! Ma mère, elle me reconnaît presque plus. Elle reconnaît presque plus mon beau-père ! C'est exactement ça qu'elle m'avait fait promettre, de pas la laisser en arriver là !

Morgane fronça les sourcils et posa les mains sur ses cuisses.

— Elle est où, votre mère, en ce moment ?

— Chez mon beau-père, son mari. Elle est sur la liste d'attente pour entrer à la résidence. Et moi, quand je vais la voir, elle a de la difficulté à me reconnaître ! Mais ses yeux, ils parlent ! Elle est déjà morte en dedans, et moi, je sais plus quoi faire. Mon beau-père va la placer dans un asile. Je veux pas ça ! Elle voudrait pas ça !

C'était une rencontre inusitée. Non pas que c'était la première fois qu'il arrivait à Morgane d'avoir des entretiens qui sortent de l'ordinaire, mais cette fois-ci, elle sentait que la situation était délicate.

— Mais comment puis-je vous aider, Sylvain ? s'enquit-elle.

Il serra les dents et repositionna ses mains l'une contre l'autre.

— Une personne qui meurt… mettons, là, d'une façon… pas comme elle le souhaitait. Quand elle arrive de l'autre bord, est-ce que ça paraît ?

— Je…

— Non, non, c'est pas clair. Je veux dire, est-ce que l'émotion au moment de la mort se transfère après ? Comme quelqu'un qui se fait tuer, là, est-ce que ça paraît quand il est de l'autre côté ? Ou bien il est heureux, des p'tites fleurs pis toute, avec les autres ?

Le but de la rencontre s'éclaircissait.

— Je crois que je comprends, dévoila Morgane. Vous voulez savoir si… la façon de mourir peut avoir un impact sur la situation mentale après le

décès.

Les yeux de Sylvain s'illuminèrent.

— C'est exactement ça ! Moi, ma mère, peu importe ce qui arrive, elle va avoir vécu comme une légume ! Alors là, quand elle va passer de l'autre côté, elle pourrait être fâchée…

— Contre vous. Et vous vous sentez responsable.

L'affirmation lui transperça le cœur. Il recula et appuya son dos sur le divan.

— Je *suis* responsable ! Non, non… pas vraiment…

Il se cacha le visage avec sa main gauche et continua à parler.

— Mais oui, en quelque sorte, c'est clair que c'est à cause de moi… Le docteur m'a regardé comme un criminel quand je lui ai demandé c'était quoi les solutions pour pas que ma mère se rende à quatre-vingt-dix ans dans cet état-là… Est-ce que ça va rester après sa mort ? Est-ce qu'elle va m'en vouloir ?

Morgane leva un doigt.

— Sylvain, écoutez-moi. Elle a quel âge, votre mère ?

— Quatre-vingt-un ans.

— Et elle s'en va en résidence ?

Sylvain inspira et approuva.

— Depuis que Pierre est plus capable de s'en occuper, on a eu deux rencontres avec le neurologue, et il m'a fait comprendre que la suite, c'était la résidence.

— Qui est Pierre ?

— Le mari de ma mère.

— Mais ce n'est pas votre père.

— Non, non ! Mon père est mort il y a vraiment longtemps ! Pierre, c'est le deuxième mari de ma mère. Ça fait vraiment longtemps qu'ils sont ensemble. Il s'en est occupé pendant un temps, mais là, c'est rendu impossible.

Morgane hocha la tête.

— Et l'avis médical, vous dites qu'il est définitif ?

— On dirait que oui… mais il comprend rien, le neurologue. J'ai le sentiment que ça va pas s'arranger.

— Votre mère a passé des tests ?

— C'était horrible à voir.

— Elle est non autonome à ce point ?

— Au dernier point. Ma mère, elle a besoin d'aide pour manger, se laver puis aller aux toilettes. Pour penser, aussi ! C'est pas une vie… j'ai besoin de savoir. J'ai parlé avec Pierre, de ça. De ce que ma mère m'avait fait promettre…

— Et il en pense quoi ?

— Il dit qu'elle a juste besoin de soins, qu'on peut rien faire d'autre. Ah ! C'est se mettre la tête dans le sable pas à peu près, là ! Mais je le comprends, il a pas de promesse à tenir, lui. Je lui ai dit que j'avais demandé au médecin si on pouvait… écourter tout ça, pour respecter les volontés de ma mère.

Sylvain écarquilla les yeux et enchaîna :

— Oh… c'était pas une bonne idée… là, il veut plus vraiment me voir. La dernière fois, quand on est allés à la clinique tous les trois, Pierre a échangé des documents avec le docteur. Il se brasse des affaires dans mon dos en ce moment, c'est juste une question de temps avant que j'apprenne que tout est décidé. Je panique un peu, là…

— Vous êtes conscient que je ne peux pas communiquer avec votre mère, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Pas tout de suite. C'était plus des réponses… théoriques que je cherchais. Alors, selon vous, elle sera fâchée ou pas ?

— Je ne sais pas, Sylvain. Il y a tellement de choses qui peuvent se passer ! Mais je vous rassure sur un point : personne, et entendez-moi bien, personne, parmi les gens avec qui je communique, ne peut vous faire du mal. Ni à vous ni à moi.

— Mais ils peuvent éprouver des émotions.

— Oui.

— C'est ça, déplora Comptois. C'est ça le problème, les émotions ! Elle va m'en vouloir pour l'éternité.

L’entretien commençait à faire du surplace.

— Je vais tenter quelque chose, proposa la médium.

Morgane Edwards attendit d’être parfaitement calme avant de poursuivre. Elle ferma les yeux et se laissa envahir par toute l’énergie qui l’entourait. L’alcool lui procurait un vertige agréable. Elle intégrait les odeurs, le bruit des voitures, le coin brisé d’une céramique qu’elle sentait sous son pied chaque fois qu’elle s’asseyait à cet endroit, la respiration de Sylvain… rien ne lui échappait. Quand elle avait capté le monde réel et accessible, un deuxième espace s’ouvrait en périphérie. Morgane recevait alors des centaines de sollicitations diverses, chacune plus ou moins puissante, auxquelles elle pouvait répondre en se concentrant dans une direction ou une autre. Sylvain, impatient, expira fortement à la vue de la femme, qui semblait en transe. Elle leva alors machinalement un doigt en souriant, les yeux fermés. Et elle dit :

— Votre père est ici, Sylvain.

• • •

Sylvain Comptois ne bronchait pas. Il clignait des yeux et se retenait pour ne pas lancer une réplique qui dévoilerait le véritable fond de sa pensée.

— Mon père… murmura-t-il.

— Oui, confirma Morgane en le regardant. Il est content de vous voir.

— Bon bien, salut p’pa, hein ? lança Sylvain en faisant un signe de la main.

Il n’y croyait pas du tout. D’ailleurs, cet entretien n’avait pour but que de savoir si sa mère pouvait conserver son malheur dans l’après-vie, pas de faire une séance de Ouija.

— Et il est habillé comment, le paternel ? Encore en veston cravate ? questionna-t-il.

— Non… je dirais plutôt qu’il porte… une salopette, répondit Morgane.

Comptois cessa de rire. Son père était ébéniste et avait passé sa vie entière en salopette. Jamais il n’avait porté de complet ou quoi que ce soit

du genre. Le bluff avait échoué. Sylvain essaya de trouver une explication, et il verbalisa aussitôt la seule qui lui vint à l'esprit :

— Vous avez fait des recherches sur moi, insinua-t-il.

Morgane ne savait rien de son client, pas plus de ses parents ou de leur passé. Elle passa outre la remarque et continua de se concentrer sur les informations qu'elle recevait provenant de l'autre côté.

— Georges, prononça-t-elle doucement.

Comptois se leva brusquement.

— C'est la même affaire ! Si vous savez comment il était habillé, vous avez trouvé comment il s'appelait !

— Ne criez pas, Sylvain, je vous en prie.

— Je crie pas ! Arrêtez ça, je suis pas crédule !

Morgane ferma les yeux brièvement et les rouvrit.

— Si je reviens, il sera là, déclara-t-elle.

Sylvain posa ses mains sur ses hanches et secoua la tête en signe de dérision.

— Je voulais seulement savoir pour ma mère…

— La réponse est « oui ».

— Hein ?

— Asseyez-vous, ne restez pas comme ça.

En dépit de la certitude qu'il se faisait jouer la comédie, Comptois se rassit sur le bord du divan, prêt à partir.

— La réponse est « oui », répéta Morgane. Votre mère emportera avec elle une bonne partie de l'émotion qu'elle possède dans sa vie terrestre.

— Une bonne partie… ça veut dire quoi, au juste ?

— Que le corps quitte et se transforme, mais pas l'énergie. Par exemple, une personne qui se suicide traîne avec elle la lourde ambiance qui précède son acte. Le corps cesse ses activités, mais l'âme n'est pas libérée pour autant.

Sylvain était attentif. Il tapait du pied sur le sol, probablement sans s'en rendre compte. En fait, il paniquait.

— Mais alors… c'est irréversible, cet état d'esprit ? C'est comme le purgatoire, l'enfer éternel pour ceux qui s'en vont sans avoir la paix ? On

nous a pas appris ça comme ça dans les livres d'école !

Morgane se devait de rectifier les choses sans délai.

— Non, Sylvain, c'est temporaire. C'est exactement la raison de ma présence sur la Terre. C'est ma vie, mon don à moi. Les émotions continuent d'évoluer. Je suis là pour aider l'ensemble des gens à communiquer.

— Les vivants comme les morts, conclut Sylvain avec un sourire niais.

— Oui. Que vous y croyiez ou pas, c'est sans importance. Et je ne dis pas ça pour vous manquer de respect. Je ne suis pas une diseuse de bonne aventure ou une femme qui écrit l'horoscope dans le journal.

— Oh ! Vous croyez pas à l'horoscope ?

— Non. C'est une invention humaine basée sur des observations humaines. Ça n'a rien à voir avec ce que je fais.

Comptois fut presque satisfait de l'explication. Pris de court, à tout le moins. Il se calma et se sentit un peu gêné de son attitude.

— Je veux pas vous manquer de respect non plus. Mais j'y crois pas, à ces affaires-là !

Morgane se rapprocha de lui en avançant sur le fauteuil.

— Pourquoi êtes-vous ici ? La vraie raison ?

— Parce que je dors plus ! répondit Comptois.

— Si ça peut vous rassurer, la souffrance physique cesse quand le corps meurt.

Sylvain serra les dents et joignit le pouce et l'index.

— C'était sa plus grande peur, de perdre la raison. Son frère avant elle… il a arrêté de manger, du jour au lendemain ! Je sais même pas c'est quoi le nom de la maladie qu'il avait. Mais c'était pas beau à voir, je vous le jure. Et elle redoutait que la même chose lui arrive. Et là, moi, je suis ici, sans rien faire, alors qu'elle comptait sur moi ! Vous comprenez ? Elle va mourir, ma mère, un jour. Je suis pas fou ! Mais qu'est-ce qui me dit qu'elle pense pas à ça tous les jours et qu'elle peut pas me le faire savoir ? Parce que, justement, elle en a plus les capacités ? C'est la femme qui m'a donné la vie !

La dernière phrase de Comptois résonnait dans la pièce. Morgane avait peut-être erré dans la première moitié de cet entretien, mais son intuition se confirmait.

— Vous auriez aimé qu'elle reçoive l'aide médicale à mourir.

Sylvain approuva.

— Oui. Mais le doc a dit non, expliqua-t-il. Elle se qualifie pas. Selon leurs « règles », il faut que la personne soit dans une situation de mort imminente et irréversible. Et bien sûr, ça touche tout, sauf la tête ! Tu pourrais devenir mongol au dernier degré et on va s'assurer que tu souffres jusqu'à ta mort, mais si tu pognes un cancer avec une couple de métastases, t'es correct pour partir avec dignité…

S'ensuivit un silence durant lequel Comptois croisa le regard de Morgane à quelques reprises.

— C'était-tu vrai, pour mon père ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous avez jamais fait de recherches sur moi ou ma famille ?

Elle nia de la tête.

— Alors il y a des choses que je comprends pas, avoua Comptois. Je suis peut-être pas fait pour les comprendre non plus…

— Votre mère, Sylvain, elle le sait que vous êtes là pour elle.

— La belle affaire… C'est comme envoyer des sympathies ou des ondes positives quand quelqu'un a besoin d'aide. Si elle a pris le temps de me parler comme elle l'a fait quand elle avait sa tête, c'était sûrement pas pour être contente que j'aille la voir faire la zombie une fois de temps en temps.

— Et si vous aviez le contrôle de la situation, que feriez-vous ? s'enquit Morgane.

Sylvain parut surpris par la question.

— Je l'aiderais à mourir, comme elle me l'a demandé avant d'être malade.

— Et vous feriez ça comment ?

— Comment quoi ? demanda Sylvain.

Morgane répéta, curieuse.

— L'aider à mourir.

— Je sais pas ! Je… je suis pas médecin, moi. J’en ai parlé au doc et j’ai eu l’air d’un fou ! Je pensais que ça existait, ces affaires-là, mais je me suis trompé. Je pourrais bien la tuer moi-même, mais j’imagine qu’on me laisserait pas faire, hein ?

— Ça, c’est sûr. Votre père est encore ici, fit Morgane.

Comptois hésita brièvement, mais passa outre la remarque. D’un coup d’œil subtil, Morgane regarda l’horloge sur le mur derrière son patient. Dans quinze minutes, cela ferait une heure qu’ils discutaient.

— Les médecins savent ce qui est bon pour elle, glissa-t-elle. Sa vie ici n’est peut-être pas terminée.

Sylvain joignit ses mains et pesa ses mots.

— Je sais ça, je suis pas débile. Ce que j’essaye de dire, c’est que même le médecin confirme qu’elle a besoin de quelqu’un pour penser à sa place. Pour prendre toutes les décisions ! C’est-tu pas la preuve exacte que ma mère, elle peut plus communiquer ? Et même si elle le pouvait, qui la croirait ?

— Je ne suis pas médecin, mais…

— Je sais ! Je veux juste respecter ce qu’elle m’a demandé !

Morgane ferma les yeux et sentit de nouveau la présence du père de Sylvain. Avant qu’elle n’ait pu le lui signaler, la vitre de la pièce vola en éclats. Des morceaux de verre se répandirent un peu partout, pendant que la médium et son client se protégeaient avec leurs bras. Après quelques secondes qui semblèrent durer une éternité, quelqu’un cria :

— Hostie de *freak* !

Dans la rue, on entendit des bruits de pas qui s’éloignaient.

— Ce n’est rien, ce n’est rien, lâcha Morgane en secouant sa manche. Êtes-vous blessé ?

— Non, je suis correct. C’était quoi, ça ?

— Rien, je vous dis.

— Ça vous arrive souvent, ces affaires-là ? Vous venez de vous faire attaquer !

— Je sais, je sais. C’est… ce n’est pas tout le monde qui est d’accord avec mon travail, voilà.

Comptois était encore frappé de stupeur pendant que Morgane appelait la police pour rapporter l'incident. Il ne regrettait pas d'avoir gardé ses chaussures ; il venait de se lever, et le bruit caractéristique des tessons de verre brisé crissa sous ses pas.

— Je vais mettre fin à notre entretien, annonça Morgane, après son appel. Je vous rembourserai la portion de temps manquante ou je la rajouterai à une prochaine séance, c'est d'accord ?

La thérapeute était ébranlée, mais solide. Elle utilisa une revue pour enlever des morceaux de vitre qui gisaient maintenant sur le divan où elle était assise plus tôt.

— C'est pas la première fois que ça vous arrive, hein ? s'enquit Sylvain.

Elle hésita, mais répondit :

— Non. C'est la troisième fois. Et je ne compte pas les graffitis sur la brique ou les morceaux de gomme dans la serrure de la porte principale. J'ai fini par retirer l'enseigne qui annonçait mes services.

— Y a quelqu'un qui s'en souvenait ! tenta de blaguer Sylvain, avant de changer de ton à la dernière minute.

— Oui. Secouez-vous, pour être sûr que vous n'avez pas de morceaux de vitre sur vous.

Il obéit. Son regard fut attiré par une pierre ronde sur le tapis près de la porte d'entrée.

— Ils ont lancé ça, je pense bien.

— On va la laisser là pour les policiers. Je suis vraiment désolée de ce qui vient de se passer.

— C'est pas grave. Mais je suis pas sûr de ce que je dois faire pour ma mère.

— Désirez-vous que l'on prenne un autre rendez-vous tout de suite ?

— Ouais, OK. J'ai encore des questions.

— Sylvain…

— Quoi ?

— Votre père a des choses à vous dire.

— Moi aussi. Vous lui direz ça. Vous êtes sûre que vous voulez pas que je reste un peu ?

— Non, non, ça va aller, merci.

Comptois sortit de l’appartement et Morgane se dirigea vers la cuisine. Elle ouvrit le congélateur et sortit la bouteille de vodka. Elle en but deux gorgées à même le goulot et s’effondra sur une des chaises de la table à manger. Elle tremblait comme une feuille. Chaque fois qu’elle rencontrait des clients, elle mettait son âme à nu. Elle absorbait tout, comme une éponge. Un événement brusque comme l’attaque qui venait d’avoir lieu la secouait jusqu’au plus profond d’elle-même. La police viendrait, il y aurait un rapport. Elle avait un autre rendez-vous plus tard dans l’après-midi. Devait-elle l’annuler ?

Et elle songea que dans l’énervement, elle avait oublié de choisir une plage horaire pour Sylvain.

La matinée s’était terminée par un témoignage inutile, en compagnie de deux patrouilleurs qui savaient bien, tout comme Morgane, que la possibilité de retrouver le ou les coupables était très faible. Il faudrait remplacer la vitre sans soumettre de réclamation à l’assureur, pour ne pas gonfler les prochaines primes et, surtout, pour se convaincre que l’incident était l’œuvre d’un individu isolé, sans doute insatisfait de l’inexactitude de son horoscope quotidien.

À midi et demi, la thérapeute jugea qu’elle était en mesure de poursuivre sa journée de travail. Elle avait couvert le trou dans la fenêtre avec un papier cellophane et tiré les rideaux devant. Elle se félicita de ne pas avoir paniqué. De toute façon, un bon coup de balai sur le plancher, et personne n’y verrait rien.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 16 août 2019

Morgane

Louise McKee croisa les bras et plissa les yeux.

— Comment ça, un de tes clients ?

— Un gars qui est déjà venu me voir une fois.

— Et pourquoi tu as son numéro de téléphone, ma coquine ?

Morgane fit un sourire en coin.

— Parce qu’il me l’a laissé, voilà.

— Et il vient de te texter !

— Oui.

— Je veux voir ! s’écria Louise, comme une gamine dans une cour d’école.

Edwards ouvrit son cellulaire et le tourna vers McKee. Sur l’écran de la messagerie se trouvait la phrase suivante :

« Disponibilité mardi soir. J’attends ton retour. »

— Oh ! s’exclama Louise. Mais c’est une invitation directe, ça !

— On dirait bien…

— Qu’est-ce que tu me caches ?

— Il est marié…

L’enthousiasme de McKee s’effondra d’un seul coup.

— Alors tu vas lui dire non, pas vrai ?

Morgane haussa les épaules.

— Une envie est si vite arrivée… qui sait ?

— Hey ! Arrange-toi pas pour avoir des problèmes ! Tu as déjà assez d'un Geoffroy Pagé comme ça.

— C'est pas la même chose, Lou. J'ai jamais voulu savoir quoi que ce soit de cet homme-là. Et d'ailleurs, on dirait que ton truc a bien fonctionné.

— Pas de nouvelles ?

Edwards fit non de la tête.

— Et c'est tant mieux.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 19 juin 2019

Morgane

Morgane arriva à son appartement du boulevard Saint-Joseph et entra par la porte arrière. Parfois, les clients se présentaient à l’avance et attendaient dans le vestibule principal. Edwards était gênée de les croiser à cet endroit, spécialement pour un premier rendez-vous. Elle venait à peine de se déchausser que la sonnette se fit entendre. Une dame d’un certain âge se pointa à l’étage et la séance débuta peu de temps après. Comme c’était généralement le cas, les premières minutes servirent à établir les besoins et l’intention de la cliente. Morgane avait un don, mais elle ne faisait ni voyance ni tarot.

Il fallait, encore aujourd’hui, après des années, préciser tout cela avant de commencer le véritable travail. La clientèle à la recherche de prévisions astrologiques ou divinatoires excédait par cent fois la sienne, ç’aurait été la manne de pouvoir répondre à leurs besoins mais, comme elle se plaisait à le dire, Morgane n’inventait rien : elle transmettait.

Ce matin-là, la séance avec la dame allait bon train depuis une demi-heure quand, trois fois consécutives dans un court laps de temps, le cellulaire de Morgane vibra sur la petite table à sa gauche. Au quatrième coup, convaincue qu’il s’agissait d’une urgence, elle s’excusa et prit l’appel. Un homme criait au bout de la ligne qu’il fallait absolument qu’il la voie sans délai. Malgré les protestations polies de Morgane, l’individu se

mit à sonner sans répit, alors qu'il était encore au téléphone, annonçant par le fait même qu'il se trouvait déjà sur le pas de l'immeuble.

Morgane mit fin à la conversation, mais les « ding dong » n'arrêtèrent pas. Edwards ne pouvait travailler dans ces conditions. Elle cessa son entretien en plein milieu – chose qu'elle ne faisait jamais – et promit à sa cliente de la rembourser. La dame quitta les lieux sans demander son reste, laissant Morgane médusée et apeurée. Alors qu'elle s'interrogeait sur ce qu'elle devait faire, trois coups furent frappés fortement sur la porte d'entrée et un homme l'ouvrit avec force.

— Vous êtes la médium ? C'est vous ? demanda-t-il en la pointant du doigt.

Il respirait avec force. Une barbe de quelques jours perçait la peau de son visage. Il était bien vêtu et semblait dans une forme physique exemplaire.

— Je… comment êtes-vous entré ?

— J'ai sonné partout et on m'a ouvert. C'est hyper important, j'ai besoin de vous.

Morgane tenta de se calmer. Personne n'avait le droit de s'introduire chez elle de cette façon.

— Il vous faudra prendre rendez-vous, monsieur… ?

— Oh arrêtez ça, comme s'il y avait une file d'attente pour quelqu'un comme vous ! On peut aller dans cette pièce, là ?

Ajoutant à la stupéfaction de l'hôtesse, l'intrus ignora complètement la question, se dirigea vers la salle de consultation et prit place sur le divan. Morgane n'en croyait pas ses yeux !

— Je vous ai demandé de prendre…

— OK, OK ! Je suis prêt, pas besoin de rendez-vous. Connectez-vous, tout de suite !

— Me connecter ? Je vais vous demander de sortir immédiatement, sinon je vais appeler la police.

— Ça serait la meilleure ! Faites-le ! Et il y aura quelqu'un de mort à leur arrivée.

Morgane ne parlait plus. Le téléphone se trouvait sur la table, près du fauteuil, là où elle l'avait déposé quelques instants plus tôt. La seule porte de sortie donnait sur le corridor, et il lui faudrait descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée avant de parvenir à l'extérieur. De toute façon, la médium était figée sur place et incapable de réagir.

— Vous m'avez bien compris ? demanda encore l'homme. Venez vous asseoir, ça sera pas long.

— Vous me faites peur, avoua la femme.

— Allez, vous aurez tout le temps d'avoir peur plus tard.

Il insista en indiquant le fauteuil de la main. Tremblante, elle marcha sans lui tourner le dos et s'assit.

— Bon, connectez-vous, répéta-t-il.

— Je ne comprends pas, répondit Morgane d'une voix faible.

— Ça vous prend quoi ? J'ai besoin de parler à quelqu'un ! Qu'est-ce qui manque ? De la fumée ? Une danse de la pluie ? Connectez-vous ! hurla-t-il.

Morgane se mit à pleurer. C'était instantané, dès qu'on élevait la voix devant elle. Les larmes coulaient sur ses joues et mouillaient le col de sa blouse. Elle se sentait vulnérable comme un enfant. Mais que s'était-il donc passé en cinq minutes ?

— J'ai besoin d'être concentrée, balbutia-t-elle.

— Bien, concentrez-vous, alors.

Elle ravala sa salive et ferma les yeux. Il n'y avait rien. Personne, pas une âme, pas une sensation, rien. Elle n'était pas en mesure de faire quoi que ce soit. Elle sentait l'autre qui s'impatientait devant elle. Sa respiration le trahissait. Les doigts qui tapaient sur la table en bois, les souliers qui bougeaient et faisaient du bruit sur le sol.

— Ça vient ?

— Oui, oui, mentit-elle.

— Babeth, Babeth ! Tu es là, mon amour ?

C'est ainsi que Morgane Edwards avait, pour la première fois de sa carrière, en désespoir de cause et par instinct de survie, inventé de toutes pièces une communication avec une personne défunte.

— Elle est ici.

— Babeth ! s’exclama l’homme en se levant. As-tu de la difficulté à respirer ?

— *Non, ça va. Je respire bien.*

Pendant trois quarts d’heure, Morgane avait feint de passer les mots et émotions d’Élizabeth, une femme supposément décédée qui lui était totalement inconnue, à son ex-conjoint, venu en catastrophe pour lui faire savoir à quel point il regrettait ses gestes et paroles. Elle avait déduit par les questions de l’homme les réponses qu’il souhaitait obtenir ; et le stratagème avait fonctionné. Épuisée et tremblante, elle avait mis fin à la séance au moment qu’elle avait jugé opportun. L’homme avait le regard vide. Il semblait satisfait. Morgane espérait qu’il quitte les lieux au plus vite et ne revienne jamais plus. Elle était même prête à le laisser partir sans payer, mais il insista et laissa un généreux pourboire. Puis, il s’était volatilisé comme il était venu.

Il n’avait pas dit son nom.

Morgane demeura une minute sans bouger, près de la porte qu’elle venait de verrouiller avec la petite chaîne métallique dont elle ne se servait jamais, avant de se précipiter vers la cuisine. Elle saisit la bouteille de vodka dans le congélateur et en but une gorgée. Ce qui venait de se passer était sans précédent pour elle. Tellement de gens mettaient en doute la véracité de ses interventions, tant de sceptiques dénigraient son travail… elle se sentait plus imposteur que jamais.

Elle téléphona à son amie Louise pour lui raconter sa mésaventure, et cette dernière lui conseilla de porter plainte à la police.

— Je leur dis quoi, aux policiers, Lou ?

— *La vérité !*

— Ils vont me prendre pour une folle. J’ai même pas le nom du gars !

— *T’as eu peur, c’est ben suffisant pour le rapporter.*

— Je vais décompresser un peu et ça va bien aller.

McKee n’était pas de cet avis.

— *Faut pas laisser faire ça. Y a du monde qui se croit tout permis.*

— Il reviendra pas.
Mais Morgane se trompait.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Mirabel, 26 juin 2019

Sylvain

Pierre venait de lui donner le coup de grâce par téléphone. Sylvain regardait l’orée de la forêt au fond de sa cour, par la fenêtre.

— Pourquoi t’as attendu un mois avant de me le dire ?

— *J’attendais que t’appelles. Si t’appelles pas, c’est que tu y penses pas, je me dis.*

Un moment de silence passa.

— *T’es encore là* ? demanda Pierre.

— Oui.

— *Arrête de prendre ça plus grave que ce que c’est,* sermonna le beau-père. *Elle est beaucoup mieux là-bas qu’ici.*

— Elle serait beaucoup mieux au Ciel avec son premier mari, lâcha Comptois.

C’était une réplique spontanée et méchante.

— Je m’excuse, se ravisa aussitôt Sylvain.

— *Je comprends pas pourquoi tu m’en veux à ce point-là. J’ai fait de mon mieux avec toi, garçon. Tu vas peut-être avoir les idées plus claires quand t’auras mon âge. Tu viens pas la voir avec moi* ?

— Non.

— *Elle serait contente.*

— Elle se rendra même pas compte que je suis là, Pierre.

En réalité, Sylvain avait une peur bleue de croiser le regard de sa mère. Moins il la voyait, plus elle oublierait. Enfin, c'était sa façon de justifier le fait qu'il n'allait plus la voir.

— *Comme tu veux, accepta le vieil homme. J'ai pas besoin de toi, de toute façon. Tu veux savoir où elle est* ?

— C'est pas nécessaire, j'irai pas.

— *C'est pas trop loin de chez nous. Je pourrai la voir régulièrement.*

— Tant mieux. Moi, je serai jamais capable de faire ça. C'est pas humain. Si je la revois…

— *Si tu la revois quoi* ?

Mais Sylvain ne compléta pas sa phrase.

— Rien.

— *T'es dangereux.*

— Je serais curieux de savoir lequel de nous deux a le moins de cœur, Pierre.

— *Bon, ça suffit. J'ai plus rien à te dire.*

— Moi non plus.

Comptois mit fin à la conversation et donna un coup de poing sur le cadre de la fenêtre.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Brossard, 21 août 2019

La dernière question de Sylvain résonnait encore dans la salle de bain. Incapable de savoir quoi faire, Andersen hocha la tête. Sylvain avança son corps sur la toilette et posa ses coudes sur ses cuisses. L’arme pointait en direction du lavabo.

— Si vous aviez à mourir, doc, de façon volontaire, ce serait de quelle manière ? Répondez pas tout de suite ! Prenez le temps. Le congrès est demain, l’horaire est de notre côté. M’as aller m’asseoir sur le lit. Je veux voir vos pieds, c’est compris ? Faque avancez-vous un peu jusqu’ici, OK ?

Le neurologue essaya de marmonner quelque chose, mais Sylvain tendit le bras.

— J’ai dit : répondez pas tout de suite, doc.

Andersen eut la présence d’esprit d’obéir. Sly se leva et sortit de la salle de bain. Il attrapa la bouteille de vin sur le lit et dévissa le bouchon.

— Woodbridge ? lança-t-il. Bon choix ! J’aime la Californie, moi aussi. Et les bouteilles qui s’ouvrent facilement.

Il se rendit au meuble près du téléviseur et prit les deux verres qui s’y trouvaient. Il versa quelques onces de vin dans chacun et retourna à la salle de bain.

— Tenez. Ça serait plate de pas y goûter. Ça va vous aider à penser.

— Vous militez pour l’euthanasie, c’est ça ? demanda Andersen. Vous voulez me punir parce que je n’ai pas voulu faire ce que vous vouliez ?

J'aurais même pu vous dénoncer à la police pour une demande comme celle-là.

— Et pourquoi vous l'avez pas fait ?

Andersen garda encore le silence.

— M'as vous le dire, moi, pourquoi. Parce que des demandes comme celle-là, vous en recevez des dizaines. Pis c'est pas des meurtriers, c'est juste du monde normal qui veulent pas voir leurs proches souffrir. Si vous aviez à balancer tous ces gens-là aux policiers, vous auriez l'air d'un gros con. Vous le savez, au fond de vous, qu'il y a personne de mal intentionné là-dedans.

— Je me suis peut-être trompé.

Sylvain retint un éclat de rire.

— Vous voulez vraiment parler de ça ? Pas tout de suite. Je veux avoir votre réponse avant, doc. Ça me dérange pas de jaser, mais faut pas que ça vous empêche de réfléchir.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir.

— Ah non ?

— Non.

— Crime, m'as me rasseoir.

Sly referma la porte et reprit sa place sur le siège de toilette. Il porta un toast imaginaire, but une gorgée et déposa son verre sur le petit comptoir du meuble-lavabo à sa gauche.

— Dites-moi ça, doc. Comment ?

— Une balle.

Sylvain éclata de rire.

— Ça doit vous faire drôle de me dire ça ! rétorqua-t-il en agitant l'arme.

— …

— Non mais sérieux, pourquoi ? Pourquoi une balle ?

Le ravisseur attendait. Andersen haussa les épaules.

— C'est rapide… efficace, répondit-il finalement.

— Et… Allez, dites-le…

— Sans souffrance.

— Voiiiiiilà ! Sans souffrance !

Les deux hommes se toisèrent pendant quelques instants.

— Je savais que vous alliez dire ça, lança Andersen.

— Hey, on discute, c'est tout.

— Avez-vous pris de la drogue ?

— C'est très drôle que vous me demandiez ça ! J'ai disjoncté, doc. J'ai atteint la limite. Et là, je viens de traverser la ligne.

Il reprit la coupe de vin et porta un deuxième toast :

— Sylvain Comptois, criminel aux bonnes intentions.

— Je suis désolé que votre mère soit morte, Sylvain. Vous voulez prendre une banderole et monter sur le pont Jacques-Cartier ? Faire la première page du journal et raconter qu'elle aurait dû partir plus tôt ? Ça va changer quoi ? La vérité, c'est que presque personne ne sait comment ça se passe vraiment, quand quelqu'un va mourir. Mais moi, je le sais !

James Andersen était médecin généraliste depuis l'âge de 27 ans. Il avait fini son internat au CHUM et avait pratiqué pendant cinq ans en médecine familiale, avant de se spécialiser en neurologie gériatrique. Depuis ce temps, il avait accompagné des centaines, voire des milliers de patients dans le dernier droit de leur vie. Vénéré par ses pairs et loquace de nature, il était devenu une référence dans le domaine médical avant ses 40 ans. Il avait milité activement contre le droit à l'euthanasie volontaire et fait du lobbyisme pour empêcher l'adoption de lois contraires à ses convictions. Pour lui, la nature faisait foi de tout et une interférence humaine était aussi grave qu'un meurtre, rien de moins.

— On s'en fout de ce qui se passe quand on meurt, doc. C'est ce qui se passe *avant* qui est important. Et vous êtes pas étranger à ça, regardez-vous ! Première réaction : « Je ne veux pas avoir mal. Vite et sans souffrance. » C'est tout simple. Les gens veulent pas souffrir. Qu'il y ait Jésus, Satan ou votre ancienne belle-mère de l'autre côté, on veut les rencontrer sans avoir mal, me semble que c'est pas compliqué ? Voir que ça change quelque chose de se déchirer les tripes avant de finir sa vie ou bien de se rendre au point où on reconnaît plus ses propres enfants… Faut se prendre pour un autre en sacrament pour dire au monde comment faire pour

mourir, si vous voulez mon avis. Vous pissez dans vos shorts pis vous êtes même pas encore incontinent… imaginez dans quelques années.

— C'est un mauvais exemple, et vous le savez, rétorqua Andersen. Les malades ne peuvent pas toujours s'exprimer, ça ouvre la porte à des erreurs, à des meurtres !

— Des meurtres ? Ouf. Vous y allez fort.

Sylvain dévissa et revissa le silencieux de son arme sous l'œil attentif du médecin, toujours assis par terre, adossé au mur blanc crème qui jouxtait le bain. Sly prit une gorgée de vin.

— Je suis pas d'accord avec vous, doc. Moi, j'avais promis à ma mère. Promis de pas la laisser souffrir, dépérir. Vous saviez que son frère, avant de mourir, a passé une dizaine de jours à l'agonie ? Personne le libérait ! Oh, c'est vrai, il pouvait pas s'exprimer ! On l'aurait fait pour un chien, doc. Et les chiens peuvent pas parler. Pourquoi vous pensez que la clause de non-acharnement médical existe dans les testaments ? C'est pour qu'on puisse s'exprimer *avant* de plus être capable de le faire. Comme vous, présentement. À part les rares cas où la personne a jamais pu le faire de sa vie, parce que c'est un jeune enfant ou un handicapé de naissance, pas mal tout le monde peut donner son avis à ce sujet-là. Moi, je suis jeune, et je vous le dis aujourd'hui : pas question de me *ploguer* des tubes partout pis d'attendre que les mon'oncles que je connais même pas puissent descendre de Val-d'Or pour me voir peser soixante-quinze livres avec la face toute jaune. *Fuck off !* On me *déplogue*, pis c'est toute.

— Et s'il y a possibilité de vous sauver ? Vous seriez mort pour rien, Sylvain !

— Ha ha, arrêtez ça, doc. Vous le savez, quand c'est fini. Sortez-moi pas les histoires d'une sur un million où la femme émerge du coma après vingt ans et retrouve sa vie normale… c'est de la *bullshit* ! La médecine est rendue assez avancée pour que les chances soient bonnes de pas se tromper. Et là, on parle d'un humain qui sait même plus quand se lever, quand manger ou à qui il parle. C'est le moment de partir, dans ce temps-là.

— Aucun humain ne devrait avoir le droit de prendre cette décision-là pour un autre, déclara Andersen.

— Je suis d’accord. Ma mère l’avait prise, sa décision. Et c’est pour ça que moi, je la prends aujourd’hui, pendant que j’en suis capable.

Andersen écarquilla les yeux et vida son verre de vin d’une traite.

— Maintenant que nous avons échangé nos opinions, vous voulez quoi ? demanda le neurologue.

— Moi ? J’ai vraiment besoin de parler à ma mère. Mais je pense qu’elle est tellement fâchée contre moi et contre vous que c’est impossible. Vous êtes un obstacle. Donc, je suis ici pour respecter votre choix, doc.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 6 juillet 2019

Morgane

L’histoire aurait pu en rester là : Morgane en fut quitte pour une bonne frousse et le sentiment immonde d’avoir joué les charlatans. Seulement si l’homme qui s’était introduit chez elle sans invitation n’avait pas téléphoné de nouveau deux semaines plus tard. Or, c’était un samedi et Morgane n’était pas à son appartement. Elle ne savait pas s’il se trouvait, comme la fois précédente, au seuil de la porte d’entrée.

— Je ne suis pas chez moi et je ne peux pas vous aider, avait-elle répondu avant de raccrocher, sans plus d’explications.

Et, suivant les conseils de McKee, elle avait appelé la police. Elle avait raconté tant bien que mal ce qui lui était arrivé, mais les mots ne réussissaient pas à exprimer correctement la situation. Les questions de la femme au bout de la ligne étaient générales, trop vagues pour que Morgane puisse souligner l’attitude agressive que l’homme avait adoptée quand elle avait menacé d’appeler la police, chez elle, ou encore quand il avait crié. Trop de jours s’étaient écoulés et, pis encore, au moment où on lui avait demandé la nature de son travail, Morgane aurait pu jurer qu’elle avait entendu son interlocutrice soupirer. Elle laissa un numéro pour qu’on la rejoigne au besoin, même si elle sentait que ce qu’elle venait de faire ne servirait à rien.

Un coup de fil à Louise pour lui raconter était demeuré sans réponse.

Morgane avait prolongé sa présence au centre commercial et s'était ensuite rendue chez elle, inquiète de trouver quelqu'un qui faisait le pied de grue devant la porte principale de l'immeuble à appartements. Ses appréhensions s'envolèrent à la vue d'un véhicule de police stationné dans la rue face à son logement. Au moins, son appel n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Elle se gara dans l'espace réservé à l'arrière et contourna l'édifice dans l'intention de faire un signe à l'agent. Peut-être pourrait-elle lui expliquer un peu plus comment elle se sentait ? Elle se pencha vers la portière du côté passager et y cogna doucement. La vitre descendit et le policier lança :

— Maintenant que vous êtes de retour, je pourrai parler à Élizabeth.

• • •

Morgane avait eu besoin de quelques instants pour que son cerveau assimile correctement l'information. Le temps qu'elle comprenne ce qui se passait, l'agent était sorti de son véhicule et se dirigeait vers la porte d'entrée de l'immeuble à logements.

Un policier.

L'homme qui était entré chez elle et lui avait foutu une peur bleue était dans la police. Voilà pourquoi il n'avait pas eu peur quand elle avait menacé de l'appeler.

— Vous venez ? l'interpella-t-il. J'ai du travail.

Savait-il qu'elle avait contacté le 911 ? Il n'en avait pas fait mention. D'ailleurs, comment pourrait-il être au courant, à moins d'être celui qui avait été mandaté sur les lieux pour constater la plainte ? Non, la coïncidence était quasi impossible. Il était là parce qu'il savait qu'elle allait revenir tôt ou tard, et ça, c'était possible.

— Je… c'est samedi, répliqua Morgane, en marchant malgré tout vers chez elle.

— Et quoi ? Les morts parlent pas les fins de semaine ? Allez, arrêtez de trouver des excuses.

Il n’y avait pas d’issue. La médium réfléchissait à toute vitesse, mais les solutions ne venaient pas. Que pouvait-elle faire face à un policier ? Et si c’était lui qui traitait réellement la plainte ? Elle se retrouva deux minutes plus tard en train de déverrouiller la porte de chez elle, comme un serviteur à qui l’on dicte ce qu’il doit faire.

— Pas longtemps, d’accord ?

L’homme s’interposa physiquement devant Morgane, sans la bousculer. Il pencha la tête vers elle et dit :

— Pourquoi ? Vous avez d’autres rendez-vous ? Un samedi ? Bon, occupons-nous des morts. Les vivants sont capables d’attendre.

Et comme il l’avait fait la fois précédente, l’intrus pénétra dans la pièce de gauche et s’installa sur le divan. Morgane déposa deux sacs d’emplettes près d’elle et ferma la porte.

— C’est maintenant ! cria l’homme.

Elle sentit l’émotion monter. Elle allait pleurer.

— Je suis là, murmura-t-elle en avançant à son tour dans la salle de rencontre.

— J’avais pas fini la dernière fois ! menaça l’homme en la pointant de l’index.

Devant la réaction défensive de la médium, il précisa :

— Je vous parle pas à vous. Je parle à Babeth. Allez, connectez-vous !

C’était reparti ! Morgane prit place dans son fauteuil et essuya les paumes de ses mains en les glissant vers l’avant sur les accoudoirs. Elle ne pourrait pas se concentrer. Plus elle y pensait, plus elle paniquait. Il faudrait encore mentir, et cette perspective la rendait malade juste à y penser. Elle prit une grande respiration et ferma les yeux. Elle entendit l’homme expirer d’impatience, mais une idée lui vint au même instant.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle spontanément, les yeux toujours clos.

— Hein ?

— Il y a une dame ici qui demande qui vous êtes.

— Une dame ? Quelle dame ?

— Une femme avec les cheveux bruns, de taille moyenne, inventa Morgane. Elle croit que vous êtes un imposteur.

C’était de la comédie. La médium entendit l’homme qui replaçait ses pieds sur le plancher.

— Je suis pas un imposteur ! rétorqua-t-il. Qui parle ?

— De beaux yeux bleus, cheveux propres, lisses, imagina-t-elle encore.

— Je… hey ! Je veux parler à Babeth !

— Elle refuse.

Morgane conserva son courage et garda les yeux fermés, pendant que l’homme perdait son sang-froid. Il pouvait la frapper qu’elle ne verrait pas venir le coup, mais elle avait un objectif et savait comment l’atteindre.

— Elle ne s’adresse pas aux inconnus, ajouta-t-elle.

— Eh bien, dites-lui que c’est elle, l’inconnue !

— Elle vous demande de vous calmer. Elle ne vous reconnaît pas, c’est tout. Elle dit que vous êtes habillé différemment.

C’était maintenant une improvisation totale.

— Je suis sur la job ! beugla le policier.

— Elle veut vérifier…

Morgane porta une main à sa tête pour faire dramatique.

— … si vous êtes bien celui qu’elle croit.

— Ah oui ? Eh bien, je suis prêt !

— Votre date de naissance.

— Le 27 mai !

— Votre nom de baptistaire complet, incluant celui du milieu. Et n’essayez pas de m’avoir ! joua la médium avec un geste exagéré.

— Ah ! C’est Geoffroy Joseph Pagé !

Bingo. Morgane avait son nom.

— Elle vous demande de patienter un instant.

— Puis ? C’est ça, hein ? Tu t’es fait avoir ! Maintenant c’est à mon tour, t’es qui, toi ?

Il fallait éviter de créer trop de chemins différents. La démarche finirait en un labyrinthe dans lequel Morgane pouvait se contredire et révéler la supercherie. Elle leva les deux paumes en affichant un air surpris.

— Quoi, quoi ? questionna Geoffroy.

— Attendez.

Au bout de dix secondes, elle révéla :

— Élizabeth est ici. Elle est contente de vous voir.

Le visage de Geoffroy s'illumina.

— Moi aussi ! Moi aussi, je suis content. Babeth ! Je voulais te dire qu'on va faire une enquête, on laissera pas les choses comme ça.

Morgane fronça les sourcils sans s'en rendre compte.

— Une enquête ? répéta-t-elle avant d'ajouter : Élizabeth semble surprise.

— Je sais, mon amour, je sais. Mais on va trouver, OK ? Est-ce que tu vas bien, où tu es ?

— Oui, inventa Morgane. Je suis dans un endroit sécuritaire et serein.

La curiosité de la médium ne cessait de grandir. Quelle était la raison véritable de la présence de cet homme ? Pourquoi Élizabeth était-elle morte ? Chose certaine, personne ne se manifestait à l'heure actuelle. La tension n'était supportable qu'avec la dépense d'une énergie considérable, et Morgane supposa qu'elle n'en avait simplement plus pour accueillir quiconque.

— Elle demande comment tu vas.

Parler au client de façon familière, c'est ce qu'elle faisait quand la conversation devenait de plus en plus personnelle. La dernière étape était une personnification quasi entière de la personne décédée, c'était le summum. En ce moment, c'était de la frime.

— Je vais bien, mon amour, je vais bien.

— Qui mènera l'enquête ?

— Hein ? Eh bien… je, ça va être des collègues à moi, chérie. Mais d'un autre département, tu sais comment ça fonctionne…

Pagé sourcilla, et Morgane décida que c'en était assez pour aujourd'hui.

— Elle dit qu'elle doit maintenant partir.

— Hein ? Déjà ? C'était qui, la femme qui était là avant toi ? Babeth !

La médium ouvrit les yeux et fit la moue.

— Je suis désolée, elle n'est plus là. Mais elle a l'air heureuse.

— Comment vous faites ? demanda Pagé. Pour leur parler ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je n’ai jamais su, en fait. Ça vient tout seul. C’est un don.

— Depuis toujours ?

— Oui. Mais quand j’étais jeune, je ne comprenais pas.

Elle tremblait de peur. Elle contrôlait la situation, mais un simple détail pouvait tout faire basculer. Geoffroy semblait en mode inquisiteur, et c’était dangereux.

— Vous les voyez aussi ?

— Seulement des ombres, la plupart du temps. Mais quand ils sont près, des visages et des vêtements.

Elle disait n’importe quoi. Elle voyait parfois des personnes entières, de la tête aux pieds, mais le révéler ouvrait la porte à des questions précises dont elle n’avait pas les réponses. Et la dernière chose qu’elle souhaitait, c’était que cet homme doute d’elle.

— Babeth, vous avez vu son visage ?

Morgane approuva de la tête. Elle venait de se commettre. Elle déduisit à toute vitesse qu’Élizabeth ne devait pas ressembler à la femme qu’elle venait d’inventer pour faire cracher à Pagé son identité, sinon il aurait réagi différemment.

— Elle me semblait pâle… yeux profonds. J’ai vu un vêtement clair.

C’était suffisamment vague. Elle ne lui laissa pas le temps de répliquer et elle ajouta :

— Elle voulait vous voir et répondre à vos questions. Je n’ai jamais vécu de séance où des gens m’apparaissaient sans raison.

C’était la bonne réponse. Geoffroy baissa la garde d’un cran.

— Vous êtes sûre qu’elle est plus là ? demanda-t-il.

Elle approuva.

— Et ça arrive pas, des fois, que les gens reviennent tout de suite ?

— Non, ça n’arrive pas, mentit-elle.

— Bon. M’as revenir, déclara-t-il en se levant brusquement.

Morgane jeta un regard en direction de l’arme à la ceinture de l’agent. Malgré un air qui le rendait sans doute plus jeune que son âge véritable, tout dans cet homme était effrayant. Il avait les yeux noirs et ses gestes étaient

vifs, rien ne semblait l’arrêter. Il laissa tomber quelques billets sur la table et prit la direction de la porte.

— Monsieur Pagé, demanda Morgane.

Il se retourna vivement.

— Quoi ?

— Il faudra prendre rendez-vous la…

— J’ai pas de temps pour ça, coupa-t-il. Mais on va se revoir.

Et il sortit sans demander son reste.

• • •

Morgane courut vers le congélateur pour saisir la bouteille de vodka presque vide. Elle avala tout ce qu’elle put avant de grimacer à cause de la puissance de l’alcool dans sa bouche. Elle en reprit une autre lampée aussitôt l’effet dissipé et termina la bouteille. Elle prit un crayon et nota les mots suivants sur le calepin qui se trouvait sur la table :

Geoffroy Joseph Pagé, né le 27 mai

Elle ne voulait surtout pas oublier le nom de cet homme. Elle posa la bouteille sur la table et composa un numéro sur son cellulaire. Sa main tremblait et elle dut effacer à deux reprises les chiffres erronés qu’elle tapait sur l’écran tactile.

— *Allo* ?

— C’est Morgane.

— *Salut, ma chouette.*

— J’ai besoin d’aide, j’ai vraiment besoin d’aide, Lou.

— *Attends, je suis dans le métro, je vais bouger vers le fond. Ça se peut que le signal coupe.*

Morgane profita de la courte pause pour prendre une gorgée dans la bouteille malheureusement vide, qu’elle reposa avec force sur la table.

— *Qu’est-ce qui se passe* ? *T’as l’air toute revirée !*

— Je… j’ai un maudit problème avec un client et je sais pas quoi faire.

— *Hein* ? *Un client* ? *Le client* ?

Edwards eut le réflexe de se lever pour regarder par la fenêtre et soupira silencieusement quand elle vit que le véhicule de police avait disparu.

— Oui, celui-là. Il est revenu, Lou ! J'ai même appelé la police, tantôt !

— *Hein* ? *Calme-toi. Explique-moi tout.*

Et Morgane lui raconta.

Je l'ai vu ! Dans son auto de police ! Il a une arme ! Il me fait peur ! Ça fait deux fois qu'il vient et qu'il rentre chez moi sans rendez-vous, sans cogner ! Il… il veut une consultation, puis… il me fait peur. J'ai fait deux séances avec lui, j'étais obligée ! Il veut absolument parler à sa femme qui est morte et je fige quand il est là.

— *Il t'a touchée* ?

— Non, mais… il m'a comme menacée, encore… C'était pas direct, mais presque, et puis…

Morgane s'interrompait au milieu de ses phrases. De nouveau, il lui était difficile de s'exprimer correctement.

— *Morgane, on va rappeler la police et on va leur dire, OK* ? *C'est pas à toi de gérer ça. Police ou pas, il a pas le droit de faire ça. Il est où, là* ?

— Il vient de partir. Mais j'ai son nom !

— *Là, tu vas rester chez toi et t'ouvres pas la porte. Reçois-tu des clients aujourd'hui* ?

— O-oui, à 14 h. Dans dix minutes.

— *Et tu le connais* ? *Ou bien c'est un nouveau* ?

— C'est une femme, je l'ai vue plusieurs fois.

— *Bon. Tu la laisses entrer, mais seulement après avoir vérifié qu'elle est seule, OK* ? *Ça va te faire du bien de penser à autre chose. Et bois pas trop avant !*

Morgane regarda la bouteille vide.

— OK.

— *Donne-moi le nom du gars*, demanda encore Louise.

• • •

Après une rencontre sans histoire durant laquelle Morgane avait regardé au moins dix fois par la fenêtre, la cliente partit. Edwards ne se sentait pas à son meilleur et Louise lui téléphona.

— *Il faut que ça serve à quelque chose de travailler pour des avocats, lança cette dernière.*

— Comment ça ?

— *Ton policier, là, j'ai son adresse et des informations sur lui !*

— Mais ça me sert à quoi ?

— *Attends ! Tu sais pas quoi* ? *Sa femme est morte et puis personne a été arrêté ! Moi, je suis certaine que c'est lui qui l'a tuée ! Et c'est pour ça qu'il va te voir, il veut parler avec elle !*

Morgane frotta ses yeux avec ses doigts.

— Tu vas trop vite, Lou. Comment elle s'appelait, sa femme ?

— *Élizabeth Garcia.*

Babeth. C'était bien elle. Edwards sentit un frisson lui parcourir le corps.

— Elle est morte comment ?

— *Suicide. Dans son garage, le moteur de l'auto en fonction. Tu le sais comme moi que c'est facile de mettre ça en scène, hein* ? *Tu te souviens de l'épisode de* House of Cards ?

— Mais Lou… tu peux pas l'accuser comme ça.

— *Pourquoi il veut lui parler, hein* ? *Je te parie qu'il s'excuse !*

Morgane était bouche bée. Était-ce possible ? Elle ne savait plus quoi penser. Louise était une experte pour imaginer des conspirations incroyables, mais force était d'admettre que cette fois, son idée tenait la route.

— *S'il a tué une fois, il peut le refaire,* conclut Louise sur un ton menaçant.

En quelques minutes, Geoffroy Pagé était passé de client indésirable à meurtrier dangereux.

— *Qu'est-ce qu'elle te raconte, son ex-femme* ? demanda encore Louise.

— Je…

— *Quoi* ?

— Je la vois pas, Lou.

Un silence inconfortable s'installa.

— *Mais… tu m'as dit que tu avais eu deux séances avec…*

— Je sais ! Mais je suis trop stressée pour faire quoi que ce soit.

— *Oh ! Jésus. Et lui, il le sait pas, hein* ?

— Non. Je suis un charlatan. Je donne raison à tous les gens qui croient pas en mon travail.

Louise se permit d'échapper un rire.

— *Mais comment tu fais, dis-moi* ?

— Je… c'est pas si compliqué. Ce gars-là est nerveux et il veut tout contrôler, il me donne les réponses aux questions. J'ai juste besoin de lui confirmer ce qu'il demande…

— *J'aimerais tellement voir ça !*

— C'est pas drôle, Lou !

— *T'as raison. C'est un tueur dangereux, en plus.*

— Mais je fais quoi, maintenant ? demanda Morgane. Je peux pas appeler la police, ils vont rien faire !

— *On pourrait s'arranger pour que tu sois pas seule à son prochain rendez-vous. C'est une bonne idée* ?

— Il prend pas de rendez-vous. Il appelle quand il est rendu sur le pas de la porte et il entre sans cogner. Je peux pas garder quelqu'un chez moi en tout temps en espérant qu'il rapplique.

— *Non, tu as raison. Mais il faut qu'on te protège ! J'ai une autre idée, je passe te voir tantôt et on en parle. Verrouille ta porte !*

— Merci, Lou. T'es vraiment la meilleure.

• • •

Louise McKee était célibataire depuis que son dernier copain l'avait laissée pour un homme. Convaincue qu'elle était condamnée par les dieux à être malchanceuse à jamais en amour, elle avait décidé de supprimer ses abonnements aux sites de rencontres en ligne et de considérer le mâle dans son ensemble comme un être à multiples visages.

Incapable de faire confiance à quiconque, sauf à de rares élus gravitant autour d'elle, McKee tentait de se faire à l'idée qu'elle finirait ses jours seule et que tel était son destin. Deux nouveaux vibrateurs dernier cri, à recharge murale, commandés en ligne, s'assuraient de combler ses envies quotidiennes sans générer l'angoisse qu'elle ressentait après avoir partagé son intimité avec un homme. La vie sans compagnon lui offrait aussi le temps de consommer des séries télé. *Beaucoup* de séries, en fait. Louise était la référence à son bureau pour les suggestions à ce propos. Le reste de sa vie était partagé entre le travail et les discussions avec son amie Morgane.

Un peu après 18 h, Louise sortit de la station de métro Laurier et se dirigea vers l'ouest, sur le boulevard Saint-Joseph.

Morgane avait préparé une baguette de pain avec une terrine, le tout accompagné d'une bouteille de vin blanc. Les deux femmes portèrent un toast en se regardant dans les yeux.

— À la vérité, lança solennellement Louise.

— À la vérité, répéta Edwards avant de prendre une gorgée.

— Tu peux pas appeler la police.

— Je sais.

— Alors, tu vas le piéger.

La médium sourcilla.

— Il… il me fait peur, Lou. Je suis pas certaine.

— Attends, je t'explique. Tu dis qu'il débarque sans s'annoncer ?

— Oui. Ça fait deux fois.

— Bon, alors on va élaborer un plan. Il a confiance en toi ?

— Oui… mais c'est fragile. Je… je mens jamais, Lou ! Je suis pas à l'aise là-dedans. S'il s'en rend compte, je pourrai pas tenir longtemps. Et s'il avait rien à voir avec la mort de sa femme, hein ? Ça se peut, ça.

— Crois-moi, il viendrait pas te voir s'il était blanc comme neige. Il a quelque chose à se reprocher, et il faut trouver ce que c'est avant de porter

plainte. Tu sais peut-être pas quand il va rappliquer, mais ça t'empêche pas d'être prête. J'ai dressé une liste.

McKee déplia une feuille, à la surprise de Morgane, qui trouvait son amie bien intense tout à coup.

— Ça, c'est ce que l'on sait, indiqua Louise. Sa femme est morte, « suicidée », dit-elle en mimant des guillemets avec ses doigts, dans un garage à cause d'une intoxication au monoxyde de carbone. Son chum est policier, mais il agit comme un gros rustre pas de manières. Il veut absolument parler à sa femme, et il s'excuse. Ça, c'est le point fort. Pourquoi il s'excuse, hein ? Dis-moi ça !

— Je…

— Et toi, maintenant, coupa McKee, il faut que tu le forces à se compromettre !

— Oui, mais…

— Il faut savoir, en premier, pourquoi il tient à s'excuser. Et ça, tu dois pouvoir l'amener à s'ouvrir là-dessus assez facilement.

— Lou… laisse-moi parler !

— Quoi ?

— J'aime pas ça, jouer la comédie.

McKee soupira.

— Je sais, mais t'as pas vingt solutions, pas vrai ?

— Je pourrais lui dire la vérité. Que je vois pas sa femme, c'est tout. Pas obligée de lui dire pour les fois précédentes… mais à partir de maintenant. Non ?

— Il va péter un plomb.

— C'est moi qui aurais jamais dû commencer à mentir.

— Non, pas avec moi, Morgane Edwards. Tu te mettras pas ça sur le dos. C'est *lui*, le pas fin.

Morgane avait toute la misère du monde à ne pas se culpabiliser. Tant que cette histoire ne serait pas réglée, cette pression la suivrait au quotidien.

flashback	2019	aujourd’hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Mirabel, 23 juillet 2019

Sylvain

Depuis deux mois, Corinne habitait une résidence pour aînés non autonomes à Laval. Son fils n’y avait jamais mis les pieds, car il ne savait même pas où sa mère se trouvait, et il n’avait pas l’intention de changer la situation. Jamais il ne se convaincrait d’avoir comme dernière image d’elle celle d’une prisonnière dans un asile.

Pour la première fois depuis la journée où sa femme était entrée en résidence, Pierre téléphona à Sylvain.

— *Encore fâché contre moi* ? s’enquit le beau-père.

— C’est moins pire.

— *J’ai vu les nouvelles, à propos de ta job, dans le journal. T’es pas encore parti* ?

— Non… après-demain.

— *Vous allez vraiment marcher jusqu’à Toronto* ? *En pleines vacances de la construction* ? *Intelligent rare, ça.*

L’usine où Sylvain travaillait était en lock-out depuis longtemps. Les employés utilisaient tous les moyens de pression qu’ils jugeaient utiles pour faire débloquer l’impasse et un pèlerinage jusqu’au siège social de l’entreprise aurait lieu cette semaine. Plus de six cents kilomètres en passant par plusieurs villes.

— On marche pas tout le temps. Y a des autobus. C’est symbolique, expliqua Comptois.

— *C’est surtout con.*

— Tu penses que j’ai le choix ? Tu devrais voir comment ils sont traités, ceux qui suivent pas. Ils se font mettre de côté, pis tout le monde les menace. Ça me tente pas d’avoir à vivre ça quand l’usine va rouvrir.

— *S’ils décident pas de la fermer.*

— C’est pour ça que les gars font des moyens de pression. Tu m’appelles sûrement pas pour me parler de ça.

— *Non. Ta mère, ça s’améliore pas.*

Sylvain ravala sa salive.

— Comment ça ?

— *Elle s’est étouffée hier matin au déjeuner. Ça a pris du temps à passer, et elle est tombée deux fois de sa chaise après ça. Les préposés étaient tout près, ça aurait pu être pire.*

Comptois rageait.

— C’est pas une vie, ça ! s’exclama-t-il.

— *Tu vas pas recommencer* ? *Si t’arrêtes pas, moi, je t’appelle plus pour te donner des nouvelles.*

— Et là, comment elle va ?

— *Ça a l’air correct.*

— Sacrament… maugréa Comptois. Ça va être de même tout le temps.

— *Ils prennent soin d’elle. Tu devrais aller la voir, c’est pas aussi pire que tu le crois.*

Mais soins adaptés ou pas, rien ne pouvait convaincre Sylvain que sa mère ne souffrait pas.

• • •

3 jours plus tard

Sylvain venait de se réveiller d’une courte sieste à l’arrière d’un des autocars où les employés dormaient le soir et pouvaient se reposer quand ils

ne marchaient pas. Il regarda dehors et constata que la caravane était en plein bois. Ses collègues et lui avançaient à pas de tortue en direction de Toronto, en Ontario, en ralliant des supporteurs à leur cause. Leur histoire faisait les manchettes nationales depuis un bon moment déjà. Comptois en avait marre de cette épopée, dont l'impact avait toutes les chances d'être aussi minime que ce qu'ils avaient fait depuis le début du lock-out. Peut-être que Pierre avait raison et que toute cette manifestation était conne, après tout. Il se rendit dans la minuscule toilette du bus et sentit son téléphone vibrer.

C'était justement Pierre.

Comme d'habitude, il débuta la conversation par une question.

— *T'es où* ? *Ça griche !*

— Je sais pas, au milieu de nulle part. Pourquoi ?

— *Ta mère est partie en ambulance. Elle est aux soins intensifs.*

— Hein ?

— *Je suis à l'hôpital, mais je peux pas la voir.*

Malgré une connexion difficile, Sylvain sentait bien que le pauvre Pierre n'en menait pas large.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Elle s'est encore étouffée, mais là, c'était pire. À la résidence, ils ont pas pris de chances. Et puis… elle est en insuffisance respiratoire. Est-ce que tu peux venir* ?

Comptois sentit sa respiration accélérer. Il tassa le petit rideau qui masquait la vue de la fenêtre de la toilette et ne vit encore que des arbres. Il n'avait pas accès à un transport immédiat, hormis des roulottes motorisées occupées par des employés de l'usine, quelque part derrière la file de marcheurs.

— Je vais essayer de trouver quelque chose. Elle est où ?

— *À l'hôpital de la Cité-de-la-Santé, à Laval.*

— Je vais trouver. Tu me donnes des nouvelles si tu en as, OK ?

— *Oui, oui.*

Sylvain termina l'appel. En moins d'une minute, il était dehors et courait en direction du responsable syndical, qui ouvrait la marche.

— Tim, Tim ! J’ai besoin de toi !

Ce dernier se retourna, étonné.

— J’ai une urgence, il faut que je retourne à Montréal.

— Tout de suite ? Écoute, Sly, on est pas mal loin, là.

— Ma mère vient d’être admise aux soins intensifs, Tim. Je blague pas.

L’homme resta bouche bée un court instant et comprit le sérieux de la situation.

— OK. Suis-moi.

À la suite de la demande de Tim, le propriétaire d’une des roulottes accepta de conduire Sylvain jusqu’à la ville la plus proche, d’où il pourrait louer une voiture et se rendre au chevet de sa mère. Le trajet jusqu’à la ville de Cardinal, près de la frontière américaine, ne durerait que quelques minutes, mais Sylvain avait l’impression que le temps s’était arrêté. Il regardait sur son téléphone les barres du signal, qui apparaissaient et disparaissaient, lui faisant craindre qu’un appel de Pierre se perdrait dans le néant. Heureusement, à l’approche de la petite ville, le signal devint fort et constant.

À peine arrivé sur la rue principale qui longeait la rive, Sylvain reçut l’appel qu’il redoutait le plus au monde.

— *C’est… c’est fini,* annonça Pierre, sans pouvoir retenir ses sanglots.

Sylvain fit un geste de la main et le conducteur arrêta le véhicule sur le bord de la route.

— Ma mère vient de mourir, murmura Comptois.

— Je suis vraiment désolé, compatit son collègue.

— Merci…

Pendant un instant, Comptois oublia ses doléances envers Pierre et eut pitié du vieil homme. Il avait vraiment aimé sa Corinne : c’était un bon mari, bien meilleur que Georges Comptois ne l’avait été auparavant.

— Est-ce qu’il y a quelqu’un avec toi, Pierre ?

— *Non. Les docteurs, mais ils ont autre chose à faire. C’est un choc, même si je sais qu’elle est sûrement mieux là où elle est maintenant.*

— Est-ce que… elle a souffert ?

— Le médecin m'a dit qu'elle est partie tout doucement. Elle est tombée en insuffisance respiratoire et elle a pas été capable de reprendre le dessus.

— Écoute, je vais essayer de me louer une voiture et de me rendre à Montréal. Je sais pas si y a ça ici, ça a pas l'air bien gros comme endroit. As-tu quelqu'un qui peut aller te rejoindre pour ce soir ?

— Oui. J'ai les gars du club social qui vont être là pour moi. Je serai pas tout seul. Reviens quand tu peux, y a moins d'urgence, j'imagine.

Sylvain soupira et se frotta les yeux.

— Ouais. Bon. Je t'appelle quand j'arrive.

— Ça va aller, toi ?

— Oui, oui. Je sais qu'on était pas d'accord là-dessus, mais je suis presque soulagé qu'elle souffre plus. J'espère juste qu'elle m'en voudra pas trop.

— Ta mère t'aimait, Sylvain. Elle t'en a jamais voulu pour rien du tout, enlève-toi ça de la tête.

Comptois garda le silence. Aussi gentil soit-il, Pierre ne comprendrait jamais la signification de ce que Corinne avait demandé à son fils.

• • •

Il n'y avait pas de centre de location de voiture à Cardinal. Le plus proche se trouvait à Brockville, plus loin sur la route 401. Sylvain appela et on lui promit un véhicule pour le lendemain matin. De toute façon, l'après-midi tirait à sa fin et Corinne était déjà partie.

— Je te conduirai à Brockville à l'heure que tu veux, Sly, lui avait promis son collègue.

Épuisé autant physiquement que mentalement, Sylvain retourna à la marche syndicale. La triste nouvelle se répandit rapidement parmi le groupe. Comptois se retira dans l'autocar, seul. Personne n'osait déranger son deuil. Assis à l'arrière, il ne se sentait pas bien du tout. Sa mère était partie. Jamais il ne pourrait s'expliquer. *Lui* expliquer. Il était trop émotif pour réaliser que de toute façon, Corinne n'avait plus les capacités mentales pour comprendre quoi que ce soit. Comptois l'imaginait sans peine faire le

trajet entre sa chambre et un petit salon, regardant jour après jour les mêmes émissions de télé auxquelles elle ne comprenait plus rien. Elle était morte étouffée, bourrée de médicaments qui la rendaient faible et docile, exactement comme on aime les patients dans les asiles. Sylvain emprunta une bouteille de vin rouge à un des gars de l'usine et la but tranquillement. Un par un, les marcheurs entraient dans les bus ou dans les roulottes pour retrouver leur lit de fortune. On lui faisait des signes de tête discrets, des condoléances silencieuses, qui le faisaient se sentir moins seul. Il n'avait pas d'amis proches parmi les employés de l'usine, seulement des connaissances avec qui il partageait des demi-journées ; mais il les appréciait.

Très tard, il finit par s'endormir.

Sylvain prit possession de sa voiture vers midi le lendemain. Il fit le trajet en direction de Montréal et arriva en fin d'après-midi dans la métropole. Un appel à Pierre demeura sans réponse, il décida donc de se rendre chez lui, sur la rive nord, dans la municipalité de Mirabel. Ce n'est que vers 19 h ce soir-là que son beau-père lui téléphona.

— *T'es où* ? demanda Pierre.

— Je suis chez moi, j'arrivais pas à te joindre.

— *Ouais, je suis désolé, j'ai vu que j'avais manqué ton appel. Comment tu t'en sors* ?

— Ça va… j'ai bien dormi. Et toi ?

— *Fatigué. Tu veux passer* ? *On a des choses à régler.*

Comptois reprit la route et profita de l'absence de trafic sur l'autoroute 15 sud pour atteindre l'île Jésus en peu de temps. Une fois à l'appartement, Pierre lui ouvrit avant même qu'il ne cogne à la porte. Les deux hommes auraient pu se prendre dans leurs bras, mais c'est plutôt une poignée de mains qui fit office de retrouvailles.

— Entre.

Comptois fut extrêmement surpris de voir un autre homme dans la pièce.

— Je te présente Ti-Jean, dit Pierre. Il est dans le club avec moi, le mercredi matin.

C'était un homme plus jeune que son beau-père, remarqua Comptois. Costaud et le visage sans expression, Jean fit un signe de tête auquel Sylvain ne répondit pas.

— C'est lui qui m'a tenu compagnie hier soir, expliqua Pierre.

— Merci, répondit Comptois sans artifice.

Qu'est-ce que cet homme faisait là ? L'ambiance n'était pas normale. Pierre ferma la porte et posa une main sur l'épaule de son beau-fils.

— Assis-toi, je t'en prie.

Comptois était sur le qui-vive. Il balaya le salon du regard et aperçut l'urne funéraire sur la petite table centrale.

Avant même qu'il ne puisse saisir Pierre par le cou, Jean se jeta sur lui et lui immobilisa les deux bras derrière le dos.

— T'as fait incinérer ma mère ! Je vais te tuer ! hurla Comptois.

Incapable de faire autre chose que de se débattre en vain, Sylvain cracha vers son beau-père.

— T'es un hostie de salaud ! Ça fait même pas 24 heures qu'elle est morte ! Comment t'as fait pour faire ça ?

— J'étais prêt, mon cher. Et je savais que t'allais réagir de même, ajouta Pierre. Pourquoi tu penses que Ti-Jean est ici ? Je l'avais prévenu que mon beau-fils était fou. Il fallait faire ça vite.

Comptois fulminait. Plus il forçait, plus l'étreinte se resserrait. Il sentait que ses épaules étaient sur le point de se disloquer, il ne pourrait pas avoir le dessus dans cet échange physique.

— Arrête, tu vas me péter les clavicules !

— Calme-toi et je te lâche, répondit Jean.

Sylvain cessa de forcer et tranquillement, il put ramener ses bras en avant.

— Si tu fais le con, je te couche par terre et on appelle la police, menaça Jean.

— Je me suis pas trompé, ajouta Pierre. J'ai décidé de faire incinérer Corinne le plus vite possible, avant que tu sois là, et j'ai bien fait ! Regarde-

toi !

Comptois n’avait d’autre choix que d’obtempérer. Il lâcha un juron. Pierre ouvrit un dossier et en sortit une grande feuille.

— Tu sais ce que c’est ? C’est le testament de ta mère, mon gars. Et si tu sais lire, là, c’est inscrit : « Disposition du corps – Je demande à ce que mon corps soit incinéré et placé dans une urne auprès des cendres de mon mari Pierre Cliche. » Arrête de jouer les héros et d’inventer des conspirations qui existent pas, Sylvain ! Ta mère savait ce qu’elle voulait, et elle a pris la peine de le faire notarier de façon légale en plus. C’est moi, le liquidateur testamentaire, et j’ai l’appui de la loi pour agir.

— Et celui de ton ami Jean, apparemment, poussa Comptois.

— Je savais que t’allais te fâcher, je me suis préparé en conséquence. Si t’étais normal et compréhensif, ça se passerait autrement. Toi qui disais qu’elle souffrait le martyre, tu devrais être content pour elle.

— Je suis content pour elle, Pierre. Mais toi, je te déteste !

— T’as le droit. Si tu lèves un doigt vers moi ou que tu me menaces, je porte plainte. Moi, je veux plus te revoir, nos routes se séparent ici. Tu vas recevoir les papiers pour l’héritage, t’auras juste à les signer. Je suis bien désolé que ça se termine comme ça.

— Moi aussi, rétorqua Sylvain en jetant un regard vers Jean. J’ai pas dit mon dernier mot.

— Tu diras tous les mots que tu veux, en autant que ça soit pas à moi. Tiens, c’est pour toi.

Pierre tendit une petite boîte recouverte de feutre bleu.

— C’est quoi, ça ?

— Un reliquaire. Une partie des cendres de ta mère. C’est pour que tu la gardes chez toi. L’urne s’en va au columbarium.

Comptois accepta rudement le présent des mains de son beau-père. Il pointa silencieusement les deux hommes de son index avant de sortir.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 30 juillet 2019

Morgane - Sylvain

L'homme qui se présenta devant Morgane Edwards n'était pas le même que celui qu'elle avait vu auparavant. Il avait la tête basse et semblait nerveux. Il la salua d'une voix faible.

— Voulez-vous une tasse de thé, Sylvain ?

— Je sais pas, je bois pas vraiment ça.

— Vous y avez déjà goûté ?

— Goûté… non, non.

— Alors, laissez-moi vous faire essayer quelque chose, vous me direz si vous aimez.

— Hum-hum, accepta-t-il sans conviction.

— Allez m'attendre dans la salle, je viens vous rejoindre.

Comptois se dirigea vers la gauche pendant que Morgane passait par la cuisine. Elle revint avec deux tasses de thé, qu'elle posa sur la table devant lui. Il retira une casquette et souffla dans ses mains.

— Vous avez froid ?

Il faisait très chaud. Ç'aurait été invraisemblable que quelqu'un gèle en ce moment.

— Un peu, avoua Comptois en prenant une petite gorgée du thé.

— Alors ?

— C'est bon, dit-il. Je… je vais pas très bien.

C’était assez évident. Morgane prit sa boisson et s’installa confortablement dans son fauteuil.

— Que puis-je faire pour vous ?

— C’est à cause de ma mère.

Alors qu’elle lui indiquait qu’il pouvait poursuivre, il annonça la nouvelle.

— Elle est morte.

Morgane cessa de bouger pendant un court instant et déposa sa tasse.

— Je suis vraiment désolée, Sylvain.

— Oui… merci. Je… j’ai peur qu’elle soit fâchée contre moi. Tout m’a échappé.

Ce n’était pas la première fois qu’il s’ouvrait sur le sujet, mais cet aveu semblait plus sincère que les précédents. « Cet homme est terrorisé », songea Morgane.

— Pourquoi vous en voudrait-elle ? Je veux dire, ne me cachez rien.

— Est-ce que vous la voyez ?

— En ce moment ? Non, non, répondit-elle en souriant. Je ne fais que discuter avec vous présentement.

— J’ai besoin de lui parler. C’est comme une pensée malade que j’ai en dedans de moi, pis que je peux pas enlever, vous comprenez ? J’y pense le jour, j’en rêve la nuit…

— Qu’aimeriez-vous lui dire ?

Il se mit à pleurer sans retenue.

— Que je suis désolé ! J’ai essayé, mais j’ai pas été capable de les empêcher… je savais pas quoi faire ! Le docteur, le docteur, il a pas compris, pis Pierre non plus ! Moi, je savais qu’elle voulait être enterrée !

— Enterrée ?

Sylvain sortit de sa poche le reliquaire et le posa sur la table, entre eux.

— Ça, c’est presque tout ce qui reste de ma mère. Des cendres ! Parce que mon beau-père a profité du fait que j’étais pas là pour la brûler !

Morgane commençait à y perdre son latin.

— Calmez-vous, je vous en prie. Votre mère vous aime énormément, j’en suis certaine.

— Alors qu’elle me le dise, j’ai besoin de le savoir pour vrai !

— Si vous le voulez, nous pouvons essayer.

— Oui…

Morgane reprit une gorgée de thé et se concentra. Elle ferma les yeux et entreprit de saisir tout ce qui se dévoilait à elle. Pour la troisième fois en autant de visites de son fils, c’est le père qui se présenta en premier. Il était à sa gauche, flottant quelque part au-dessus du mur de briques, et levait une main imposante. Morgane eut l’impression qu’il essayait de dire quelque chose. Elle observait ses lèvres, mais les mots n’apparaissaient pas, comme si le discours s’embrouillait. Elle fit sans doute une série d’expressions faciales, car Sylvain l’interrogea :

— Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ?

Elle fit un geste pour lui signifier de patienter. Georges Comptois n’était pas content. C’était la seule et unique chose qu’elle décryptait pour le moment. Était-ce à cause de son fils ? Impossible de savoir. Elle se repositionna et inspira profondément. La première suite de mots ne fit maintenant aucun doute : « Ne fais pas ça. » Elle le répéta tout haut.

— Faire quoi ? s’enquit Sylvain. Je fais rien ! J’ai rien dit !

— Il dit… il dit de ne pas faire ça. Votre père, Georges, il vous le demande.

Comptois expira et s’essuya les yeux.

— J’ai rien fait, p’pa ! Tu penses encore que je suis coupable de quelque chose ? T’as toujours fait ça ! Où est m’man ? Je veux parler à m’man ! Hostie, je demande à mon père mort pour parler à ma mère morte. M’as virer mongol !

— Sylvain, restez calme, je vous en prie. Il y a…

— Il y a quoi ?

— Une femme.

— Hein ? C’est Corinne, ma mère !

Mais la femme près de Morgane n’avait rien d’une dame âgée. Elle était plutôt jeune et sortie directement d’une autre époque.

— Non… murmura la médium. Je ne crois pas que ce soit votre mère. Elle parle d’une partie de baseball…

Comptois recula son corps instinctivement.

— De baseball ? Quelle partie de baseball ?

— Avez-vous déjà joué au baseball ? questionna Morgane.

— Mais… oui, j’étais vraiment jeune et je… c’est qui, la femme ?

Morgane hésita un bon moment avant de répondre :

— Elle a un handicap. Est-ce que ça vous parle ?

— Je… où est ma mère ?

Edwards leva encore une fois la main, doucement, pour ralentir les élans de son client.

— Elle a de la difficulté à marcher. Elle boite.

Sylvain se prenait la tête à deux mains et balançait son corps d’avant en arrière.

— C’est pas elle que je veux voir ! Dites-lui de partir !

Morgane ouvrit les yeux et envoya un regard paisible.

— Je ne suis pas capable de faire ça, Sylvain. Les gens viennent à moi, pas le contraire.

— Mais… pourquoi ma mère veut pas venir ? Elle est fâchée ! Je le savais ! C’est à cause du docteur ! C’est sa faute à lui !

— Non, pas nécessairement. L’esprit a besoin de temps, que le corps soit vivant ou mort. Les choses se règlent dans un ordre précis, c’est la vraie nature du destin. On ne peut pas tricher dans ce jeu-là.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Que si des gens viennent vous voir, ils ont une bonne raison.

— J’ai pas envie…

Il agissait comme un enfant à qui l’on imposait quelque chose. Morgane rencontrait les humains dans tous leurs états : elle avait un point de vue unique et privilégié. Devant elle, un homme habituellement fonceur et volubile, aujourd’hui replié sur lui et incapable de saisir l’importance de ce qu’il vivait. Edwards aurait pu le détruire avec une simple parole. Mais elle appréciait la vulnérabilité et la voyait comme un portail efficace entre le monde des vivants et celui des morts.

— Sylvain.

Il leva les yeux vers elle.

— Vous êtes en sécurité. Personne ne vous fera de mal. Chaque rencontre qui a lieu dans cette pièce est positive et place la réalité au premier plan.

— Ha ha… répliqua-t-il d'une voix faible.

— La réalité n'est pas toujours celle que l'on souhaite ni celle dans laquelle on vit, Sylvain. Sans vouloir vous brusquer, j'aimerais ajouter que tout l'univers vous pousse vers elle. Y compris votre présence ici.

— Je suis ici pour parler à ma mère, murmura-t-il.

— Ça viendra.

Il inspira et passa une main dans son cou pour éponger la sueur. Son corps réagissait comme s'il faisait de la fièvre.

— La fille qui boite… commença-t-il.

— Hum-hum ?

— Qu'est-ce qu'elle me veut ?

Morgane ferma les yeux et sourit.

— Elle vous pardonne. Elle est heureuse et aimerait vous faire savoir qu'elle ne vous en veut pas. L'incident fait partie de son cheminement à elle. À ce propos, elle vous remercie.

Sylvain leva les paumes en l'air, désarçonné par cet aveu inattendu.

— Me remercie ? Je lui ai cassé les jambes ! Elle a vécu en fauteuil roulant pendant la moitié de son adolescence ! C'est la seule fois de ma vie que j'ai réussi à frapper quelque chose avec un bâton de baseball… Elle est… elle est morte ?

Morgane hocha la tête.

— À cause de moi ?

— Non. Plus tard.

— Elle entend ce que je dis ?

Edwards approuva de nouveau.

Je… j'ai voulu protéger une autre personne. Je pensais pas que mon geste entraînerait des conséquences comme celles-là. Je savais pas quoi faire, l'autre fille avait peur, pis moi, je l'aimais. J'étais tellement jeune… J'ai pas réfléchi. On a déménagé, mais j'ai quand même su pour le fauteuil

roulant. J’y ai pensé toute ma vie. Je suis vraiment désolé. Je suis pas désolé d’avoir défendu la fille, je le suis pour ce que ça t’a fait à toi.

Il venait de se mettre en phase. Il discutait directement avec les gens autour de Morgane, qui s’en réjouissait.

— *Je te pardonne*, répéta Edwards. *Je sais que l’intention n’était pas aussi grave que le résultat.*

— Ouain… ça a *scrapé* ta vie.

— *Et la tienne. Mais c’est terminé.*

— Est-ce que… est-ce que c’est cool, de l’autre côté ?

— *Je suis bien.*

— Est-ce que tu peux marcher ?

— *Oui. Je peux courir aussi.*

Comptois retint une montée d’émotion et expira. Edwards ajouta :

— *Je te souhaite d’être heureux.*

Sylvain ne pouvait simplement plus parler. Il approuvait de la tête en s’efforçant de ne pas éclater en sanglots. Morgane rouvrit les yeux et dit :

— Elle est partie.

• • •

Sylvain saisit la tasse de thé et en but une bonne gorgée. Il reprenait ses sens peu à peu, ébranlé d’avoir discuté avec la seule personne qu’il ait jamais frappée de sa vie. Et elle venait de lui pardonner, séance tenante, dans un geste inattendu dont les effets se faisaient déjà sentir.

— Est-ce que c’est toujours comme ça ? demanda Comptois.

— Que voulez-vous dire ?

— Les gens viennent… ils règlent leurs affaires pis ils s’en vont.

— Non. Mais c’est souvent le cas durant les premiers contacts.

Comptois termina le thé d’un coup.

— Je l’ai frappée, cette fille-là, relata-t-il. Trois, quatre coups, je me souviens plus. Elle était dans les estrades et elle s’en prenait à une autre fille qui me plaisait, je sais pas… Les fils se sont touchés et j’ai décidé d’intervenir. J’ai pris le premier bâton que j’ai trouvé et j’ai tapé sur ses

jambes. Elle était plus haute de deux marches. Elle est tombée, elle criait même pas. Y a au moins dix personnes qui ont sauté dans le tas. Des parents, des arbitres, des entraîneurs… J'étais en dessous de tout le monde, de même, en fœtus, mima-t-il. Ça s'est fait tellement vite. J'ai jamais refrappé quelqu'un de toute ma vie. J'ai toujours su que je serais capable de le faire, pour défendre quelqu'un, ou selon les circonstances, mais c'est pas arrivé. On a déménagé pas longtemps après ça. Mon père a pas voulu qu'on en reparle, mais je sais qu'il a eu des problème à cause de ce que j'avais fait. J'avais même pas treize ans pis c'est lui qui a écopé. Et elle aussi. Et moi, j'ai jamais *frenché* la fille que je trouvais *cute* ! s'exclama Comptois dans un regain d'énergie. Une vie de marde pour dix secondes de marde. Si j'avais été monsieur Spock, je l'aurais pognée de même dans le cou pis elle serait tombée sans connaissance. Mais j'avais pas les oreilles pointues comme Spock… j'étais juste un enfant spontané qui savait pas se battre.

Morgane écoutait. Près d'elle, le père de Sylvain se tenait debout depuis le début de l'entretien. Elle percevait son air courroucé, malgré les ombrages sur son visage, comme si une suite inégale de cumulus défilait dans le ciel au-dessus de lui et le privait de lumière de façon intermittente. Elle le sentait impatient de converser avec son fils, qui, lui, reprenait davantage vie à chaque minute qui passait.

— Vous êtes libéré, Sylvain, annonça Morgane dans l'intention d'inclure le paternel dans l'équation.

L'expression dans les yeux de Comptois confirmait qu'il venait de se délester d'un poids énorme.

— Votre père… poursuivit Morgane.

— Ah, lui ! Il est où ? Physiquement, pour vous, je veux dire.

Morgane indiqua sa gauche, près de la fenêtre.

— Salut p'pa, lança Comptois, les coudes appuyés sur les genoux et le corps bien avancé. J'espère que t'es pas trop fâché que ça soit pas pour toi que je suis ici. Ça fait combien de temps, là, quasiment vingt-cinq ans que t'es parti ? Tu dois pas être ben content de voir m'man débarquer, hein ? Jusqu'à ce que la mort vous sépare… j'imagine que t'es en sécurité parce que t'es pas obligé de respecter ton serment de l'autre bord, une chance

pour toi. Tu te souviens de Pierre ? Son deuxième mari ? Il est encore vivant. Peut-être parce que lui a pas trop fourré la bible pis ses commandements. Je parle trop, c'est ça ? demanda Sylvain, en lançant un regard vers Morgane.

La médium était impressionnée par l'amplitude entre les hauts et les bas de son client. Elle n'était pas psychiatre, mais elle pressentait une condition quelconque.

— Fais pas quoi, p'pa ? questionna encore Comptois, en regardant vers sa droite. Tu m'as demandé ça tantôt.

Edwards percevait une impatience des deux côtés. Il lui faudrait gérer la situation, sinon la séance n'irait nulle part.

— Votre père aimerait vous dire qu'il se sent bien, envoya-t-elle.

— Ah, p'pa, c'est une bonne nouvelle ! Et ma mère, tu l'as vue ? Elle s'appelle Corinne. Grande de même, ironisa Comptois avec sa main. Les handicapés, ils conservent leur fauteuil roulant, de l'autre bord ?

— Le corps n'existe plus de la même façon, Sylvain. L'image reste comme une empreinte, mais l'esprit est maître. La douleur s'estompe, les maux disparaissent.

— Hum.

— Georges est content de vous voir. Et il…

— Quoi ?

— Il vous demande de nouveau de ne pas faire ça.

Il n'y avait pas de doute concernant les paroles du paternel. Morgane n'y comprenait pas grand-chose, mais elle se faisait un devoir de ne pas altérer le contenu de l'échange. Comptois, en mode attaque, n'avait pas l'intention de paraître faible comme à son arrivée. Il fit un sourire narquois et feignit de réfléchir.

— Donc, si je comprends bien, la première affaire que t'as à me dire depuis que t'es parti, c'est ça.

— *Je te protège de toi-même. Ne fais pas payer ta mère pour tes erreurs.*

Comptois ouvrit la bouche, incapable de répliquer sur le coup tellement il était sidéré.

— Ça, c'est la meilleure ! T'es la personne qui lui a fait le plus de mal et maintenant, tu me mets en garde… Je vais te dire, j'ai essayé de respecter ce qu'elle voulait. Quand bien même je te le jurerais, ça changerait rien. Et là, elle est peut-être fâchée contre moi, et il faut que je lui dise ce qui est vraiment arrivé. C'est le maudit docteur qui a pas voulu l'empêcher de souffrir. Pierre a participé, mais y'est pas médecin. Qu'est-ce que tu voulais qu'y fasse ? Non, lui, je lui en veux pour autre chose, mais c'est pas le sujet d'aujourd'hui.

— *Sylvain, je suis désolé pour tout et je te demande pardon.*

— Wow ! C'est dur à suivre, tes déclarations, p'pa. Écoute, merci de me le dire, j'avoue que je pense de moins en moins à toi depuis que t'es parti. Je m'occupais des vivants, tu comprends ? Mais là, j'ai vraiment besoin de parler à ma mère.

Morgane resta silencieuse. Georges Comptois s'éloignait doucement.

— Hé, oh ! Y a quelqu'un ? demanda Sylvain.

— Il n'est plus là, révéla Edwards.

— Déjà ? Il a jamais aimé ça que je le confronte. Y a personne qui donne la réplique à mon père ! Bon, est-ce que ma mère est pas loin ?

— Non, elle n'est pas là.

— Comment ça, pas là ? Y a encore des gens en file pour régler leurs comptes ? Ça va durer combien de temps ?

— Je ne saurais dire. On pourra réessayer une autre fois, Sylvain, si vous le souhaitez.

Il regarda l'horloge et comprit qu'elle avait sans doute un autre rendez-vous. Sa nervosité revint d'un seul coup.

— C'est bien beau tout ça, mais… comment je fais pour être certain qu'elle va venir me voir ? Je veux dire… vous savez que je crois pas vraiment à ces affaires-là, mais je vous fais confiance. Vous avez l'air honnête et sincèrement, j'ai été surpris par pas mal de choses.

— Donc ?

Sylvain joignit ses mains et dit :

— Je suis dans la position parfaite pour me faire avoir.

Morgane sourcilla.

— Pourquoi est-ce que je me jouerais de vous, Sylvain ?

— Pour être payée.

C'était une réponse simple. Il jouait nerveusement avec la tasse vide. Edwards ne s'attendait pas à cette situation en fin de rencontre.

— Vous pourriez me faire croire que ma mère viendra, alors que vous en savez rien.

— Mais *je n'en sais rien* ! Et je ne vous promets rien du tout ! Je vous dis qu'il n'est pas inhabituel que lors des premières tentatives, les choses ne se passent pas comme on le souhaite. Je ne fais que le relais, c'est tout.

Comptois semblait insatisfait de l'explication.

— Avouez que vous pourriez me dire n'importe quoi, renchérit-il.

— Comme n'importe quel expert le pourrait, répondit Morgane du tac au tac. Si vous étiez en mesure de converser avec votre mère décédée, quelle utilité aurais-je pour vous ?

Elle n'était pas d'humeur à ce que l'on remette en question son intégrité. C'est à ce moment que Sylvain posa une question tout à fait inattendue.

— Avez-vous déjà menti à un client ?

Morgane recula d'instinct et songea immédiatement à Geoffroy Pagé. Personne ne connaissait cette histoire, sauf Louise McKee et elle.

— Vous hésitez, remarqua Sylvain. Est-ce parce que la réponse est « oui » ?

La médium eut le réflexe d'être franche pour surprendre son client. De toute façon, elle avait le beau jeu de ne rien divulguer de compromettant.

— Oui, je l'ai déjà fait.

L'aveu eut l'effet escompté. Comptois parut surpris. Au lieu d'être insulté, il devint plutôt curieux.

— Dans quel contexte ? questionna-t-il.

— Mes relations professionnelles sont entièrement confidentielles, monsieur Comptois.

— Je veux dire, sans me révéler des affaires que je peux pas savoir…

— Pour me protéger, voilà. J'ai sauvé ma peau. Et je suis d'avis que n'importe qui aurait fait la même chose.

— Je trouve ça cool.

— Quoi donc ?

— Que vous m'ayez dit ça… Votre franchise me prouve que vous êtes pas un escroc. Quelqu'un de mal intentionné aurait jamais avoué avoir déjà menti.

— Et dans mon métier, c'est la pire des réputations, hein ? ajouta Morgane.

— Comme dans tout, conclut Sylvain en se levant. Bon, j'ai dit tout ce que j'avais à dire à mon père. Je lui en veux plus, c'est correct, pas besoin de psy. Y a-tu des trucs pour que je puisse parler à ma mère ? J'ai pas envie de capoter trop longtemps…

Morgane se leva à son tour.

— Sylvain, quand votre maman sera là, je ferai le contact entre vous. Prenez le temps de poursuivre votre deuil et on va se revoir.

— Soyez honnête, est-ce que quelque chose la bloque ?

La médium inspira et joua de nouveau franc-jeu.

— Chaque chose arrive en son temps, de l'autre côté. Il y a des priorités, et l'une d'elles est de s'accoutumer au nouvel environnement. J'ai connu des gens qui se sont adaptés vite, et d'autres moins. Parfois, c'est violent et noir, et à l'inverse, ça peut être tout doux. Mais ce que je vous assure, c'est que tout le monde finit par s'habituer.

— Est-ce que je peux l'aider ?

— Oui. Il faut faire le vide en dedans, et accepter tout ce qui se présente. Ça sonne un peu flou dit ainsi, mais c'est la meilleure explication que je puisse vous donner.

— Est-ce qu'elle peut me contacter par elle-même ? Je veux dire… sans que vous soyez là ?

Il ne fallait pas le faire paniquer en lui avouant que de telles matérialisations étaient fréquentes pour qui savait les recevoir. Elle décida de le protéger.

— Je serais surprise, le rassura-t-elle. Vous pouvez dormir tranquille.

— On se revoit quand ?

— C'est à votre guise, Sylvain. Laissez-moi consulter mon horaire.

• • •

Une heure plus tard

Sylvain ne pouvait s’empêcher de caresser la petite urne dans sa poche. Rêvait-il, ou il sentait de la chaleur qui en émanait ? Celle de l’enfer, sans doute. Comment Corinne vivait-elle son arrivée dans le monde des morts ? Sûrement avec fracas, pauvre femme. Une voiture passa en trombe sur le boulevard Saint-Joseph et Comptois se raidit. Il marchait en direction est sans trop savoir pourquoi. Il ne travaillait toujours pas, sa vie se trouvait dans un hiatus à tous les niveaux. Pas de femme, une enfant qu’il ne voyait jamais… peu d’amis et maintenant orphelin. Au coin de Saint-Denis, l’affiche annonçant le bureau d’un médecin lui fit penser à Andersen. Si quelqu’un avait pu intervenir, c’était cet homme. Comptois sentit la colère monter. Il pensa spontanément à lui téléphoner pour lui dire de nouveau sa façon de penser. Son initiative ne changerait pas grand-chose, bien sûr, mais elle lui ferait du bien. Satisfait de ce plan salutaire à court terme, Sylvain s’arrêta dans un café et se mit à la recherche du bureau de médecins qui les avait accueillis, sa mère et lui, il y a quelques mois.

— Êtes-vous Manon ? demanda Sylvain à la dame qui répondit.

Il se souvenait encore de son prénom.

— *Oui, c’est moi. Comment puis-je vous aider ?*

— J’aimerais parler au docteur Andersen, le neurologue.

— *Oh… le docteur Andersen ne vient ici qu’une seule fois par mois. C’est pour un rendez-vous ?*

Comptois le savait bien, ça.

— Non, non. C’est un appel personnel.

— *Je vois. Pour le rejoindre, il faudrait contacter son bureau principal, à Gatineau. Je peux vous trouver le numéro, si vous voulez.*

— Vous seriez gentille.

Sylvain emprunta un crayon à un serveur et nota l’information sur un essuie-main. Un instant plus tard, il téléphonait dans l’extrême sud-ouest de la province. L’entretien débuta avec une boîte vocale, et Comptois torpilla

du chiffre 0 plusieurs fois le clavier de son portable. Finalement, on répondit.

— *Qui le demande ?* s’enquit la dame.

— Un patient, mentit Sylvain à demi.

— *Votre nom ?*

— Je… c’est au nom de ma mère.

— *Avez-vous une procuration pour vous occuper de son dossier ?*

— Hein ? Non, non. Je veux seulement parler au docteur.

— *Monsieur, le médecin a un horaire chargé et il ne prend pas d’appels personnels durant la journée.*

Un dédale sous forme de répondeur et un cerbère humain ensuite. Sylvain était tout près de perdre patience.

— Et si c’était une urgence ?

— *Est-ce une urgence ?*

— Oui.

— Alors je vous invite à vous présenter chez votre médecin de famille ou à l’hôpital. On vous remettra une requête, qui vous permettra de prendre rendez-vous.

— C’est incroyable !

— *Ce n’est pas moi qui fais les règlements du système, monsieur. Je vous prierais de ne pas me blâmer.*

— Je vous blâme pas, je suis en tabarnak ! hurla Sylvain.

Les quelques clients présents dans le café sursautèrent. Comptois s’excusa et constata que la femme au téléphone avait raccroché.

— Maudit système de santé de marde ! lança-t-il tout haut, comme pour justifier sa saute d’humeur. Pas moyen de parler à un docteur !

Quelques regards fuyants se posèrent sur lui, mais, dans l’ensemble, on l’ignora. Gonflé à bloc, Comptois fit une recherche Internet sur Andersen et se retrouva devant une série d’articles qui faisaient état de la croisade entreprise par le spécialiste pour bloquer les projets de loi en faveur de l’euthanasie volontaire.

Il n’avait pas menti, le chien. Il se foutait de la vraie situation de ses patients.

De l'ensemble des neurologues de la province, Corinne Pelletier était tombée sur celui qui ne lui aurait jamais permis de terminer sa vie en toute dignité. Andersen s'était bien gardé de dévoiler ce détail quand Comptois s'était avancé sur le sujet. Comptois concentrait son fiel sur l'homme qu'il estimait responsable des malheurs de sa mère, mais il passait outre le fait qu'aucun médecin ne pouvait, en 2019 au Canada, de façon légale, mettre fin aux jours d'une personne atteinte d'une maladie cognitive ; aussi avancée soit-elle. Même l'aide médicale à mourir dans les cas extrêmes évoluait dans un vide juridique constant.

Quoi qu'il en soit, James Andersen clamait en savoir un rayon sur le sujet, assez pour se positionner fermement contre tout ce qu'il jugeait « contraire à la vie ». Il côtoyait des politiciens, des experts de toutes sortes, et répétait son discours haut et fort. Comptois ne décolérait pas. Pour qui cet homme se prenait-il ? Dieu ? Alors que les sites défilaient sous son doigt, Sylvain lut quelque chose qui attira son attention.

Toute l'énergie de l'univers converge vers la vie.

Il appuya sur le lien et commença à lire l'article. Dans une envolée digne d'un orateur aguerri, on rapportait les propos tenus par Andersen lors d'une conférence. Un paragraphe contenait ceci :

> *Même quand le physique ne permet plus de sourire à la vie, de communiquer par la parole ou les signes, il faut y croire. Qui sommes-nous pour penser que la communication se limite à ce que nos sens perçoivent ? Moi, je suis convaincu que mes pensées influencent autant que mes mots. J'ai traité des gens incapables de se souvenir de leur propre nom. J'ai vu les yeux de centaines de personnes au seuil de la mort et, chaque fois, j'ai remis leur sort entre les mains de la vie ; pas de la faucheuse. Le fond des yeux, c'est connecté à l'âme, directement. Tuer un être vivant ? Jamais ! Toute l'énergie de l'univers converge vers la vie.*

— Et s'ils souhaitaient la voir, la faucheuse, eux, espèce de con ! s'exclama Comptois tout haut. Tu te prends pour qui ?

Le serveur du café vint s'enquérir de l'origine du grabuge et Sylvain s'excusa de nouveau. Il se leva et quitta les lieux sans demander son reste.

La route vers Mirabel fut parsemée de montées de colère brusques : le volant de la voiture en prit pour son rhume sous les coups de paume de Comptois. À peine arrivé chez lui, il déboucha la première bouteille de vin qui lui tomba sous la main et s'installa à l'ordinateur. Neurologue. Association des neurologues du Québec. Conférences sur la neurologie. Jeudi 22 août 2019, colloque annuel de l'ANQ. Complexe Dix30, Brossard. Inscription. Liste des conférences.

9 h salle principale – Dr James Andersen, La dégénérescence lobaire fronto-temporelle : symptômes précoces et méthodes de détection.

Voilà l'occasion parfaite de revoir ce crétin d'Andersen, songea Comptois. Mais son enthousiasme tomba à plat quand il se rendit compte que l'événement ne s'adressait pas au grand public. Seuls les spécialistes étaient invités.

— Hostie ! jura Sylvain. Jamais de place pour les gens normaux. M'en vas te trouver quand même, moi !

• • •

Il était hors de question de parler avec la secrétaire du médecin à son bureau de Gatineau. Comptois savait qu'il perdrait patience en quelques phrases et n'obtiendrait pas ce qu'il souhaitait. Il fallait contourner le problème. Il consulta de nouveau le site web de l'Association des neurologues et décida de donner un coup de fil à la personne contact pour la conférence qui aurait lieu prochainement dans la région de Montréal, une médecin spécialiste elle-même.

Or, Sylvain se heurta à une autre boîte vocale. Il sélectionna l'option « professionnel de la santé » et fut aussitôt transféré à une dame.

— Voilà la méthode pour parler à un humain, marmonna-t-il.

— *Nicole, comment puis-je vous aider ?*

— Bonjour Nicole, je suis Gary, du quartier Dix30, j'appelle au sujet du colloque, le mois prochain.

— *Oh, j'imagine que vous désirez parler avec madame Pearson ?*

— C'est exact. Est-elle occupée ?

— *Laissez-moi voir, je vous reviens tout de suite.*

— Merci.

Et, quelques instants plus tard :

— *Je vous transfère. Bonne journée, monsieur.*

Une femme avec un léger accent anglophone répondit.

— *Docteure Pearson.*

— Bonjour madame Pearson, Gary, du quartier Dix30.

— *Bonjour.*

— Je vous appelle au sujet du colloque du 22 août prochain.

— *Oui, je suis désolée de ne pas avoir confirmé les repas, la moitié des gens sont en vacances. Je vais faire ça dès cette semaine.*

— Pas de soucis, madame Pearson, nous sommes encore dans les temps. Dites-moi, est-ce que vous avez besoin de suggestions d'hôtels pour loger vos invités ?

— *Oh, nous avons déjà des ententes avec deux chaînes. Les membres bénéficient de rabais sur le coût des chambres.*

— Génial, nous avons le même genre d'entente également pour les gens qui réservent les salles du Dix30. Faites-vous affaire avec les hôtels Marriott ?

— *Non, nous, ce sont les Best Western et les Comfort Inn. Mais je peux quand même proposer le Marriott.*

— Vos membres n'auront qu'à mentionner qu'ils sont en congrès chez nous, dans ce cas.

— *C'est gentil. Je ne vous oublie pas pour le choix des repas !*

Comptois termina l'appel et nota le nom des deux chaînes d'hôtels.

• • •

La bouteille de vin rouge tirait à sa fin. La rage avait fait place à la peine, mais celle-ci fut de courte durée. Dès qu'il s'imaginait revoir le docteur Andersen face à face, Sylvain avait des idées noires. Ah, il le verrait bien, lui, à l'aube de l'agonie, emprisonné dans un corps qui ne lui répond plus. C'était facile de faire la morale à toute la planète, alors que lui était en parfaite santé. C'est là que Comptois eut l'idée de le faire souffrir. Pas comme de la torture, non, plutôt comme un jeu. Un jeu qui prouverait à tous qu'au fond, les humains ne veulent pas terminer leur vie dans l'angoisse et la douleur ; pas quand ils ont eu la chance de se prononcer sur le sujet avant d'en arriver là. Pauvre Corinne ! Elle avait payé le prix jusqu'à son dernier jour. Elle ne s'était pas manifestée avec la médium. Elle en voulait à son fils, et c'était mérité. Le voyait-elle, présentement, qui essayait de se reprendre ? Un doute traversa son esprit, et il le rumina pendant quelques minutes avant de se décider à appeler Morgane Edwards.

— *Allo ?*

— Salut, c'est Sylvain Comptois.

— *Bonsoir, monsieur Comptois.*

— J'espère que je vous dérange pas. Ce sont pas les heures habituelles de bureau.

— *Je finissais de souper, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?*

— J'avais… j'avais une question à vous poser.

— *Je vous écoute.*

Avec la photo d'Andersen en plein écran sur son ordinateur portable, Comptois chercha ses mots un instant.

— Je sais que… en fait, j'aimerais savoir s'il est possible que ma mère ait connu quelqu'un, de son vivant, et que cette personne ait encore un impact sur elle, dans l'autre monde.

— *Cette personne dont vous parlez, elle est décédée également ?*

— Non, vivante. Mais je soupçonne que c'est à cause d'elle que ma mère refuse de prendre contact avec moi.

— *Hum… on parle de quelqu'un de proche ?*

— Oui, quand même.

— *Ce n'est pas impossible, Sylvain. Voyez-vous, les âmes conservent leurs relations, c'est la méthode de communication qui change. Votre maman… comme tous les autres, elle doit prendre le temps de s'acclimater à là où elle est, et ça inclut de faire du ménage relationnel.*

— C'est ce que je croyais.

— *Restez ouvert, Sylvain. Elle va arriver tôt ou tard, il faut faire preuve de patience.*

— Merci, c'est ce que je vais faire. Dites, est-ce possible de déplacer l'heure et la journée de mon prochain rendez-vous ?

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 2 août 2019

Sylvain

Sur le boulevard Saint-Michel, pas trop loin de la rivière des Prairies, se trouvait le commerce Pawn & Queen. Sylvain s'y présenta tôt le matin, question de ne pas croiser trop de gens.

— 'jour, salua un homme vêtu d'une chemise blanche, au son d'une petite clochette.

— Salut.

— 'cherchez quelque chose ?

Comptois s'approcha et s'appuya sur le comptoir vitré.

— Oui, j'aimerais acheter une arme.

— Bien sûr. La plupart sont là, indiqua l'homme en pointant vers l'arrière du commerce. Mais y a moyen d'en trouver d'autres, si celles-là vous plaisent pas.

Derrière un second présentoir en verre, beaucoup plus large et haut, se trouvaient de multiples armes à feu. Des carabines, des armes de poing… Comptois se demanda quelle était la légalité de la chose. Il obtint sa réponse en demandant de voir le revolver noir devant lui.

— Vous avez votre carte rose ?

— Hein ? Non, je pense pas.

— Alors pas d'arme. Et pas de munitions non plus. Je suis désolé, c'est la loi.

— Je trouve ça où, cette carte-là ?

— Gouvernement. Et ça prend le permis de port d'arme, aussi. Vous l'avez ?

— Heu… non, non plus.

— Alors vous pouvez pas acheter ça.

— Hum. Et si… et si je vous disais que je suis capable de payer ? murmura Sylvain en frottant son pouce et son index.

— Ha ha… vous écoutez trop la télé. Vous payez un *gun*, vous faites le con avec, c'est moi qui ramasse les problèmes.

— Sérieux, là. Y a pas moyen de trouver ça sans remplir des papiers ?

— Nope. Vous voulez une arme pour quoi, au juste ?

— Me protéger…

— Wou ! Vous avez des mauvais amis…

— On peut dire ça comme ça. Merde ! Y a pas moyen de rien faire ?

— Ici, nope.

— Et ailleurs ?

L'homme toisa Sylvain pendant un instant.

— Pour vous protéger, hein ?

— Oui.

— Vous avez un téléphone ?

— Oui, pourquoi ?

— M'as vous donner un numéro. Mais ça vient pas de moi.

Comptois hocha la tête pour signifier qu'il avait saisi le message.

— Avec un *tip*, précisa l'autre, en imitant le même signe des doigts.

— Oui, bien sûr, s'empressa de répondre Sylvain, en fouillant dans ses poches.

• • •

Luis avait les cheveux rasés sur le côté et une petite queue de cheval à l'arrière de la tête. Il portait un débardeur blanc et une paire de jeans avec une grosse boucle argentée à la ceinture. Il avait ce physique typique des hommes de l'Amérique centrale… une petite stature avec de la masse, un

peu comme la tour sur un jeu d'échecs. Sylvain le vit enlever ses lunettes fumées alors qu'il s'approchait du point de rendez-vous.

— *Hola, amigo !* lança Luis en appuyant un avant-bras sur la portière du véhicule de Sylvain.

Une odeur de tabac pénétra par la fenêtre ouverte.

— Salut. Luis ?

— *Si, si.* T'es tout seul ?

— Oui.

— *Bueno.* Viens, on parle pas ici. Et laisse le téléphone dans la voiture.

Comptois éteignit le moteur et descendit. Il était nerveux. Le secteur industriel au nord de l'autoroute 440 ne lui était pas familier. Il se trouvait dans un grand parking en roches, et Luis marchait en direction d'un bâtiment adjacent à ce qui semblait être une carrière. Passé 18 h, en été, l'endroit était désert. Sylvain pressa le pas et alla rejoindre son contact.

— Entre, invita Luis.

Il tenait ouverte la porte principale de l'immeuble, qui donnait sur un haut garage, qui paraissait bien moins grand vu de l'extérieur.

— Lève les bras, exigea Luis, après avoir verrouillé derrière eux.

— Hein ?

— En haut, tes bras.

Comptois obéit et Luis lui passa les mains sur le long du corps. Il palpa ensuite ses jambes et ses bras.

— Lève ton chandail. Pour les micros, *amigo.*

Sylvain se garda bien de laisser voir son agacement. Une fois confiant que son visiteur n'était pas une taupe, Luis se détendit.

— *Bueno !* Comment t'as eu mon numéro ?

— Un ami à moi…

— Un ami, hein. Tu me dis son nom ?

— Je pourrais en inventer un.

— Oh. T'es un petit malin, toi, hein ? Qu'est-ce que tu veux, *amigo* ?

— Je… je cherche une arme, un pistolet.

Luis croisa les bras.

— C'est pour chasser les poulets ?

— Non, non.

— Alors c’est pourquoi, *gringo* ?

— J’ai peur de quelqu’un, j’aimerais mieux être armé, répondit Sylvain.

— Hum. Suis-moi.

Luis poussa une porte sans serrure et descendit trois marches en bois. Il aboutit dans une petite pièce dont le plancher de terre était humide. Devant lui, une table sur laquelle étaient disposées une demi-douzaine d’armes de poing et d’accessoires. Il en saisit une, qu’il manipula habilement avant de la tourner vers Comptois.

— Dans ce genre-là ?

— Oui, c’est ça.

— T’as déjà tiré avec ça ?

— Non, avoua Sylvain.

Luis soupira et reprit l’arme. Il appuya sur un bouton et le chargeur lui tomba dans l’autre main.

— Ici, c’est les balles, 15 quand il est plein. Tu le remets comme ça.

Un déclic se fit entendre.

— Pour entrer la première balle dans la chambre, tu fais ça.

Luis tira sur la culasse et la replaça à sa position initiale. Il pointa l’arme devant lui, comme s’il visait quelqu’un.

— Prêt à tirer, déclara-t-il. Ça, ici, c’est pour éviter les accidents. Faut pas tirer sur toi !

Il éclata de rire et indiqua le cran de sûreté.

— Combien ? demanda Sylvain.

— Deux mille. Avec un chargeur.

— Est-ce que c’est un silencieux ? questionna encore Comptois, en montrant une pièce cylindrique sur la table.

Luis le fixa au fond des yeux et siffla :

— Peur de quelqu’un, hein ? *Amigo,* tu inventes des belles histoires. Donne.

Comptois se contenta de hausser les épaules. Luis prit le silencieux et le vissa au bout du canon du pistolet.

— Et ça marche vraiment, pour amoindrir le bruit ?

Luis fit tomber le chargeur et en sortit un autre du tiroir sous la table. Il le replaça, tira la culasse et, sans attendre, tira quatre balles dans la terre à la droite de Comptois.

— T'as entendu quelque chose, *amigo* ?

Et il rit de nouveau devant le visage épaté de son client.

— *La muerte es silencio,* conclut-il.

— Combien pour le pistolet et le silencieux ?

— Quatre mille, *hermano.*

— Et si je t'en offre 3 500 $? osa Sylvain.

Luis fit tourner l'arme sur son doigt et l'arrêta à la hauteur des yeux de Comptois.

— Ou peut-être gratuit ? C'est quatre mille, *amigo.*

Regrettant sa tentative de négociation, Sylvain joua les durs et fit semblant d'accepter le prix à contrecœur.

— *Bueno,* lâcha Luis. Tu peux mettre l'argent sur la table.

Pendant que Comptois s'exécutait, le vendeur retira le chargeur et en remit un plein à côté de l'arme. Il compta les dollars et les plia pour les fourrer dans sa poche. Sylvain fit un mouvement pour prendre le pistolet, mais Luis l'arrêta d'un geste de la main.

— Attends, deux choses.

— Quoi ?

— *Primo,* tu mets pas les balles dedans avant d'être parti d'ici. Sinon, je vais avoir peur et je vais te tuer.

Sylvain déglutit et accepta d'un hochement de tête.

— *Secundo,* c'est une arme de police, ça. Pareille. Si on te voit avec, le silencieux en plus, t'es dans la merde. *¿Entendido ?*

— J'ai compris. Je vais être discret.

Luis offrit sa main droite et Sylvain la serra. Dans la paume se trouvait un petit sachet de poudre blanche. Comptois le regarda et questionna Luis du regard.

— Cadeau, *amigo,* fit celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du courage, pour tirer avec ça. Tu le prends une demi-heure avant, sinon tu risques d'hésiter et c'est toi qui vas se faire tirer.

Sylvain mit la drogue dans sa poche et quitta promptement le garage.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 7 août 2019

Morgane

Louise McKee agissait comme si le FBI était à ses trousses. Elle regardait à gauche et à droite, suspectant qu'on aurait pu la suivre jusque dans le café où l'attendait Morgane.

— T'as barré ta porte ? demanda-t-elle en s'asseyant. Attends, on change de place.

— Hein ?

— Trop proche des vitres, on bouge.

— Mais Lou…

— Suis-moi.

Sans attendre, McKee se dirigea vers le fond du commerce, dans un angle d'où elle aurait une vue d'ensemble de l'endroit. Elle invita son amie à prendre place devant elle et baissa la voix pour dire :

— J'ai des choses pour toi.

— Tu me fais peur, Lou. Pourquoi tu parles comme ça ?

— Shh. Parce j'ai pas le droit de faire ça, ma chouette.

— Faire quoi…

— Utiliser les informations obtenues à mon travail à des fins personnelles. Mais je considère que si on m'accuse de quelque chose, on comprendra que j'ai peut-être sauvé des vies. Savais-tu que si un policier est déclaré coupable d'un acte criminel, il perd son emploi ?

— Ah oui ?

— Oui ! Ça serait con de les laisser continuer d’agir comme des bandits, hein ? Eh bien, ton ami Geoffroy Pagé…

— C’est pas mon ami ! coupa Morgane.

— Lui, là, bien, c’est un criminel !

McKee insista en levant les sourcils pour faire valoir son point.

— Est-ce que tu as fouillé dans les dossiers de tes patrons ? s’enquit Edwards.

— Pose-moi pas de questions. Le moins tu en sais, le mieux c’est. Là, c’est le temps d’agir. J’ai tout préparé.

— Mais tu veux que je fasse quoi ?

— Tu vas l’appeler.

Morgane ouvrit la bouche et protesta silencieusement.

— Je sais, je sais, mais c’est ça le plan, expliqua Louise.

— Et je lui dirai quoi ?

— Tu vas lui dire que tu as réussi à parler à son ex-femme, même pendant qu’il était pas là. Elle t’a contactée elle-même. Et là, t’as des informations pour lui.

— Quelles informations ?

Louise se pencha vers elle et murmura :

— Que tu sais que c’est lui qui l’a tuée, parce qu’elle te l’a dit.

— T’es folle ?

— Non, non ! Écoute-moi, c’est un plan parfait. Si c’est pas lui qui l’a fait, qu’est-ce que tu penses qu’il va répondre ? Il va réagir comme si t’étais folle, et puis ça va finir là. Mais si c’est lui…

Morgane attendait la suite, terrorisée.

— Alors là, il va paniquer, conclut Louise. Il va se compromettre et il va aller en prison !

Edwards ne partageait pas l’enthousiasme de son amie.

— Moi, j’ai peur de lui. J’ai vraiment pas envie de faire ça.

— Imagine, ma chouette, que ce gars-là fasse d’autres victimes, hein ? T’aurais manqué la chance de le coincer. T’es prête ? Écoute ça.

Morgane était essoufflée. Elle appréciait le support de Louise, mais n'avait aucune envie de communiquer avec Geoffroy Pagé. Elle n'avait pas de nouvelles de lui depuis la dernière fois qu'il s'était invité en catastrophe chez elle, et c'était tant mieux ainsi. McKee sortit une petite pile de documents et déclama :

— Agent Geoffroy Pagé, dossier disciplinaire, Service de police de Montréal.

Edwards paniqua.

— Hein ! Comment t'as fait pour trouver ça ?

— Pas de questions. Ouvre tes oreilles.

Et elle lut :

— 2002, plainte pour comportement violent envers J. T., collègue. 2004, plainte en déontologie, dénonciation citoyenne, suspension temporaire. Et celle-là, écoute celle-là : 2008, suspicion de violence conjugale, enquête interne. Violence conjugale ! Il a laissé sa trace depuis le début !

— Ça fait plus de dix ans, Lou. Est-ce qu'il y a autre chose après ça ?

— Non. Mais avoue, hein ? Si tu prends pas le contrôle de cette situation-là, non seulement ça met des gens en danger, mais en plus, ça lui laisse le droit de se pointer chez toi quand il veut. Moi, je dis que c'est inacceptable. T'as pas à subir ça. Et il te l'a promis, qu'il reviendrait.

Morgane jugeait que c'était le premier argument de poids qu'elle entendait. Elle ne voulait plus jamais se faire déranger chez elle par un homme qui n'écoutait rien d'autre que le son de sa propre voix. Et si elle prenait les devants ? Elle était vulnérable parce qu'il exigeait une séance dès qu'il mettait les pieds chez elle.

— Et arrête de te remettre en question, la gronda Louise. Tu peux pas utiliser la police pour dénoncer une police, ça fonctionne pas.

— Et sa femme ? T'as fait d'autres recherches sur elle ?

— J'ai rien de plus. Mais je sais qu'il y a pas d'enquête ! Une mort sans enquête… c'est louche, ça.

— Il y en a peut-être eu une, Lou, et on le sait pas.

McKee balaya l'idée du revers de la main.

— Es-tu prête ?

— Là, maintenant ?

— Maintenant ou jamais, ma chouette.

Morgane se sentait piégée. Elle voulait se protéger, mais avait peur d'envenimer les choses.

— Fais-moi confiance, insista Louise. Et je serai avec toi tout le long.

— Bon, OK. Je commence par quoi ?

— Tu lui dis que sa femme s'est présentée à toi, qu'elle s'est mise à te parler. Il va mourir d'envie de savoir ce qu'elle t'a raconté. Et c'est là que tu lâches le morceau. Tu lui annonces que tu sais tout.

— Que je sais quoi ?

— Tu dis juste ça : « tout ». Et là, il va paniquer. Tu le menaces poliment : s'il se pointe encore chez toi comme un voleur sans s'annoncer, tu vas tout raconter à la police. Ça va le calmer.

McKee hocha la tête pour appuyer son explication. Elle pointa le téléphone de Morgane avec son index. Celle-ci inspira profondément et fit dérouler la liste des appels entrants jusqu'au numéro de Geoffroy Pagé. Elle appuya dessus et plaça le cellulaire à son oreille, le regard plongé dans celui de McKee.

— *Allo ?*

— Bonsoir. Monsieur Pagé, s'il vous plaît.

— *Lui-même. Qui êtes-vous ?*

— Je suis Morgane Edwards, thérapeute spirituelle. Vous êtes venu me…

— *Je sais qui vous êtes,* coupa Pagé. *Qu'est-ce que vous voulez ?*

— Je… je voulais vous dire que votre femme est venue me voir, après votre départ.

Il y eut un bref silence au bout de la ligne.

— *Babeth ? Elle peut faire ça même quand je suis pas là ?*

— Bien sûr. Après s'être présentée une fois, elle peut revenir quand elle le veut.

— *Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?* Edwards sentait Pagé paniquer. Le plan de Louise *semblait fonctionner.*

— Elle m’a… elle m’a tout raconté, monsieur Pagé. McKee l’encouragea en levant le pouce.

— *Ça veut dire quoi, ça, tout raconté ? Expliquez-vous !* exigea Pagé d’un ton de plus en plus menaçant.

— Vous savez exactement de quoi je parle, monsieur Pagé, mentit Morgane.

— *Vous vous foutez de moi, espèce de folle ! J’ai pas besoin d’écouter ça.*

— Comme vous voulez. Si vous revenez chez moi sans prendre rendez-vous, je vais révéler ce que je sais à la police.

Le bluff était lancé. Morgane entendait Geoffroy respirer. Avant qu’il ne rajoute quelque chose, elle conclut :

— Bonne soirée, monsieur Pagé.

Et elle termina la conversation. Louise McKee avait les yeux écarquillés et gratifia son amie d’un « Wow ! » bien senti.

— T’as été parfaite, ma chouette !

— Il avait l’air fâché… J’espère qu’il me causera pas de problèmes.

— Il voudra pas aller en prison, estima McKee.

— J’ai besoin d’un verre.

— On fête ça, je te l’offre.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Brossard, 21 août 2019

— Ça veut dire quoi, respecter mon choix ? demanda Andersen.

— Allez, levez-vous, ordonna Sylvain.

— Répondez-moi !

— J'aurai tout le temps de faire ça, doc. Debout !

Comptois pointait son arme vers le médecin, qui se leva sans se presser.

— Pourquoi je ferais ce que vous me demandez si vous allez me tuer de toute façon, hein ?

La question fit sourire l'assaillant, qui prit la coupe de vin vide des mains de son otage.

— Oh, il y a plusieurs façons de mourir. Vous avez dû les repasser dans votre tête avant de répondre à ma question, d'ailleurs. Je vous sers encore un peu de rouge ?

Andersen ravala sa salive et expira.

— Vous êtes fou et dangereux ! s'exclama-t-il.

— Moins fort, doc. Allez, dans la chambre.

Comptois recula et le neurologue le suivit jusque dans l'autre pièce.

— Assoyez-vous sur le lit.

Andersen obéit et se vit remettre un second verre de vin.

— J'en ai pour quelques minutes, déclara Sylvain.

— Avez-vous consommé de la cocaïne ?

— Je sais pas, pourquoi ?

Comptois plaça une chaise à l'extrémité de l'espace qui séparait les deux lits. Il se rendit ensuite à la table de chevet et la débarrassa du téléphone qui y trônait.

— Parce que vous avez tous les tics de quelqu'un qui a pris de la coke, expliqua le neurologue. Vous n'êtes pas vous-même, en ce moment.

— Je sais une chose, c'est que je me sens très bien. Ça faisait longtemps que j'avais pas ressenti du contrôle sur ma vie.

Il positionna la caméra sur son petit trépied et installa le tout face à la chaise.

— Ne faites pas quelque chose que vous pourriez regretter, Sylvain, lâcha Andersen.

— J'en prends bonne note. Bon, on va faire un test. Prenez place sur la chaise.

— Pourquoi ?

Sylvain roula les yeux et mit de nouveau l'otage en joue.

— Parce que je peux pas cadrer la caméra si je suis assis là. Et parce que je tiens une arme à feu.

Devant l'hésitation exagérée du docteur, Comptois perdit patience. Il se leva d'un bond, ce qui fit sursauter l'autre au point de lui faire lâcher le verre de vin, qui se renversa sur l'édredon.

— Non, non !

Comptois lui agrippa la cheville droite et plaça le silencieux dessus.

— J'y vais ! couina Andersen.

Mais l'arme fut maintenue fermement en place. Les deux hommes se dévisagèrent ainsi pendant un moment.

— Je suis écœuré de répéter, doc, déclara Sylvain, le plus calmement possible, malgré les spasmes qui comprimaient son visage.

— Ça va, j'ai compris.

— Quand je vous demande quelque chose, vous le faites.

— OK, OK !

Comptois libéra le pied du médecin spécialiste d'un geste brusque.

— Prenez place sur la chaise.

Cette fois, le neurologue ne se fit pas prier pour suivre la consigne. Il se positionna sur la chaise et essuya ses paumes sur ses cuisses. Sylvain mit la main dans son sac et en retira une bobine de ruban gris.

— Pourquoi ça, pourquoi ça ? s'inquiéta Andersen.

— C'est de la télé, doc. Ça prend du maquillage.

— Vous voulez filmer quoi ?

— Trop de questions pour l'instant. Placez votre tête droite, et regardez vers l'avant.

Comptois déroula le ruban sur la longueur de ses bras et entoura le torse de son otage en tirant vers l'arrière. Il croisa le lien dans le dos pour arrimer Andersen solidement. Avant que ce dernier ne puisse rouspéter, Comptois lui passa le ruban sur la bouche, le condamnant au silence.

— Hmpf !

— Bon. Est-ce que je vous attache les jambes également, ou bien vous restez tranquille ?

Andersen le fixait de ses yeux inquiets. Il finit par hocher la tête.

— Très bien.

Sylvain fit un aller-retour à la salle de bain pour récupérer sa cagoule. Il la plaça sur sa tête et prit ensuite quelques secondes pour s'assurer que la caméra captait bien la chaise sur laquelle Andersen était assis.

— C'est ma première fois, j'espère que ça va bien se passer, lâcha-t-il tout haut. Doc !

Andersen sursauta.

— On fait un test. Vous êtes filmé, annonça Comptois.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	0 3 6 9 12 15 18 21 24

Montréal, 20 août 2019

Morgane

Les clients se succédaient pour Morgane. L'été 2019 était coincé dans un élan de chaleur suffocant. L'installation d'un ventilateur dans la salle de rencontre donnait un répit à ceux qui s'y installaient. Depuis qu'elle avait eu le courage de contacter Geoffroy Pagé, Edwards vivait des émotions ambivalentes. Un sentiment de fierté pour s'être défendue, et un autre de honte pour avoir menti de nouveau. Bien entendu, elle n'y pensait pas constamment, mais la nuit, entre deux rêves, les idées négatives prenaient racine plus facilement. La vodka permettait d'engourdir une bonne partie des problèmes, et Morgane avait cessé d'utiliser sa tasse à mesurer pour préparer ses rations. Elle se confortait en se rappelant qu'elle ne buvait presque pas le soir, sauf quand elle le justifiait par des raisons toujours moins graves, mais toujours plus fréquentes.

Un mardi matin en apparence normal débuta avec une nouvelle cliente, une femme étrangère qui espérait que ses ancêtres l'avaient suivie dans son nouveau pays et qui avait demandé à Morgane de l'aider à les contacter. La séance venait tout juste de se terminer lorsque le numéro de Geoffroy Pagé apparut sur le cellulaire de la médium. Son cœur sauta un tour et elle salua sa cliente en ignorant les vibrations du téléphone. Une fois seule, elle se précipita à la fenêtre et poussa un soupir de soulagement en voyant que la

voiture de police de Pagé ne s'y trouvait pas. Celui-ci appela une deuxième fois, et Morgane décida de répondre.

— *C'est Geoffroy Pagé*, annonça-t-il d'emblée.

— Bonjour, monsieur Pagé, répondit calmement Edwards, en dépit de l'angoisse qui l'envahissait.

Sans se soucier de savoir s'il la dérangeait ou pas, Pagé lui raconta son histoire.

— Ma femme, Élizabeth, elle s'est suicidée.

Morgane le savait déjà, elle le laissa poursuivre.

— *Elle a décidé de partir sans laisser de note, rien. Je l'aimais beaucoup et je regrette de pas avoir passé plus de temps avec elle. Je veux pas qu'elle se sente mal ou qu'elle pense que je lui en veux, vous comprenez ? Je veux qu'elle sache qu'on va s'en sortir, ici. Elle peut être en paix.*

Quel être égoïste ! songea Edwards.

— *C'est pour ça que j'essaye de communiquer avec elle. Tout ce que j'apprends avec vous est important pour moi. C'est la seule façon que j'ai de savoir ce qui s'est vraiment passé dans sa tête.*

— H-hum.

— *C'est pour ça que vous allez me dire ce qu'elle vous a raconté.*

Morgane ravala sa salive.

— C'est… c'est confidentiel, monsieur Pagé.

— *Confidentiel mon cul !* rétorqua-t-il. *C'est de ma femme que l'on parle, ici.*

— Vous êtes deux personnes distinctes.

— *Hey !* cria Pagé. *Elle est morte ! Vous avez peur qu'elle vous poursuive en déontologie ? Arrêtez de me faire chier et dites-moi ce qu'elle vous a dit ! Sinon, c'est moi qui vais vous faire un procès ! Je peux pas croire que je m'obstine avec une personne comme vous. Crachez le morceau ou ça va mal finir !*

Le courage de Morgane fondait comme neige au soleil. Une fois de plus, Geoffroy Pagé la poussait dans les cordes et l'obligeait à se replier sur elle-même.

— Elle… elle m’a tout dit, balbutia-t-elle sans aucune conviction.

— *Tout dit, hein ? Elle vous a dit, aussi, qu’elle avait pensé partir avec un autre homme ? Sûrement pas ! Elle le dit pas, ça. Toujours Geoff le coupable. Et là, elle part sans s’expliquer !*

Edwards sentit une larme couler sur sa joue. Comment en était-elle arrivée à ce point ? Elle n’avait aucune envie de discuter avec cet homme froid et menaçant. Et pourtant, c’est elle qui avait repris contact avec lui…

— *Vous dites rien !* hurla Pagé. *J’ai encore raison, j’ai toujours raison !*

— Elle… elle vous aime, monsieur Pagé. Elle a dit ça.

C’était lancé en désespoir de cause. Plus rien n’avait de sens pour Morgane, sauf l’envie de s’enfuir au bout du monde. Elle entendit Geoffroy respirer.

— *Je… je l’aime aussi, ma Babeth,* confia-t-il finalement. *Je déteste quand elle m’oblige à me fâcher.*

— Je dois vous quitter, j’ai un autre client.

— *Hey ! J’ai pas fini !*

Mais Morgane mit fin à la conversation. Elle ramassa en vitesse quelques vêtements, qu’elle fourra dans une petite valise pendant que le téléphone vibrait sur la table. En moins de cinq minutes, elle était dans sa voiture. Il était un peu passé 10 h. Elle se gara sur le boulevard Saint-Joseph et téléphona à Louise.

— *Durant Brodeur, Louise à l’appareil. Comment puis-je vous aider ?*

— C’est moi, Lou.

— *Allo ma chouette. C’est quoi, cette voix-là ?*

— T’as une minute ?

— *Oui, oui. T’as pas l’air à* feeler, *toi. T’es où, là ?*

— Dans mon auto. On a pas réussi. Pagé vient de m’appeler ! Il voulait que je lui raconte ce que sa femme m’avait dit. Ça dégénère, cette histoire-là. Je couvre des mensonges avec des mensonges.

— *Eh maudit… Pourquoi t’es partie de chez toi ?*

— Parce que j’avais peur qu’il arrive. J’ai pas pris de chance, je vais aller coucher ailleurs. Je vais annuler mes rendez-vous.

— *Ça a pas d'allure, ma chouette. Tu peux pas vivre comme ça. Tu veux venir chez moi ?*

— Non, t'es gentille, je vais aller voir mon père. Ça fait longtemps que je me dis qu'il faut que je retourne dans mon coin, c'est aujourd'hui que ça se passe.

— *Ma porte est ouverte, tu le sais.*

— Je sais. J'ai besoin de me sortir de cette histoire-là. Je vais fermer mon téléphone ce soir, inquiète-toi pas.

— *OK. Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider ?*

Morgane ferma les yeux et inspira.

— Si jamais j'ai besoin d'un avocat, un jour, tu crois que quelqu'un de chez vous pourrait m'aider ? Je connais rien là-dedans.

— *C'est sûr, ça, ma chouette. Tu peux compter sur moi.*

— Merci, Lou. On se voit jeudi matin au café.

flashback	2019	aujourd'hui – 22 août 2019
	↑	**0 3 6 9 12 15 18 21 24**

Saint-Janvier-de-Joly, 20 août 2019

Morgane

Morgane conduisait sur l’autoroute 20 est, en direction de son patelin d’enfance. Elle n’avait prévenu personne de son arrivée au village, elle répondait à son besoin d’être loin de Montréal et, surtout, de Geoffroy Pagé. Deux rendez-vous reportés lui avaient permis de libérer sa journée. De toute façon, elle aurait été incapable de faire quoi que ce soit dans son état actuel. Le paysage monotone l’avait calmée et, un peu passé l’heure du dîner, elle prenait la sortie 271 en direction sud, avec l’intention de se rendre à la maison de ses parents. Elle passa volontairement devant le cimetière, là où tout avait commencé, et eut une pensée pour l’abbé Plouffe. Était-il encore en poste ? Elle eut envie d’aller vérifier. Quelque chose la poussait à vouloir échanger avec cet homme qui avait été témoin de la scène au milieu des pierres tombales. Le détour était minime et Morgane se rendit à la petite église.

Rien n’avait changé.

Même entrée en asphalte, mêmes immenses doubles portes en bois. Elle se gara, sortit et inspira pendant un moment l’air du village où elle avait grandi. Il n’y avait aucune autre voiture que la sienne, ce qui était peu surprenant pour un mardi après-midi. Le presbytère, érigé à l’arrière de la construction principale, était annexé au lieu de culte par une porte qui donnait dans la sacristie. Morgane décida de tenter sa chance en ouvrant

une des portes boisées, et celle-ci pivota sur ses gonds dans un léger crissement.

L’intérieur de l’église était silencieux. Des cierges brûlaient sur un petit meuble appuyé contre la dernière rangée de bancs. Edwards ferma les yeux et fut surprise de n’y voir aucune âme à proximité. Elle aurait pensé le contraire, comme si, dans sa réflexion, l’ensemble des gens qui avaient été pieux de leur vivant revenaient sans cesse à l’église une fois dans l’autre monde. À bien y songer, Morgane ne se souvenait pas de s’être trouvée dans un endroit avec si peu de présences.

Elle avança tranquillement dans l’allée centrale, en direction de l’autel, en se demandant si elle avait le droit de se trouver là. Le calme l’enveloppait comme une couverture chaude en hiver ; elle se félicitait d’être venue. Derrière le promontoire où était dressé l’autel, de chaque côté, des portes donnaient accès à la sacristie. Elle entendit des bruits et décida de cogner doucement.

— Oui ? tonna une voix grave.

— Allo ?

— Venez, venez, mon enfant.

C’était l’abbé Plouffe. Grand, droit et le visage marqué par le temps, on aurait dit un chêne robuste au milieu d’un champ. Il sourit en s’approchant, mais son expression vira à la curiosité.

— J’espère que je ne vous dérange pas, s’excusa Morgane.

— Non, non, pas du tout.

L’homme d’Église lui prit la main dans les deux siennes et la serra chaleureusement. Il cherchait d’où il connaissait cette femme aux yeux foncés, aux pommettes saillantes…

— Vous êtes…

— Morgane.

Son visage s’illumina.

— La fille du pharmacien Edwards.

— C’est moi.

— Comment se porte votre père ?

— Il va bien, aux dernières nouvelles. Je passe le voir tout à l’heure.

— Votre maman est partie, si je me souviens bien.

— Oui, ça fait déjà plusieurs années.

— Je suis bien content de vous voir, lui lança Plouffe. Voulez-vous vous asseoir un moment ?

— Avec plaisir, accepta Morgane.

Ils prirent place à gauche, dans le fond de la sacristie, sur deux divans disposés face à face, avec une table basse rectangulaire entre les deux.

— Je ne savais pas si je vous trouverais, avoua Morgane. J'espérais que vous seriez là.

— Le Seigneur n'en a pas encore fini avec moi, mon enfant.

— Vous avez l'air en forme. Je… ça fait longtemps que je ne suis pas venue dans cette église. La dernière fois, c'était…

— Aux funérailles de monsieur Faherty ?

Edwards était impressionnée.

— Vous vous rappelez.

— Comment oublier ?

— Alors, vous vous souvenez de ce qui s'est passé au cimetière aussi, n'est-ce pas ?

Il approuva d'un hochement de tête.

— On dirait que vous savez pourquoi je suis ici, fit Morgane avec un sourire.

— J'aurais bien voulu discuter avec la petite fille, ce jour-là, avoua Plouffe.

— Ah oui ?

— H-hum. Les gens comme vous sont différents.

— Comme moi ? Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Faherty… vous saviez très bien où il se trouvait, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais… c'était nouveau pour moi. C'était une des premières fois que ça m'arrivait. Est-ce que je dois comprendre que vous aussi…

— Non, moi, je ne vois que Lui.

— Vous parlez de Dieu ?

— Son image est celle de Jésus, le Christ, expliqua l'abbé.

— Et vous Le voyez en tout temps ?

— Effectivement. Un petit peu de concentration et Il est là. Vous Le voyez aussi, mon enfant ?

— Non, se désola Morgane. Je ne suis pas très portée sur la religion, mon père. Je ne pratique pas.

— Et pourtant, vous en savez un rayon sur le sujet, pas vrai ?

Edwards rougit.

— Je ne sais pas si c'est de la religion…

— Alors dites-moi tout.

Plouffe n'était pas moralisateur, c'était quelque chose qui plaisait à Morgane. Elle appréciait ce vieil homme à l'esprit vif.

— Je vois les gens, ici et dans l'autre monde, résuma-t-elle.

— C'est fascinant… et vous avez découvert ce don ici, dans cette église ?

— Pas exactement… Je les voyais déjà avant, mais disons que c'est la journée des funérailles qui a changé ma vie.

Le curé s'en souvenait bien.

— Dans le cimetière ?

La thérapeute lui raconta sa panique à la vue de tous les gens qui s'étaient approchés d'elle.

— Vous étiez là, avec mon père.

— Une petite âme bien perturbée, couchée sur le tapis de la voiture.

— J'étais terrorisée… mais je n'y connaissais rien. Saviez-vous que c'est monsieur Faherty lui-même qui est venu à mon secours ?

— C'est un geste qui lui ressemble bien.

— Il est resté avec moi, il a fait le vide tout autour. Et il m'a dit qu'il était heureux. Je m'en souviendrai toujours ; ça ne le dérangeait pas du tout d'être mort.

Plouffe inspira et hocha doucement la tête.

— La mort physique n'est qu'une étape, reconnut l'ecclésiastique. Notre Seigneur nous l'a prouvé il y a de cela deux mille ans. Il a fait ça pour nous, pour notre salut.

Morgane ne savait pas comment interpréter de façon religieuse ce qu’elle vivait. Pour elle, la seule religion qui importait, c’était de faire le bien dans sa vie.

— Aujourd’hui, j’agis comme intermédiaire entre les gens qui veulent communiquer, entre les deux mondes, avoua-t-elle sans gêne. Parmi mes clients, il y a des musulmans, des bouddhistes…

— Bien sûr.

— Ce que je vous dis ne vous choque pas ?

— Mais pas du tout ! s’exclama le curé. Les façons d’exprimer la foi sont multiples, et c’est là toute la beauté de l’œuvre de Notre Seigneur.

— Vous ne ressemblez pas aux prêtres que l’on dépeint dans les films…

Plouffe eut un rire franc.

— Je suis un peu comme vous. Un intermédiaire.

— Vous me croyez, quand je vous raconte tout ça ?

— Bien entendu. Et je suis même curieux. Puis-je me permettre de vous poser une question ?

— Avec plaisir, accepta Morgane, avec un brin de nervosité.

Qu’est-ce qu’un homme de foi comme l’abbé Plouffe pouvait bien vouloir savoir ?

— Ces gens, que vous voyez…

— Oui ?

— Sont-ils heureux ? Comme c’était le cas pour monsieur Faherty ?

Morgane sourit en réfléchissant.

— Presque tous. Oui, je dirais oui.

— Des exceptions ?

Il l’avait bien vue hésiter.

— Rarement, il y a des gens qui me semblent plus noirs. Je les distingue mal, ils ne me disent pas grand-chose et ils ne restent pas longtemps. Mais chaque fois que j’ai une communication claire, je ressens le bonheur.

— Ce sont des anges, conclut le curé. Vous voyez les anges, mon enfant.

— Vous croyez ? Même les plus noirs ?

— Il y a plusieurs types d’anges. Je suis d’avis qu’ils en sont tous.

— Eh bien…

Le curé s’avança sur sa chaise et joignit ses deux mains.

— Vous dites que vous avez des clients ?

— Oui, j’ai ouvert mon bureau dans mon appartement. Ils viennent me voir et je… je fais le lien avec les gens décédés avec qui ils veulent communiquer.

— C’est extraordinaire, mon enfant. Et ça fonctionne toujours ?

— Parfois, il faut quelques rencontres pour obtenir des résultats. Mais on finit par établir une connexion stable.

— Et ils rencontrent leurs anges…

— Oui, c’est un peu ça.

Plouffe hocha la tête pendant un instant, sans parler. Et il demanda :

— Ça vous dirait, de faire la paix avec quelque chose ?

• • •

Morgane sentait les battements de son cœur dans ses doigts, sur le volant de la voiture. Assis sur le siège du passager, l’abbé Plouffe lui envoya un regard calme. Elle était nerveuse et confiante simultanément. Elle tourna sur la gauche pour prendre l’entrée du cimetière. Les grandes grilles en fer étaient toujours là, immortelles. C’était le seul élément physique dont se souvenait Morgane. Elle fit avancer la voiture dans la rue centrale jusqu’à ce que le curé lui dise :

— C’était ici.

Edwards s’arrêta et prit une grande inspiration. Elle sortit du véhicule et demeura debout, le dos appuyé contre une des fenêtres, avec vue sur le cimetière où monsieur Faherty avait été enterré jadis. Plouffe vint la rejoindre et s’informa de son état.

— Je vais bien, dit-elle. Mais je n’ai rien ouvert encore.

Il s’adossa à son tour près d’elle.

— Prenez tout votre temps, mon enfant.

Morgane laissa son regard se perdre au-delà des pierres tombales. Une odeur de fleurs fraîches lui vint aux narines et lui fit prendre conscience de la quantité de stèles qui étaient coiffées d’un bouquet. Les morts

demeuraient bien en vie dans le cœur de certains, songea-t-elle. La présence de l'abbé, dont le silence était tel qu'elle l'avait presque déjà oublié, était rassurante.

— Je suis prête, annonça-t-elle d'une voix douce.

Il tourna la tête vers elle. Il devait bien avoir 90 ans, cet homme. Il fit un signe de croix de sa grosse main à peine tremblante, un geste qui fit sourire Morgane.

Et elle ferma les yeux.

Si l'église était vide, le cimetière, lui, était bondé. Morgane en perdit le souffle pendant une seconde en voyant tous ces gens qui la regardaient soudainement. Comme si une porte venait de s'ouvrir dans une grotte et laissait entrer le soleil pour la première fois depuis longtemps ; elle eut l'impression d'être éblouie et plissa les yeux.

— Whoa… murmura-t-elle.

Le curé n'intervint pas. La médium appuya ses mains sur la portière de la voiture, derrière elle.

— Ils sont… ils sont plusieurs, comme la dernière fois. Il y a une femme, devant les autres. Elle me salue, elle est… elle est tellement heureuse. Oh !

Plouffe leva un sourcil.

— Elle… elle est contente de vous voir, monsieur le curé, l'informa Morgane.

— Vraiment ? fit ce dernier.

— Elle pleure, mais ce sont des larmes de joie. C'est une…

L'abbé était soudainement très intéressé par ce qui se passait.

— Oui, c'est bien une sœur, confirma alors Morgane. Son nom… attendez, il y a tellement de monde ! Un à la fois, je vous en prie… son nom, elle me le dit. Clo…

Le curé Plouffe se mit à rire.

— Sœur Clothilde, compléta-t-il. Eh bien, dites-lui que je suis très content qu'elle soit là.

— *Je vous entends,* dit Morgane.

Il dut prendre un moment pour assimiler le fait qu'en parlant à Morgane, il s'adressait en fait à sœur Clothilde. Il finit par lancer :

— Ça vous en a pris, du temps !

— *Vous ne priez pas assez fort, vieillard.*

— Ah ! Je suis… je ne suis pas surpris de vous trouver ici, Clothilde. Comment ça se passe, là où vous êtes ?

— *Ça va bien, Émile. Vous pouvez me croire, c'est merveilleux.*

— Est-ce que… est-ce que vous Le voyez ?

— *Non, mais Il est là. Il est toujours là, partout.*

— Oh…

Morgane faisait de son mieux pour garder sa concentration sur la sœur, malgré l'insistance des autres entités qui se tenaient autour.

— *J'avais hâte de vous revoir, Émile.*

— Dites le bonjour de ma part à sœur Diane, je vous prie.

— *Avec plaisir.*

L'image de sœur Clothilde s'effaça graduellement dans une meute de visages inconnus. Morgane avait le dos bien appuyé sur la voiture : elle était aux commandes. Elle pourrait fonctionner ainsi pendant des heures. Tant de gens, tant de volonté de lui parler. Il aurait été impossible pour la petite fille qu'elle était de gérer un tel tumulte. Elle souffla un bon coup et jeta un regard au curé.

— Vous étiez attendu, glissa-t-elle.

Il pointa en direction ouest, près des ormes immenses qui bordaient l'étendue du cimetière.

— La sépulture de sœur Clothilde est là-bas, parmi les orphelins qu'elle a aidés toute sa vie durant. Elle seule m'appelait Émile devant ses élèves…

— La question, que vous lui avez posée… c'était à propos du Seigneur ?

Il acquiesça.

— J'aurais été fou de ne pas en profiter, ajouta-t-il, avec un clin d'œil. Ce n'est pas tous les jours que j'ai accès à sœur Clothilde. J'espère qu'Il me pardonnera cette impertinence. Comment vous sentez-vous, mon enfant ?

— Très bien, mon père. J'étais perturbée en quittant la ville, tout à l'heure, mais maintenant, je me sens libre. Pardonnez-moi, il semble y avoir

une file d’attente.

— Faites, faites, invita Plouffe avec un signe de la main. Mais dites-moi tout !

Morgane sourit et ferma les yeux de nouveau. L’achalandage n’avait pas diminué : elle eut l’impression que l’on se passait le mot parmi les défunts pour signaler sa présence.

— Il y a une grande dose d’amour, narra-t-elle. J’ai le sentiment que tous ces gens sont inhumés ici.

Elle posa sa main droite sur le bras de l’abbé et, toujours en séance, elle lui demanda :

— Ce cimetière, il est vieux ?

— Oh, très vieux. Pas mal plus que moi, assurément, répondit le curé.

— Je vois des gens qui sont… habillés différemment. Une autre époque. Un homme, un homme qui pointe par terre, devant lui. Il insiste, il est drôle…

— Philias, lâcha le prêtre.

— Oui, Philias, c’est ça. Vous le connaissez ?

— Non. Sa pierre tombale est devant nous. Décédé en 1880.

— Il est ici, et il est content de nous voir, informa Morgane, sans pouvoir retenir un petit rire.

— Que Dieu vous bénisse, dit Plouffe. Tous.

Le vieil homme avança de deux pas, leva sa main et fit un tour complet sur lui-même avant de terminer avec un signe de croix. Morgane souriait et narrait tout ce qu’elle voyait.

— Ils sont… tellement bien, oh ! Il y a un enfant ! Lui aussi veut nous voir. Il montre son bras, mais… je ne vois pas très bien. Il saute, il est plein d’énergie !

Pendant près d’une heure, Morgane resta au même endroit, tantôt les bras croisés, tantôt faisant des signes avec ses mains, expliquant au curé Plouffe tout ce qu’elle vivait dans cet endroit qui lui avait tant fait peur autrefois. Faisant preuve d’une patience en or, l’abbé écoutait, posait des questions et savourait chaque instant de ce moment incroyable.

Et comme s'il avait attendu tout ce temps, tapi derrière les autres, un homme se démarqua enfin.

— Monsieur Faherty, murmura Morgane.

C'était bien lui. Il n'avait pas changé d'un iota. Et comme il était souriant !

— Alors lui, on le connaît, commenta Plouffe.

— *Bonjour, monsieur le curé.*

— Bonjour à vous, Charles. Il y a bien longtemps !

— *Je suis content de vous voir en santé.*

— Et moi de savoir que vous veillez encore sur nous.

— *Je suis chez moi, ici. J'y serai pour toujours. Et je ne suis pas seul.*

— Bien entendu, comprit l'abbé. Votre fille Léa, qui m'a enseigné quand j'étais enfant. Et votre épouse, que je n'ai jamais connue.

Comme pour justifier l'intervention du curé, deux femmes d'âge différent vinrent rejoindre Faherty.

— *Elles sont là*, dit-elle.

Faherty les entoura de ses bras.

— *Merci à vous, Morgane,* révéla-t-elle avec gêne, peu habituée à relater en temps réel à une tierce personne les conversations lui étant destinées.

L'abbé Plouffe posa une grosse main sur l'épaule de Morgane et indiqua :

— Vous étiez là pour lui au premier jour. Imaginez la chance qu'il a eue, cet homme.

Dans un élan de spontanéité, Edwards le regarda et répliqua :

— Et vous, mon père, est-ce que vous aimeriez que je vienne vous voir aussi ? Quand votre tour sera venu ?

Le curé sembla réfléchir un bref moment. Il demanda :

— Vous feriez ça pour moi ?

— Avec plaisir.

— Alors je dirais que c'est un des plus beaux présents que je pourrais recevoir, mon enfant.

Il mit une main dans sa poche et en sortit une petite chaîne, munie d'une croix comme pendentif.

— C’est pour vous, dit-il.
— Qu’est-ce que c’est ? demanda Morgane.
— Un cadeau.
Edwards examina la croix de plus près.
— Le Christ, reconnut-elle.
— Tout juste.
— C’est magnifique. Merci.
L’abbé Plouffe prit la main de Morgane et la referma sur la chaînette.
Si vous avez besoin de moi, vous saurez où me trouver.

• • •

Morgane ne s’était pas sentie libre de la sorte depuis bien longtemps. Les bruits de la métropole, l’odeur de l’essence, ses problèmes avec Pagé… elle n’y pensait plus. La silhouette de la maison familiale apparut au milieu des arbres, invitant avec elle les souvenirs d’une autre époque. Dean Edwards n’avait pas voulu se départir du vieux bâtiment et, malgré son âge, il continuait d’entretenir la place avec soin. Le parterre était impeccable. Des fleurs et des arbustes bien taillés ceinturaient l’entrée en roches grises. Morgane en conclut que son père avait encore la forme et se félicita de nouveau d’avoir décidé de prendre la route : elle avait hâte de le voir.

Elle se gara derrière la vieille Buick et sortit de son véhicule. Dean Edwards avait entendu la voiture arriver et vint accueillir sa fille. Le pharmacien avait vieilli. Morgane le vit descendre avec difficulté les trois marches en bois du perron et son cœur se serra. Même à la campagne, où tout va moins vite, les années le grugeaient.

— De la grande visite ! lança Dean en serrant sa fille dans ses bras.

— J’avais besoin de prendre un peu d’air, avoua Morgane, avant de suivre son père dans la maison.

Tout était propre, exactement comme si quelqu’un venait de terminer le ménage.

— On pourrait manger sur le plancher, papa, releva Morgane.

— Tout seul, je ne peux pas salir grand-chose. Et depuis que je sais qu'un jardinier vit avec moi en permanence, tu imagines la pression !

— Monsieur Gris ! Tu y penses encore ?

— Bien sûr.

Dean leur servit deux verres d'eau et invita sa fille sur le balcon arrière, qui donnait sur un petit boisé plein de vie. Morgane posa ses mains sur la rambarde et contempla la beauté de la cour.

— C'est paradisiaque, papa.

— C'est ça, la retraite. Et depuis que ta mère est partie…

— Elle te manque ?

— C'est sûr. Est-ce que tu lui as… parlé ?

— Après son décès ? Non.

— Et ça fonctionne toujours bien, ta petite entreprise ?

— Vraiment, répondit-elle en s'asseyant sur une chaise Adirondack rouge. Bon, ce n'est pas toujours rose, mais je suis heureuse.

— Et ça ?

Dean fit un geste avec sa main, comme s'il portait un verre à sa bouche.

— Je fais de mon mieux, je te le promets. C'est difficile, certains jours. Quand ça arrive, j'essaie de me souvenir de ce que tu m'as dit. Ne t'offusque jamais…

— …que quelqu'un ose t'en parler, compléta Dean avec elle. Ça veut dire que cette personne-là tient à toi. Ta mère, elle n'a jamais voulu que j'aborde le sujet avec elle. Elle était prisonnière, et moi, j'étais muselé.

— Est-ce que tu sais où je suis allée avant de venir ici ?

— Non.

— Voir l'abbé Plouffe.

Dean Edwards sourcilla.

— Ma fille serait-elle devenue pratiquante ?

— Non, non. Mais j'avais envie de revoir le curé. Il était là, la première fois, quand j'ai vu monsieur Faherty.

— C'est vrai. Comment allait-il ? Il n'est plus jeune, l'abbé Plouffe…

— Il m'est apparu solide comme le roc. Vieux, mais il a toute sa tête, cet homme-là.

— Il devait être content de te voir.

— Oui, ça paraissait. On a jasé pendant une bonne demi-heure dans la sacristie de l'église.

— Tu lui as parlé de ton travail ?

— Oui !

Dean croisa les bras et fit un sourire en coin.

— Je suis curieux de connaître la réaction d'un homme d'Église comme lui par rapport à tout ça.

— Il était… tu viens de dire le bon mot : curieux. Je l'ai senti intéressé. J'ai eu l'impression qu'il savait exactement ce dont j'étais capable depuis le premier jour, dans l'église.

— Et ?

— Il dit que je vois les anges. C'est de cette façon qu'il interprète mon don.

Et Morgane raconta à son père comment l'abbé Plouffe lui avait proposé de retourner dans le cimetière. Les séances improvisées au milieu des pierres tombales, la visite de sœur Clothilde, des gens d'une autre époque et de…

— Faherty, répéta Dean. Il est encore là ?

— Oui. C'est fou, hein ? Rien n'a changé.

Le pharmacien secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Ta vie est extraordinaire, Morgane.

— La tienne aussi, papa. Je suis contente de voir que tu vas bien.

Dean Edwards ravala sa salive et devint subitement plus sérieux.

— Justement, il faut que je te parle.

Le ciel s'assombrit au-dessus de Morgane. Tout, dans cette dernière affirmation pourtant banale, cachait quelque chose de terrorisant.

— Quoi ?

— Tu sais que je ne rajeunis pas, je ne t'apprends rien.

Elle approuva en silence.

— Le médecin a trouvé des petites taches sur mes poumons. C'est minuscule, mais il est d'avis qu'il faudrait investiguer un peu plus. Je vais subir d'autres tests prochainement pour avoir l'heure juste.

— Des petites taches… répéta Morgane. Ça veut dire quoi ?

— Je pourrais t'inventer des diagnostics bidons mais, de façon générale, elles pourraient correspondre au cancer. Comme je te dis, il faut d'autres tests pour confirmer.

Le mal était fait. Le mot avait été prononcé : cancer. Confirmé ou pas, le simple fait de l'imaginer pouvait faire apparaître des symptômes.

— C'est quoi, la suite, papa ? murmura-t-elle.

— Si c'est confirmé, alors des traitements. Chimiothérapie, radiothérapie, je ne sais pas. Ça dépend de plusieurs facteurs.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Parce que c'est récent et que j'attendais d'avoir un diagnostic complet. Mais comme tu es là, je préfère avoir cette conversation-là avec toi en face-à-face. Je ne conduis plus beaucoup. Ici, dans le village, ça va encore, mais je ne pense pas retourner à Montréal seul. Tu comprends ?

— H-hum.

— Il ne faut pas avoir peur d'en parler, Morgane. Il m'en reste moins devant que derrière.

— Je n'ai pas peur d'en parler, papa. J'ai peur d'être orpheline.

— Alors, tu viendras me voir, ironisa Dean avec un clin d'œil.

Voilà qui la fit rire et détendit l'atmosphère d'un cran.

— Tu ne crois même pas à ce que je fais.

— Peut-être que j'ai seulement peur d'avouer que ça me fait peur, justement. Tu crois que je vais revoir ta mère, là-bas ?

— Oui. Ça aussi, ça te fait peur ?

Ce fut à son tour de rigoler.

— Un peu, avoua-t-il.

— Je peux t'aider, proposa Morgane.

Dean sourcilla. Elle précisa :

— Tu pourrais lui parler tout de suite, si tu veux.

• • •

Le vieux pharmacien avait perdu de sa contenance. Il se tortillait sur sa chaise, incapable de laisser ses mains au même endroit plus de quelques secondes.

— Je… je ne sais pas, Morgane, ne cessait-il de répéter.

— Calme-toi, papa.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Rien du tout. C'est moi qui dois faire quelque chose. Toi, tu restes où tu es et tu respires.

— D'accord, d'accord…

— Bon, je commence.

Dans la cour arrière de la maison de son enfance, Morgane Edwards ferma les yeux et ouvrit toutes grandes les portes qui donnaient accès à l'invisible. Dans un contraste frappant avec le cimetière, les alentours étaient presque déserts. Elle distingua quelques formes en périphérie, mais personne ne venait à elle de façon évidente. Monsieur Gris arriva derrière son épaule et Morgane sursauta.

— *Je ne voulais pas te faire peur.*

— Monsieur Gris… ça fait tellement longtemps.

— *Je suis très content de te revoir. Mais j'imagine que tu n'es pas ici pour moi, pas vrai ?*

— Comment vous… oh, bien sûr, vous la voyez.

— *Je vais vous laisser ensemble. À bientôt, Morgane. Tu salueras ton père, tu veux ?*

— Avec plaisir. Prenez soin de vous, monsieur Gris. Il te fait dire salut, papa.

— Hein ? Oh ! C'est vraiment gentil…

Morgane entendait la respiration de son père, régulière mais rapide, au milieu du chant des oiseaux et du bruissement des feuilles. Doucement, une femme se matérialisa. Morgane reconnut immédiatement sa mère, malgré l'hésitation évidente de la femme à vouloir s'approcher davantage. Avait-elle peur ? Elle en avait tout l'air. Comme une enfant prise en flagrant délit, Jade Edwards avait la tête coincée entre ses deux épaules.

— Bonjour, maman.

— Hein ? fit de nouveau Dean. Elle est là ?

— Oui.

— Où ça ?

— Là, indiqua Morgane en levant la main vers sa gauche.

— Je… je ne la vois pas ! Est-ce que c’est normal ?

— Oui, papa. Attends, elle essaye de me dire quelque chose.

Jade Edwards avait la mine basse. Morgane comprit de quoi il retournait : la femme se confondait en excuses.

— C’est correct, maman. Je suis vraiment contente de te voir. Tu as l’air bien.

La pauvre attendait ce moment depuis longtemps. Dean Edwards s’était remis à gigoter sur sa chaise comme un poisson hors de l’eau.

— *Bonjour, Dean*, lâcha la médium.

— Moi ? Je… Morgane ?

— *Jade.*

— Jade ! Oh mon Dieu… tu es là ? Mais…

— *Je suis tellement désolée, Dean.*

— Désolée ? Mais tu ne m’as rien fait !

— *Si. Je t’ai laissé tomber.*

— Tu étais malade, Jade ! s’exclama son mari. Tu t’es battue toute ta vie…

— *Je te demande pardon, mon amour.*

Dean était obnubilé. L’émotion monta d’un seul coup et le vieil homme éclata en sanglots.

— Je te pardonne, Jade ! Je ne savais pas comment t’aider, c’est moi qui devrais m’excuser ! Je… je travaillais tout le temps, je suis si content de t’entendre…

— *J’avais besoin de te parler. Je serai heureuse, maintenant. Si tu veux me voir, je serai là quand tu viendras me rejoindre.*

Dean Edwards se cachait le visage avec ses mains. Il renifla un bon coup et se ressaisit.

— Moi aussi, je t’aime, maman, fit Morgane.

Elle ouvrit les yeux. Elle et son père restèrent une longue minute sans parler.

— Elle reviendra, si on veut la voir, dit-elle finalement.

— C'est… c'est inexplicable, conclut le pharmacien. Comment est-ce possible ? Rien… je veux dire, rien de physique !

— C'est invisible, papa. Mais c'est là.

— Quand ça va être mon tour, de partir… à la toute fin…

Morgane ravala sa salive.

— Oui…

— Est-ce que tu vas vouloir m'accompagner ? J'ai peur de mourir, Morgane. Je me sens encore si jeune en dedans, et si vieux à l'extérieur. Je sais que je n'y échapperai pas, et que c'est le destin de tout le monde, mais… j'ai peur. Des taches sur les poumons… je ne suis pas dupe, je sais exactement de quoi il retourne. Je ne sais pas si j'ai envie de faire tout ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? murmura Morgane.

— Les traitements. J'ai préparé toute ma vie des médicaments pour ceux qui s'en remettent, je n'ai pas envie d'en prendre.

— Mais si tu ne le fais pas…

— Je sais, et c'est là mon paradoxe. Je ne suis pas capable de me faire à l'idée de partir, mais quand je m'imagine relever d'une guerre chimique qui aurait eu lieu dans mon corps, j'ai envie de me sauver très loin.

— Est-ce que tu veux que je déménage ici, avec toi ?

— Non, non. Déjà, je ne resterai pas ici si le pronostic est mauvais. Et en plus, la médecine est puissante, de nos jours. Ces maladies-là se traitent pas mal mieux qu'avant.

— Et qui s'occupera de la maison ?

— Je trouverai, ce n'est pas un problème. On a déjà un jardinier…

— Ce n'est pas drôle, papa ! Pourquoi tu ne veux pas que je vienne m'installer ici ?

— Parce que ta vie est à Montréal, Morgane.

— Tu sais que c'est un argument qui ne vaut rien du tout, rétorqua-t-elle. Je n'ai pas d'enfant, ni de conjoint. Je peux très bien bouger.

Dean inspira. Il ne pourrait pas lui cacher la vérité.

— Je ne veux pas que tu me voies dépérir de jour en jour, voilà. Ce n’est pas joli, le cancer. Et, entre toi et moi, sauf me tenir compagnie, tu ne peux rien faire d’autre.

— C’est déjà bien assez.

— J’ai beaucoup d’amis dans le village, je ne serai jamais seul. Tu pourras venir quand tu voudras, mais ne déménage pas pour moi, d’accord ?

Il laissa ses mots s’envoler avec la brise qui balayait la cour. Morgane n’avait aucune envie d’imaginer son père malade ou mort. Les deux options généraient un tourbillon d’angoisse aussitôt qu’elle y pensait. Malgré tout, elle promit :

— D’accord.

C’était un bien drôle d’après-midi. Morgane se sentait vide. Elle avait décidé de ne pas dormir dans la maison familiale. Alors qu’elle était sur la route du retour, la phrase « pas d’enfant, ni de conjoint » passait en boucle dans sa tête, entremêlée au mot « cancer » prononcé par son père. Elle pensa à l’abbé Plouffe, et ensuite à Geoffroy Pagé. Un frisson la parcourut : elle avait peur. Que pouvait-elle faire contre un homme de sa trempe, policier en plus ? Elle arrêta sa voiture sur l’accotement et prit son téléphone. Elle envoya un message :

« Grosse journée. Besoin d’un verre ! Est-ce que la proposition tient toujours ? »

En moins de quelques secondes, la réponse arriva :

« Absolument. Souper à 19 h ? »

Deuxième Partie

22 août 2019

Montréal, Noble Café, 7 h 30

Morgane manipulait la flasque en métal sous la table carrée du Noble Café. Elle aimait bien ce petit endroit calme du Plateau-Mont-Royal, en retrait de l'achalandage de la rue Saint-Denis, à l'ouest. Elle versa adroitement une rasade de vodka dans son verre d'eau vide, à l'abri des regards, et replaça le contenant dans sa bourse. Elle vida le verre d'un seul trait et demanda ensuite qu'on le remplisse d'eau à moitié. Ce petit manège, elle le répéterait cinq fois pendant l'heure suivante. Les sympathiques employés de la place n'y verraient que du feu. Ou peut-être le savaient-ils, mais préféraient l'ignorer. Ils connaissaient tous Morgane, de toute façon. C'était une cliente régulière et appréciée. Deux, trois fois par semaine, elle s'y rendait pour déjeuner, parfois accompagnée d'une femme ou d'un homme – jamais le même, dans le cas des représentants du sexe masculin.

Aujourd'hui, c'est avec sa meilleure amie qu'elle avait rendez-vous. Elle se leva pour l'accueillir.

— Tu es tellement belle que je craquerais pour toi, mon coco, lui envoya Louise.

— Venant de la plus mignonne secrétaire en ville, c'est tout un compliment ! répondit Edwards.

— Adjointe administrative, précisa McKee en levant le doigt.

La boîte de notaires et d'avocats où travaillait Louise se trouvait dans l'est du centre-ville de Montréal. Le trajet vers le bureau ne demandait qu'un court transport en métro pour atteindre le Plateau-Mont-Royal.

Quand elles le pouvaient, les deux amies se rejoignaient au Noble Café avant d’entamer leur journée.

— Allez, parle-moi, chuchota McKee. Et cache-moi rien !

— C’est un *client*, Lou.

— *C’était*, un client. Et arrête ça, pas avec moi. Quand tu te mets à lui parler en dehors des séances normales, il change de statut.

Morgane sourit et s’approcha un peu plus.

— D’accord. Quand j’ai découché, avant-hier…

— Hein ! Tu étais partie chez ton père !

— J’y suis allée, mais je suis revenue. Je… mon père est malade.

— Malade…

— Il attend des résultats, mais… c’est peut-être le cancer.

Louise plaça sa main devant sa bouche.

— Oh !

— On va attendre les conclusions avant de paniquer.

— Je suis tellement désolée !

— Il est terrorisé. J’ai jamais vu mon père dans cet état-là. Tu sais ce qu’il m’a demandé ?

— Non ?

— D’être là, quand il va mourir. De l’accompagner.

— Mon Dieu… est-ce que tu as dit oui ?

— C’est sûr ! Je pouvais pas le laisser dans un tel état. Mais assez parlé de ça. Dans la voiture, quand je revenais, je me suis raisonnée à ne pas devancer le pronostic ; c’est trop difficile. Disons que ma journée avait été dure, alors j’ai craqué et j’ai envoyé un message à mon ancien client. J’avais besoin de me faire coller.

— Tu es allée chez lui ?

— Pas vraiment chez lui. Il a un petit chalet pas loin de Saint-Jérôme. Il m’a proposé de souper et j’ai dit oui !

— Oh… et puis ?

— Et puis quoi ?

— Est-ce que vous avez…

— Baisé ?

Louise approuva vigoureusement de la tête.

— Non, répondit Morgane avec une moue. Mais je lui ai fait un petit spécial ! murmura-t-elle.

— La cochonne ! C’est à se demander qui a le plus aimé ça, hein ?

— Je sais pas, il s’est endormi tout de suite après. Dans des draps propres !

— Tu l’as achevé…

— J’imagine.

— Et la suite ?

Morgane mit ses mains sous la table, dévissa sa flasque et saisit le verre d’eau.

— Y a pas de suite, Lou. Tu sais bien, il y a jamais de suite. J’avais seulement besoin de m’évader un peu. J’ai pas l’intention de le revoir, et je sens rien de son côté non plus.

McKee baissa les yeux et regarda Edwards verser subtilement son alcool dans le verre.

— Combien d’onces ? demanda-t-elle en croisant les bras.

— Six. Pas une de plus, je te jure. C’est ma troisième.

Louise n’était pas dupe. Le manège de Edwards échappait peut-être aux autres, mais pas à elle. Chaque occasion que saisissait son amie de soulever son addiction se terminait par la même réplique : « Tu remercieras ma mère pour le legs. » Au lieu de confronter Morgane, McKee avait décidé de tempérer la chose.

— J’avais juste envie d’un peu de plaisir, conclut Morgane, avant de vider le verre. L’histoire de Pagé me revenait sans cesse en tête, la maladie de mon père, j’étais juste contente d’être ailleurs. Et puis, il est marié. Ça me tente pas de m’embarquer là-dedans. Quand il s’est levé, j’étais déjà partie.

— Et s’il revient te voir ?

— Comme client ?

— Oui.

— Je vais refuser. Je mélange pas ces affaires-là… mais il reviendra pas.

— Comment tu sais ?

— Je le sais, c'est tout. Il a fait ce qu'il avait à faire. Beaucoup de gens viennent seulement une fois. Ils se parlent, et c'est réglé pour toujours.

— Et lui, c'était pour qui ?

Morgane fit non de la tête.

— Confidentiel, Lou. C'est la même chose pour les clients de tes patrons.

— Bon, bon. Et aujourd'hui ?

Elle adorait entendre les histoires de son amie. Morgane se faisait un devoir de ne jamais révéler d'indices qui pourraient permettre d'identifier ceux qui faisaient appel à ses services, ce qui ne l'empêchait pas de satisfaire la curiosité insatiable de Louise. Et des choses à raconter, Edwards n'en manquait pas.

— Ce matin, un client régulier à 9 h. Troisième rencontre, rien de spécial. Après ça, un couple que je rencontre pour la première fois. Et en après-midi, j'ai un cas vraiment difficile, avoua-t-elle.

McKee l'interrogea des yeux.

— La femme a perdu un enfant quand elle avait vingt et un ou vingt-deux ans. Elle avait décidé d'accoucher dans une maison de naissance, à l'ancienne, malgré un avertissement des médecins.

— Oh non…

— Oui. Elle avait une condition médicale, je sais pas trop, et le petit est mort à la naissance.

— C'est épouvantable !

— Dégueulasse ! Imagine comment la mère a vécu ça. Elle s'est sentie coupable *toute* sa vie. Alors, elle débarque dans mon bureau, l'année passée, et elle aimerait prendre contact avec l'enfant.

— C'est possible, ça ?

— Oui, oui. Mais c'est pas moi qui décide. Si l'enfant est pas là, moi, j'y peux pas grand-chose. Alors je la reçois, et puis, y a des *dizaines* d'enfants qui m'entourent.

Louise était captivée, comme toujours, et s'aperçut à peine que Morgane remplissait de nouveau le verre d'eau sous la table.

— Et là, poursuivit la médium, elle reçoit des messages d'amour à n'en plus finir. J'ai cette vague de bonheur qui déferle sur moi et que j'essaie de redonner à la pauvre femme, mais c'est d'une intensité folle.

— Et son enfant à elle ?

— À la première rencontre, il était pas là. J'ai pas réussi à le distinguer parmi les autres. C'est comme si la première étape était de libérer ce *qu'eux* avaient à dire.

— Et eux aussi, ils sont morts à la naissance ?

— Je pourrais pas dire, mais ils tiennent à faire passer leur message. La pauvre dame pleure comme une madeleine et comprend pas pourquoi on l'aime autant, pourquoi des *enfants*, spécialement, l'aiment comme ça. Bref, c'est fou. Quand elle est sortie de chez moi, c'était une autre femme.

— Et puis ?

— Elle est revenue. Et là…

— Là ?

— J'ai rencontré son enfant.

— Non…

— Je te jure. Il était là, à côté de moi, comme toi.

Louise plaça une main sur sa bouche.

— Mais il parlait pas.

— C'était un bébé naissant…

Morgane tapota sa flasque de la main droite et la secoua pour évaluer le niveau de liquide résiduel.

— Ça a aucune importance, l'âge, Lou.

— Mais il sait pas parler, quand même…

— C'est pas le langage des mots, c'est dur à expliquer.

— Mais toi, tu comprends tout.

Edwards acquiesça en souriant.

— Tout, ma belle. Et crois-moi, l'enfant disait rien.

— Alors vous avez fait quoi ?

— On a attendu.

— Pendant une heure ?

— Pendant plusieurs fois une heure, Lou.

— Et elle revient encore ?

— Oui. Et son bébé est là chaque fois.

Louise était hébétée. Autre gorgée de vodka. McKee calcula instinctivement que c'était la cinquième lampée. Six onces d'alcool avant 9 h le matin. Morgane tenait le fort mieux qu'un soldat : rien ne pouvait laisser croire qu'elle avait bu. C'était impressionnant.

— Mais s'il parle pas… comment tu fais pour savoir qu'il est là ?

— Je le sais, c'est tout. Et aujourd'hui, on va encore attendre. Mais il va finir par s'exprimer, j'en suis certaine.

— Wow… elle est déterminée !

— C'est beau à voir, tu sais.

— Et rien après elle ?

Sixième – et supposément dernière – manipulation de liquide sous la table. Le rythme accélérait.

— Non.

— Qu'est-ce qui te stresse, alors ?

Edwards la dévisagea.

— Pourquoi tu demandes ?

— Feeling. Je te connais.

— Sais pas. J'ai mal dormi, la nuit passée. Et rien à voir avec monsieur marié, hein ? se dépêcha de préciser Morgane. Y a des fois où je sais d'avance, comme ça, que ma journée sera pas normale.

— Tu leur parles durant la nuit ?

Elle faisait référence aux défunts.

— Non, pas toujours. Mais ça peut arriver. Et je considère que tout ce que je reçois a un sens, comme je t'ai déjà expliqué. Rêves, impressions, images…

— Et t'as eu ça cette nuit ?

— Oui, on peut dire. Ça m'a tenue éveillée pendant un bon moment.

Morgane ressentait toujours une certaine nervosité quand elle passait une mauvaise nuit. Elle avait beau avoir plus de vingt années d'expérience, rien n'y faisait. Sauf peut-être la vodka. Louise fit le lien dans sa tête.

— Ça va bien aller, ma belle. Essaye de pas trop forcer.

McKee venait d'indiquer le verre. Morgane le reposa sur la table sans le boire. Elle savait se dédouaner comme une pécheresse accomplie, mais, devant le regard neutre et sincère de son amie, elle ressentait une certaine honte. Elle fit tanguer le liquide d'un bord à l'autre comme un cognac et l'engloutit d'un trait.

— Je force pas, Lou.

— Ton client, à 9 h, il est beau ?

Morgane réfléchit pendant un instant et répondit :

— Pas tant que ça. Mais il est gentil.

Louise fit un sourire en coin.

— Mais encore ?

— Disons qu'il est… spécial.

Brossard, hôtel, près de minuit

La vidéo débuta et une image d’une clarté impressionnante apparut. On y voyait un homme attaché et bâillonné sur une chaise. Des doigts replacèrent l’objectif de la caméra et un deuxième individu se présenta à côté du premier. Une cagoule bleu foncé lui cachait le visage. Il s’adressa à la caméra.

— Bon, salut, ça tourne ! Oui, euh, je connais pas beaucoup YouTube, mais ça devrait marcher. Je suis avec le docteur Andersen, venu de la grande région de l’Outaouais ! Si vous connaissez pas le doc Andersen, croyez-moi sur parole, il est célèbre. Sinon, ben… Google, hein ?

C’était francophone québécois, mais… y avait-il un accent ? Le cagoulé posa une main sur l’épaule du prisonnier et ajouta :

— Je l’ai empêché de parler, mais c’est pas parce que je veux pas l’entendre. Je veux juste pas qu’il crie, vous me suivez ? Sacrament… Le doc, il est capable de vous sortir des phrases impressionnantes. Alors, s’il crie, ça doit être fou. Bon, histoire courte, j’ai demandé au doc de quelle façon il aimerait mourir s’il en avait le choix. Vous ferez les liens que vous voulez, mais c’était ça, la question. On pourrait penser à n’importe quoi, là, j’ai même pas donné de choix ou d’indices, j’ai tout laissé sur la table. Et sa réponse m’a étonné : il a répondu « par le feu ». Brûlé ! Vous comprendrez que j’étais pas préparé à ça, il m’a fallu m’ajuster.

Le prisonnier essayait de parler, en vain. Il bougeait sur la chaise en secouant la tête de tous les côtés. Le ravisseur sortit temporairement du cadre de la caméra et revint avec un petit bidon d’essence rouge.

— C’est fou le nombre de choses auxquelles j’avais pensé. Mais pas à ça. Alors, il a fallu que j’aille chercher de l’essence ! Mais tout est rentré dans l’ordre, on est prêts. Un instant, je crois que le doc veut nous dire quelque chose. Doc, si j’enlève le ruban et la chaussette dans votre bouche, vous allez crier ?

— Hum ! Hum !

— Bon, c’est dur à interpréter, tout ça. Faites « non » de la tête, s’il vous plaît.

Le prisonnier s’exécuta.

— OK, on vous écoute, mais pas trop fort, c’est compris ?

[Scratch !]

— Ow !

— Shh, doc !

— C’est pas vrai ! C’est pas vrai !

— Qu’est-ce qui est pas vrai, docteur ? Parlez-nous ! Si on vous comprend pas ni avec ni sans le ruban…

— Je… j’ai jamais dit que je voulais mourir par le feu ! C’est n’importe quoi ! Laissez-moi partir !

— Hein ? Mais alors, je suis allé chercher le bidon pour rien ? Hostie, doc…

— Oui ! Je suis James Andersen ! Je suis retenu…

Le cagoulé venait de placer un revolver sur la tempe du médecin spécialiste.

— Vous dites, doc ?

— Je…

— Allez. Élaborez plutôt sur votre premier sujet. Vous veniez de dire que vous vouliez pas mourir par le feu, je passe pour un menteur. On est filmés, hein ? J’ai une réputation à protéger. Précisez, docteur.

— Mon… mon choix, c’était pas le feu ! C’est… c’était une balle dans la tête ! Mais je veux pas mourir !

— Shh ! Moins fort, s’il vous plaît. Pourquoi une balle dans la tête ?

— …

— Dites-le.

Andersen ne répondait pas. Après un court moment, l'homme saisit le bidon d'essence.

— Pas moi qui réponds pas, eh.

— Non ! Non ! Faites pas ça, je vous en prie ! Pitié ! Parce que je veux pas souffrir ! Je veux pas avoir mal ! ARRÊTEZ !

L'homme cessa de dévisser le bouchon.

— Parce que quoi, doc ? C'est redondant, mais ça va vous demander de répéter.

— P-parce que je veux pas souffrir ! C'est pour ça ! Pas le feu, je vous en prie !

Le cagoulé se pencha tout près de son prisonnier.

— À deux doigts de la fin de votre vie, votre seul souhait est de pas *souffrir* ? Je suis surpris, monsieur Andersen. Vraiment, vous m'étonnez. Si on se fie à tout ce que vous avez répété en conférence, publié sur le web… J'aurais pensé que vous vouliez étirer votre vie à tout prix, le plus longtemps possible. Laissez-moi vous remettre ce ruban sur la bouche, voulez-vous ?

— Hein ? Mais pourquoi ? Hey ! Non ! J…

[Hmpf]

— Vous avez entendu ? Le docteur Andersen veut pas avoir mal. Reposons-lui la question. Doc ! Hey, doc !

Le ravisseur dévissa le bouchon du bidon d'essence et le lança par terre.

— Hum ! Hum !

— Vous dites ? Je vous entends mal ! Écoutez, je veux pas avoir l'air d'un malentendant, mais j'ai l'impression que vous dites : « Laissez-moi souffrir, laissez-moi souffrir ! » Si vous étiez en phase terminale et incapable de vous faire comprendre, j'ai le feeling que j'en tirerais exactement la même affaire. Quel dommage !

Comptois versa de l'essence sur le pantalon du prisonnier, qui se démenait comme un fou sur la chaise.

— C'est con, j'aurais vraiment aimé vous entendre me dire que vous espériez une mort moins atroce. Le feu, non mais faut être malade pour vouloir ça ! Ça va prendre, quoi, deux bonnes minutes avant de crever ?

Peut-être même trois ? Je vais calculer, pour vrai. Ça m’intrigue. J’ai jamais assisté à ça, les dernières fois c’était quand… les sorcières ? J’étais pas né, doc. Incroyable ! Dire que vous auriez pu choisir de mourir en une fraction de seconde ! Mais je vous entends pas, c’est d’une tristesse ! Merde, il aurait fallu avoir votre opinion d’avance ! Dans un document, ou un testament, quelque chose comme ça.

Sur la vidéo, l’homme murmura à l’oreille de son otage :

— Imaginez… si vous aviez pu vous faire entendre, doc.

Il sortit un briquet, s’approcha de l’écran et éteignit la caméra.

Montréal, 7 h 30, Édifice Parthenais

La vidéo apparut sur le site de YouTube en plein milieu de la nuit. Les premières personnes qui la consultèrent y virent une blague de mauvais goût ou une mise en scène d'acteurs de série B. Il fallut attendre qu'une résidente québécoise insomniaque se rende compte que la scène avait été filmée par un Canadien d'expression française et se décide à communiquer son malaise par l'entremise du site web de la Sûreté du Québec.

L'agente de garde prit connaissance du message et consulta à son tour la vidéo. Elle décida que son contenu méritait le regard d'un supérieur et le relaya aussitôt. À 4 h 30, le 22 août 2019, un dossier apparut dans l'ordinateur du quartier général de la Sûreté du Québec, à Montréal, sur la rue Parthenais. Il était simplement intitulé « vidéo suspecte, peut-être pas une blague », accompagné de la cote d'urgence « moyenne ». Il se retrouva donc au milieu de la courte liste qui s'affichait durant la nuit sur l'écran principal des employés qui travaillaient dans l'édifice autrefois célèbre.

Pour les citoyens québécois, le nom Parthenais représentait la loi. Il fut une époque où c'était la pire prison canadienne dans laquelle se retrouver. Les légendes urbaines évoquaient un endroit coiffé d'un dernier étage rempli de prisonniers séniles capables des pires actions. Entre la possibilité d'éliminer un codétenu ou celle de se jeter dans le vide, la première option était certainement la meilleure. Dans tous les cas, impossible d'entrer dans l'immeuble sans avoir une pensée pour les fantômes qui devaient hanter les murs.

Emma Teasdale, 37 ans, enquêteuse pour la Sûreté du Québec, reçut un message alors qu'elle était dans sa voiture personnelle, coincée dans le trafic à quelques kilomètres au nord de son bureau. Elle consulta d'un œil son cellulaire et appuya sur le lien Internet qu'elle venait de recevoir. Une vidéo s'afficha à l'écran en même temps que le bruit d'un klaxon retentissait derrière elle. Elle jeta un œil dans le rétroviseur et avança. En conduisant le plus prudemment possible, elle regarda l'ensemble de la vidéo sur son téléphone.

Les travaux de construction qui avaient cours dans le quadrilatère entourant le quartier général de la Sûreté du Québec rendait l'accès difficile pour le personnel. La rue Parthenais était barrée entre Ontario et Logan, même pour les piétons, hormis une section étroite longiligne qui permettait de se rendre du stationnement réservé aux enquêteurs jusqu'à la porte principale de l'édifice Wilfrid-Derome.

Teasdale évita une section boueuse pour ne pas salir le bas de son pantalon et pénétra dans l'immeuble. Elle se présenta à l'agent de garde et signa le registre des entrées et sorties. Elle passa à côté du détecteur de métal – obligatoire pour tous les visiteurs – et utilisa sa carte à puce pour ouvrir la barrière métallique qui donnait accès à la section sud. Devant elle se trouvait la petite cafétéria, où elle mangeait plusieurs fois par semaine depuis son transfert ici.

Teasdale fut apostrophée par le lieutenant Gervais dès qu'elle mit le pied au cinquième étage.

— Emma ! T'as eu le temps de regarder la vidéo ?

— Oui, une fois.

— Et tu penses que c'est vrai ?

— On dirait… à première vue. On a reçu ça cette nuit ?

— Oui, entre 4 et 5 h du matin. C'est québécois.

— Oui, mais peut-être pas tourné au Québec. J'ai entendu des noms, je vais me concentrer là-dessus.

— C'est quand même assez épeurant comme scène, souleva Gervais.

Un homme cagoulé menaçait de brûler vif un otage ligoté et bâillonné. La scène se terminait brusquement avant que l'irréparable soit commis, mais il était tentant de penser que tout cela n'était pas une farce et que quelqu'un était réellement en danger.

— Si c'est pas de la frime, je vais avoir besoin d'aide pour intervenir, en espérant qu'il soit pas trop tard pour celui qui est sur la chaise.

— Informe-moi à mesure que tu avances. Je descends chercher un café, je t'en monte un ?

— Oui, merci. Je vais être dans la salle tech.

La salle technologique était équipée d'appareils récents qui permettaient d'analyser les pièces à conviction, comme les enregistrements audio et vidéo. Travaillant à mi-chemin entre l'identité judiciaire et le renseignement, Emma Teasdale avait développé une expertise avec les réseaux sociaux et leur infinité de sources d'information. Les tribunaux accordaient de plus en plus de valeur juridique à ce que les enquêteurs recueillaient sur le web, si bien qu'aujourd'hui, toutes les enquêtes de la sergent Teasdale débutaient par Internet. Récemment, elle avait bouclé deux histoires de harcèlement criminel, dont l'une avait fait jurisprudence, par les pièces à conviction récupérées sur le web et admises en preuve par le juge. Le système s'adaptait tranquillement à l'utilisation massive des nouveaux moyens de communication.

Emma se connecta sur l'ordinateur principal et entra son mot de passe. Dans son logiciel de messagerie se trouvait le lien vers la vidéo qu'elle avait regardée sur son téléphone. Cette fois, l'image en grand format apparut, et Emma sut instinctivement qu'elle n'avait pas affaire à un canular. Elle écouta attentivement la scène deux fois en prenant des notes et saisit le téléphone, alors que Gervais entrait dans la pièce.

— Merci, chuchota-t-elle en prenant le café des mains du lieutenant.

Ce dernier lui fit signe qu'il retournait à son bureau. Elle lança dans le combiné :

— Mario ! Le grand, le beau, le super Mario !

Elle plaça le téléphone sur son épaule et ouvrit le deuxième tiroir de son bureau.

— *Salut Emma… j'ai le feeling que t'as besoin de moi*, répondit une jeune voix d'homme au bout de la ligne.

Teasdale saisit une petite bouteille et en sortit deux pilules, qu'elle goba avec une gorgée de café.

— Oui mon cher. Je cherche un Andersen, un docteur Andersen de l'Outaouais.

— *OK, t'as rien que ça ?*

— En ce moment, oui. Tu peux me dire si ça donne quelque chose ?

— Et je cherche quoi ?

— S'il en existe un.

— *Oh boy… je te rappelle.*

— Je suis à la salle tech !

Si Emma avait rencontré Mario deux fois dans sa vie, c'était presque une exagération. Épaules basses, lunettes carrées, il était le stéréotype du geek qui avait sans doute fait ses premières armes en piratant des sites de jeux en ligne pour éviter de les acheter. Comment il s'était retrouvé à travailler aux renseignements pour la police provinciale, elle n'en avait aucune idée. Ils étaient au moins quatre à l'étage des renseignements, selon ce qu'elle en savait, mais elle s'adressait à Mario parce que c'était le seul dont elle connaissait le prénom. Pendant qu'elle attendait le retour d'appel, elle se concentra sur les éléments qui pourraient lui permettre d'identifier l'endroit où la vidéo avait été tournée.

De par la position de la télévision en arrière-plan, il s'agissait d'un hôtel. La caméra utilisée devait être positionnée sur un meuble avancé entre deux lits, dont on voyait les extrémités. La vue d'un tapis gris fit penser à Emma qu'il s'agissait du rez-de-chaussée d'un motel plutôt bas de gamme. La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

— C'est Mario. J'ai deux docteurs Andersen de l'Outaouais. James et Claire.

— Le gars, James, il fait quoi ?

— Neurologue spécialisé dans les cas d'Alzheimer et de démence. Il a une place d'affaires sur la rue Champlain, à Gatineau. C'est indiqué qu'il vient aussi à Montréal parfois.

Emma consulta sa montre : il était 8 h 45.

— Tu peux me donner le numéro de son bureau principal ?

Elle appela et buta sur un répondeur. Elle laissa un message pour le docteur Andersen et se remit à étudier la vidéo. Les propos pouvaient suggérer de la vengeance ou de la haine, Teasdale avait l'intuition que les deux acteurs se connaissaient, d'une certaine façon. Le revolver était de type Glock, le modèle utilisé par la plupart des policiers, et était doté d'un silencieux au bout du canon. Obtenir un Glock sur le marché noir était quand même assez facile, mais le silencieux était un élément plus rare.

L'attention de l'enquêteuse fut ensuite attirée par une toile sur le mur à la gauche de la télévision. Elle fit une capture d'écran et isola la peinture pour être en mesure de l'utiliser en cas de besoin. C'était partiel et pas très net, mais ça suffirait pour identifier de quel endroit il s'agissait. Comme il était impensable de s'informer auprès de tous les hôtels et motels de la province, Emma opta pour une solution plus simple. Elle contacta le responsable de la compagnie Google qui travaillait au Québec et fut transférée à une personne ressource chez YouTube. Ce n'était pas la première fois qu'elle traquait une adresse Internet à l'origine d'un potentiel délit ; la démarche s'était simplifiée depuis que, dans les conditions d'utilisation du logiciel de partage, il était indiqué que toute forme de téléversement à caractère potentiellement illicite était passible de vérifications, et même d'une dénonciation en justice.

Dans le cas présent, c'était l'évidence. Teasdale obtint l'approbation de la responsable chez YouTube et reçut un courriel dès les instants suivants. Elle recontacta les renseignements.

— Salut, c'est encore moi.

— *Tu devrais déménager ici*, proposa Mario.

— Au nombre d'heures que je passe au bureau, c'est presque déjà fait.

— *Je veux dire, sur mon étage, dans le bureau d'à côté.*

— Bon, j'ai obtenu la version originale qui a été téléversée sur le web, coupa Emma. Peux-tu accéder aux métadonnées ?

C'était une fausse question. Sans attendre, elle ajouta :

— Je sais que tu peux. On fait ça *rush*, OK ?

— *Tout est* rush, *avec vous autres… Tu veux quoi, dans les méta ?*

— Propriétaire, localisation, tout ce qui peut me permettre d'identifier la personne qui a filmé ça.

— *Ça va permettre d'identifier l'appareil, pas la personne.*

— Tu sais ce que je veux dire…

— *Tu veux le fournisseur de données ? Pour les tours de localisation ?*

— Tout.

— *Envoie-moi ce que tu as. Si c'est vraiment la version originale, je te la fais fumer.*

Montréal, 7 h 30, Noble Café

Morgane avait tout raconté à son amie Louise, à propos du curé Plouffe, de sa mère, de la maison familiale… Elle jeta un regard vers son sac et renonça à utiliser la flasque.

— T’es forte, la félicita McKee, qui voyait tout. Toujours pas de nouvelles de Pagé ?

— Non. Ça fait deux jours. Je suis sur mes gardes, quand même.

— C’est quoi, ta journée ?

— Pas très chargée. Mon client de 9 h ce matin, et j’attends une confirmation pour cet après-midi. Toi ?

— Oh… moi, c’est toujours pareil. Tu sais ce qu’on devrait faire ? Toi et moi ? Partir une semaine au soleil. Juste nous deux, les pieds dans le sable. Question d’oublier les malheurs et de profiter de la vie pendant qu’elle est là.

Morgane sourit à l’idée.

— J’imagine qu’un Cubain pourrait me trouver de son goût et me masser le dos…

— Ouh !

— Lou…

— Quoi ?

— C’est bizarre, ce qui s’est passé avant-hier, quand je suis allée chez mon père.

McKee retrouva son sérieux. Morgane enchaîna :

— C’est pas tant la séance avec lui, avec ma mère… C’est comme… c’est comme s’il me manquait une information.

— Je te suis pas, ma chouette…

— Les gens, dans le cimetière… avec le curé… la façon dont ils me regardaient… je te dis, un élément m’échappe. Je le sens.

— Là, tu me perds.

— Je sais, je suis pas certaine de ce que je dis. Ça sort tout croche. Écoute, écoute. Ma mère, là, tu sais ce qu’elle lui a dit ? À son mari ?

Louise, concentrée comme elle le pouvait, fit non vivement de la tête.

— Elle a dit qu’elle attendait ce moment depuis longtemps, de pouvoir s’excuser. Elle a dit que maintenant, elle pouvait être heureuse.

— Mais ça t’arrive pas, des fois, ce genre de choses-là ?

— L’inverse, oui. C’est les vivants qui ont pas eu le temps de tout régler leurs affaires et qui veulent s’assurer d’informer les morts. C’est la vérité, ça arrive tout le temps. Dites-lui que je l’aime, dites-lui qu’on va bien, qu’on l’oublie pas…

— Mais là…

— Mais là, c’est ma mère – décédée – qui traînait quelque chose dans son cœur. Le curé, il me l’a demandé, si les gens que je voyais étaient heureux. Je lui ai dit que oui, mais je pense pas que ça soit entièrement vrai ! Je te dis, il me manque quelque chose.

— Ta mère… elle est jamais venue te voir, avant ? Avant récemment, je veux dire ?

— Non. C’est seulement la deuxième fois, si c’était bien elle au restaurant, l’autre jour.

— Alors, elle aurait été dans cet état depuis pas mal d’années, conclut Louise.

— Exactement. Et si ça peut arriver pour elle, ça peut arriver pour d’autres. Imagine la quantité de gens…

— C’est du travail pour toi, ça, ma chouette. Tu devrais augmenter tes prix !

Morgane reprit une gorgée d’eau dans le verre.

— Il me manque quelque chose, répéta-t-elle.

Montréal, 9 h 15, Édifice Parthenais

Pendant que Mario extirpait les informations de la vidéo, Emma rappela deux fois sans succès au bureau du docteur Andersen, en Outaouais. Alors qu'elle avait l'intention de récidiver, elle reçut l'appel qu'elle souhaitait.

— Emma Teasdale.

— *Bonjour, je suis l'adjointe du docteur Andersen. Vous êtes l'enquêteuse qui a laissé un message ?*

— Oui, merci de me rappeler. Est-ce que le médecin est là ce matin ?

— *Non, il est en congrès aujourd'hui. Est-ce qu'il y a quelque chose de grave ?*

— Non, je cherche seulement à le retracer, décida de répondre l'enquêteuse. Savez-vous dans quelle région il se trouve ?

— *Dans la région de Montréal.*

— Auriez-vous l'endroit exact ?

— *Attendez.*

Au bout d'un court instant, l'adjointe revint.

— *C'est au centre de formation du quartier Dix30. Il donne une conférence dans la journée.*

— Dix30, je connais. À quelle heure doit-il donner sa conférence ?

— C'est à 9 h ce matin.

Il était déjà 9 h 15.

— Dites-moi, vous n'auriez pas un numéro de téléphone pour le rejoindre, à tout hasard ?

— *Oui. J’ai son numéro de cellulaire. Ce n’est pas pour un rendez-vous, hein ?*

Emma soupira.

— Non, ce n’est pas pour un rendez-vous. Savez-vous où il séjourne, quand il va à Montréal ?

— *Aucune idée… mais ça doit être dans un hôtel, j’imagine.*

— Est-ce que monsieur Andersen a une conjointe ?

— *Oui, il est marié depuis longtemps.*

— Êtes-vous en mesure de me donner une façon de la rejoindre ?

— *Je… vous êtes certaine que tout va bien ?*

— Oui, c’est une vérification de routine.

— *Je n’ai pas le numéro de sa femme.*

— Son nom, alors ?

Après une légère hésitation, la femme s’exécuta :

— *Lyne Descartes.*

— Merci.

Consciente qu’elle ne tirerait rien de plus de cet entretien, Teasdale y mit fin. Elle appela aussitôt au numéro personnel du médecin et tomba sur sa boîte vocale, pleine. Elle s’empressa de rappeler Mario aux renseignements.

— C’est encore moi.

— *Je suis indispensable*, râla le technicien.

— Arrête et écoute-moi. Je vais essayer de trouver l’endroit où le docteur a passé la nuit d’hier. Je t’envoie son numéro de cellulaire, OK ? J’ai aussi le nom de sa femme, elle s’appelle Lyne Descartes. Je vais peut-être avoir à la contacter. Je commence mes recherches sur la Rive-Sud parce que c’est là où Andersen est supposé être aujourd’hui. Rappelle-moi si tu trouves quelque chose.

— *Tu restes dans la salle tech ?*

— Oui !

Teasdale contacta ensuite le Service des incendies des villes de Longueuil, Boucherville et Brossard, pour vérifier si quelqu’un avait appelé pour signaler un feu dans une chambre d’hôtel, mais la réponse fut négative aux trois endroits. Est-ce que l’individu dans la vidéo bluffait ? S’il avait

réellement versé du carburant sur sa victime et allumé le tout, c’était quasi impossible de ne pas avoir déclenché une alarme.

Lorsque Teasdale appela le centre de congrès Dix30, à Brossard, on la fit attendre quelques minutes. Elle parla avec une responsable qui, finalement, lui passa un homme avec un fort accent anglophone, qui, à son tour, l’informa qu’aujourd’hui avait lieu une rencontre entre des gens du milieu de la neurologie, spécialement des médecins, pour échanger sur les nouvelles formes de traitement. Parmi eux, le docteur Andersen. Il était attendu pour une conférence à 9 heures ce matin, mais il ne s’était pas encore présenté.

Le doute d’Emma s’intensifia. Elle ouvrit une carte géographique sur l’ordinateur.

• • •

Emma Teasdale raya un nom sur sa liste et composa un nouveau numéro. C’était un travail de moine.

— *Best Western Brossard, ici Cynthia, que puis-je faire pour vous ?*

— Bonjour, je suis la sergent Teasdale de la Sûreté du Québec.

Comme chaque fois qu’elle s’annonçait, Emma sentit une brève hésitation à l’autre bout.

— *Oui ?*

— J’aimerais savoir si vous avez un client au nom d’Andersen.

— *Je… comment puis-je faire pour m’assurer que vous êtes bien de la police ? En principe, je ne peux pas donner ce genre d’information.*

Teasdale soupira de nouveau.

— Vous avez un téléphone cellulaire, Cynthia ?

— *Euh, oui, oui.*

— Alors vous allez appeler au quartier général de la SQ, sur la rue Parthenais, à Montréal, et me demander. Qu’en dites-vous ? Emma Teasdale, matricule 5221. Vous faites le 0 pour accéder immédiatement à l’agent en service à l’accueil.

— …

— Ça vous va ?

— *Je pense que ça va être correct,* répondit finalement la jeune femme. *Andersen ?*

— C’est ça. Andersen.

— *Ça sera pas long.*

La policière termina son café et reçut l’information qu’elle attendait.

— *J’ai un client Andersen,* annonça Cynthia. *J. Andersen.*

Le cœur d’Emma se mit à battre rapidement. C’était toujours le cas quand elle sentait qu’un élément faisait avancer une enquête.

— Cynthia, écoutez-moi.

— *O-Oui ?*

— Puis-je vous demander d’appeler à sa chambre ?

— Ben là ! Je suis super stressée ! Pourquoi la police m’appelle ? C’est sûr que y a quelque chose de grave !

L’enquêteuse jura intérieurement. Elle voulait aller trop vite. Elle appréhendait la suite et transmettait sa propre tension à une pauvre employée, qui était maintenant en panique.

— Seulement un appel, insista Teasdale.

— *Mais j’y dis quoi, s’il répond ?*

— Vous direz que c’est une erreur.

— *Ouain… j’aime pas ça ! Il faut que je raccroche, je dois utiliser le même téléphone.*

— Je vais vous donner un numéro de rappel direct.

La minute suivante parut très longue. Emma sursauta quand son cellulaire vibra.

— *Ça répond pas,* annonça Cynthia. *Je fais quoi ?*

— Rien, je vais vous demander de ne pas aller à la chambre. C’est quel numéro ?

— *103.*

— J’envoie une patrouille pour aller vérifier. Monsieur Andersen est attendu quelque part et il ne s’est pas présenté. C’est une vérification de routine. Pouvez-vous indiquer la chambre aux policiers à leur arrivée ?

— *Oui… oui.*

— Si vous croisez votre client entre-temps, j'apprécierais que vous me rappeliez, d'accord ?

— *OK.*

C'était encore la même impression qui frappait la sergent. Elle se mit à respirer plus fort sans s'en rendre compte et dépêcha une patrouille de la police municipale sur le boulevard Taschereau, à Brossard. Elle se leva pour la première fois depuis son arrivée et se rendit aux toilettes, quelques mètres à gauche sur le même étage, en se demandant si Andersen était bien le type assis sur la chaise dans la vidéo mise en ligne. Et si c'était le cas, que lui voulait-on, à cet homme ? Quand elle revint dans la salle tech, c'est son portable à elle qui vibra.

— C'est Mario. Le cellulaire que tu m'as donné est inactif. La dernière communication connue remonte à hier à l'heure du souper. Ça va prendre un mandat pour sortir le reste.

— Et les métadonnées ?

— *Une chose à la fois. J'ai travaillé sur le téléphone en premier.*

— Attends, Mario, je te rappelle.

Sans aucune autre explication, Emma permuta la ligne.

— Emma Teasdale.

— *Madame, nous sommes devant la porte 103, au motel,* l'informa le patrouilleur. *Je cogne depuis une minute, mais ça répond pas. Les rideaux sont fermés, impossible de voir à l'intérieur.*

— Demandez à la jeune dame de la réception si le client a rempli une carte d'information à son arrivée, et si elle connaît son véhicule, demanda Teasdale.

L'agent s'exécuta et confirma peu après que la BMW bleu marine stationnée tout près appartenait au client de la chambre 103. Une brève vérification de l'intérieur ne releva rien d'inhabituel, et la décision suivante revint à l'enquêteuse.

— Ouvrez la porte de la chambre, ordonna-t-elle. Et soyez prudents : c'est pas impossible qu'il y ait un homme armé à l'intérieur.

À l'aide d'un double de la clé remise par Cynthia, les policiers pénétrèrent dans la chambre.

— *Police !* entendit Emma.

La voix se rapprocha du téléphone et dit :

— *Ça sent le gaz à plein nez, c'est presque pas respirable.*

— Soyez prudents ! Voyez-vous le docteur Andersen ?

— *Non, il y a personne. Je vais aller voir à la salle de bain.*

Emma sentit son cœur se serrer.

— *Il y a un corps inerte dans la baignoire*, souligna l'agent. *Mâle, soixantaine, cheveux gris. Pas de blessure apparente. Si, au niveau de la tête.*

Un bref instant plus tard, il ajouta :

— *Il est mort.*

Montréal, 9 h, appartement du boulevard Saint-Joseph

C'était la troisième visite de Comptois chez Morgane Edwards. Aujourd'hui serait la bonne, il était confiant de pouvoir échanger avec sa mère. Dans l'appartement du boulevard Saint-Joseph, la médium était revenue de sa rencontre avec son amie Louise. À 9 heures précises, on sonna. Morgane ouvrit, et Comptois se rendit à l'étage, où elle l'attendait.

— Entrez, l'invita-t-elle.

Quand Sylvain passa le pas de la porte, une odeur d'essence se mélangea à celle de l'encens qui brûlait dans le vestibule. Morgane le remarqua, mais ne releva rien. En fait, la senteur qui se dégageait de son client n'était qu'un des éléments surprenants qui la frappa. Les pupilles de Comptois étaient minuscules. Ses yeux pers étaient écarquillés, comme s'il s'était injecté de la drogue directement sous les paupières.

— Comment ça va, Sylvain ? s'enquit-elle.

— Moi ? Mieux que j'ai jamais été.

Il passa une main sur son crâne rasé et se gratta le cou, à l'arrière.

— Très bien. Vous connaissez déjà l'endroit, ajouta-t-elle en souriant.

Cet homme est peut-être réellement drogué, songea-t-elle. Son comportement suggérait qu'il n'était pas dans son état normal. Elle se passa de nouveau la remarque que Comptois pouvait être bipolaire. De toute façon, il ne présentait aucune menace et elle se gardait bien de le juger. N'avalait-elle pas elle-même quelques verres en pleine matinée ? À chacun ses combats, conclut-elle silencieusement, en suivant son client dans la salle de rencontre.

— Vous avez l’air de bonne humeur, lança-t-elle en s’asseyant.

— Oh oui, je le suis. C’est même impressionnant !

— Ah !

— Les choses vont avancer, je le sens !

— Eh bien, je suis heureuse de vous voir si enthousiaste. Comment se passe le deuil ?

— Vraiment bien. Ça fait longtemps que je voulais que ma mère soit morte, en fait. Mais faut pas prendre ça au pied de la lettre ! Je voulais plus qu’elle souffre, voilà. Il manquait quelque chose, mais c’est réglé. Je crois qu’on a le chemin libre maintenant.

Morgane essayait de lire entre les lignes, mais n’y parvenait pas. L’odeur d’essence était omniprésente dans la pièce.

— Qu’entendez-vous par là ?

— Que je pourrai enfin parler à ma mère.

— Oh…

Sylvain croyait-il pouvoir influencer les présences qui se manifesteraient ? Les choses ne se passaient pas de cette façon. Morgane lui sourit poliment et tenta de calmer ses ardeurs.

— C’est elle qui décidera, Sylvain. Souvenez-vous des deux fois précédentes.

— Je sais, je sais ! Mais là, elle est plus bloquée ; c’était de ma faute. Je suis pas vraiment familier avec tout ça, vous comprenez ? Il a fallu que je m’adapte. Maintenant je suis prêt, c’est quand vous voulez.

C’était un bien drôle de discours que celui-là.

— D’accord, se contenta-t-elle de répondre.

Morgane se concentra et laissa venir à elle les gens qui voulaient bien s’approcher. Une ambiance terrible se matérialisa aussitôt : un esprit négatif envahit l’espace autour. Morgane frissonna et inspira brusquement.

— Quoi ? demanda Sylvain.

— Ça ne va pas… je sens quelque chose de vraiment mauvais.

— Comment ça, mauvais ? Est-ce que c’est ma mère ?

— Je ne crois pas… Je… Attendez.

Comptois était nerveux. Il frottait ses ongles sur l'intérieur de ses paumes. Edwards grimaçait et bougeait la tête par petits coups.

— Il y a quelqu'un qui n'était pas là les dernières fois, révéla-t-elle.

— Ma mère ? Corinne ?

— Non. C'est un homme.

— Mon père ? Non, il était là avant. Mon grand-père ?

Elle fit non de la tête.

— Mais qui ? questionna encore Comptois, impatient.

Morgane ouvrit les yeux et toisa son client.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi quoi ?

— C'est tout ce que j'entends, « Pourquoi ? », répéta-t-elle. Tout est noir, c'est malsain.

— Ah, eh bien ça, j'y suis pour rien ! se défendit Sylvain. C'est pas moi qui ai commencé tout ça. Où est ma mère ? Dites-leur de faire de la place pour Corinne !

Comptois commençait à comprendre de qui il s'agissait. La pauvre Morgane travaillait d'arrache-pied pour contenir et séparer les informations qui venaient à elle. Une ombre noire et élancée tournoyait et lui bloquait la vue, l'empêchant de distinguer quiconque au-delà. C'était une âme troublée, puissante et insaisissable. Était-ce un médecin ? Un infirmier ? Les soignants avaient cette aura particulière qui les distinguait des autres. Il lui était déjà arrivé par le passé de se trouver en présence de telles entités, mais c'était toujours lors de la première rencontre avec un client. Or, Sylvain en était à sa troisième présence dans le bureau de Morgane. Que se passait-il ? Incapable de connaître l'identité de cette âme perdue, encore moins d'échanger avec elle, la médium décida de s'informer.

— Que s'est-il passé, Sylvain ? Cette présence est nouvelle et très noire.

— C'est vous qui parlez, là ? demanda Comptois.

— Oui, c'est moi.

— Ah, d'accord ! Noire, comme une personne qui vient d'Afrique, là ?

— Ce n'est pas drôle, Sylvain. Je parle d'une âme complètement perdue. Elle m'empêche de voir derrière elle.

— Et ça veut dire quoi, ça ? demanda encore Comptois, même s’il était maintenant certain qu’il s’agissait d’Andersen.

— Ça veut dire qu’elle n’était pas là avant !

Sylvain fut surpris par le ton de la réplique.

— Excusez-moi, le pria Morgane. Je suis bouleversée en ce moment.

— Je vois ça… et vous pouvez savoir c’est qui ? Ça a marché avec mon père…

— On dirait une toute nouvelle âme, confuse et agitée par son arrivée. Ce que je ne…

Le téléphone de Morgane vibra. Son cœur déjà emballé sauta un tour quand elle vit qu’il s’agissait de Geoffroy Pagé. Comptois perçut le malaise et intervint :

— Quoi ?

— Je…

Au lieu de répondre, Morgane se leva et se rendit à la cuisine. Sylvain l’imita aussitôt. La femme baissa doucement un volet du store horizontal et aperçut le véhicule de patrouille stationné devant chez elle. Comptois regarda au même endroit à son tour, et la panique s’empara de lui. Comment se pouvait-il qu’on l’ait retrouvé si vite ? Avant qu’il n’ait le temps de réagir, Morgane le prit par les épaules et lui dit :

— J’ai besoin de vous, Sylvain, je vous en prie.

— Hein ?

— Il faut que vous m’aidiez ! Il y a un homme qui s’en vient ici, et il me fait peur ! C’est un policier !

— Un policier ? Mais qu’est-ce que vous voulez que je fasse ? Je veux pas avoir de problèmes !

En réalité, il ne voulait surtout pas voir un représentant des forces de l’ordre. La sonnette se fit entendre plusieurs fois.

— C’est lui, le problème, pas vous ! Il est fou ! Restez dans la cuisine et écoutez, c’est tout ce que je vous demande. S’il vous plaît ! insista-t-elle.

— Mais vous avez juste à pas lui ouvrir en bas. Il pourra pas entrer.

— Ça ne marche pas comme ça avec lui, plaida Morgane. Je vous promets de vous aider à mon tour quand il sera parti.

Un solide coup asséné sur la porte de l’appartement fit vibrer le plancher.

— Hey ! La charlatan ! Ouvrez ! hurla Pagé.

— S’il vous plaît, murmura Morgane.

Sylvain fronça les sourcils et acquiesça d’un mouvement de tête. Il tâta le revolver à sa taille et songea qu’en ultime recours, il pourrait s’en servir pour effrayer quelqu’un. De toute façon, il était dans le pétrin jusqu’au cou. Il se dissimula derrière le demi-mur près du réfrigérateur pendant que Edwards allait au vestibule.

— Ne criez pas, demanda-t-elle à Geoffroy en entrebâillant la porte.

Il poussa dedans, mais la chaînette claqua et freina son entrée.

— Ouvrez, chuchota-t-il d’une façon menaçante.

— Je…

— Ouvrez !

Morgane sentit les larmes qui montaient pendant qu’elle obéissait à l’ordre. Geoffroy s’introduisit d’un coup dans l’appartement. Il referma derrière lui, en prenant soin de replacer la chaîne. Il toisa ensuite Morgane d’un regard noir.

— Vous m’avez menti, j’en suis certain, lui dit-il. Belle petite tentative, votre appel de l’autre jour ! Et ça pue l’essence, chez vous !

— Que se passe-t-il, monsieur Pagé ?

Il approcha son index près du visage de Edwards.

— J’ai fait mes recherches sur vous ! Vous vous attendiez pas à ça, hein ? Et moi qui doutais de moi ! Ah, je les sens venir de loin, les menteurs !

Comptois retint sa respiration et tendit l’oreille pour ne rien perdre de la conversation. Edwards recula en tentant d’entraîner Geoffroy vers la salle de rencontre, d’où il pourrait difficilement obtenir un aperçu de la cuisine. Ce dernier la suivit au pas, en continuant ses remontrances.

— Des fenêtres, chez vous, ça dure pas très longtemps, hein ?

Il fit un pas pour la dépasser et pointa en direction du fond de la pièce.

— C’était celle-là ? Ou peut-être directement en avant ?

Il bougea en direction de la cuisine, mais Morgane s’interposa.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Pourquoi vous me demandez ça… répéta-t-il sur un ton enfantin. C'est sûrement pas un client satisfait qui fait ça, hein ? Combien de fois ? Combien ?

— Trois.

— Voilà !

Morgane supposait que Pagé avait fouillé dans la base de données de la police. Elle espérait qu'il ne savait pas, pour la plainte qu'elle avait formulée le jour de sa deuxième visite.

— C'était cette fenêtre-là, admit-elle.

— Parce que vous êtes une menteuse et une arnaqueuse ! lui lança-t-il. Élizabeth, elle vient me voir dans mes rêves ! Et elle passe toute la nuit avec moi, alors qu'avec vous, ça dure juste quelques secondes ! Et vous essayez de me faire croire qu'elle vient quand je suis pas là, en plus ?

— Mais je ne contrôle pas les…

— Vous contrôlez rien et vous faites rien ! Qu'est-ce qui me dit que vous les voyez réellement, ces gens-là, hein ? Rien ! Vous me menez en bateau, voilà ce que vous faites !

— Mais nous avons fait deux séances complètes ensemble et…

— Et quoi ? Je la connais, ma Babeth ! Et chaque fois que je sors d'ici, je me dis qu'il y a quelque chose de pas normal ! Comme si elle allait vous raconter des bêtises sur moi… C'est complètement débile !

Comptois écoutait attentivement. Mais de quoi cet homme parlait-il ?

— Monsieur Pagé, balbutia Morgane.

— Asseyez-vous ! ordonna le policier.

Edwards se rendit à son fauteuil et obéit. Elle était terrorisée.

— Maintenant, on va faire un petit jeu, vous et moi.

Geoffroy prit place devant elle et donna deux petites tapes sur son arme de service, à sa ceinture, pour montrer qu'elle était bien là.

— Je vous en prie…

— Vous êtes pas une menteuse, Morgane ?

— Non, non !

— Alors, rien à craindre.

C’était la pire situation possible. Le seul et unique client à qui Morgane avait menti se trouvait devant elle, armé. De la cuisine, Sylvain ne voyait pas ce qui se passait dans l’autre pièce, mais il comprit que l’intrus venait de faire quelque chose.

— Je vais vous poser quelques questions, madame Edwards, déclara Pagé. On va vérifier votre compétence. Connectez-vous !

Morgane sursauta. Elle pensa à Sylvain, et décida de l’interpeller indirectement.

— Je… je crois que j’ai besoin d’aide, dit-elle.

Comptois fronça les sourcils. Il ne sentait pas la femme en réel danger, et il était curieux de savoir ce qui allait se passer. Le doute qu’il entretenait depuis toujours face aux supposés talents de la médium refirent surface et réussirent à le convaincre de ne pas réagir : il voulait entendre la suite. Dans l’autre pièce, Morgane sentit sa dernière option s’envoler. Comptois avait sûrement filé en douce.

— Vous avez besoin de rien, rétorqua Pagé.

— Votre arme me fait peur.

— Alors je vais la sortir de son étui et la pointer vers votre fenêtre, qu’est-ce que vous en pensez ? Ce sera pas la première fois qu’elle se sent attaquée, pas vrai ? Connectez-vous ! Et dites-moi la première chose que vous voyez. Tout de suite !

Au son des derniers mots, Comptois saisit le pistolet qu’il avait à sa taille. Morgane versa une larme et ferma les yeux. Elle était désemparée. Personne ne viendrait la sauver, et Pagé allait la démasquer. Et ensuite ? La tuer, ou même la torturer. Alors qu’elle tentait par tous les moyens de faire le vide autour d’elle, elle fut assaillie par la présence d’une femme. Près d’elle, vers la droite, une belle et grande femme aux cheveux courts. Edwards était stupéfaite. Aujourd’hui, à cet instant, pour la première fois.

Élizabeth.

— Votre… votre femme est ici.

— La belle affaire, ironisa Pagé. J’attends la suite !

Morgane ignora le commentaire. Elle était subjuguée par cette présence aussi salutaire qu’inattendue. La visiteuse se rendit devant la médium et

posa doucement ses mains sur ses oreilles. Elle ouvrit ensuite les paumes et dévoila une paire de boucles d'oreilles en forme de dauphins. D'un geste brusque, elle les lança sur le côté, comme si c'était pour s'en débarrasser. Pagé marmonnait et s'impatientait, mais Morgane n'avait rien entendu de ses dernières paroles.

— Des… des boucles d'oreilles, murmura-t-elle.

Elle gardait les yeux fermés. Elle entendit de nouveau Pagé bouger sur le divan et s'aperçut que la femme souriait. Son âme était claire et sereine, un contraste total avec celle qui s'était matérialisée devant Sylvain Comptois, plus tôt.

— Comment ça, des boucles d'oreilles ? s'enquit Geoffroy. Vous dites n'importe quoi ! Je le savais !

— Elles ne sont plus là, elle les a lancées.

— Hein ? Pourquoi elle les a lancées ?

Élizabeth refit le même geste de projection avec ses mains. Elle serra le poing en signe de victoire. Morgane venait de choisir son camp : elle avait trouvé son alliée. Elle se sentit soudainement puissante et infaillible.

— Je ne sais pas ! cria-t-elle, à la grande surprise de Pagé, qui la voyait gesticuler les yeux fermés. Vous me demandez de vous dire ce que je vois, c'est ça que je vois ! Des boucles d'oreilles jetées sur le sol !

Momentanément déstabilisé, Pagé changea de ton.

— Quel animal ? demanda-t-il, perplexe.

— Des dauphins, répondit Morgane aussitôt. En argent.

Geoffroy savait exactement de quels bijoux il était question : un cadeau offert à sa dulcinée avant sa mort. Ce qui aurait pu être un geste amoureux et sincère était en fait une tentative pour se faire pardonner un énième comportement déplacé de sa part. À cet instant, il était incapable de parler ; il mordait la peau qui bordait son pouce et respirait bruyamment. Élizabeth, elle, était si calme qu'elle faisait descendre le niveau de stress de la médium. Elle était bien là pour la protéger. Edwards comprit que les agissements de son conjoint n'étaient pas étrangers à sa mort. Louise McKee s'était trompée, Pagé n'avait pas tué sa femme. C'est elle qui était

partie. Maintenant, elle était libre et n'acceptait pas que quelqu'un d'autre subisse le comportement toxique de Geoffroy Pagé.

— Je te comprends pas, Babeth, déclara-t-il finalement. Ces boucles-là m'ont coûté une fortune.

— *Je suis heureuse maintenant,* glissa Morgane.

— Heureuse ? s'exclama Geoffroy. T'es *morte* !

— *Il n'y a pas de mort véritable.*

— Pfff ! J'ai pas la même idée que toi là-dessus, m'as te dire. C'est de ta faute, tout ça !

Pagé se prit la tête avec ses deux mains. Dans la cuisine, Comptois se décrispait peu à peu. Il n'avait aucune envie de confronter un policier dans les circonstances. Il se demanda s'il lui serait possible de passer dans le couloir entre les deux pièces pour quitter le bureau de la thérapeute sans alerter quiconque.

— *Qu'est-ce que tu veux, Geoffroy* ? poursuivit Élizabeth, à travers Morgane.

— Je voulais t'expliquer ! Tu m'as jamais bien compris, tu lisais pas entre les lignes ! Je t'ai vraiment pardonné d'avoir voulu nous briser, mais avoue que c'est normal que je t'en veuille pendant encore un bout de temps.

— *Geoff…*

— Quoi ?

— *Il n'y a jamais eu de bébé. Je t'ai dit ça pour que tu arrêtes de me menacer. Je savais que tu ne me frapperais plus si tu pensais que je portais ton enfant.*

Pagé demeura stoïque. Lui et lui seul savait qu'Élizabeth était prétendument enceinte de quelques semaines au moment de sa mort.

— C'est impossible, glissa-t-il. Impossible ! HEY !

Il avança le bras et toucha le genou de Morgane, qui ouvrit brusquement les yeux.

— Ça se peut pas, ton affaire ! Comment t'as fait pour savoir que Babeth était enceinte, hein ? C'est une mise en scène pour essayer de me punir, c'est ça ? Je perdrai pas la face devant une diseuse de bonne aventure !

Edwards inspira profondément. Sa communication avec Élizabeth devenait floue, elle sentit la peur l'envahir de nouveau.

— Je ne fais pas de mise en scène, monsieur Pagé.

Ce dernier saisit son arme et la replaça dans son étui. Il se leva d'un coup sec et pointa Morgane du doigt.

— J'ai quelque chose à vérifier. Si j'étais toi, je resterais ici. T'as besoin de savoir de quoi tu parles quand je vais revenir !

Montréal, 10 h, Édifice Parthenais

Emma frappa à la porte mi-ouverte du lieutenant Gervais.

— J’ai un meurtre sur les bras. Le gars dans la vidéo de cette nuit.

— Il est où ?

— Sur la Rive-Sud, dans un motel.

— OK. Tu vas y aller. Et autre chose, Emma.

Elle se crispa. C’était un ton qu’elle connaissait.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Les p’tits gars, aux renseignements…

— Oui ?

— C’est pas des enquêteurs.

Elle croisa les bras.

— Ils se sont plaints ?

— Non. C’est moi qui me plains.

— Alors dis-moi que je peux travailler avec quelqu’un d’autre là-dessus.

— Parfait.

— C’est sérieux ?

— Oui.

Emma fit une mine épatée. Gervais enchaîna :

— Il y a Antoine qui revient du tribunal. Le gars dans son enquête a plaidé coupable, et le dossier est réglé. Tu peux le prendre avec toi, il a une bonne tête.

La réaction de Teasdale ne passa pas inaperçue.

— Quoi ?

— Quoi, quoi ?

— Joue pas à ça. T'es en froid avec Déry ?

— Non… mais je pense que lui a un problème avec moi.

— Avec toi ? Jamais entendu parler de ça.

— Pas certaine qu'il t'en parlerait non plus, avoua Emma. Mais c'est des affaires de cour d'école, je suis capable d'en prendre.

— Si ça t'empêche de travailler comme du monde, ça devient *ma* cour d'école. Qu'est-ce que tu lui as fait, à Déry ?

— Rien. Mais je pense qu'il a de la misère avec le fait que j'aie une blonde et pas un chum.

Gervais eut un sourire franc.

— Déry ? Ah ! T'es sûre que tu te trompes pas de gars ?

— Oh oui, je suis sûre ! C'est lui qui était avec Ross quand il m'a insultée devant vingt autres policiers. Et que personne a rien dit. Tu publies ça dans le journal et t'as un bon scoop, je te signale.

— Quand il prend un verre, Ross devient idiot et chaque mot qui sort de sa bouche le prouve. Ça excuse évidemment rien. Pourquoi t'as pas appelé les nouvelles, dis-moi ?

La question atteignit son but. Emma était déstabilisée.

— C'est une façon de parler, avoua-t-elle. T'as du drôle de monde dans ton équipe. Tu devrais les téléporter dans l'an 2000, ça les éduquerait.

— T'as pas tort. Bon. Tu vas faire ton bout ?

Elle haussa les épaules.

— Je pourrai le frapper au besoin ?

— Non.

— Il me reste combien de blâmes avant d'aller en suspension ?

— Plein. Mais je vends pas des indulgences, j'essaye seulement de faire fonctionner une équipe.

Teasdale approuva.

— C'est bon.

— Vas-y, il est dans son bureau.

Gervais l'encouragea en tapant des mains silencieusement, ce qui tira un sourire des lèvres d'Emma. Elle aimait beaucoup cet homme un peu

bonasse qui avait l'air plus jeune que son âge réel. Un type au jugement neutre qui avait atteint le poste le plus élevé qu'il pourrait obtenir dans la police. Emma lui faisait confiance comme humain.

Et ça, c'était important.

• • •

Teasdale tapota contre le cadre de la porte du bureau du sergent Antoine Déry. Ce dernier leva la tête et parut surpris de voir Emma.

— Bien occupé ? s'enquit-elle. J'aurais besoin d'un coup de main. J'ai un meurtre à résoudre et Gervais m'a dit que je pouvais te demander de l'aide.

Déry se leva aussitôt.

— Parfait. J'ai besoin d'action, je vois des avocats et des juges depuis trop longtemps.

Teasdale fut prise de court par la réaction positive spontanée du policier. Elle se garda bien de le dévoiler. Déry était grand et mince. Il portait une barbe bien taillée et sa chemise était fraîchement repassée.

— Tu me fais un briefing ? demanda-t-il en passant à côté d'elle.

— Oui. On part tout de suite.

— Je te suis, attesta-t-il, en lui indiquant le corridor.

Emma marcha jusqu'à son propre bureau, situé près des ascenseurs, et récupéra quelques documents. Déry et elle se rendirent ensuite au parking souterrain.

— Je conduis, lâcha Déry sans attendre de permission. Tu vas pouvoir me conter ça pendant ce temps-là. Où est-ce qu'on va ?

Emma aurait préféré conduire, mais elle jugea que Déry avait raison : elle pourrait en profiter pour lui faire un résumé.

— Brossard, dit-elle. Au Best Western sur le boulevard Taschereau.

— *Let's go !*

— Une vidéo a été mise en ligne sur YouTube cette nuit, commença-t-elle. Un gars cagoulé qui en menace un autre, ligoté sur une chaise, avec une canisse de gaz, dans ce qui me semble être une chambre d'hôtel. Il

parle français, j'ai regardé ça vers 8 h ce matin et ça arrête juste avant qu'il fasse flamber l'autre.

Déry leva les sourcils.

— C'est violent, ton affaire.

— J'ai identifié un des noms dans ce que le cagoulé raconte, poursuivit Emma. Un docteur Andersen. De l'Outaouais, selon les propos qu'il tient. J'ai fait une demande aux renseignements et puis on trouve un James Andersen, de Gatineau. J'ai fait une autre demande à YouTube, j'ai obtenu la vidéo originale et j'ai pas eu le temps de rien faire avant que la secrétaire d'Andersen me rappelle et m'apprenne que son boss est parti en congrès au quartier Dix30. J'ai appelé sur son cellulaire, pas de réponse. Pendant que les renseignements zyeutaient ça, moi, j'ai fait une recherche avec les pompiers, et y a pas de feu en rapport avec un hôtel. Personne a vu Andersen au Dix30, il a manqué sa conférence de 9 h ce matin. Ça fait que je me suis tapée tous les hôtels dans un rayon de vingt kilomètres du Dix30, et j'ai trouvé finalement un dénommé Andersen au Best Western sur Taschereau.

— C'était le bon ?

— Oui. Un peu trop, même. J'ai envoyé une patrouille. Le gars est mort, dans le bain. Probablement par balle.

— C'est le docteur ?

— Qui d'autre ? Même si c'est pas encore officiellement confirmé.

— Alors il a pas été immolé, constata Déry.

— Non, mais il y a de l'essence sur le tapis de la chambre. Je suis rendue là. L'identité judiciaire va être sur place aussi.

Antoine hocha la tête.

— Il faisait quoi, comme docteur, Andersen ?

— Neurologue.

— T'as interrogé ses copains au congrès ?

— Non, pas encore. On va commencer par aller voir ce qui est arrivé au motel.

— Pas trop dur. Portefeuille, pour le vol. Cellulaire, voiture…

— Voisins de chambre, carte de crédit, collègues, famille, patients. J'ai une idée pour le mobile.

— Ah oui ? s'enquit Antoine.

Teasdale approuva.

Ça semblait assez personnel, tout ça. Faire un show de boucane sur Internet en menaçant quelqu'un et en le nommant, j'ai le feeling que c'est pas improvisé. Tu vois, si t'étais pas au volant, tu pourrais regarder la vidéo.

• • •

L'hôtel Best Western n'avait certainement pas l'air d'une scène de crime. Seule une autopatrouille dans le stationnement trahissait la présence des forces de l'ordre. Déry se gara devant l'entrée principale. Derrière la double porte vitrée, une jeune femme, que Teasdale soupçonnât être l'employée avec qui elle avait parlé précédemment, faisait les cent pas. Elle avait l'air d'une étudiante. Son boulot à temps partiel avait pris une tournure morbide aujourd'hui.

— Les policiers m'ont demandé de rester ici, indiqua-t-elle sans cesser de bouger. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous allons prendre le contrôle de la chambre pour la journée, se contenta de répondre l'enquêteuse.

— Et les autres clients ?

— Jusqu'à avis contraire, vous ne leur dites rien.

La pauvre Cynthia n'en menait pas large. Elle accepta nerveusement les consignes pendant que les policiers se rendaient à la chambre d'Andersen par l'extérieur. Un agent de police montait la garde devant la porte et Teasdale le salua d'un mouvement de tête. Elle reconnut l'odeur de l'essence dès qu'elle mit les pieds dans la chambre 103. C'était bien l'endroit où avait été tournée la vidéo : aucun doute possible. Elle se félicita de l'avoir trouvée rapidement. La présence de la table de chevet entre les deux lits confirmait les soupçons de l'enquêteuse et suggérait que la caméra

y avait été déposée. La toile sur le mur à droite, la chaise positionnée devant les lits…

— C’est dangereux de laisser des gens ici, avisa Déry. Il faut avertir l’administration et faire évacuer le motel. Une flammèche, et ça peut péter. Sergent !

Teasdale leva les yeux et vit un des agents de la police municipale sortir de la salle de bain.

— C’est pas le temps d’allumer une cigarette ici, OK ?

— J’imagine. Emma Teasdale, Sûreté. Voici Antoine Déry.

— Il faut demander aux clients de quitter les lieux, lança l’enquêteur. Personne dans l’immeuble. Vous pouvez faire ça ?

Le policier regarda autour de lui et fit une mine dubitative.

— Tout l’hôtel ?

— Faites ça avec la petite, à l’avant. Elle a la liste des chambres occupées.

— Est-ce que quelqu’un a touché à ça ?

Teasdale pointait en direction d’une bouteille de vin et d’une coupe, posées à gauche sur le meuble de la télévision.

— Non, non. On a touché à rien dans la chambre, seulement à la tête de monsieur dans le bain, pour s’assurer qu’il était bien mort.

— Hum. Ton nom, c’est quoi ? demanda-t-elle.

— Moi ? Jeff, sergent.

— Jeff, l’identité judiciaire s’en vient. Si la fille à l’entrée se met à placoter, sûrement que les journalistes vont débarquer dans pas long. C’est possible de les tenir loin de cette chambre ?

— Oui, madame.

— Le véhicule de la victime ?

— Là, juste devant. La BMW.

— Alors ça vaut aussi pour elle, personne y touche. Vous pouvez circonscrire le périmètre à l’extérieur ?

— Comptez sur nous.

Les deux enquêteurs venaient d’obtenir la confirmation que l’identité judiciaire avait terminé de prendre les photos de la salle de bain. Ils avaient le feu vert pour examiner le défunt. Emma sentit l’effet des médicaments qui s’estompait. Malgré une posologie constante, la durée d’action était de plus en plus courte. Deux heures ? songea-t-elle. Son corps s’habituait drôlement vite à la substance. Par-dessus le marché, elle n’avait pas encore mangé.

— Hé ! lança Antoine. Ça va ? T’es blanche. On s’en va voir un cadavre, tu fais pas ça dans le bon ordre !

— J’ai juste faim.

L’enquêteuse jeta un bref coup d’œil sur le côté des lits et pénétra dans la salle de bain. Contrairement à ce qu’elle envisageait, l’endroit était d’une propreté inhabituelle. Le siège de la toilette était rabattu, le sol était sec et les serviettes n’avaient pas été utilisées. Dans le bain se trouvait un corps inerte : sans doute celui du docteur Andersen. Il était couché, la tête appuyée près du robinet, et ses vêtements étaient encore humides.

Teasdale comprit qu’on lui avait passé la douche sur le corps. C’était la raison pour laquelle on ne voyait de sang nulle part : le meurtre avait eu lieu ici, dans la baignoire, et l’eau avait tout rincé. Elle enfila une paire de gants de latex et tenta sans succès de trouver une autre blessure sur le cadavre. Déry observait la scène, par-dessus son épaule.

— Une seule balle, on dirait, commenta-t-il.

Emma sortit son téléphone et ouvrit l’application loupe pour examiner la plaie à la tête. Elle repéra rapidement ce qu’elle cherchait : de faibles traces noires tenaces qui indiquaient un tir à bout portant. La céramique du bain avait pu être lavée et débarrassée de preuves potentielles avec le jet de la douche, mais le même genre de précaution sur le mur de gypse d’en face aurait forcément laissé des traces.

— Ce gars-là a été exécuté, conclut-elle. Canon quasiment appuyé sur la tempe gauche, pendant qu’il est couché dans la baignoire. Y a des résidus de poudre. Les murs ici ont pas été lavés. Le SIJ pourra le confirmer, mais j’en suis presque sûre. Tout le reste est passé à l’eau.

— Ça a sûrement fait du bruit.

— Il avait un Glock avec un silencieux sur la vidéo.

— Justement, pourquoi la vidéo ? Et la mise en scène de l'essence ?

Le mobile résidait dans cette séquence de moins de deux minutes. Il faudrait réécouter et analyser le tout. Emma fouilla dans les poches du mort dans l'espoir d'y trouver un cellulaire, mais se buta à une carte magnétique présente dans la poche avant droite et à un portefeuille en cuir dans la poche arrière droite. Un bref coup d'œil aux pièces d'identité confirma qu'il s'agissait bien du docteur Andersen.

Teasdale rappela Mario aux renseignements.

— *Je sais même pas pourquoi je réponds,* envoya la voix au bout.

— Mon numéro est masqué, dit Emma. Ça aurait pu être n'importe qui.

— *Aucun appel est masqué pour moi, sergent. Vous allez encore me raccrocher au nez ?*

— Oui, c'est possible. J'ai besoin de toi. Le docteur Andersen, il est mort. Enfin, je pense que c'est lui. Je vais rejoindre sa famille dès que son identité sera confirmée.

— *C'est triste.*

— J'ai pas trouvé de cellulaire dans ses poches, ni ailleurs ici. À moins qu'il l'ait caché, c'est possible que son meurtrier soit parti avec. Tu peux le mettre sous surveillance ?

— *Oui. Mais tant qu'il est pas réactivé, je peux rien faire.*

Brossard, 11 h, Best Western

Le cellulaire de James Andersen était tombé hors service quelque part durant la soirée de la veille. Il avait reçu un appel téléphonique, un peu avant l'heure du souper, puis plus rien ensuite. La dernière tour ayant capté un signal se trouvait sur la rive sud de Montréal, dans les environs du motel où le corps avait été retrouvé. On confirma l'identité du défunt en fin d'avant-midi, grâce à un dentier partiel, et Emma Teasdale eut la délicate tâche d'informer la conjointe d'Andersen de la terrible nouvelle. Madame Descartes n'éclata pas en sanglots au téléphone, pas plus qu'elle ne manifesta de colère apparente. Teasdale eut le réflexe de se demander si elle n'était pas en état de choc.

— De quoi est-il mort ? s'était contentée de demander la veuve.

Mais Emma n'avait pas élaboré sur le sujet, elle avait seulement mentionné que James Andersen avait été retrouvé mort dans sa chambre d'hôtel. Que savait-elle de plus avec certitude, de toute façon ?

Après avoir englouti un sandwich en vitesse, Teasdale donna quelques consignes à l'équipe de l'identité judiciaire et alla s'asseoir dans la voiture de patrouille. La première heure passée en compagnie du sergent Déry s'était somme toute bien passée. Pas de remarque déplacée ni de comportement inadéquat. Emma était sur la défensive et serrait les dents sans s'en rendre compte depuis qu'elle était en compagnie de Déry. C'est lorsqu'elle se retrouva seule qu'elle sentit les muscles de sa mâchoire se détendre avec douleur. Elle goba deux autres comprimés et les fit passer avec une bouteille d'eau. Antoine sortit de l'entrée principale du motel et

vint la rejoindre. Il venait de consulter les enregistrements des caméras de l'établissement.

— J'ai le numéro du dernier appel d'Andersen, informa-t-elle son collègue, alors qu'il fermait la portière. C'est dans le 450.

— Moi, j'ai au moins vingt silhouettes qui passent à pied devant le motel entre 15 h et 19 h. Bon, j'ai utilisé l'avance rapide, mais aucune bifurque vers le stationnement qui donne sur les entrées extérieures des chambres. J'ai pas de caméra en dedans, mais j'ai la liste des autres clients d'hier soir. Ils ont tous payé avec une carte de crédit ou d'avance via un site en ligne. Facile à retracer, conclut Déry. *Yeah baby*, j'aime ça de même !

— M'as-tu appelée *baby* ? questionna Emma, sans se rendre compte de la rudesse de sa réaction.

Antoine leva les yeux et vit qu'elle était sérieuse.

— Hein ?

— T'as dit *baby*.

— C'est une expression, c'est tout ! Capote pas, ça s'adressait pas à toi. Tu dis jamais ça, toi ?

— Non.

— Eh ben. C'est quoi, les pilules que tu prends ?

Teasdale était bouche bée.

— Je t'ai vue, je suis pas cave, expliqua Antoine. Antidépresseurs ?

— Je suis pas certaine que j'aie envie de parler de ça.

— Moi aussi, j'en prends des pilules, des fois, poursuivit Déry comme si sa collègue n'avait rien dit. Des Ativan. Ça m'aide à dormir. T'as pas à avoir honte. C'est quelle sorte ?

Devant son insistance, Emma lâcha prise.

— Du Ritalin.

— C'est pas pour les enfants, ça ?

— Pas seulement.

— Et ça t'aide un peu ?

— De moins en moins, je trouve.

— Les Ativan, ça peut rendre *addict*. Mon docteur m'a fortement conseillé de pas en prendre trop souvent. Tu demanderas pour le Ritalin,

c’est peut-être parce que ton corps s’est trop habitué que tu trouves que l’effet diminue. Allez, donne-moi le numéro, que j’appelle.

C’était comme ça, avec Déry. Il passait d’un sujet à l’autre sans se soucier de la différence de profondeur. Il composa le numéro de la dernière personne à qui Andersen avait parlé à partir de son cellulaire. La messagerie vocale résonna dans les haut-parleurs de la voiture.

— *Salut mon beau, laisse-moi un message, pis j’te rappelle.*

Déry sourcilla et fut incapable de retenir un sourire.

— Ha ha ! As-tu entendu ça ? Je sais pas ce que ce gars-là fait dans la vie, mais j’ai un sérieux doute. Clairement escorte ou *drag queen.* Tu peux faire une recherche web sur le numéro ?

Agacée de nouveau, Emma entra le numéro dans un moteur de recherche, qui fournit une multitude de sites de rencontres intimes.

— Son numéro est partout… dit-elle. Il s’annonce sous le nom de Black Dream.

— Il y a des photos ? demanda Déry, en indiquant une image miniaturisée.

Elle lui passa son téléphone.

— Oh la belle pute ! lança-t-il. Ça doit donner une méchante *ride,* cette affaire-là. J’ai l’impression que notre monsieur Andersen avait des projets pour sa soirée. Petit motel à Brossard, porte extérieure…

Emma ne riait pas du tout. Elle était incapable d’assimiler les propos de Déry à de simples blagues. D’habitude joviale et facile d’accès, Teasdale était entrée dans une spirale négative, au cœur de laquelle elle interprétait tout de façon personnelle. Elle tenta de récupérer son appareil d’un geste brusque, mais Déry l’éloigna vers la porte.

— Pendant que tu te rinces l’œil, on a une enquête à mener ! pesta-t-elle.

Antoine ignora la remarque et consulta le reste des photos disponibles. Black Dream jouait les travestis et s’annonçait sur les sites d’escortes. Il faudrait lui parler pour connaître la raison de son entretien téléphonique avec Andersen. Déry se réjouissait déjà à l’idée de devoir s’entretenir avec quelqu’un de ce genre. Antoine Déry aimait et recherchait la polémique. Il devenait à l’aise quand les autres ne l’étaient plus. C’était à ce moment-là

qu'il démontrait à tous que rien ne pouvait le surprendre ou l'émouvoir. Il demeurait stoïque et calme au travers de la tempête qu'il avait lui-même créée. Il profitait au maximum de son badge d'enquêteur pour justifier des questions indiscrètes dans le seul but de montrer qu'aucune réponse ne l'intimidait. Malgré tout, il était un bon sergent capable de voir clair dans les embrouilles. Il leva la tête et se rendit compte qu'Emma regardait par la fenêtre.

— Hey ! Tu es dans la lune ?

— Non, répondit-elle sèchement. Donne-moi mon téléphone. On va aller au Dix30.

— Parfait. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— T'as l'air en maudit.

— Je suis obligée de travailler avec un pervers et ça me fait chier.

— Un pervers ? T'as le cœur sensible si t'es pas capable de regarder une couple de photos à cause de ta job. T'es sûre que t'as choisi le bon métier ?

Cette fois, elle l'enligna sans broncher.

— Y a une différence entre consulter des informations pis baver devant un déshabillé, tu sauras.

— Hum. Je bavais pas. C'était un pédé, au cas où t'avais pas remarqué. Et je suis peut-être pas le plus beau, mais je suis hétéro.

Aussitôt sa remarque sortie, Déry la regretta. Il voulait utiliser l'exemple dans un contexte de justification, pas pour provoquer.

— Je disais pas ça pour toi, là.

— Je pourrai jamais travailler avec toi, déclara Emma.

— Ah non ? questionna Antoine de façon sincère. Pourquoi ? Ça fait pas des siècles que je suis là, mais j'ai entendu des bons mots sur toi. Paraît même que t'es sympathique.

— Je *suis* sympathique. Mais t'as pas de respect, pis ça me sort pas de la tête.

— Gros jugement, ton affaire ! Je vais laisser un message à Black Dream. S'il me rappelle pas, je me ferai insistant, envoya-t-il avec un clin d'œil.

Alors qu’Emma se préparait à répliquer, Déry prit les devants :
— Allez, capote pas. T’es pas obligée d’aimer mon humour.

Montréal, 10 h 20, appartement du boulevard Saint-Joseph

Morgane demeura assise pendant que Pagé faisait claquer la porte de l'appartement. Elle tremblait de tous ses membres. Elle poussa un cri quand Sylvain Comptois apparut dans son champ de vision.

— Vous êtes encore là ! Pourquoi tenez-vous une arme ?

Sylvain ne pensait plus au Glock et le glissa à sa ceinture, en prenant soin de le cacher avec sa chemise.

— Je savais pas comment les choses allaient se passer, avoua-t-il.

— Il y a trop d'armes dans cet endroit… pourquoi ?

— Dans mon cas, c'est une longue histoire. Il faut pas avoir peur de moi, ça, c'est sûr.

— Qu'est-ce qui se passe, Sylvain ? Quelles sont toutes ces choses qui m'arrivent ?

Comptois reprit sa place sur le divan.

— Je reviens, lança Morgane en s'élançant vers la cuisine.

Elle confirma par la fenêtre que Pagé était bien monté à bord de son véhicule et attendit qu'il soit hors de vue. Elle rapporta ensuite la bouteille de vodka dans la salle de rencontre, et ne se gêna pas pour en prendre une gorgée devant Comptois.

— Vous en voulez ? Je suis à bout de nerfs.

— Je veux bien, j'avoue que j'ai eu une dure nuit.

Sylvain but à son tour et demanda :

— C'est qui le gars qui vient de partir ? C'est vrai qu'il est pas bien dans sa tête. C'est sa femme qui vient vous parler ?

— Ça aussi, c'est une longue histoire… mais disons qu'il s'invite sans prévenir et que je n'en vois pas la fin.

— Drôle de comportement pour un policier.

— Il me fait peur !

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je ne sais pas. J'ai essayé de porter plainte une fois, mais ça n'a rien donné. Et là, il fouille dans mon dossier, ça va mal finir…

— Il va falloir porter plainte de nouveau. C'est un comportement indigne d'un policier. Il a dégainé son arme de service ?

— Ici, devant moi. Il l'a posée sur la table.

— C'est une menace directe, ça.

— Vous accepteriez de témoigner en ma faveur ?

Comptois grimaça.

— Je veux pas vous faire de peine, mais disons que j'ai mes raisons de pas vouloir parler à la police…

— C'est la journée la plus étrange de toute ma vie, se contenta de répondre Morgane. Je n'ai jamais reçu une seule contravention, vous voyez le genre ?

— Il y a quelqu'un d'autre qui peut venir vous tenir compagnie ?

— Oui, oui. Je sais qui appeler.

Elle reprit la bouteille des mains de Comptois et poursuivit :

— J'ai toujours cru que mon métier était unique et merveilleux… mais en ce moment, j'aimerais mieux être secrétaire dans un bureau !

— Moi, je pourrais pas faire ce que vous faites. Déjà que de parler aux vivants, c'est pas toujours évident, j'imagine pas les morts.

— Ils sont beaucoup moins compliqués, je vous jure.

— Et je suis même pas encore certain que je crois à vos sornettes.

Sylvain blaguait. Elle relaxa quand elle le vit sourire.

— Je vous agace, précisa Comptois. Et pourtant, ça a pas l'air simple de parler avec ma mère…

Morgane acquiesça.

— Je ne sais pas quoi dire. Tout à l'heure, il y avait une âme tellement troublée quand vous êtes arrivé, elle prenait toute la place.

— Vous savez qui c’est ?

— Non. C’est un homme, c’est tout ce que je sais.

— Eh bien. J’espère qu’il va libérer le chemin, j’ai pas beaucoup de temps devant moi.

— Je veux bien réessayer, mais je ne vous garantis rien, Sylvain. Je devrais m’acheter un billet d’avion et partir très loin.

Elle songea à la proposition de Louise. Le bruit de la mer se fraya un chemin jusque dans sa tête.

— Après aujourd’hui, je vous dérangerai plus. Ça va fonctionner.

Morgane sourit malgré tout.

— Vous êtes un éternel optimiste, vous. Et je vous ai donné ma parole que j’allais vous aider, alors je vais essayer de me concentrer.

Elle ingéra une gorgée, posa la bouteille sur la table et prit une grande respiration. Il ne fallut que quelques secondes pour que la silhouette noire se remette à tournoyer dans la pièce. Edwards ne craignait pas les entités avec lesquelles elle communiquait : elle savait depuis bien longtemps qu’elles n’étaient pas mal intentionnées, encore moins dangereuses. En cet instant, c’était une âme nouvelle et confuse qui s’exprimait, incapable de maîtriser son nouvel environnement pour se faire comprendre.

— Je suis en présence de la même personne que tout à l’heure. Et de quelqu’un qui aimerait vous parler, mais ce n’est pas possible présentement, dit-elle.

— Ma mère ?

— Non. Et il y a votre père, Sylvain. Et une femme avec lui.

Comptois se raidit. Graduellement, l’âme troublée laissait la place à George Comptois et à la femme près de lui.

— Corinne ? questionna encore Sylvain.

Morgane fit non de la tête.

— Non. Mais cette femme est avec votre père. Pas avec lui comme dans un couple, là, mais près de lui. L’autre âme s’éloigne tranquillement. Eux, ils se connaissent forcément. Elle a les mains jointes derrière le dos. Elle a… elle a…

— Elle a quoi ?

— Elle a un drôle de prénom. Je ne suis pas certaine de bien comprendre. Isa…

— Isabelle ?

— Non, ce n'est pas ça. Isa…

— Ysalis !

Morgane sourit.

— C'est exactement ça. Qui est-elle ?

— C'est ma tante. La jeune sœur de ma mère, mais je l'ai presque jamais vue de ma vie. Ma mère est pas avec elle ?

— Non, pas encore. Ysalis essaye de dire quelque chose. Elle s'adresse à vous. *Je suis contente de te voir, Sylvain.*

— Oh ! Eh bien, moi aussi, ma tante… Désolé si je me souviens pas beaucoup de vous…

— *Je suis heureuse ici*.

— Je suis content pour vous. Dites, est-ce que je pourrais voir Corinne, ma mère ? Je me doute bien qu'elle veut pas me parler, mais j'aimerais vraiment lui demander pardon.

Sylvain sentait la nervosité monter en lui. Il se mit à suer abondamment sous les aisselles.

— *Non, pas maintenant.*

— Mais pourquoi ? Je suis désolé ! Dites-lui que je m'excuse !

— *Je ne peux pas.*

— J'ai vraiment essayé ! C'est pas ma faute si le docteur était un imbécile !

Morgane ouvrit les yeux et resta la bouche ouverte.

— Je le pense ! s'exclama Sylvain. C'est vrai que c'était un con ! Les diplômes, ça vous donne pas le sens du…

— Sylvain, écoutez-moi.

— Quoi ?

— Corinne.

Comptois cessa de respirer un instant et attendit la suite.

— Elle n'est pas morte, votre maman, déclara Edwards. C'est pour ça que je ne la vois pas.

Brossard, 12 h, quartier Dix30

Teasdale et Déry arrivèrent finalement au centre de formation Dix30, sans avoir prévenu les médecins de leur visite. Dès qu'ils furent dans la place, on les dirigea vers les deux grandes salles réservées par les spécialistes en neurologie.

Mais la nouvelle avait fait son chemin.

Les conférences étaient interrompues et une spécialiste les informa qu'on leur avait appris la mort de leur collègue. Un petit attroupement se forma près des enquêteurs, et Teasdale comprit que la cueillette d'informations serait difficile si elle ne s'en mêlait pas.

— J'ai besoin de savoir qui a reçu l'appel à propos du décès de James Andersen, s'informa-t-elle, ainsi que le nom de quiconque lui a parlé dans les quarante-huit dernières heures.

Un homme du nom de Michael Sinclair s'approcha et révéla que la femme d'Andersen lui avait téléphoné.

— J'aimerais vous parler seule à seul, demanda Emma.

— Je vais m'occuper des autres, partenaire, déclara Déry.

Teasdale serra la mâchoire et invita Sinclair à la suivre dans le large corridor.

— Vous leur avez annoncé la nouvelle à tous ? s'enquit-elle en sortant un calepin et un crayon.

— Je n'aurais pas pu garder ça pour moi…

— Je comprends. Vos nom et adresse, s'il vous plaît.

— Docteur Michael Sinclair, 22, rue Nesbitt, Ottawa. K2H 8C6.

— Vous êtes neurologue ?

— Oui.

— Comment avez-vous connu le docteur Andersen ?

— C’est un collègue de longue date, et son bureau est dans la même région que le mien. Ma femme est bien amie avec la sienne… elle sera dévastée par cette nouvelle. Est-ce qu’il s’est… suicidé ?

— Aucune idée, répondit Emma, même si elle savait bien que c’était peu probable. Vous pensez qu’il aurait pu faire une chose semblable ?

— Oh… c’est un métier usant, que l’on pratique. Et tout le monde a ses limites. Mais James était un homme solide. Je ne l’imagine pas mettre fin à ses jours. Il croyait à la force de la vie, au déroulement normal des choses.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

Sinclair chercha dans sa mémoire.

— La semaine dernière. Quand j’ai su qu’il serait ici. On a discuté quelques instants.

— Sur quoi portait la conférence qu’il était supposé donner ?

— Je ne m’en souviens pas. Il faudrait regarder dans le programme. James, c’est le… *c’était* le spécialiste de l’atrophie des zones périphériques du cerveau. Démence… Alzheimer… Il a suivi des centaines de patients de leur premier diagnostic jusqu’à leur mort.

— Vous pensez que quelqu’un pourrait lui en vouloir ?

L’homme fut surpris par la question.

— Non, non. Pas que je sache.

— Bon. Dernière chose, vous avez l’heure exacte de l’appel de son épouse, tout à l’heure ?

— Oui. Attendez.

Il consulta son téléphone et le tourna vers l’enquêteuse.

— 10 h 54. Ça a duré moins de cinq minutes. On le cherchait depuis qu’il ne s’était pas présenté pour sa conférence à 9 h, mais son cellulaire tombait sur la messagerie.

— D’accord. Merci pour tout. Je vous laisse ma carte et si vous me permettez, je prends votre numéro de téléphone en note.

— Bien sûr.

Michael Sinclair n’avait pas l’air d’un homme qui avait quelque chose à cacher. Emma le sentait ébranlé par la perte de son collègue. Elle appela aux renseignements.

— Salut Mario.

— *Mon* éternelle *amie.*

Teasdale se souvint de la mise en garde de son lieutenant et demanda :

— As-tu quelques minutes pour moi ?

— *Hum, OK. C’est quoi ?*

— Est-ce qu’il y a moyen de savoir si quelqu’un a laissé des messages vocaux sur un téléphone fermé ?

— *Ça prend le fournisseur. C’est lui qui gère les boîtes vocales.*

— C’est le numéro que je t’ai donné ce matin, pour les tours.

— *OK. Je regarde ça et je te rappelle.*

— Et la vidéo ?

— *J’ai récupéré le numéro de série de l’appareil. J’essaye de le relier à une vente et ensuite, je m’occupe de la géolocalisation du téléversement.*

— Merci, Mario.

Alors qu’elle retournait vers la première salle de réunion, Emma arriva face à face avec Déry, qui était au téléphone. Il fit un grand sourire en indiquant son cellulaire.

— Ça m’aiderait beaucoup, dit-il. Le plus tôt possible serait le mieux pour moi. À moins que vous ne soyez trop pris ce soir…

Emma roula les yeux.

— Ça me va pour 18 h, accepta Déry. Oui, je connais. OK.

Il termina son appel et afficha un air satisfait avant de lancer :

— J’ai rendez-vous avec Black Dream ce soir. Il était indisposé en ce moment.

— Toutes mes félicitations. As-tu parlé aux autres médecins ?

— À quelques-uns, mais personne connaît Andersen autrement que de nom ou pour l’avoir croisé dans des événements comme celui-ci. Et toi ? Le gars qui a reçu l’appel ?

— Un ami, si on peut dire. Leurs femmes se connaissent, et c’est celle d’Andersen qui l’a appelé. Il est *clean,* ça vient pas de là, je suis pas mal

certaine. J’ai l’heure de l’appel de la femme, on pourra faire une chronologie serrée.

— Tu penses à tout !

Teasdale fit un air exaspéré.

— Hey, observa Antoine. T’as l’air bête.

— Quoi ?

— J’ai dit que t’avais un air de cul, mais je sais pas encore pourquoi. Ça peut pas être mes blagues plates, j’en ai pas fait, là. Si t’es énervée tout de suite, ça va être beau tantôt. Pas que ça me dérange, j’ai déjà travaillé avec Fred Moore, aux stupéfiants. Tu le connais ? Il a pas dit un mot pendant une enquête de deux mois, et la première fois qu’il m’a adressé la parole, c’était pour m’engueuler parce que j’avais confondu deux noms dans une déposition. J’ai jamais joué son jeu et je savais que ses bibittes me concernaient pas. M’as faire la même chose avec toi, perds pas ton temps à soupirer, OK ? C’est plus utile si tu m’engueules que si tu joues les vierges offensées en attendant que je te console. Prends d’autres pilules, si c’est de ça que t’as besoin pour être du monde !

Déry tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Emma venait de se faire remettre à sa place. Elle inspira profondément et sentit son téléphone vibrer. C’était Mario aux renseignements qui l’informa que la boîte vocale d’Andersen était pleine.

— *Tu peux accéder à sa boîte vocale en appelant son numéro et en composant un code. Je te le texte.*

— Des nouvelles ? demanda Déry quand Emma prit place dans la voiture.

— Les messages sur le cellulaire d’Andersen, répondit-elle.

Elle composa le numéro du défunt médecin et utilisa ensuite le code fourni par Mario. La boîte vocale était pleine, comme l’avait indiqué ce dernier.

— *Premier message, mercredi 21 août 2019, 19 h 23… Salut, c’est moi. Je suis sorti du métro, est-ce que tu peux me dire c’est quoi l’hôtel et le numéro de la chambre ?*

— Tu peux le mettre sur mains libres ? questionna Déry. Fais rejouer.

Teasdale s'efforça de ne pas réagir et obéit.

— C'est lui, c'est Black Dream, murmura Antoine. Notre ami avait des beaux secrets !

— Il est mort, indiqua Emma.

— Je sais, j'ai mis ma phrase au passé.

— Deuxième message… mercredi 21 août 2019, 19 h 49… Écoute, je t'ai trouvé vraiment cool tantôt, mais là, je perds pas mal de clients parce que tu me réponds pas. Je retourne sur l'île.

— Sa *date* s'est tannée, conclut Déry.

— Il fut interrompu par le début du troisième message.

— Troisième message… jeudi 22 août 2019, 9 h 04… James, c'est Michael Sinclair. Si tu prends mon message, rappelle-moi, OK ? Y a peut-être eu une erreur dans ton horaire, mais ici, t'étais attendu pour 9 h. À tantôt.

— Ce matin un peu après 9 h. Personne s'est soucié de son absence avant ça, observa Emma. Bon. La seule chose que ton témoin pourra confirmer, c'est que le docteur avait envie d'un peu de plaisir. Je vois mal pourquoi t'es obligé de le rencontrer.

— Peut-être qu'Andersen l'a déjà vu, qu'il a des habitudes, qu'il voit d'autres coucous comme ça, on peut apprendre pas mal de choses.

Teasdale grinça des dents.

— Tu vois, tu le fais encore, fit remarquer Déry.

— Quoi ?

— Ton air bête. C'est quoi ? Ça t'énerve que j'aille voir un travesti dans le cadre d'une enquête ? Vas-y, toi, si tu veux ! T'arrêtes pas de soupirer !

Emma hésitait à s'expliquer.

— Je suis pas certaine que tu pourrais comprendre, finit-elle par répondre.

Déry échappa un rire.

— T'es vraiment pas facile à suivre.

— C'est pas un coucou. Quand tu le traites comme ça, tu le fais passer pour un malade mental, alors que tu le connais pas. Tu le dévalorises comme humain parce qu'il est escorte, on va se dire les vraies affaires.

Antoine prit quelques instants pour assimiler ce qu'il venait d'entendre. Il inspira et rétorqua :

— Moi, un gars qui s'habille en fille, j'appelle ça un méchant coucou. J'y dirais pas en pleine face pour pas l'insulter, mais on va se les dire, les vraies affaires : c'est bizarre en maudit ! Je dis pas qu'il faut l'empêcher de faire ça ni qu'il faut le déporter, je dis que c'est normal de trouver ça bizarre. Crisse, quand c'est un humain sur mille qui agit d'une façon, je me demande c'est quoi le bon qualificatif !

— Avec la job que t'as, tu peux pas te permettre de penser de même.

— Ah ? Eh bien. À date, ça marche pas pire. Toi, tu confonds *avoir des droits* avec être weird. Il a le droit d'être un coucou. C'est quand même un coucou.

Antoine imita le cri d'un oiseau et Teasdale ne put s'empêcher de sourire

— Peu importe, ajouta-t-elle en essayant d'avoir l'air fâchée. Ça m'énerve quand tu parles comme ça. Ramène-moi, je vais rester au bureau et essayer d'isoler une image du gars qui a fait la vidéo.

— Essaye aussi de trouver une séquence de sa voix, quelqu'un pourrait peut-être la reconnaître.

C'était une bonne idée.

— OK. Demain, on diffusera ça si on a rien.

Emma se rendit compte qu'elle se forçait pour paraître irritée. Se sentant rougir, elle s'assura de ne plus regarder vers sa gauche jusqu'au quartier général.

Montréal, 10 h 40, appartement du boulevard Saint-Joseph

Sylvain Comptois ne réagissait pas. La dernière affirmation de Morgane résonnait encore dans la pièce quand il se frotta le crâne avec sa main.

— Je suis confus, déclara-t-il.

Edwards voulut s’expliquer, mais n’en eut pas le temps. Il enchaîna :

— J’ai les cendres de ma mère chez moi. Votre dernier client vous accuse de pas lui dire la vérité et là, pour expliquer le fait que ma mère se présente pas dans nos séances, vous me dites qu’elle est vivante.

— Je… je suis désolée, je vous jure !

Sylvain n’était pas fâché. Il essayait de relier les points dans sa tête.

— Je suis venu ici aujourd’hui avec la certitude qu’on pourrait se parler, elle et moi.

— Je sais ! Mais comme je vous dis, parfois, les choses ne se passent pas comme ça, surtout quand le décès de la personne est récent.

— Mais là, la raison vient de changer.

— O-oui.

Comptois inspira et s’assura qu’il était calme. Il n’avait pas dormi et avait sniffé de la cocaïne pour la première fois de sa vie. Malgré le bourdonnement dans sa tête, il réfléchit. Andersen était mort, impossible de revenir en arrière. Était-ce en vain ? Non. Il y avait Corinne, bien entendu, mais il y avait plus. Ce médecin influent et respecté était contagieux. Il répandait ses idées néfastes à grande échelle, mais c’était terminé. Il ne pourrait plus empêcher les gens de quitter leur vie terrestre en toute dignité. C’était plus que suffisant comme justification, mais…

— Comment vous savez, pour ma mère ? demanda-t-il.

— Sa sœur. Sylvain, croyez-moi, si Corinne était décédée, sa sœur le saurait.

— Je la connais pas, ma tante. De nom, oui, mais pas plus.

— Elle est quand même là.

— Mais vous faites comment pour savoir, vous ? Je veux dire, je possède ses cendres, à ma mère, merde !

— Étiez-vous là quand son corps a été incinéré ?

— Non, mais… non. Qui peut être là, quand ça arrive, ces choses-là ?

— C'est vous qui l'avez demandé ?

Sylvain hésita. Ce n'était pas lui. C'était Pierre.

— Non, mais ça prend des accès, des approbations…

Morgane se replaça sur son fauteuil.

— Écoutez-moi. Tout ce que je vous dis, c'est que votre maman n'est pas encore décédée, Sylvain.

— Je… je vais partir. Vous avez été gentille avec moi.

Edwards se sentait terriblement mal. Elle se leva en même temps que lui.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle encore.

Il se frottait la tête sans cesse avec sa main.

— C'est pas votre faute.

• • •

Louise McKee arriva en trombe dans l'appartement, convaincue de trouver un corps gisant sur le plancher, au milieu de traces de sang dégoûtantes.

— Tu es vivante ! s'écria-t-elle en sautant au cou de la thérapeute.

Morgane accepta la longue étreinte de sa meilleure amie avant de s'asseoir à la table pour lui raconter sa matinée.

— Elle était là…

— Oui, elle était là. Elle est apparue, et c'était net comme je te vois en ce moment. Belle… grande, racée.

— Wow !

— Pas de mensonge, se réjouit Morgane. Elle était tellement… solide, je sais pas comment l'expliquer autrement. Quand j'ai compris pourquoi elle venait me voir, je suis devenue plus sûre de moi. Elle me protégeait. De lui !

McKee n'en revenait pas. Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça sent ?

— L'essence, c'est mon client d'avant qui empestait.

— Oh… Alors l'autre, il l'a pas tuée…

— Non, Lou. Elle s'est suicidée.

— Mais son mari devait paniquer un peu, quand même, hein ?

— Il m'a dit qu'il allait revenir très bientôt.

— L'autre client est resté ici tout le long ?

— Oui. Mais comme je te dis, il a rien à voir là-dedans, lui.

Incertaine du sens à donner à cette information pour l'instant, Morgane omit volontairement de mentionner que Comptois portait une arme à feu.

— Quand même… il a dû trouver ça vraiment spécial. Moi, je sais ce que Pagé est allé vérifier.

— Ah oui ? s'étonna Morgane avec curiosité.

— Tu lui as parlé de son bébé, il te croit pas.

— Elle me l'a dit, Lou.

— Je sais ! Mais lui, comment il peut savoir ? Imagine qu'elle lui ait dit ça juste pour se protéger, hein ?

Edwards hocha la tête.

— Tu as raison. Il va revenir ici. Et il sera pas content.

— Ou bien le contraire. Parce que tu avais raison ! Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ?

— Je m'en fous, qu'il me croie ou pas. Je veux qu'il me laisse tranquille. Et je suis contente que tu sois ici. J'ai bu de la vodka avec un client, Lou, dit-elle en montrant la bouteille sur la table.

McKee éclata de rire.

— Ça aussi, on s'en fout. Tu lui en as donné ?

— Oui, avoua Morgane en riant à son tour.

— Bon, alors c'est parfait. As-tu des rendez-vous cet après-midi ?

— Non, et c’est tant mieux. Et toi, tu as averti tes patrons ?

Louise saisit la bouteille et se retourna pour prendre un verre sur le comptoir.

— J’ai au moins vingt jours de congé en banque, déclara-t-elle. Qu’ils viennent me chialer après, pour voir. Ma chouette a besoin de moi, je reste ici !

Montréal, 13 h, Édifice Parthenais

Emma regarda Déry sortir de l'ascenseur et le salua de la main. Ce dernier opina en faisant un salut militaire. La pauvre Teasdale venait de perdre une quantité d'énergie considérable dans un laps de temps de deux heures. Elle décida de passer voir Mario aux renseignements.

Le jeune homme travaillait derrière deux grands écrans qui lui cachaient partiellement le visage. La pièce était vaste et trois autres personnes s'y affairaient.

— Et puis ? demanda Teasdale.

— Les gens sont stupides. Quand tu filmes avec un téléphone, le propriétaire est fiché ici. Sylvain Comptois, c'est ça son nom. Ça veut pas dire que c'est lui qui a filmé la vidéo, mais c'est un téléphone qui lui a déjà appartenu. J'ai aussi le numéro de série et l'endroit où l'appareil a été acheté.

— Sylvain Comptois, répéta-t-elle.

Emma nota le nom et le numéro sur un calepin.

— Et ici, poursuivit Mario, tu as toutes les données relatives à la localisation.

— Où ça a été tourné ou bien d'où ça a été envoyé ?

— Les deux. Quand tu filmes, ça enregistre la place, et quand tu téléverses aussi. Les métadonnées seront différentes d'un endroit à l'autre. Ce gars-là est vraiment pas un pro.

— Est-ce que tu peux repérer son cellulaire à partir de ce que tu as ?

— S’il est ouvert, oui. Mais ça me prend un mandat…

— Y a du danger pour la population, pas besoin de mandat. Fais ce que je te demande, s’il te plaît.

Teasdale sortit de la salle des renseignements et se rendit au bureau du lieutenant Gervais, qu’elle informa des récents développements.

— C’est en béton armé ça, Emma, estima-t-il. Il faut retrouver cette personne-là au plus vite. Je vais appeler au DPCP, stresse pas avec la paperasse.

Confiante de retrouver l’auteur du meurtre du docteur Andersen rapidement, Emma se rendit à son bureau et appela Antoine Déry.

— C’est Emma.

— *Hey ! Comment ça se passe ?*

— Ça bouge. Le téléphone qui a filmé à l’hôtel appartiendrait à un dénommé Sylvain Comptois. On est en train d’essayer de le localiser. Je vais avoir accès aux appels entrants et sortants, il va falloir éplucher ça.

— *Super. Mon rendez-vous est seulement à 18 h.*

— Alors arrête de fantasmer et viens m’aider dans la salle numéro deux.

L’enquêteuse faisait imprimer une liste quand Mario la rappela.

— *J’ai un Sylvain Comptois domicilié à Mirabel. C’est l’adresse qu’il a laissée quand il a acheté le téléphone. T’as tout ce qu’on a sur lui. Je te l’envoie tout de suite. Tu devrais avoir reçu la liste des appels entrants et sortants des dernières semaines.*

— Ça imprime, c’est parfait. Merci.

Teasdale fit envoyer une patrouille à l’adresse de Comptois, à Mirabel, et consulta les réseaux sociaux populaires dans le but d’y trouver un profil correspondant à son suspect. Antoine Déry arrivait au même moment.

— J’ai le profil Facebook d’un Sylvain Comptois de Mirabel, lança-t-elle.

— C’est peut-être pas le seul, estima Déry.

— C’est le seul dont le nom de famille s’écrit comme ça. Je trouve ça concluant qu’il habite dans la même ville que celui qu’on vient de trouver. Il y a des photos.

— Il a de la famille ?

Emma consulta la feuille imprimée sur son bureau.

— Une fille, c'est la mère qui a la garde complète.

— Il faudrait la contacter.

Teasdale demanda à Mario aux renseignements de sortir les informations relatives à la famille immédiate de Sylvain Comptois. Pendant ce temps, les agents étaient arrivés à Mirabel.

Mais Comptois n'était pas chez lui. La maison était vide, et Teasdale la fit mettre sous surveillance, le temps que l'on puisse interroger son propriétaire.

— Pourquoi un gars de Mirabel assassinerait un docteur de l'Outaouais ? demanda Déry tout haut.

— Il avait l'air d'avoir des secrets, monsieur Andersen. Il s'était peut-être fait des ennemis.

— Le monde des escortes, c'est pas très méchant, en général.

— T'as l'air à connaître ça.

— Quand même un peu, répondit Antoine, sans relever le sarcasme dans la dernière phrase. Il y a beaucoup de travailleurs autonomes. Internet et les téléphones cellulaires, ça évite de payer un intermédiaire. Ça facilite les échanges et les rencontres. T'as une blonde, toi, non ?

Emma leva les yeux vers lui.

— C'est quoi le rapport ?

— Tu l'as rencontrée sur le web ou dans un wagon de métro ?

— C'est pas de tes oignons, ça, Antoine.

— Je te gage que c'est sur le web. Tout le monde se rencontre avec Internet, maintenant. Faut juste pas tomber sur un maudit malade. Change de face, là ! On est dans la même équipe, je suis lesbien moi aussi. C'est comme si tu parlais avec ton meilleur ami gai.

Teasdale s'apprêtait à lancer une réplique cinglante, mais Déry la regardait avec un énorme sourire niais.

— T'es vraiment cave, se contenta-elle de répliquer.

— Non, mais je te comprends, y a rien de plus beau qu'une femme. À la limite, t'es plus intelligente que toutes les autres.

— Tu joues avec les limites, justement.

— Moi ? Arrête ça. Tu fais semblant d'être fâchée. Avoue que t'es comme ça à cause de ce que Ross t'a dit l'autre fois. C'est pour ça que tu me fais une face de bœuf à tout bout de champ. Tu te trompes de personne !

Ross était l'enquêteur qui, après quelques verres, s'était moqué de l'orientation sexuelle de Teasdale devant tout le monde. Emma posa son surligneur jaune et inspira.

— T'étais là, toi aussi.

— Et puis ? C'est pas moi qui ai parlé.

— C'est sûrement pas toi qui m'aurais défendue non plus.

— Tu vas en vouloir à la planète entière si tu penses comme ça. T'es gaie, assume-toi !

— Je m'assume en masse ! Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça veut dire que les jokes d'hétéro, ça existe. Eh bien, les jokes de gais aussi.

— Il m'a pas lancé une blague, il m'a humiliée !

— Ça dépend de comment tu le prends. Moi, j'ai trouvé ça pas mal drôle. Si ça avait été n'importe qui d'autre, on en aurait pas fait un plat.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Totalement. Avoue… si tu te mets à rire, Ross a l'air du gars qui sait pas boire et qui va se réveiller en pleine crise d'angoisse en repensant à la veille. Il va vouloir s'excuser. Là, tu lui donnes raison en maudit !

Teasdale était bouche bée. Déry conclut :

— Je te dis pas que c'est correct de dire des affaires comme ça. C'est comme à la petite école. Tu encaisses et tu t'en fous, ou tu subis et tu y penses sans arrêt.

Elle savait que son collègue avait raison.

— Mais c'est seulement mon avis, rajouta-t-il. Est-ce qu'elle est belle, ta blonde ?

Emma lança son marqueur au visage de Déry, qui s'esclaffa en se protégeant avec ses mains. Le lieutenant Gervais cogna doucement à la porte et ouvrit.

— Tu voulais me parler, Emma ?

Teasdale regarda en direction de Déry, qui fit semblant de prier.

— Non, ça va aller. Un peu d'éducation et il devrait s'en sortir.

— Très bien. Et le gars de la vidéo ?

— On est dans les appels de son portable. On a aussi une photo, mais c'est mince comme lien. Je veux attendre de confirmer avant de diffuser.

— Tenez-moi au courant.

— Teasdale.

— *C'est Mario. Ton gars, Sylvain Comptois, il a une fille qui reste en Colombie-Britannique, avec sa mère. Le seul numéro que j'ai au dossier est plus en fonction. Mais j'ai une adresse. Tu veux que je trouve une façon de les rejoindre ?*

— Oui, tôt ou tard, il faudra leur parler.

Sylvain Comptois n'était pas un grand utilisateur de téléphone cellulaire. Il ne faisait que quelques appels par semaine et ne dépensait pas beaucoup pour des données Internet. Emma descendait la liste en partant du plus récent et elle reculait dans le temps. Un appel remontait à une semaine avant le meurtre d'Andersen, et Emma s'apprêtait à le marquer d'un X quand on répondit.

— *Oui ?*

— Bonjour, je m'appelle Emma Teasdale, enquêteuse pour la Sûreté du Québec.

Morgane Edwards se raidit. Était-ce le produit de sa plainte, plusieurs semaines plus tard, ou était-ce une manigance de Pagé ? Elle n'avait pas contacté la Sûreté du Québec, mais bien la police de Montréal.

— Est-ce que je peux vous poser quelques questions ? poursuivit la policière.

— *Oui, bien sûr. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?*

— Vous avez reçu des appels récemment, hum, laissez-moi voir, trois appels d'un numéro de téléphone appartenant à un certain Sylvain Comptois. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

Prise de court, Morgane ne réfléchit même pas avant de répondre.

— *C’est un de mes clients. Il est très gentil. Que lui voulez-vous ?*

— J’essaie de le retracer en ce moment, et mes appels sur son cellulaire demeurent sans réponse. Seriez-vous en mesure de le joindre ?

Morgane réfléchissait à toute vitesse. Sylvain portait une arme sur lui, le matin même. Il avait mentionné ne pas trop avoir envie de voir les policiers. Qu’est-ce que tout cela signifiait ?

— *Je ne sais pas, je ne connais pas ses coordonnées. C’est lui qui me contacte quand il a besoin de moi.*

— Je comprends. Et c’est quand, la dernière fois qu’il vous a appelée ?

Teasdale connaissait la réponse, elle vérifiait l’honnêteté de la femme.

— *Mon Dieu… je dirais… une semaine de ça ?* répondit Edwards.

— D’accord. Et il appelait pour prendre rendez-vous ?

— *Pour le confirmer, c’est ça.*

— Je vais vous demander de me donner la date et l’heure convenues, s’il vous plaît.

— *Du rendez-vous ? C’était ce matin.*

Emma se leva d’un bond dans son bureau.

— Ce matin ?

— *Oui.*

— Et il s’est présenté ?

— *Mais oui… Pourquoi vous me demandez ça ?*

— Savez-vous où il est parti après ?

— *Non, non ! Je ne sais pas. Mais pour…*

— Madame Edwards, est-ce que vous habitez à Montréal ?

— *Oui, sur le Plateau, pourquoi ?*

— Pouvez-vous être chez vous dans une quinzaine de minutes ?

— *Je suis déjà chez moi. Est-ce que j’ai fait quelque chose de pas correct ?*

— Non, pas du tout. J’aimerais aller vous voir en personne.

Montréal, 14 h 30, appartement du boulevard Saint-Joseph

— Qu'est-ce qu'il est allé foutre là ? demanda Antoine en garant la voiture. Une thérapeute spirituelle.
Il voulait l'absolution pour son crime ?

— Ça le regarde. Moi, ce que je veux, c'est le retrouver pour lui parler.

À 14 h 30, Emma Teasdale et Antoine Déry débarquaient au domicile de Morgane Edwards, sur le boulevard Saint-Joseph. L'enquêteur sonna au numéro 6 et la porte de l'entrée put être ouverte.

— Avec sa job, elle doit déjà savoir qu'on est là, lança Déry en montant l'escalier. Elle aurait dû ouvrir la porte avant qu'on sonne. Tu crois à ça, toi, ces affaires-là de parler aux morts et de prédire l'avenir ?

— Moi, je crois que cette femme-là peut nous aider à retrouver Sylvain Comptois, répondit Teasdale. Je me fous pas mal de ce qu'elle fait dans la vie.

— Même pas vrai, rétorqua Déry. Je suis sûr que tu trouves ça un peu fêlé.

Elle ignora la remarque et cogna à la porte de l'appartement. Comme elle en avait maintenant l'habitude, Morgane entrebâilla pour voir qui arrivait chez elle.

— Enquêteur Teasdale, de la Sûreté du Québec. Je vous ai appelée. Vous êtes madame Edwards ?

— Oui. Attendez.

Elle défit la petite chaîne et laissa les deux policiers entrer.

— Voici l'enquêteur Déry.

— Bonjour, salua Morgane d'une main incertaine.

Emma remarqua aussitôt l'odeur d'essence qui flottait dans l'air.

— Est-ce que c'est votre client qui sentait ça ? s'enquit Déry en se frottant le nez.

Teasdale repensa à la vidéo, avec le bidon. Les points se reliaient d'eux-mêmes. Morgane replaça sa veste et croisa les bras.

— Vous venez vraiment pour me parler de monsieur Comptois ?

— De qui d'autre ? intervint Déry en touchant une des sculptures de bois qui pendaient du plafond. Vous avez d'autres clients en cavale ?

Teasdale prit la balle au bond avant que la femme ne réponde.

— Merci de nous recevoir, dit-elle en fronçant les sourcils à l'intention de son collègue.

— Je ne sais pas trop si j'avais le choix ou pas, avoua Morgane. Ça me stresse, là.

— Est-ce que l'on peut aller à la cuisine ? Pour s'asseoir ?

— Oui. Suivez-moi.

Teasdale et Déry furent surpris de trouver une autre personne assise à la table. Louise McKee avait les coudes appuyés devant elle et les mains jointes.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour. Qui êtes-vous ?

McKee se leva et serra la main d'Emma.

— Louise McKee, je travaille pour le bureau d'avocats Durant Brodeur.

Elle se garda bien de préciser qu'elle n'était qu'adjointe administrative. De ce fait, autant Teasdale que Déry eurent l'impression que Morgane Edwards était accompagnée de son avocate.

— Vous êtes efficace, fit remarquer Antoine.

— C'est la meilleure façon de procéder, conclut Louise, en donnant une poignée de main ferme à l'enquêteur. J'espère que ma présence ne vous importune pas, je n'ai pas l'intention d'intervenir trop souvent.

Les deux policiers s'échangèrent un regard et Teasdale rétorqua :

— Pas du tout. Mais le temps nous presse, j'aimerais aller droit au but.

Morgane les invita à s’asseoir et Emma ne perdit pas de temps. Elle ouvrit un fichier et présenta trois photos, dont l’une était celle prise sur le profil Facebook de Sylvain Comptois.

— Lequel est le client qui s’est présenté ici ce matin ?

— C’est lui, indiqua Morgane sans hésiter.

L’identification de la femme confirmait par le fait même que le profil du réseau social était bien celui du suspect.

— Mais que lui voulez-vous ? s’enquit Morgane.

— Nous sommes à sa recherche, expliqua Déry. Et nous pensons que vous pourriez nous aider à le trouver.

— Moi ? Mais je l’ai déjà dit, je ne sais pas comment joindre cet homme !

— Les morts, est-ce qu’ils sont habillés ou nus ? demanda Déry.

Un silence malaisant s’installa et Teasdale ferma les yeux de dépit.

— Ne réponds pas, avisa Louise. C’est de la frime pour tester tes limites.

— Je demandais comme ça, se justifia Antoine. C’est intrigant, faut avouer.

— Madame Edwards, poursuivit Emma, en prenant bien soin de ne pas se faire interrompre, est-ce que Sylvain Comptois vous a dit où il allait quand il a quitté votre bureau ?

— Non, je vous l’ai dit au téléphone tout à l’heure.

Antoine leva une main et prévint :

— Vous savez que mentir est une infraction qui n’est pas…

— Elle a répondu « non », coupa Louise d’une voix calme et posée.

Teasdale expira. Elle n’arrivait pas à prendre le contrôle de l’entretien. Déry fonctionnait d’une façon différente de la sienne : il frappait au hasard en tentant de trouver une brèche, alors qu’elle préférait une approche plus respectueuse et protocolaire.

— Il est arrivé ici à quelle heure ? questionna-t-elle.

— Son rendez-vous était à 9 h, et il était là à temps.

— C’était une rencontre d’une heure ?

— Oui, mais ça a débordé un petit peu.

— De quoi avez-vous parlé ? demanda Antoine.

Morgane jeta un œil du côté de Louise, qui hocha la tête de gauche à droite.

— Ce sont des rencontres confidentielles, je ne peux pas parler de ça, avertit Edwards.

— Oh si, vous le pouvez, contredit Déry en posant une main à plat sur la table.

Louise allait dire quelque chose, mais l'enquêteur la pointa du doigt.

— Vous, taisez-vous. De la façon dont vous vous êtes présentée tout à l'heure, vous n'êtes pas plus avocate que moi. Si vous m'empêchez de faire mon travail encore une fois, je vous mets en état d'arrestation pour entrave à la justice. C'est bien compris ?

McKee ouvrit la bouche, mais ne put en faire sortir un son. Déry attendit une seconde en la toisant et poursuivit :

— Bon. Je disais donc, madame Edwards, que la teneur de vos rencontres est effectivement confidentielle. Cependant, dans un contexte d'urgence pour la sécurité des citoyens de la province de Québec, si vous détenez des informations qui pourraient nous être utiles, vous avez le devoir de nous aider, sans quoi vous pourriez être jugée complice d'avoir permis à un présumé meurtrier d'échapper à la justice.

— Un meurtrier ? s'exclama Morgane.

— Vous m'avez bien compris. De quoi avez-vous parlé avec cet homme ?

Morgane déglutit et répondit :

— Je… de sa mère.

— C'est tout ? Vous n'allez quand même pas me dire qu'il est venu ici, voir une diseuse de bonne aventure, pour parler de sa mère !

— Antoine… s'impatienta Emma.

— Attends ! On va s'expliquer, madame et moi.

La pauvre Morgane n'en menait pas large. Son expérience avec les policiers ne s'améliorait pas. Autant aurait-elle voulu raconter en rafale son histoire avec Geoffroy Pagé, autant elle craignait l'enquêteur Déry, avec ses attaques incessantes.

— Je ne dis pas la bonne aventure. Je suis médium.

— Ce n’est pas la même chose ?

— Non. Vraiment pas.

Emma Teasdale se mordait la langue. Jusqu’où son collègue se permettrait-il d’aller ?

— Sylvain Comptois… quand il est arrivé ici, continua Déry.

— Oui…

— Vous avez remarqué quelque chose d’inhabituel ?

— Comme quoi ?

— Attitude… je ne sais pas.

— Il sentait l’essence, souleva Edwards.

— Et ça sent encore, fit remarquer Antoine. Sa mère, qu’est-ce qu’il lui voulait ?

Morgane consulta Louise du regard, mais cette dernière se garda bien de faire quoi que ce soit.

— Lui parler, répondit Edwards.

— Il vient vous voir pour parler à sa mère, c’est presque émouvant. Pourquoi il ne va pas la voir directement ?

— Elle est… morte.

Déry leva les sourcils.

— C’est très clair, votre réponse. Et vous, vous pouvez faire ça. Parler avec les morts.

Morgane se contenta d’opiner de la tête.

— Wow ! Et qu’est-ce qu’elle avait à raconter à son fiston, la maman ?

Teasdale était à deux doigts de perdre patience. Elle osa :

— Antoine, on ne peut pas…

— Attends, ça s’en vient, là. Elle disait quoi ?

— Elle n’était pas là, révéla Morgane.

— Ah bon. Ça vous arrive souvent, ça ? Vos clients vous payent quand même, dans ce temps-là ?

— Je ne crois pas que sa mère soit véritablement morte. C’est pour ça qu’elle n’était pas là.

La dernière phrase résonna un instant dans la cuisine.

— Ce n'était pas si compliqué, conclut Déry en regardant vers Emma. Elle ne fait pas que parler avec les morts, elle décide s'ils sont morts, aussi. C'est large, votre métier, envoya-t-il à Morgane.

Il revint à Teasdale :

— Viens avec moi une minute.

Les deux enquêteurs s'éloignèrent vers l'entrée. Emma baissa la voix et lança :

— Tu vas trop loin avec elle, Antoine.

— Je sais. Mais écoute ça : moi, je serais pas surpris que la maman de monsieur Comptois ait été une patiente d'Andersen. Le voilà, le mobile. Garçon aime pas le docteur et, bang, terminé !

Teasdale fit signe aux deux femmes d'attendre un instant et prit son cellulaire.

— Salut, c'est Emma.

— *Je t'avais reconnue,* avoua Mario.

— Sylvain Comptois, le gars de la vidéo.

— *Oui ?*

— Est-ce que tu peux me sortir les informations sur sa famille immédiate ? Parents, frères, sœurs. Je suis en plein interrogatoire et ça me serait utile.

— *Je suis indispensable.*

— Oui, tu l'es. Sur mon cellulaire, OK ?

Teasdale revint à la table et s'adressa à Morgane.

— Ces informations ne servent qu'à retrouver monsieur Comptois, pas à révéler à quiconque la teneur de vos entretiens, précisa-t-elle.

— J'espère bien, parce que j'ai un code d'éthique strict à respecter envers mes clients.

— Avez-vous le même avec les morts ? questionna Antoine.

Morgane n'eut pas le temps de répondre que Déry enchaîna :

— Je blague, je comprends rien à ces choses-là.

C'en était trop. Il se permettait de l'insulter pour ensuite amenuiser le tout en affirmant qu'il ne faisait que rigoler. Edwards ferma les yeux un moment et prit une grande respiration.

— Qu’est-ce qu’elle fait ? demanda Antoine à Emma.

L’enquêteuse haussa les épaules.

— Une fois… non, deux fois, dit Edwards. Beaucoup de douleur, deux fois, il y a bien longtemps. Mais aujourd’hui, ça va mieux.

Déry fit mine de s’esclaffer. Morgane ne s’arrêta pas.

— C’était votre mère, monsieur Déry ? Oui, c’est la vôtre. C’est une belle femme. Elle n’est plus souffrante, pour vous en informer. Et qui est la deuxième ? Elle est plus jeune. Une sœur ? Une amie ? Elle est joyeuse, aujourd’hui. Elles le sont toutes les deux.

— Mais de quoi est-ce que vous parlez ?

— Elles sont très contentes de vous voir en bonne santé. Elles font dire que tout va bien, là où elles sont. Aucune maladie ni souffrance.

Emma et Louise échangèrent un sourire. Morgane ouvrit les yeux et regarda Antoine.

— Cancer ? s’enquit-elle.

— Je…

Et la médium se leva.

— Horrible maladie. Allez, j’espère que j’ai pu vous aider. J’ai un client dans dix minutes, mentit-elle.

Alors qu’Antoine Déry cherchait ses mots, Teasdale reçut un appel des renseignements. Elle nota quelques informations sur un calepin et remercia Mario.

— Nous avons du travail, lança-t-elle à son collègue. Tu viens, le sceptique ?

Déry ne répondit rien. Il serra la main des deux femmes et quitta les lieux sans demander son reste.

Laval, 11 h 30, appartement de Pierre Cliche

Sylvain Comptois n’avait pas hésité en sortant de chez Morgane Edwards. Il essayait de se souvenir de la résidence mentionnée par Pierre… et le nom lui revint.

Le Bel-Âge.

C’était à cet endroit que Corinne était placée. Sans se douter une seule seconde qu’il était peut-être sous écoute, Comptois ouvrit son cellulaire et fit une recherche sur Internet. Il contacta aussitôt la résidence en question et demanda à parler à Corinne Pelletier.

Et la réponse lui tomba dessus.

— Elle est décédée, je suis désolée, annonça une femme.

— Quand ?

— Je dirais… il y a quelques semaines, tout au plus ?

Sylvain refit la chronologie dans sa tête. La marche en lien avec le lock-out à l’usine… c’était à ce moment-là qu’il avait su.

— Elle est morte chez vous ? questionna-t-il encore.

— Non, elle était à l’hôpital. Qui parle ?

— Je suis son fils. J’étais en voyage lors de son décès.

— Oh, c’est triste comme situation ! Je suis vraiment désolée.

— Oui, c’est pour ça que je m’informe. Donc, elle est tombée malade et elle est partie en ambulance pour l’hôpital ?

— Non, non, elle était sortie avec son mari. Nous avons appris la nouvelle peu après.

Pierre Cliche. Le cerveau de Comptois allait à toute vitesse.

— Merci, désolé de vous avoir dérangée, s'excusa-t-il avant de terminer l'appel.

Il regarda l'heure et se demanda si les autorités étaient déjà à sa recherche. Il frappa sur le volant. Il ne pouvait pas se rendre nulle part sans risquer d'être reconnu. Le corps d'Andersen avait été retrouvé, assurément, mais est-ce que la police avait un suspect en vue ? Se montrer en public était quand même dangereux. Une seconde recherche sur son téléphone lui permit de trouver le registre des décès survenus sur le territoire du Grand Montréal. Le cœur battant, il entra le nom de Corinne Pelletier et attendit.

Aucun résultat.

Comptois porta une main à sa bouche et jura. Comment était-ce possible ? Est-ce que le site était mis à jour régulièrement ? Une recherche par date donna plusieurs avis de décès postérieurs à celui de sa mère.

Une série d'idées noires traversèrent l'esprit de Comptois, alors qu'il réfléchissait à la façon d'aborder Pierre sur le sujet. Ça ne pouvait être que de sa faute ; qu'était-il arrivé à Corinne ? Lui seul savait.

Et Sylvain comprit. Ah, le fourbe ! Il éteignit son cellulaire et fit le trajet dans le trafic en direction de l'appartement de son beau-père.

• • •

Pierre Cliche n'attendait pas de visite. Il baissa le son du téléviseur, se déplaça jusqu'à la porte et demanda à voix haute qui se trouvait de l'autre côté.

— C'est moi, répondit Sylvain. Tu m'ouvres ?

— T'es calme ?

— Oui, oui. Ça va.

Leur dernière rencontre ne s'était pas bien terminée du tout. Sentant son beau-fils de meilleure humeur, Cliche le laissa entrer. Comptois se garda bien de dévoiler ses véritables intentions.

— Je, je m'excuse pour l'autre fois, dit-il d'entrée de jeu en se frottant la tête avec sa main.

— C'est correct. Moi, j'aurais dû t'en parler avant. Veux-tu une bière ?

— Oui, merci.

Pierre revint de la cuisine avec deux bouteilles et en remit une à Sylvain, qui s'était assis sur le premier divan près de l'entrée. En arrière-plan, le bulletin de nouvelles faisait état de la découverte d'un cadavre dans un motel de la rive-sud de Montréal.

— C'est toi qui sens le gaz de même ?

— J'ai trop rempli mon auto et ça m'a pissé dessus, mentit Comptois. J'espère que ça me coûtera pas une paire de jeans.

— T'as l'air de quelqu'un qui a couché dehors…

— C'est presque ça.

— J'imagine que tu viens pour me parler de ta mère, c'est ça ?

— Oui, c'est pas mal ça.

— Je suis content de voir que t'es moins fâché que la dernière fois, avoua Pierre.

— J'étais pas juste fâché, j'étais enragé. T'as agi vite pour éviter que je te confronte, hein ? Tu savais que je serais pas d'accord avec toi, pour la disposition du corps de m'man.

— J'avais pas le choix, jugea Cliche. Pas d'accord, c'est une chose, mais toi, tu m'aurais pas laissé faire. Et ta mère, c'est ça qu'elle voulait.

— Hum.

Comptois passa de nouveau sa main sur sa tête. Il agissait ainsi quand il était nerveux. C'était un tic qu'il avait développé le jour où il s'était décidé à raser le peu de cheveux qu'il lui restait, pour ne pas avoir l'air d'un moine. Les relents de cocaïne qu'il avait dans le corps exacerbaient ses mouvements.

— Ton ami était convaincant, c'est certain, ajouta Sylvain.

— Je voulais pas te faire de mal, mais un vieux bonhomme comme moi, ça peut pas se défendre comme avant.

— Tu pensais que moi, je t'aurais fait mal, Pierre ?

— T'aurais pu. T'es assez impulsif pour ça.

— Hum. Impulsif, je sais pas, mais t'as raison, j'aurais pu.

Pierre ravala sa salive. Sa nervosité augmenta d'un cran.

— Je vais aller en prison, poursuivit Comptois, à la grande surprise de son hôte.

— Pourquoi t'irais en dedans ?

— Parce que j'ai fait du mal à quelqu'un, justement. Mais là, je le regrette un peu. Selon certaines sources, il y a des choses que j'ignorais.

— Je comprends pas. Mon gars, va falloir que tu sois plus clair !

Sylvain prit une gorgée de bière et inspira.

— Tu te souviens du docteur ? Le neurologue de maman ?

— Oui, Andersen, son nom.

— Lui. J'y ai fait mal.

Pierre cligna des yeux quelques fois. Le stress déjà présent s'amplifia.

— Pourquoi ?

— Ah ! Tu le sais bien pourquoi. Il a pas voulu respecter les volontés de ma mère, et à cause de ça, elle est morte étouffée dans un asile de fous. Je sais ce que tu penses, Pierre. Toi non plus, tu voulais pas les respecter, ses volontés. Mais t'es pas docteur, toi. Tu pouvais pas faire grand-chose. J'ai décidé de pas te blâmer pour ça.

— Personne pouvait rien faire, garçon. C'est la fatalité, cette histoire-là. Et je l'aimais beaucoup, ta mère.

Comptois regarda longuement son beau-père.

— Je sais, Pierre, je sais. J'ai jamais mis ça en doute. Andersen, il est mort. Je l'ai tué. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il m'empêchait de pouvoir communiquer avec ma mère. Ma mère morte, mais pas la mer, là. Oublie ça, c'est pas le temps des jeux de mots. *Boy*, mon sens de l'humour sera jamais adéquat.

Il se leva et marcha jusqu'au meuble du téléviseur. Pierre se braqua légèrement. Sylvain passa près de lui et saisit la petite urne bleue, posée sur un socle, qui contenait une partie des cendres de Corinne.

— Elle est comme la mienne, constata-t-il en reprenant sa place. Elle est où, l'originale qui contient la majorité des cendres ?

— Au columbarium, dit Pierre.

— Lequel ?

— C’est… pas loin de la rivière, là. Le Mausolée Saint-Martin, que ça s’appelle.

— Est-ce que c’est là qu’elle a été incinérée ?

— Oui. Mais… qu’est-ce que tu lui as fait, au docteur, au juste, garçon ? Il est pas mort pour de vrai, là ?

— C’est un beau changement de sujet, mon Pierre. Je l’ai tué, je te dis. Je pensais qu’il me nuisait encore ! C’était pas assez de condamner ma mère à mourir comme une esclave enchaînée, je le croyais en train de me faire des crocs-en-jambe en plus.

Cliche ne bougeait plus. Il osa :

— T’es sérieux ? Je veux dire, tu as tué le docteur ?

— T’es rendu dur de la feuille, Pierre. Oui, je l’ai tué ! Mais comme je te dis, je regrette un peu. Non, pas tant… c’est juste que, il me manquait des informations. De toute façon, ça se serait terminé comme ça.

Le vieil homme ne comprenait plus rien. Sylvain agita l’urne en forme de cœur.

— T’as mis quoi, à l’intérieur, Pierre ? Du sable ? Du riz ? Je vote pour du sable.

Et il laissa tomber l’objet en verre sur le plancher. Un bruit sourd résonna dans la pièce, mais l’urne était toujours intacte.

— Hum, c’est solide, ces trucs-là.

Comptois la ramassa et, cette fois, il la projeta par terre avec force. L’urne éclata et un petit amoncellement de sable se répandit au travers des morceaux de verre.

— Du sable, conclut calmement Sylvain. Je gagne. Pierre Cliche ne pouvait plus cacher sa peur. Il gigotait comme une anguille sur son fauteuil.

— Écoute, Sylvain, je…

Mais Comptois mit un doigt sur sa bouche pour intimer à l’autre de se taire. Pierre ne termina pas sa phrase. Le beau-fils reprit sa bière et dit :

— T’as changé ma mère de place, Pierre. Et t’as dit à l’ancienne résidence qu’elle était décédée à l’hôpital. Tu savais bien que j’y mettrais pas les pieds, mon salaud ! J’aurais jamais pu me rendre compte de ça.

Le vieil homme était tétanisé sur place.

— Et ta petite mise en scène, avec ton gorille, là… Tu savais aussi que j'allais péter un plomb. Je te gage un autre deux qu'il sait même pas que ta femme est encore vivante…

Sylvain déposa doucement sa bouteille sur la table et joignit ses mains.

— Elle est où, Pierre ?

Montréal, 15 h, appartement du boulevard Saint-Joseph

— Est-ce qu’elle avait raison ? demanda Emma à Antoine, alors qu’il se pressait dans l’escalier devant elle.

— C’est facile de faire des recherches sur quelqu’un, répondit-il sans se retourner.

— Et pourquoi elle aurait fait des recherches sur toi ? Elle savait même pas qui tu étais il y a trente minutes, ni même que tu allais venir chez elle.

Déry traversa le portique d’entrée et sortit. Il ne pouvait cacher qu’il était perturbé par ce qui venait de se passer.

— Tu t’es fait avoir ! lança Emma, pendant que l’enquêteur prenait place dans la voiture banalisée.

— On a une enquête à résoudre, rétorqua-t-il pour clore le sujet.

Elle acquiesça de la tête avec un rictus bien visible aux lèvres.

— C’est vrai. J’ai le nom de la mère de Comptois. Elle s’appelle Corinne Pelletier, et rien dit qu’elle soit décédée. Sa dernière adresse connue est à Laval, dans un appartement avec son mari, Pierre Cliche.

— Moi, je te le dis, j’ai un doute sur le mobile. Demande à la secrétaire d’Andersen s’il avait une patiente du nom de Corinne Pelletier.

Teasdale contacta donc le bureau en Outaouais. L’endroit était dans la commotion générale à la suite de la disparition de James Andersen. L’enquêteuse se buta à une fin de non-recevoir dès qu’elle s’intéressa aux patients du docteur.

— Je ne vous demande pas de me dévoiler ce qu’il y a dans son dossier, je veux simplement la confirmation qu’elle était traitée par lui, s’impatienta

Emma. Il y a urgence en ce moment ! Ne me forcez pas à envoyer les policiers à votre bureau pour saisir les dossiers, menaça-t-elle, en sachant très bien qu'elle agissait à la limite de la légalité.

La phrase atteignit son but et la secrétaire s'absenta un moment, avant de revenir et de révéler que le médecin avait bel et bien traité Corinne Pelletier.

— *Jackpot* ! lâcha Déry en concluant que sa théorie tenait la route.

— Il faudra avoir un mandat pour consulter son dossier, avisa Teasdale. Mais au moins, on avance. On dirait que t'as raison.

— Comptois supprime le médecin traitant de sa mère, un neurologue. Il fait un cirque avec une vidéo : le mobile est là.

— Parce que le docteur a pas voulu euthanasier sa mère ?

— Quelque chose comme ça. C'est louable.

Teasdale se mit à réfléchir et ouvrit subitement la porte de la voiture.

— Attends-moi ici, je viens de penser à quelque chose.

• • •

Morgane ouvrit la porte de son appartement, surprise d'avoir entendu la voix de l'enquêteuse depuis le micro dans le portique d'entrée.

— Je suis vraiment désolée, s'excusa Emma.

— Ça va, répondit Edwards en la laissant entrer. J'espère que votre collègue ne m'en veut pas trop.

— Il va s'en remettre. C'était… surprenant, disons-le comme ça.

— Je n'aime pas faire rire de moi, dit-elle en croisant les bras.

— Il n'y a pas de mal. Dites-moi, tout à l'heure, quand vous parliez de Sylvain Comptois…

— Oui ?

— Vous avez dit, si je me souviens bien, qu'il était venu vous voir en croyant que sa mère était décédée.

— Oui, c'est même la deuxième séance que nous avions depuis qu'il croyait qu'elle était morte.

— Mais elle ne l'est pas.

— Non.

— Vous en êtes certaine ?

La silhouette de Louise McKee apparut dans le cadre de la porte qui menait à la cuisine.

— Oui, affirma Morgane. La sœur de madame Pelletier me l'a dit.

— Elle vous l'a dit…

— Ce matin, quand monsieur Comptois était ici.

— OK, elle vous l'a dit…

Emma fit un signe près de sa tête, avec sa main.

— Oui, comme ça.

— D'accord. Mais lui, il la croyait morte… C'est plutôt étrange, non ?

— À notre dernière rencontre, il avait même apporté ses cendres, dans un petit reliquaire.

— Vraiment ? s'étonna Emma. Si je comprends bien, vous n'avez jamais été en mesure de la voir, ou de lui parler, à sa mère.

Morgane fit non de la tête, avant d'expliquer :

— Comme ça arrive parfois que les nouvelles âmes décédées prennent le temps de s'acclimater à leur environnement avant de se manifester, je ne me suis pas trop posé de questions. Monsieur Comptois et moi avions convenu d'un autre rendez-vous.

— Ce matin.

— Oui.

— Je repose la question, je sais, mais comment était-il ?

Edwards jeta un coup d'œil vers son amie et répondit :

— Il était énergique. Il était convaincu qu'aujourd'hui, on pourrait communiquer avec sa mère.

— Et il a dit pourquoi ?

— Non, mais… il agissait comme si c'était grâce à lui que l'on pourrait réussir. Et il…

Emma encouragea la femme à poursuivre.

— Il avait une arme.

• • •

Déry consultait patiemment son téléphone cellulaire dans la rue devant l'appartement de Morgane Edwards lorsqu'une voiture de patrouille s'arrêta derrière lui. Alors que l'enquêteur observait par le miroir, curieux, un agent sortit et se dirigea à son tour vers l'entrée de l'immeuble.

• • •

Emma Teasdale n'en revenait pas. Cette révélation de la médium, ajoutée à l'odeur de l'essence, pouvait impliquer Comptois jusqu'aux os dans le meurtre du docteur Andersen.

— Mais il ne m'a pas menacée avec son arme, là, précisa-t-elle.

— Alors comment savez-vous qu'il en avait une ?

— Je… je l'ai vue à sa ceinture.

Teasdale réfléchissait. Quelque chose la dérangeait, il fallait poser la question.

— Madame Edwards, on dirait que vous essayez de protéger Sylvain Comptois. Est-ce que je me trompe ?

Le visage de Morgane se rembrunit. Alors qu'elle allait parler, le bruit de la sonnette résonna dans la pièce.

— Ça doit être Antoine, supposa l'enquêteuse.

Son téléphone vibra. Elle fut surprise de voir le nom d'Antoine sur l'appareil. La sonnette retentit de nouveau, deux fois de suite. Morgane ne bougeait pas, et Teasdale prit l'appel.

— *C'est Déry. Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant qu'on s'en venait ici ?*

— Non, pourquoi ?

— *Y a un agent de la municipale qui veut entrer dans l'immeuble.*

Emma demanda à la médium :

— Votre prochain client, c'est un policier ?

— Hein ? s'inquiéta Morgane. N-non.

— Est-ce vrai que vous attendez un client ? demanda Emma.

Elle fit non de la tête, penaude. Nouveau bruit de sonnette.

— Il est encore dans le portique ? demanda Teasdale au téléphone.

— *Oui.*

— Il sonne ici, c'est bizarre.

— *OK, ouvre pas tout de suite*, demanda Déry. *Je vais aller le voir.*

• • •

Antoine sortit de la voiture banalisée dans l'intention de parler avec l'agent de la police municipale. Alors qu'il approchait de la première porte vitrée, il aperçut l'homme dégainer son arme et franchir la deuxième porte. Déry rappela aussitôt sa collègue.

— *J'ai demandé de pas ouvrir !* beugla-t-il au téléphone.

— Mais j'ai pas ouvert, assura Teasdale. S'il a sonné partout, c'est quelqu'un d'autre qui l'a fait !

— *Il a sorti son arme de service, je vais aller vous rejoindre. Ouvrez-moi.*

Emma appuya sur un bouton et laissa Déry pénétrer dans l'immeuble.

— Un policier s'en vient ici, expliqua Emma à Morgane.

La médium se crispa.

— Un policier ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'imagine que c'est l'information sur la présence de Sylvain Comptois qui a coulé.

Mais Teasdale en doutait. Comment la municipale pouvait-elle être au courant d'un dossier de la Sûreté ? Alors que son téléphone vibrait encore dans sa poche, des bruits de pas s'intensifièrent dans le corridor.

— N'ouvrez pas, supplia Morgane. Je pense que je sais pourquoi il est ici…

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas, madame Edwards ?

Après une bref contact visuel avec la médium, l'enquêteuse replaça la chaînette de sécurité et verrouilla la porte, avant d'inviter la femme à reculer. Trois coups puissants retentirent sur le bois et une voix d'homme lança :

— Comment t'as fait pour savoir, hein, salope ? Ouvre !

Cette fois, Teasdale insista en silence d'un geste de la main pour que les deux femmes se réfugient dans la cuisine. Elle dégaina à son tour pendant que Geoffroy Pagé essayait de tourner la poignée.

— Ouvre, ou je défonce !

Antoine arriva à l'étage au milieu des cris. Il jeta un rapide coup d'œil à sa droite et aperçut la silhouette du policier devant l'appartement de Morgane Edwards. La locataire d'en face ouvrit pour identifier la source du vacarme et tomba face à Pagé, qui lui balança :

— Police, madame. Rentrez chez vous, tout va bien.

Apeurée, la dame s'empressa de s'engouffrer chez elle. Déry en profita pour s'avancer dans le corridor, en marchant de façon normale.

— Monsieur, l'avisa Pagé, intervention policière. Veuillez quitter les lieux !

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Antoine sans s'arrêter.

Pagé montra sa main droite armée, et enchaîna :

— Je vous avertis une dernière fois de faire demi-tour, sans quoi je devrai user de force.

— Calmez-vous, je suis enquêteur. Je viens vous assister.

Chez Morgane Edwards, Emma ne manquait rien de la conversation. Alors que Déry tentait de récupérer son badge dans sa poche, Pagé le mit en joue.

— Wo ! Pas de panique, l'ami !

— Les mains en l'air, tout de suite !

Déry obéit.

— C'est un malentendu, je vous dis.

— Aucun malentendu, rétorqua Pagé. J'ai donné un ordre !

— Je suis enquêteur, répéta Antoine. J'ai justement rendez-vous dans cet appartement, indiqua-t-il d'un faible signe des doigts.

Dans la cuisine du logement numéro 6, Edwards s'était tapie près d'une grande armoire en compagnie de son amie Louise McKee. La seule autre issue de l'endroit donnait sur un minuscule balcon juché à deux mètres du sol.

— C'est un film d'horreur, chuchota Morgane.

— On est en sécurité, la calma McKee, sans conviction dans la voix.

Teasdale réfléchissait. Dans sa poche, son téléphone ne cessait de vibrer. Cette situation arrivait à un bien mauvais moment. Elle prit son cellulaire et annula l’appel entrant : c’était Mario, au quartier général. Elle composa le numéro d’urgence, s’identifia et murmura l’adresse au répartiteur.

Des renforts du Service de police de la Ville de Montréal arriveraient bientôt.

Elle défit doucement la chaînette et mit une main sur la poignée.

— Je baisse ma main et je te montre ma plaque, d’accord ? proposa Déry à Pagé.

Voyant que ce dernier n’en démordait pas, l’enquêteur décida de le prendre de front.

— Écoute, ton petit exercice de puissance arrive pas au bon moment, OK ? Je suis dans une enquête et toi, t’es dans mes pattes. Et puis je trouve que tu sors ton Glock pas mal vite. Il est où, le danger ? Je suis pas menaçant, et la femme dans cet appartement non plus.

— Tu sais pas pourquoi je suis ici, rétorqua Pagé. Mêle-toi pas de ça !

— Tu vas avoir des comptes à rendre, *buddy.*

Les yeux de Geoffroy Pagé se plissèrent. Avant qu’il ne réplique, la porte de l’appartement numéro 6 s’ouvrit. Pagé se tourna, mais Emma Teasdale le tenait en joue au niveau du visage. Déry dégaina aussitôt à son tour.

— Police ! Lâche ton arme ! exigea Emma. On va jaser après.

Pris en souricière, Pagé ne pouvait pas confronter les deux policiers sans risquer de se faire tirer dessus. Il fit une grimace et baissa sa main droite jusqu’au sol, où il déposa son arme.

— Vous savez pas ce que vous faites, dit-il. Vous allez en entendre parler.

Antoine poussa le revolver avec son pied droit. Celui-ci glissa et alla s’appuyer sur la plinthe, de l’autre côté du corridor.

— T’es en état d’arrestation pour utilisation illégale d’une arme à feu, déclara Teasdale.

Pagé s’esclaffa.

— Je suis policier, connasse !

— Ça te donne pas le droit d’arriver chez les gens comme ça. Tu t’expliqueras avec tes collègues, ils s’en viennent.

— M’as m’en souvenir ! lâcha Pagé.

— C’est des menaces, ça ? demanda Antoine. Allez, les mains dans le dos.

Morgane Edwards s’avança et croisa le regard de Pagé, qui se faisait passer les menottes par Déry.

— Toi, ma maudite, tu vas me revoir !

— OK, c’est fini, les p’tits commentaires, décida Antoine en le tirant vers l’escalier. On va aller attendre en bas.

Emma rangea son arme et questionna Morgane en sourcillant.

— Il… il est fou, se contenta de dire la médium.

— Et il lui fait des menaces ! lança Louise McKee, en sortant de la cuisine.

— Vous le connaissez, donc ? s’enquit Emma.

— Oui, c’est… c’est un de mes clients. Mais c’est compliqué.

— Ça m’en a tout l’air.

Voyant que l’enquêteuse attendait d’autres explications, Morgane lui dit :

— Ce matin, pendant ma séance avec monsieur Comptois, ce policier est entré chez moi. Il… il m’en veut parce qu’il n’obtient pas les réponses à ses questions.

— Et Comptois, qu’est-ce qu’il a fait ?

— Il est resté dans la cuisine. C’est moi qui le lui ai demandé, j’avais peur ! Il a été vraiment gentil.

— Bon, moi, je dois le retrouver, ce monsieur Comptois. Il va falloir raconter votre histoire aux agents qui s’en viennent, madame Edwards. Vous êtes en sécurité et c’est ça l’important. Excusez-moi un instant.

Teasdale bougea de quelques pas et rappela aux renseignements.

— *J’ai appelé trois fois,* se plaignit Mario.

— J’avais une urgence. Qu’est-ce que tu as trouvé ?

— *Le téléphone qui a mis en ligne la vidéo cette nuit, il a été utilisé ce matin.*

— Quand ça ?

— *Un peu avant 11 h. Un appel, et une brève activation des données. C'était sur le Plateau-Mont-Royal.*

— Tu sais où il a appelé ?

— *Oui, je t'envoie le numéro.*

— Il a ouvert son téléphone en sortant d'ici, conclut Teasdale à voix haute. Pas moyen de savoir où il est en ce moment ?

— *Non, l'appareil est de nouveau hors tension. Je continue la surveillance.*

— OK. Tu peux m'envoyer les coordonnées complètes du beau-père ?

Laval, 12 h, appartement de Pierre Cliche

Comptois attendait patiemment que son beau-père parle. Il prit la manette de la télévision et monta le son. Un journaliste relatait les derniers détails sur la découverte du cadavre d'un homme non identifié.

— Je t'ai pas menti, fit remarquer Sylvain en indiquant la télé. Ça a bien l'air qu'ils me cherchent pas encore.

— T'as tué un être humain !

— J'ai fait ça. Et je persiste à croire que c'était une bonne chose. Toi, pour le moment, tu réponds pas à ma question.

Le regard envoyé par Comptois était menaçant.

— Je… je te l'ai dit, Sylvain. Elle est au Mausolée Saint-Martin.

Comptois ramassa une poignée de sable par terre et la lança vers Pierre.

— Arrête de conter des conneries ! cria-t-il. Tu m'as bien eu, mais là, c'est fini ! C'est pas le temps de jouer les héros… T'es pas con, Pierre Cliche. Tu savais très bien que j'allais tout faire pour abréger les souffrances de ma mère. Et t'étais pas d'accord. T'as attendu que je sacre mon camp pendant une couple de jours pour mettre ton petit plan à exécution ! Voir que je me serais douté que t'étais assez fou pour inventer ça…

Cliche leva le menton et rétorqua :

— Tu l'aurais tuée, avoue.

— Non, Pierre. Libérée. C'est ça que tu comprends pas. Parfois, laisser quelqu'un en vie, c'est justement ça, la pire solution. Tu m'en reparleras

quand tu seras plus capable d’aller aux toilettes tout seul, bonhomme. Dis-moi où elle est…

— Non.

Comptois expira.

— Calvaire, Pierre… force-moi pas à te faire mal !

Comme Cliche ne bronchait toujours pas, Sylvain se leva. Le vieil homme eut un élan de panique.

— Qu’est-ce que tu fais, hein ? Aggrave pas ton cas !

— Mon cas est pas mal réglé déjà, répondit Comptois.

— Tu serais capable de me tuer ? Moi ? On se connaît depuis longtemps !

— Non, Pierre. Je pense pas que je serais capable. Mais je peux essayer de te faire parler.

Sylvain poussa le fauteuil une place avec son pied droit, et celui-ci fit un demi-tour complet. Soudainement dos à son beau-fils, Pierre tenta de se lever, mais deux mains sur ses épaules le repositionnèrent là où il était.

— Bouge pas, intima Comptois.

— Heille !

— J’ai un *gun*, Pierre, c’est avec ça que j’ai tué Andersen cette nuit. Et j’ai un silencieux, aussi, qui m’a coûté vraiment cher.

— T’as besoin d’aide, Sylvain, haleta Cliche. Si tu te rends à la police, je vais pouvoir t’aider, je te le promets !

— Je veux pas me rendre, je veux seulement savoir où tu as caché ma mère. Je vais la trouver de toute façon, ça va juste aller plus vite si tu me dis où elle est, murmura Comptois.

— Tu… tu vas aller la tuer ! Je peux pas te laisser faire ça ! C’est ma femme ! Mets-toi à ma place !

— Si tu l’aimes comme tu le dis, tu vas arrêter de la faire souffrir. Ça va être tout à fait légal et normal de faire ça dans pas très longtemps. T’aimerais ça, toi, être légume, Pierre ? Corinne, elle voulait pas. Elle me l’a dit, et moi, j’ai promis. Je pensais vraiment avoir manqué mon coup, mais c’est encore pire ! Andersen est le premier responsable, et là, c’est rendu toi. Au fond, vous avez un petit quelque chose en commun.

Pendant qu’il sermonnait son beau-père, Sylvain lui massait les épaules d’une poigne dure. Plus il tentait de faire parler le vieil homme, plus il lui apparaissait clair qu’il ne pourrait pas se résoudre à lui faire de mal. Ça avait été simple avec le docteur… peut-être à cause du temps qu’il avait consacré pour se faire à l’idée avant de mettre le plan à exécution. Ou parce qu’il était un simple étranger. En ce moment, tout était improvisé. Chose certaine, Pierre Cliche avait été bon pour Corinne, et les images de cette famille reconstituée, non parfaite, mais somme toute aimante, revenaient sans cesse dans la tête de Comptois. Il n’arrivait pas à se commettre. Si Cliche s’en rendait compte, c’était foutu : il ne parlerait pas. Il fallait changer de stratégie.

— Est-ce que tu vas la voir, au moins ?

— Toutes les semaines !

— Bon, enfin, la vérité. Je te crois, Pierre.

Comptois vit le téléphone sur la table et eut une idée. Il le prit et fit défiler la liste des derniers appels sur l’écran.

— Résidence Les Jardins de Renoir, dit-il. On va les appeler.

Montréal, 15 h 40, appartement du boulevard Saint-Joseph

Geoffroy Pagé abreuvait Antoine d’insultes, mais ce dernier ne s’en offusquait guère. L’enquêteur avait conduit le policier, non sans peine, jusqu’à l’extérieur de l’immeuble, où il attendait maintenant la relève du SPVM pour pouvoir enfin traquer Sylvain Comptois.

— Ça arrête pas souvent, cette bouche-là, constata Déry. Je suis bien curieux de savoir ce que tu faisais avec ton *gun* sorti chez une pauvre femme qui fait du tarot.

— C’est pas des affaires qu’un gars comme toi pourrait comprendre.

— J’en comprends assez pour que tu t’expliques à ton boss. Tu m’excuseras. C’est pas que j’aime pas ta compagnie, mais j’ai une enquête à mener et tu me fais perdre mon temps.

— Laisse-moi partir, dans ce cas-là.

— Ouais, c’est ça. On va attendre deux-trois minutes, ça s’en vient.

Emma Teasdale sortit à son tour de l’immeuble et vint rejoindre les deux hommes. Geoffroy Pagé était assis sur l’unique marche en béton dans l’allée qui menait à la porte, menotté dans le dos.

— Voilà la cavalerie, indiqua Emma.

Deux voitures de patrouille, tous phares allumés, vinrent se garer sur le boulevard. Quatre agents en sortirent aussitôt.

— Salut, les gars, lança Pagé.

Le premier policier questionna Déry du regard en voyant que son collègue était en état d’arrestation.

— Vous allez devoir conduire ce monsieur au poste, annonça Antoine. Et l’interroger sur son emploi du temps.

— Y a rien à dire, rétorqua Pagé. Sauf que vous allez entendre parler de moi.

Antoine et Emma se présentèrent aux agents et firent un bref topo de la situation.

— Je suis désolé, Geoff, lui dit le premier policier. Tu vas devoir nous suivre.

— Notre nom sera au dossier, on fera un suivi dès demain, assura Antoine.

— Oh ça, vous en aurez un suivi ! cracha Pagé.

— Il est toujours comme ça ? s’enquit Déry. Répondez pas. Bon, à l’appartement 6, il y a deux femmes qui vont témoigner de ce que monsieur a fait ici. Assurez-vous de pas le laisser s’approcher de là.

— Entendu, accepta le policier.

— Tenez, voici son arme.

Déry leur remit le Glock de Pagé, dont la colère s’intensifiait.

— On est sur une autre affaire, on va se reparler plus tard.

Les deux enquêteurs de la Sûreté laissèrent les agents de la municipale s’occuper de Geoffroy Pagé.

— Déry, ton nom, hein ? menaça Pagé en les voyant quitter les lieux.

Antoine se retourna et le toisa.

— Antoine Déry, Sûreté du Québec, basé à Parthenais. Bonne jasette avec ton boss.

• • •

— J’espère qu’ils vont faire ça comme il faut, fit Antoine en indiquant les policiers qui s’occupaient de Pagé. Bon, dis-moi ça. Pourquoi t’es ressortie, tantôt ?

— Sylvain Comptois, il cherche sa mère. Il savait pas qu’elle était encore en vie.

Déry s'apprêtait à argumenter, mais Teasdale l'informa de l'appel fait par Comptois en fin de matinée. Elle récupéra le numéro de téléphone que lui avait remis Mario aux renseignements et l'entra dans un module de recherche.

— C'est une résidence pour personnes âgées, Le Bel-Âge, à Laval, dit-elle.

— Eh merde ! Appelle-les tout de suite.

Elle mit son cellulaire en mode mains libres et composa le numéro.

— *Résidence Le Bel-Âge, comment puis-je vous aider ?*

— Bonjour, Emma Teasdale de la Sûreté du Québec.

— *Euh… oui ?*

— Avez-vous une résidente du nom de Corinne Pelletier ?

— *Mais… non, plus maintenant. Comme j'ai dit tout à l'heure, madame Pelletier est décédée au début de l'été.*

— À qui avez-vous parlé, tout à l'heure ?

— *Son fils nous a téléphoné. Enfin, c'est ce qu'il a dit…*

Teasdale remercia la femme et consulta Antoine du regard.

— Tu penses qu'il va aller là ? s'enquit-elle.

— Non, il serait déjà sur place.

— Alors le beau-père.

De nouveau, Emma récupéra l'information transmise par les renseignements et téléphona à Pierre Cliche.

— Ça répond pas, informa-t-elle, en tombant sur une boîte vocale.

— On va se rendre directement chez lui, proposa Déry. Je vais faire envoyer une patrouille en prévention. La municipale va nous demander un chèque pour aujourd'hui !

— Je vais faire diffuser le portrait qu'on a de Sylvain Comptois. On sait qu'il est armé, on connaît pas ses intentions.

L'enquêteur Déry avisa le répartiteur, et des agents furent dépêchés à l'appartement de Pierre Cliche.

— Mettez-les en contact avec nous, canal 31, demanda Déry.

Le trajet pour se rendre du Plateau-Mont-Royal au quartier Pont-Viau, sur l'île Jésus, prendrait un bon quart d'heure, avec les gyrophares et la

sirène.

— Comment le gars peut penser que sa mère est morte si elle l'est pas…

— C'est ce qu'on lui a fait croire, conclut Emma. Y a des choses qu'on sait pas.

— T'es moins bête, c'est pas déplaisant.

— Hein ?

— T'as bien compris.

Teasdale jeta un coup d'œil vers la droite pour éviter le regard de Déry.

— C'est peut-être parce que ça m'a amusée de te voir te faire remettre à ta place par une femme qui parle avec les morts.

Déry ne put s'empêcher de sourire.

— Sacrament… se contenta-t-il de dire.

La radio crépita et on entendit :

— *Patrouille 21-16, SPVM, on arrive sur place dans deux minutes. Quelque chose à savoir ?*

— On cherche un homme du nom de Sylvain Comptois. Possiblement armé, soupçonné d'avoir commis un meurtre par balle à Brossard la nuit passée. C'est l'appartement de son beau-père, on a des raisons de croire qu'il pourrait être là.

— *Une idée de sa voiture ?*

— Non, rien là-dessus.

— *OK, on est au coin de la rue.*

— On vient de mettre la photo de Comptois sur le réseau, annonça Antoine.

Les patrouilleurs arrivèrent sur place et cognèrent à la porte de chez Pierre Cliche.

— *Pas de réponse.*

— Entrez, leur demanda Teasdale. Cliche est peut-être en danger. On arrive dans une dizaine de minutes.

Au bout d'un instant, le policier revint à la radio.

— *On l'a, il est indemne. Il était embarré dans la salle de bain. Mais il pense que sa femme est en danger. Votre homme serait parti là, résidence*

Les Jardins de Renoir, à Laval. Il est armé et il a avoué avoir tué un médecin.

— OK, je lance un appel à tous, occupez-vous de monsieur Cliche.

— *C'est bon.*

Antoine Déry demanda par radio une assistance policière immédiate aux Jardins de Renoir, pendant que Teasdale appelait sur place.

Laval, 15 h, résidence Les Jardins de Renoir

Comptois avait garé sa voiture à une centaine de mètres de la résidence. Une grande enseigne, donnant sur la rue, avec deux aînés souriants comme têtes d'affiche, donnait l'impression que la place était un hôtel tout inclus au soleil. Sûrement qu'en payant le prix, c'était le cas, songea Sylvain. Plus il approchait de l'entrée asphaltée en forme de U, plus il appréhendait la suite. Il avait juré de ne plus mettre les pieds dans un endroit semblable : il était terrorisé. Mais les circonstances avaient changé, et il se devait de tenir parole. Il sortit le petit sachet de plastique de sa poche et renifla d'un seul coup le reste de la poudre blanche qu'il contenait.

Deux portes coulissantes à œil magique donnaient accès au bâtiment en briques. C'était exactement comme Sylvain l'avait imaginé. Sombre, froid, et silencieux comme dans un salon funéraire. Sur la gauche se trouvait un petit guichet dont le store baissé laissait voir l'indication « Fermé ». Devant lui, une fontaine sans eau. Et partout, des portes. Un beige terne comme la maladie. Comptois inspira et se ressaisit. Il y était presque, ce n'était pas le moment de flancher. Un bruit le fit sursauter : l'ascenseur venait d'arriver au rez-de-chaussée et une préposée toute de rose vêtue en sortit en poussant un chariot métallique.

— Excusez-moi, demanda Sylvain. Je cherche l'endroit où se trouvent les chambres.

— Vous cherchez quelqu'un dans la section des personnes semi autonomes ?

— Heu… je suis pas certain.

— Vous venez pour…

— Ma mère, coupa Comptois. C’est ma première visite.

— Oh. Quel est son nom ?

— Corinne Pelletier.

— Elle est pas dans ma section, alors elle est forcément là, indiqua-t-elle. Le code pour la serrure est 1-1-1-1.

— C’est pas très compliqué comme code, fit-il remarquer.

— C’est amplement suffisant pour eux.

Sylvain fit un sourire gêné et remercia la femme. Il se dirigea vers la porte du fond et entra la série de chiffres sur le petit clavier. Une lumière verte et un déclic accompagnèrent l’ouverture de la lourde porte. Aussitôt, une forte odeur d’urine sauta aux narines de Comptois, qui grimaça. Deux couloirs identiques, longs de quelques mètres, qui se rejoignaient à l’entrée, s’offraient à lui : un sur la gauche et l’autre sur la droite. Incapable de les différencier, il prit à droite et tourna le coin.

Et le temps s’arrêta. Le cauchemar était réel.

Un vieil homme qui marchait ne fit pas de cas du nouvel arrivant et disparut dans ce qui devait être un espace ouvert, un peu plus loin. Sur la droite, une section rectangulaire était dotée d’un téléviseur à écran plat sur le mur du fond. Une dizaine de fauteuils à une place étaient disposés en deux demi-cercles. Comptois remarqua la présence de plusieurs personnes assises, immobiles, sur les fauteuils. Il avança de quelques pas et croisa une préposée qui tenait une serpillière.

— Pardon, s’excusa-t-elle en passant près de lui, avant d’entrer dans une chambre.

Personne ne s’intéressait à lui.

Un bref examen des gens devant la télé révéla que la plupart dormaient. Une femme qui balançait les pieds de façon exagérée se mit à regarder fixement Sylvain. Aucun signe de Corinne. La femme aux yeux inquisiteurs se leva, ce qui poussa Comptois à faire demi-tour par réflexe. Il aperçut, de l’autre côté des tables à dîner, la salle des employés, et il s’y rendit d’un pas rapide. Il cogna, et une voix l’invita à entrer. La personne qui avait parlé était l’infirmière de garde.

— Bonjour, je suis ici pour voir ma mère, annonça Comptois.

Derrière lui, un bruit de pas se rapprochait.

— Je ne vous connais pas, déclara la dame au regard sévère. Comment êtes-vous entré ?

— C'est une préposée qui m'a…

Sylvain sursauta quand on lui saisit les deux hanches par-derrière.

— Hey !

L'infirmière se leva et orienta la vieille femme d'une main habile.

— Madame Bergeron, nous allons retourner à votre chaise, voulez-vous ?

Comptois était bouche bée. Après seulement quelques minutes dans la résidence, il se sentait déjà étouffé, comme un prisonnier. Une fois madame Bergeron repositionnée à sa place, le visiteur eut droit à un interrogatoire en règle.

— C'est une préposée qui m'a donné le code, dit-il enfin.

— Seuls les gens autorisés peuvent entrer ici, monsieur.

— Mais je viens voir ma mère…

— Êtes-vous sur la liste ?

— Quelle liste ?

L'infirmière expira et lui demanda de patienter un instant. Sa description de tâches ne lui demandait pas d'intervenir avec les visiteurs, même si elle les voyait quotidiennement de la fenêtre de son bureau. Elle revint peu après avec l'employée qui tenait la serpillière. Cette dernière trempa son accessoire dans un bac rouge empli d'eau et dit :

— Ce sont des choses qui arrivent, les pipis. Bonjour, je suis Aline, la préposée en chef. Je gère les visites et ma collègue voulait savoir si vous étiez sur la liste des personnes qui ont le droit de venir ici, ou si vous aviez une permission de la part d'un proche.

Elle était gentille, pas mal plus que sa collègue au visage dur.

— Je *suis* un proche ! Je suis son fils !

— Votre nom ?

— Comptois, Sylvain.

— Il faut comprendre, monsieur Comptois, que les mesures de sécurité sont nécessaires ici. S'il fallait qu'un de nos résidents sorte avec quelqu'un sans que l'on s'en rende compte, ça pourrait être catastrophique. Ces gens sont plus autonomes comme avant.

Sylvain décida d'adopter la manière douce.

— Je suis désolé. C'est la première fois que je viens ici, ça me met terriblement mal à l'aise. C'est mon beau-père qui s'est occupé de tout et j'avoue que je suis au courant de rien. Est-ce que c'est possible d'inscrire mon nom sur la liste ?

— Alors là, ça va prendre l'autorisation de la personne mandatée au dossier. Quel est le nom de votre beau-père ?

— Attendez, coupa Comptois. Est-ce que je peux seulement voir ma mère ? Vous pouvez rester avec nous, je m'en fous, je veux seulement la voir une minute.

Aline lui fit de faux yeux sévères et l'invita discrètement à la suivre dans le corridor.

— Son nom ? demanda-t-elle.

— Corinne. Corinne Pelletier.

— Ah, la charmante Corinne ! Pourquoi vous êtes pas sur la liste ? demanda Aline.

Comptois s'approcha d'elle et chuchota :

— Parce que je pensais pas avoir le courage de venir… J'ai réussi à me parler, mais je trouve pas ça facile. Une de vos résidentes m'a assailli par-derrière !

— Madame Bergeron… elle le fait avec tout le monde. Oh, tapez-vous pas dessus, pauvre enfant. Vous êtes pas le seul ! Mais voilà, vous y êtes, et votre maman sera sûrement très contente de vous voir. Je salue votre décision. C'est un bijou de femme, votre mère. Elle parle pas beaucoup, mais elle est douce comme la soie. Suivez-moi, mais pas un mot, OK ? Les règles sont supposées s'appliquer à tout le monde.

— OK, c'est promis.

Aline revint par le corridor opposé à celui emprunté par Sylvain à son arrivée et cogna doucement à la porte 33 avant d'ouvrir. Dans une chambre

d’au maximum dix mètres carrés étaient entassés un lit simple, un meuble à tiroirs et un fauteuil en cuir de type La-Z-Boy, sur lequel était assise une femme âgée.

— Madame Corinne, vous avez de la visite.

Laval, 15 h 20, résidence les Jardins de Renoir

Elle était en vie. Pas très vivante, mais en vie. Sylvain sentit une boule dans son estomac, mais celle-ci disparut rapidement quand il vit dans les yeux de la vieille femme qu'elle ne le reconnaissait pas. L'émotion se transforma doucement en colère, même s'il se garda bien de le laisser voir.

— Bonjour, fit Corinne d'une voix neutre.

— Salut, maman.

Aline ramassa un mouchoir sur le sol, près de la poubelle.

— Votre fils est passé vous voir, il est gentil, non ?

— Oui.

— Je vous laisse seuls un moment, proposa-t-elle en faisant un clin d'œil à Comptois, qui la remercia d'un signe de tête.

Elle ferma la porte, et Sylvain s'assit au bord du lit simple. Il passa une main sur l'édredon blanc et rugueux, le genre de literie achetée en bloc et à rabais chez les fournisseurs. Derrière lui, le soleil pénétrait avec peine par une petite fenêtre, dont le store horizontal pliait sous la poussière.

— Je suis content de te voir, maman.

— Oui. C'est vrai, répondit Corinne.

Sylvain soupira faiblement. Les yeux de sa mère n'avaient jamais semblé si bleus. La pupille était toute petite, un point noir perdu dans le ciel.

— Est-ce que tu es bien, ici ?

— Oui, oui.

— Les gens sont gentils avec toi ?

— Oh oui !

Elle tourna brièvement la tête vers la porte, comme si elle s'était posé une question.

— Est-ce que… est-ce que tu te souviens de moi, maman ? demanda Comptois.

— Oui ! Vous êtes venu pour me voir, c'est gentil.

— Je veux dire, est-ce que tu te souviens de mon nom ?

Corinne ne répondit pas. En fait, elle ne semblait pas chercher la réponse à la question. Elle regardait son fils, ni triste ni heureuse, de ses grands yeux colorés.

— Tu sais, maman, toi et moi, on a déjà parlé de ce qui se passe en ce moment. Il y a de cela bien longtemps.

Il se frotta le crâne avec sa main droite, et Corinne suivit son mouvement du regard.

— Tu m'as demandé de te faire une promesse, et je sens que je l'ai pas respectée. En fait, pas complètement, pas encore…

La vieille dame ne parlait pas. Sylvain crut percevoir un sourire au bout de ses lèvres, sans plus.

— Il va falloir que je te pose la question, maman. C'est pour ma conscience personnelle, tu comprends ?

— Oui.

C'était une approbation sans valeur.

— C'est super important, ce que je te dis, maman.

— Oh oui.

— Pierre, est-ce que tu t'en souviens, de Pierre ?

Elle regarda encore vers la porte, de la même façon que la fois précédente.

— Il vient te voir, Pierre, parfois ?

Il se leva et prit un cadre sur la commode.

— Lui, il vient te voir ? demanda encore Sylvain en indiquant l'homme sur l'image.

La vieille dame observa la photo de son deuxième mari et hocha la tête.

— Il est là, affirma Corinne.

— Ici, présentement ?

— Oui.

Comptois fronça les sourcils.

— Sur la photo, tu veux dire ?

— Oui.

C'était sans issue. Il fallait se rendre à l'évidence : Corinne était sénile. Elle était devenue ce qu'elle redoutait le plus. Et Sylvain savait pourquoi.

— C'est ma faute, tout ça, maman.

— Oui.

Était-ce là une pointe de lucidité éphémère ? Le cœur de Sylvain s'emballa.

— Je m'excuse, je suis tellement désolé ! J'ai demandé au médecin de m'écouter, mais il a pas voulu. J'ai été obligé de lui donner une bonne leçon pour ça, je pensais que tu étais morte, maman… Est-ce que tu me donnes la permission de me reprendre ?

— Oui.

Comptois se leva et lui donna un baiser sur le front.

— Je t'aime.

C'est l'infirmière de garde qui reçut l'appel à la résidence Les Jardins de Renoir.

— Attendez, s'il vous plaît. Aline ! demanda-t-elle en bouchant le combiné.

La préposée se rapprocha et passa la tête dans le bureau.

— Oui ?

— Le gars qui était ici, tantôt, pour voir sa mère. Il est encore là ?

Aline avait complètement oublié de retourner à la chambre 33.

— Je vais voir.

— Ce sera pas long, avisa l'infirmière à son interlocutrice. On vérifie.

Cela faisait près d'une heure que le fils de Corinne Pelletier était là. La porte de la chambre 33 était fermée. Aline cogna doucement, mais n'entendit rien. Elle tourna la poignée et poussa sur la porte, mais celle-ci resta immobile. À la résidence Les Jardins de Renoir, dans la section pour

personnes non autonomes et aux prises avec des difficultés cognitives, les chambres des résidents ne pouvaient pas se verrouiller de l'intérieur. C'était pour s'assurer que les préposés puissent intervenir rapidement en tout temps. Aline insista un peu, mais rien n'y fit : on avait délibérément bloqué l'entrée.

— Madame Pelletier ? Est-ce que tout va bien ?

— Tout va bien, répondit finalement Sylvain. Merci !

— Est-ce que vous pourriez ouvrir la porte, s'il vous plaît ?

— Pas tout de suite.

— Monsieur… il faut laisser les chambres libres d'accès.

Pas de réponse.

— Monsieur Comptois ?

Prise d'un début de panique, Aline retourna en vitesse vers le bureau et informa sa collègue du comportement étrange du visiteur. Celle-ci reprit le téléphone.

— Il est ici, mais il ne veut pas nous laisser entrer dans la chambre. Oui, c'est celle de sa mère.

L'infirmière échangea un regard avec Aline avant de dire, toujours au téléphone :

— Elle est avec lui. D'accord, on va faire ça.

— C'est qui ? demanda Aline.

— C'est les policiers. Ils nous demandent de mettre les autres résidents en sécurité en attendant qu'ils arrivent. C'est toi qui l'as laissé entrer !

— Comment je pouvais savoir qu'il y aurait un problème ? se défendit l'autre. Et c'est sa mère, qu'est-ce que tu veux qu'il se passe ?

— La police le cherche. Viens, on va transférer tout le monde dans la cour arrière.

• • •

— On est en route vers la résidence, il est avec sa mère, informa Teasdale.

— *Si ça vire en prise d'otage, vous me videz la place au grand complet,* exigea le lieutenant Gervais.

— C'est sa mère, merde ! intervint Antoine.

— Ils ont déjà commencé à déplacer les patients, et la municipale va arriver avant nous.

— *Pas de show de boucane, personne,* avertit Gervais. *J'appelle l'équipe d'intervention tactique en prévention.*

Emma mit fin à la conversation et demanda à Déry d'accélérer.

— Ça sent pas bon ! lança-t-elle.

Quand les enquêteurs arrivèrent aux Jardins de Renoir, ils furent accueillis par un agent de la police de la Ville de Laval. Dehors, une file de personnes âgées, à pied ou en fauteuil roulant, était guidée par des préposés vers l'arrière de l'immeuble.

— Emma Teasdale et Antoine Déry, Sûreté.

— Sergent Abbott, se présenta l'agent. La porte est toujours fermée, et personne répond. La seule fenêtre donne sur le côté et le store nous empêche de voir à l'intérieur. Venez avec moi.

Ils suivirent le policier, traversèrent la pièce d'accueil et pénétrèrent dans la section pour les personnes non autonomes, sur la droite. Devant la chambre 33, qui n'était qu'à quelques mètres de l'entrée, se trouvait une policière, arme à la main. Elle fit « non » de la tête en voyant arriver ses collègues. Teasdale s'approcha et colla son oreille à la porte.

— Monsieur Comptois ? Sylvain Comptois ?

Après un moment, elle ajouta :

— Emma Teasdale, de la Sûreté du Québec. On aimerait vous parler.

Déry fit la moue et s'apprêta à intervenir à son tour, mais Teasdale le retint d'une main.

— Monsieur Comptois, on craint pour votre sécurité et celle de madame Pelletier. Si vous ne répondez pas, on va être obligés de pénétrer de force.

Et la voix de Comptois se fit entendre.

— Ma mère va bien. Hein, maman ?

Un faible « oui » peu rassurant indiquait que la femme était vivante, à tout le moins.

— Est-ce qu'on peut entrer, monsieur Comptois ? demanda encore Emma.

— Non, j'aimerais mieux pas.

— Pour quelle raison ?

— Pas tout de suite, j'ai besoin de réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— C'est personnel.

Teasdale inspira et recula de quelques pas.

— Il est calme, murmura-t-elle à Déry.

— Il était peut-être calme quand il a tué le médecin, rétorqua Antoine.

— Il faut continuer de lui parler. Assurez-vous que tout le monde soit évacué et que la fenêtre qui donne sur le côté soit sous surveillance, ordonna-t-elle au policier qui les avait guidés. Je veux que l'on interdise l'accès à la résidence. L'équipe d'intervention spéciale sera là d'ici peu de temps. Toi, tu en penses quoi ?

La question s'adressait à Déry. Avant qu'il ne puisse répondre, Comptois cria :

— Hey ! Madame Teasdale !

Emma revint près de la porte.

— Oui ?

— Finalement, j'aimerais parler à quelqu'un.

— Je suis là, je vous écoute.

— Non, pas vous.

• • •

Louise McKee avait préparé du café. Assise à la table de la cuisine, Morgane répondait patiemment aux questions des deux policiers assis devant elle. Elle était épuisée. Sa journée avait été ponctuée de deux visites de Geoffroy Pagé, et la deuxième aurait pu tourner au drame si la médium avait été seule à son appartement. Elle envoya un sourire à Louise. Quelle chance que son amie soit là !

— À la lueur de ce que j’entends, fit le policier qui devait sans doute jouer le rôle du gentil, vous devrez faire une déposition officielle devant quelqu’un du Bureau des enquêtes indépendantes.

— Encore ? s’exaspéra Morgane. Mais je vais répéter les mêmes choses…

— Alors essayez de vous souvenir de vos histoires, le prévint l’autre.

Elle aurait pu jurer que c’était une connaissance de Geoffroy Pagé. Après tout, ne travaillait-il pas au même endroit ? Ce policier n’aimait pas qu’on accuse l’un des siens.

— Je vais seulement dire la vérité, comme je le fais en ce moment, réitéra Morgane.

— Soit. Pour la forme, moi, je vais seulement m’assurer de noter le titre de votre profession correctement. Une thérapeute… ?

Il la narguait. Son collègue n’affichait pas le même air condescendant, mais il ne faisait rien pour tempérer.

— Spirituelle, compléta Edwards.

— Spi-ri-tu-elle, épela l’autre. Eh bien. Ça en fait des lettres, pour une job comme ça. Ça vous est jamais venu à l’esprit que la religion, c’était un peu dépassé ? Et je dis pas ça pour vous blesser, là.

— J’ai une très bonne clientèle, se défendit Morgane. Et je ne vois pas le rapport avec Geoffroy Pagé.

— Tout a son importance, quand on enquête.

— Vous êtes enquêteur, vous ? poussa Louise.

Le téléphone sonna et McKee se leva pour répondre. Morgane s’inquiéta.

— Qu’est-ce que c’est, encore… ? murmura-t-elle.

Elle ne s’était pas trompée. Son amie revint et dit :

— C’est pour toi.

Morgane prit le combiné.

— Allo ?

— *Bonjour madame Edwards, Emma Teasdale, de la Sûreté du Québec. J’ai encore quelque chose à vous demander.*

— Oh, bonjour. Oui, comment puis-je vous aider ?

— *Nous avons une situation critique avec un homme qui refuse d’obtempérer.*

— Sylvain Comptois ? s’exclama-t-elle.

— *Oui,* avoua Teasdale. *Il demande à vous voir. Il dit qu’il acceptera seulement de parler avec vous.*

Morgane regarda son amie d’un air inquiet.

— Qu’est-ce que je dois faire ? s’enquit Morgane.

— *Accepteriez-vous de venir lui parler ?*

— Oui, bien sûr, mais si Louise peut venir avec moi.

— *Entendu. Est-ce que les policiers sont encore chez vous ?*

— Oui.

— *Vous pouvez me les passer, s’il vous plaît ?*

Edwards offrit le téléphone au premier agent.

— Elle veut vous parler.

L’agent discuta quelques instants et acquiesça d’un signe de tête, avant de mettre fin à l’appel.

— Je vais vous conduire sur place, offrit-il. Est-ce que vous êtes prêtes ?

— Oui. On dirait que mon titre est suffisant pour la tâche, ajouta la médium en toisant l’autre policier.

Les agents chargés de recueillir les dépositions après l’arrestation de Geoffroy Pagé conduisirent les deux femmes à la résidence où se terrait Sylvain Comptois. Elles furent accueillies dans l’atrium par Emma Teasdale.

— Merci d’être venue, lança cette dernière.

Louise McKee glissa son bras autour de celui de son amie, au niveau du coude.

— Et vous aussi, précisa Teasdale.

— Je reste avec elle, avertit Louise.

— C’est le chef de l’équipe tactique qui va vous prendre en charge.

— C’est vraiment Sylvain Comptois ? demanda Morgane.

— Oui, c’est lui.

— Où est-il ?

— Dans la section, là, barricadé dans la chambre de sa mère. Avec elle.

— Elle est vivante…

— Oui, vous aviez raison.

Deux policiers lourdement équipés passèrent près d'eux.

— Je déteste les armes… souffla Edwards. Où est votre collègue ?

— À l'extérieur, dans la cour arrière. Les résidents sont évacués.

— Que dois-je faire ?

— Suivez-moi.

De l'autre côté de la porte qui menait à la section pour personnes non autonomes, un branle-bas de combat s'était installé. Un homme était couché par terre devant la porte de la chambre 33 et manipulait ce que Morgane devina être une caméra. De chaque côté étaient postés des policiers en tenue de combat. Un grand homme aux cheveux noirs bien ras se présenta comme étant la personne en charge.

— Lieutenant Davis. Vous êtes Morgane Edwards ?

— Oui.

— Très bien. Je dirige cette équipe d'intervention. Vous êtes une civile dans une situation de crise, vous répondez de moi et de moi seul. C'est clair ?

— Heu, oui.

— Pas d'initiatives, pas de jeux de couloirs, et pas de super-héros.

— C'est compris.

— Très bien. Vous connaissez déjà…

— Monsieur, coupa Morgane.

— Oui ?

— Mon amie Louise reste avec moi.

Le lieutenant de l'équipe tactique lui envoya un regard dur, mais franc.

— Vous n'approchez pas de cette porte et vous êtes soumise aux mêmes règles. Je vous ferai signe dès que nous serons prêts, dit-il à Morgane. Koy !

Un des policiers en faction vint les rejoindre.

— On a des yeux ? lui demanda le lieutenant.

— Affirmatif.

— Excellent. On va initier le contact dans deux minutes. Je veux le bélier en position.

Le policier accepta les ordres et retourna à son poste.

— Venez avec moi, intima Teasdale aux deux femmes.

Elle les conduisit dans le corridor opposé à la chambre 33, là où une petite console électronique était posée sur un caisson. Une femme les salua de la tête et demanda :

— Laquelle de vous deux parlera avec le suspect ?

— C'est moi, informa Morgane.

— Prenez ceci.

Elle lui tendit une petite oreillette blanche.

— Vous la placez de façon confortable dans votre oreille et vous me dites si vous entendez bien.

La femme enfonça un bouton sur la console et parla à voix basse dans un micro.

— Test.

— Je vous entends.

— Parlez, maintenant.

— Test, répéta Morgane à son tour.

La technicienne leva le pouce.

— Très bien, déclara Emma. Vous restez ici et vous attendez le signal du lieutenant.

— Sergent Teasdale, apostropha Morgane.

— Oui ?

— Avant que je ne lui parle, à monsieur Comptois, est-ce que je peux savoir ce qu'il a fait ?

Voyant que l'enquêteuse hésitait, Morgane ajouta :

— Ça pourrait m'aider dans la discussion.

Teasdale soupira et décida de l'informer.

— Il est soupçonné d'avoir tué quelqu'un la nuit dernière.

— Un médecin ?

Emme fronça les sourcils.

— Comment vous savez ?

— Je… les médecins… les infirmières… ceux qui soignent m’apparaissent de façon différente, c’est difficile à expliquer. Mais je crois que je l’ai vu dans ma séance avec monsieur Comptois, ce matin.

— Vu… vivant ?

— Non. Mort et très tourmenté. Qui était-ce ?

— Un neurologue réputé. Il a eu la mère de Sylvain Comptois comme patiente.

— Et lui l’aurait…

— Tué.

— Oh non… fit Morgane. Je crois que je comprends.

Avant qu’elle ne puisse s’expliquer, le lieutenant Davis appela Teasdale à venir le rejoindre.

Louise serra le bras de son amie. Morgane sentit qu’elle respirait pour la première fois depuis qu’elle avait mis les pieds dans la résidence. Elle remarqua que les chambres dans le corridor possédaient toutes des photos de leur résident respectif, affichées sur les portes. Edwards se demanda si c’était pour les visiteurs ou pour que les résidents s’y retrouvent…

Chambre 30 – Douglas Kent.

Un homme très grand, avec une bonne paire de lunettes, souriait sur l’image.

Chambre 32 – Maryline Cartier-Masson

Une femme avec une chevelure blanche bouclée et un regard vide, assise dans un fauteuil roulant.

Chambre 34 – Joyce Santorini

Une autre femme, mais le reflet du néon au plafond empêchait d’en distinguer les traits.

Morgane réalisa que plusieurs personnes avaient sans doute terminé leur vie dans cet endroit. Elle ferma les yeux un instant et, sans offrir d’ouverture, sentit plusieurs présences près d’elle. Il y avait fort à parier que les anciens pensionnaires de la résidence y revenaient de temps en temps.

Dans l’autre couloir, on tentait de s’entendre avec Sylvain Comptois sur la suite des choses.

— Je t’aime, maman, répéta Sylvain à l’oreille de sa mère.

— Oui.

Il posa le Glock sur le lit, près de sa jambe, et replaça une mèche de cheveux par-dessus l’oreille droite de Corinne.

— Tu dois te demander ce que je fais, hein ? Ou peut-être que tu le sais, mais que tu peux pas me le dire. Regarde-moi.

Il tourna doucement la tête de sa mère pour voir ses yeux et pinça les lèvres.

— C’est dur à dire, vraiment.

— Oui.

— Monsieur Comptois, héla une voix au travers de la porte.

— Quoi ! J’ai demandé de parler avec Morgane Edwards, pas vous !

Davis fit un signe et le policier au sol bougea la caméra avant de montrer le pouce.

— Elle est arrivée. J’ai besoin de m’assurer que madame Pelletier va bien.

— Elle va bien, je vous le confirme.

— Pas que je ne vous crois pas, mais je vais devoir le valider.

— C’est exactement parce que vous me croyez pas, rétorqua Comptois. Ah, misère ! Moi, je bouge pas d’ici. Et si vous touchez à cette porte, ça va mal finir !

— Je n’y touche pas, je n’y touche pas. Regardez vers le sol, monsieur Comptois.

Sylvain s’étira le cou pour voir le bas de la porte, retenue par le fauteuil en cuir, lui-même appuyé contre le meuble de la télévision, et vit un objet noir longiligne. Il reprit aussitôt son revolver.

— Qu’est-ce que vous faites ? paniqua Sylvain en visant devant lui.

— Ce que vous voyez, poursuivit Davis, c’est une caméra.

— Enlevez ça ! Tout de suite ou je tire !

— Montrez-moi madame Pelletier et je l’enlève. C’est non négociable.

La voix de Davis était claire et ferme. Il était imperturbable et, d'une certaine façon, Comptois se sentit rassuré.

— Elle est là, confirma-t-il en montrant sa mère. Bouge la main, maman.

La vieille femme sourit et agita la main, comme si elle saluait quelqu'un.

— Bon, vous êtes content ? Enlevez ça !

Davis donna l'ordre de retirer la caméra, se retourna et dit :

— On peut procéder. Emmenez la femme ici.

— Je regrette de pas avoir mon rendez-vous avec Black Dream, murmura Déry à sa radio.

À l'intérieur, en attente du signal de Davis, Emma leva les yeux au ciel.

— T'es con. Si t'arrêtes pas de dire des âneries, je change de canal.

— Tu bluffes. Il va quand même pas tuer sa propre mère, c'est insensé.

— J'ai le feeling qu'il en est bien capable, moi. Bon, c'est à nous.

— *Rodger.*

Le lieutenant Davis venait d'inviter Teasdale de la main. Elle se retourna et passa le message à Morgane, qui sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Agrippée à sa meilleure amie, comme si sa vie en dépendait, la médium avança.

Chambre 31 – Michael S. Turnbull

Sûrement un centenaire, songea-t-elle en voyant le visage de l'homme dans le cadre.

Chambre 33 – Corinne Pelletier

La mère de Sylvain. Des yeux d'un bleu pur. Tout un ciel sans nuage. Un sourire discret.

— *Je ne vous interromps pas, mais je vous souffle votre texte à l'oreille,* indiqua Davis à voix basse, forçant Morgane à émerger de ses pensées. *L'objectif est de faire sortir madame Pelletier de là saine et sauve.*

— Oui, d'accord.

Le lieutenant regarda ensuite Louise et lui fit signe de reculer. Il plaça son index sur ses lèvres pour lui intimer de garder le silence. À contrecœur, McKee lâcha le bras de son amie. Morgane inspira et se positionna sur le

côté gauche, près du cadre de la porte, dans l'espace laissé libre par la policière qui venait de faire deux pas en arrière.

— Sylvain ? commença-t-elle d'une voix faible.

— *Plus fort*, réclama Davis dans l'oreillette.

— Sylvain ? C'est Morgane Edwards.

On perçut des mouvements dans la chambre et, au bout de quelques secondes, Comptois répondit :

— Je suis content que vous soyez venue, j'espère que ça vous dérange pas trop.

— Non, non. Ça va. Et vous, est-ce que ça va ?

— Jamais mieux été. Je suis ici avec ma mère, vivante. Je comprends pas comment vous faites, mais vous êtes forte.

— Merci… Est-ce que… est-ce que madame Pelletier va bien, elle aussi ?

— *Parfait*, confirma Davis.

— Ça peut dépendre, selon le point de vue. Disons qu'elle est comme quand je suis arrivé ici, tout à l'heure. Alors, c'est relatif.

Morgane échangea un bref regard avec Davis.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Sylvain ?

— Est-ce qu'on est seuls ?

Morgane sourcilla, et Comptois reprit la parole avant qu'elle ne puisse répliquer.

— Je blague, je me doute bien qu'il y a pas mal de gens dans le coin. Écoutez, si vous avez relié les points, vous devez savoir pourquoi la police est là, non ?

— Oui, je le sais.

— Ce matin, c'était ça, l'ombre noire. Ou lui, plutôt.

— Un docteur.

— *Demandez-lui s'il l'a tué.*

— Oui, un docteur, approuva Comptois. Celui qui a laissé ma mère dépérir. Celui qui est responsable de la situation actuelle.

— Son âme était tourmentée.

— C’est pas de ma faute, ça ! se défendit Sylvain. Faites quelques recherches sur lui et vous allez comprendre qu’il est bien mieux là où il est maintenant.

— Est-ce que c’est vous qui…

— Qui l’ai tué ? Oui. Et je le regrette plus. J’ai douté un peu ce matin, mais là, je sais que c’était la chose à faire.

— *Quelles sont ses intentions ?*

Morgane porta la main à son oreille et grimaça. La dernière question de Davis lui avait agressé le tympan. Louise croisa ses bras et se mit à jouer nerveusement avec un fil qui dépassait de la manche de son chandail.

— Je suis certaine que vous aviez vos raisons, Sylvain, s’empressa de dire Morgane pour ne pas le brusquer. Mais qu’est-ce que je peux faire pour vous ?

— J’ai besoin d’une séance, comme à votre bureau. Mais pas comme l’autre con de policier, là. Pas sous la menace, et seulement si vous acceptez.

Tous les policiers présents près de la chambre 33, Davis en tête, se regardèrent pour comprendre de quoi il s’agissait. Teasdale posa une main sur l’épaule du lieutenant et chuchota :

— Il parle pas d’ici, clarifia-t-elle. Une histoire à son bureau, plus tôt aujourd’hui.

Davis hocha la tête. Morgane ne savait pas quoi faire. Une séance ? À cet instant ? Elle leva les paumes pour indiquer son malaise.

— *Répondez-lui,* intima Davis.

— Mais… votre mère est en vie, Sylvain. Je ne saisis pas pourquoi vous voudriez que l’on tente une communication avec elle alors qu’elle est là.

— J’ai mon idée !

Cette fois, le lieutenant fronça les sourcils et questionna Teasdale du regard.

— De quoi il parle ?

— Elle est… elle est capable de communiquer avec les morts, glissa Emma.

— Les morts ? Vous vous foutez de moi ?

La dernière réplique avait été lancée hors du micro, mais Morgane l’avait entendue. Le chef de l’équipe d’intervention tactique la toisait.

— *On se concentre pour sortir la dame de là,* rappela-t-il sur un ton impatient.

Morgane n’aimait pas se sentir sous les feux de la rampe comme c’était le cas présentement. Une pensée désagréable lui vint à l’esprit. Et si Comptois décidait de tuer sa mère en pleine séance ? Pour s’assurer, avec l’aide de la médium, qu’elle se rende bien dans l’autre monde ? C’était ce qu’il souhaitait depuis le début : pouvoir communiquer avec elle.

— Sylvain.

— Oui ?

— Me donnez-vous cinq minutes ?

— Je peux vous faire confiance, Morgane ?

Ce fut à son tour à elle de toiser le lieutenant Davis. Elle répondit :

— Oui, vous pouvez.

Le lieutenant Davis avait demandé un meeting dans l’entrée de la résidence, de l’autre côté de la section pour personnes non autonomes. Morgane et Louise y étaient, tout comme Emma Teasdale.

— C’est quoi qu’il vous demande, exactement ? questionna Davis. Je ne suis pas sûr de comprendre.

Edwards sentait que l’explication ne serait pas facile à fournir à cet homme.

— Il veut que je fasse une séance de communication avec lui.

— J’avais entendu ce bout-là, s’impatienta le lieutenant. Venez-en aux faits !

— Nous allons… inviter les personnes décédées à se joindre à nous.

Davis cligna rapidement deux fois des yeux.

— Vous n’invitez personne ici sans mon autorisation.

— Non… non, je veux dire, pas physiquement, mais de façon à ce que moi, je puisse faire le lien entre tout le monde.

Teasdale serra la mâchoire. Aucune vulgarisation, si claire soit-elle, ne suffirait à Davis. Elle décida d’intervenir.

— Sa mère est vivante. Je ne vois pas la raison de faire une séance avec vous ! Veut-il parler avec quelqu'un d'autre ?

Morgane ravala sa salive.

— Je pense qu'il veut en profiter pour tuer sa mère.

— Dites encore ? s'exclama Davis.

— Pour s'assurer qu'elle soit bien passée dans l'au-delà… comprit Emma.

— Oui, c'est un peu ça. Disons qu'il a peur que sa mère lui en veuille. Il veut valider que leur relation sera saine. Et comme il ne peut pas communiquer avec elle présentement…

— Personne ne tue personne ! déclara le lieutenant. On peut encore entrer et le surprendre avant qu'il n'ait le temps de lui toucher.

— Sauf votre respect, monsieur, intervint Teasdale, je crois que son intention depuis le tout début est de la tuer. Il n'hésitera pas une seconde.

— Alors pourquoi est-elle encore en vie ? Vous pouvez me dire ça ? Il aurait pu l'éliminer depuis des heures !

— Parce qu'il a peur d'elle, glissa Morgane.

— Peur de sa mère ? s'étonna encore le lieutenant. Elle est sénile, la pauvre femme ! Elle ne peut même pas aller aux toilettes seule ! Comment voulez-vous qu'elle soit une menace ?

— Il a peur de sa réaction après sa mort.

Davis secoua la tête pour replacer ses esprits.

Bon, je n'ai pas le temps pour ces stupidités. Êtes-vous en mesure de m'aider ou pas ? Je vous donne deux minutes, je vais consulter mon équipe. Deux minutes ! répéta-t-il avant de tourner les talons.

Dans la cour arrière de la résidence, un périmètre de sécurité empêchait quiconque de s'approcher de la section où s'était barricadé Sylvain Comptois. Une partie des membres de l'équipe d'intervention tactique surveillait la fenêtre de la chambre 33. Antoine Déry se tenait derrière eux, en soutien, pendant que les résidents de l'immeuble étaient entassés une centaine de mètres plus loin, dans le fond de la cour. Le lieutenant Davis vint s'entretenir avec l'un des policiers en faction.

— Ça n’a pas changé. Ils sont sur le lit, à gauche. Sa mère est assise entre ses jambes, appuyée sur le torse de son fils.

— Si je défonce la fenêtre, je devrai prendre une seconde pour descendre le store avec ma main, expliqua le policier. Ça m’enlève l’avantage, je ne peux pas tirer à travers sans risquer de toucher l’otage.

Davis acquiesça.

— C’est trop risqué pour nous aussi. Même si on pousse la porte avec le bélier, on ne pourra pas écraser le fauteuil de cuir, il a coincé le meuble de télé en arrière. La fenêtre nous donne le meilleur accès, mais on attend. OK, j’y retourne, on va peut-être réussir à le faire sortir de lui-même, ça serait le mieux.

— Si je fais ce qu’il me dit, il va la tuer, réitéra Morgane. Je suis certaine que c’est ça, son plan ! Je ne serai jamais capable de vivre avec ça sur la conscience.

— Il va le faire, appuya Louise.

Teasdale leur donnait raison : dès que la séance commencerait, Corinne Pelletier mourrait.

— Et si vous lui demandiez de faire ça en face-à-face ?

— Vous m’utiliseriez comme appât ? s’indigna Edwards.

— Non, non, mais ça l’obligerait à ouvrir la porte d’une façon ou d’une autre. Ce serait l’occasion pour nous d’intervenir.

Le lieutenant Davis revint vers eux d’un pas rapide.

— Bon, deux minutes ! Qu’est-ce qu’on fait ?

— Il y a peut-être une solution, affirma Teasdale. Mais ça dépend de madame Edwards.

— J’écoute.

— Je… je pourrais lui demander de me laisser entrer dans la chambre pour faire la séance.

Davis plissa les yeux.

— Il accepterait ça ?

— Je peux exiger d’être face à eux pour que ça fonctionne, supposa Morgane.

— S’il ouvre cette porte, c’est fini, jugea le lieutenant. Mais vous ne mettez pas les pieds là, c’est du bluff, on s’entend ?

— Oui, oui.

Morgane Edwards refit le chemin qui la menait à la chambre 33. Quelque chose d’inquiétant se profilait. Si Sylvain Comptois avait réellement tué le médecin de sa mère, c’est qu’il jugeait que ce dernier se trouvait en travers de ses tentatives pour communiquer avec Corinne. Une fois qu’il serait éliminé, la voie serait libre. Cette logique expliquait son comportement confiant avant leur rencontre de ce matin, quand il ne savait pas encore que sa mère était toujours vivante. C’était un homme décidé et convaincu du bienfait de ses actes : les choses ne pouvaient pas bien se terminer. Il paniquerait dès qu’il se rendrait compte de la manigance qu’ils avaient élaborée pour le faire sortir de son trou. Et les policiers essayeraient de le maîtriser avec la force. Encore des armes, toujours des armes, déplora Morgane, en fermant les yeux un instant. Ce court moment fut suffisant pour qu’elle sente de nouveau des présences autour d’elle. On s’approchait ; plusieurs entités en même temps.

— Hey, vous êtes toujours avec nous ? lui demanda Davis de sa voix autoritaire.

— Oui, j’étais dans mes pensées.

— Ça va, ma chouette ? s’enquit Louise.

Morgane se retourna et murmura :

— Il y a plein de gens autour de moi. Ça brasse, ici.

— Allez, il vous attend ! la pressa le lieutenant.

Louise lâcha la main de son amie pour qu’elle se rende de nouveau près de la porte. Au plancher, le policier qui manipulait la caméra avait une nouvelle fois inséré l’appareil dans la mince ouverture. Davis lui avait demandé de garder l’extrémité sous le fauteuil en cuir et d’avertir si des pieds touchaient le sol. De cette façon, on en saurait un peu plus sur ce qui se passait dans la pièce, sans avoir à attirer l’attention du suspect.

— Je suis revenue, déclara Morgane.

— Je savais que je pouvais vous faire confiance, se félicita Comptois.

— J’accepte de faire une séance avec vous, mais vous me payez comme d’habitude.

La mise en garde plut à Sylvain, qu’on entendit rigoler de l’autre côté.

— Je suis un gars de parole, vous aurez votre argent. Et une prime pour urgence.

— Très bien, je suis prête. Vous pouvez m’ouvrir.

— Hein ? Oh non, je vous laisse pas entrer ici, ils vont me tirer dessus !

— Mais… comment voulez-vous que l’on puisse faire une séance ? C’est vous qui me l’avez demandé !

— *Excellente réplique.*

— Attendez, attendez ! réclama Comptois. Vous pouvez pas faire ça de l’autre côté de la porte ?

— Si je ne vous vois pas, non. Et il y a trop de gens ici, de toute façon.

— *Non, ne dites pas ça !*

— Alors qu’ils partent ! Qu’ils partent ou je me fâche ! Et s’ils doutent de moi, ils ont juste à demander son avis à James Andersen !

— *Shit !* beugla Davis.

Morgane encaissa un regard sévère de la part du lieutenant. Une nouvelle âme passa près d’elle et la fit vaciller. Elle s’écria :

— Je fais de mon mieux ! Lâchez-moi un peu !

— Ouais ! Écoutez-la ! s’emporta Comptois derrière la porte.

Elle se ressaisit et dit :

— Je… je reviens, Sylvain.

— Tu vois, maman, je suis capable de faire valoir mon point.

— Oui.

— La dame va revenir et on va pouvoir se parler, toi et moi.

Il lui caressa les cheveux de la main gauche.

— Tu te souviens de Pierre ?

— Oui, Pierre.

— Il était gentil avec toi, je le sais.

— Oui.

— C’était ton deuxième mari. Après mon père, Georges. Tu te souviens de Georges, maman ? Ça fait longtemps.

— Oui, Georges. Il faisait des meubles.

Sylvain faillit s’étouffer. Il tourna délicatement la tête de sa mère pour pouvoir la regarder dans les yeux. Comment pouvait-elle se souvenir ?

— C’est ça, maman ! Il faisait des beaux meubles ! Tu te souviens de la chaise berçante ? Celle dans la cuisine ?

— Oui.

— Tu m’as bercé dedans quand j’étais petit.

— Avec Aline.

— Aline ? La préposée ?

— Oui. Elle est gentille.

Sylvain expira et laissa la tête de Corinne s’appuyer contre son torse. L’espace d’un instant… de la lucidité. La situation le rendait malade.

— C’est ma faute, maman.

— Oui.

— À partir d’aujourd’hui, ça va bien aller, je te le promets.

Davis n’était pas content. La dernière chose qu’il voulait, c’était de laisser une deuxième civile en compagnie du suspect.

— Mon travail, c’est de libérer les otages, pas d’en ajouter !

— Foutez-lui la paix ! riposta Louise. Elle est même pas obligée d’être ici !

— Et vous non plus, trancha le lieutenant.

McKee recula d’un pas et se tut.

— Je suis désolée, dit Morgane.

— Ça va, ça va, marmonna Davis. Sergent ?

— Oui ? répondit Emma.

— Le gars, Comptois. Qu’est-ce qu’il a fait à sa victime, la nuit passée ?

— Une balle dans la tête, à bout portant, selon ce qu’on en sait.

— Alors s’il tente quelque chose, ça va sans doute être la même chose. Il faut l’éloigner de l’arme.

Il s’adressa à Morgane.

— Admettons, et je dis bien admettons qu'on libère le devant de la chambre, qu'est-ce qu'il attend de vous, exactement ?

Edwards hésitait. Le lieutenant ne lui apparaissait toujours pas comme quelqu'un qui ait l'ouverture d'esprit nécessaire pour qu'elle lui parle de son travail.

— Qu'est-ce qui me dit qu'il ne s'en prendra pas à vous ? ajouta Davis avant qu'elle ne puisse répondre.

— Il ne me touchera pas, estima Morgane. Je ne le sens pas violent envers moi.

— Vous ne pouvez pas être certaine de ça.

— Je me fais confiance, rétorqua-t-elle sans baisser les yeux. J'ai déjà fait face à cet homme plusieurs fois, nous nous connaissons.

— Il connaît sa mère aussi, et il menace de la tuer, je vous rappelle.

— Ce n'est pas la même chose.

Le lieutenant s'impatienta.

— Qu'est-ce qu'il attend de vous, à la fin ? Nous n'avons que quelques minutes.

Morgane soupira. Elle ferma les yeux, au grand dam de Davis, qui se retourna vers Teasdale en levant les mains en guise d'incompréhension. Cette dernière lui fit signe d'attendre, elle avait vu la médium à l'œuvre l'après-midi même. Edwards inspira profondément et repéra sans peine ceux qui la suivaient de près depuis un moment. Les formes se précisaient, les sons étaient plus clairs…

— Je ne veux pas d'intervention armée, dit-elle enfin, en regardant Davis.

— Je ne peux pas vous promettre ça. Cet homme est lui-même armé et il tient une femme en otage.

— Alors dites-moi que vous n'allez pas foncer dans le tas comme des fous s'il ne menace personne.

Le lieutenant consulta brièvement Emma du regard, avant de revenir à Morgane.

— L'intention, c'est que tout le monde sorte vivant de là, lui confia-t-il. Ça peut vous paraître étrange, mais tirer sur quelqu'un, c'est la dernière des

options.

— Alors laissez-moi lui parler.

— Lui parler ?

— Oui.

— Vous allez garder l'oreillette, dans ce cas.

— Entendu.

— Et je veux entendre tout ce que vous vous dites ! Nous allons rester dans le corridor, la porte ouverte. Si ça dérape, nous serons là. Et je pourrai écouter.

Ils se jaugèrent un moment et Morgane lui prit la main, à sa grande surprise.

— Cet homme armé, comme vous dites, il me fait confiance. C'est pour ça qu'il m'a demandé de venir.

Davis se calma et retira sa main doucement. Dans la radio, Antoine Déry demanda une mise à jour à Emma, qui pivota sur elle-même pour lui répondre.

— Vous parlez aux morts ? s'enquit Davis avec une grimace.

Morgane hocha la tête, et l'homme affirma poliment :

— Je ne crois pas à ça. Et je m'en fous. Vous êtes ma meilleure option jusqu'à preuve du contraire. Si cette femme s'en sort indemne, je m'engage à écouter vos balivernes le temps d'un café.

— Mon horaire est flexible, rétorqua Morgane.

Davis fit un sourire en coin et, assisté d'Emma Teasdale, commanda l'évacuation immédiate des troupes qui se trouvaient dans la section pour personnes non autonomes de la résidence.

Louise McKee était plus stressée que son amie.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Il va la tuer !

— Je sais, avoua Morgane. Mais je vais l'empêcher.

— Avec une porte entre vous, il peut très bien le faire. Il faut absolument que tu entres dans la chambre.

Edwards regarda Louise et lui fit un clin d'œil.

— J’ai compris ce qu’il voulait, Lou. Et je vais le lui donner. Mais il touchera pas à sa mère.

— Je te suis pas.

— Je vais lui faire croire que je la vois avant qu’il la touche. Je le convaincrai que tout va bien. Je peux jouer la comédie, je l’ai fait avec Pagé. Je vais le faire avec lui.

McKee resta pantoise devant le plan de Morgane.

— Pourquoi tu le dis pas aux policiers ?

— Tu penses qu’ils comprendraient ? T’as entendu l’autre ? J’ai l’air d’un phénomène de foire.

La porte métallique s’ouvrit et les deux policiers qui surveillaient la chambre 33 sortirent avant de se poster de façon identique dans la pièce d’accueil. Emma Teasdale passa la tête dans le cadre de la porte et fit signe à la médium de s’approcher.

— Je sais qu’il m’écoutera, rassura Morgane, en serrant le bras de Louise.

On avait retiré la caméra. Le couloir devant la chambre 33 était libre. Morgane s’avança et repéra Davis, tapi un peu plus loin, devant une autre porte.

Chambre 35 – Joséphine K. Bergeron

Une frêle femme avec un regard absent.

Le lieutenant lui fit un signe de la tête et Edwards cogna doucement à la chambre 33.

— Oui ? répondit Comptois.

— Je suis là.

— Vous êtes seule ?

— Presque.

— Ça veut dire quoi, ça, presque ?

— Il y a un policier dans le couloir, plus loin. Il va s’assurer que vous ne me faites pas de mal.

— Mais pourquoi je vous ferais mal ?

— C'est ce que je lui ai dit. Est-ce que vous m'ouvrez ? On va faire exactement comme à mon bureau.

— *Attention.*

Comptois hésitait. Il jugeait que sa position était idéale en ce moment. Personne n'oserait l'approcher et il pourrait libérer sa mère. Son plan était quand même simple : une fois la communication entamée avec Morgane, il étoufferait sa mère avec une clé de bras. Doucement, les souffrances de Corinne cesseraient et il pourrait l'accueillir dans sa nouvelle vie. C'était une façon de faire amende honorable pour avoir failli à la tâche pendant si longtemps. Elle lui pardonnerait à coup sûr.

— Je veux pas bouger d'ici, cria-t-il enfin.

— Alors puis-je entrer même si vous restez comme vous êtes ?

Edwards et Davis se regardaient. Comptois ne répondait pas.

— Je sais ce que vous voulez faire, Sylvain, révéla Morgane. Et je peux vous aider.

— Laissez la porte fermée, ordonna le suspect.

On entendit des bruits à l'intérieur de la chambre.

— *Ça bouge en dedans,* lança Davis à la radio. *Il est debout !*

— *Toujours pas de visuel de mon côté,* répondit le policier devant la fenêtre.

— *Stand-by.*

Emma Teasdale écoutait ce qui se passait en temps réel. Les réactions sur son visage attisaient la curiosité de Louise McKee, qui s'inquiétait à mourir pour son amie depuis la pièce d'entrée.

— Il va peut-être la laisser entrer, informa Teasdale.

— Oh mon Dieu… elle déteste tellement mentir. J'espère que ça va bien aller.

— Mentir ? Pourquoi mentir ?

Louise s'en voulut d'avoir parlé, mais il était trop tard.

— Euh, oui. Elle va lui faire croire qu'elle peut parler avec sa mère… et que tout va bien, vous comprenez ? Il la laissera partir.

— Est-ce que Davis est au courant de ça ?

— Non, Morgane a pas trop voulu élaborer avec lui. Faites-lui confiance.

Teasdale fronça les sourcils. Elle était d'avis que le chef de l'équipe tactique devait savoir tout ce qui se tramait lors d'une opération.

Mais il était trop tard.

Avec son pied, Comptois venait de bouger le meuble qui coinçait le fauteuil de cuir contre la porte. Il se repositionna au même endroit, le dos appuyé au mur, sur le lit simple, avec Corinne entre ses jambes.

— Morgane ?

— Je suis là.

— Si je vois quelqu'un d'autre que vous, je vais tirer, est-ce que c'est compris ?

— Oui, c'est entendu. Je suis seule, vous avez ma parole.

— Alors ouvrez.

Morgane tenta de pousser la porte, mais elle sentit une résistance.

— Plus fort, réclama Sylvain, il faut faire bouger le fauteuil. Ça va, maman ?

— Oui.

Edwards força et le fauteuil glissa de quelques centimètres sur le plancher en tuiles. Dans le coin droit, au fond, Comptois tenait son arme pointée vers le plafond. Corinne Pelletier, calme comme il se pouvait, était assise, le dos appuyé sur le torse de son garçon. Elle leva les yeux vers Morgane.

— Refermez derrière vous, ordonna Sylvain.

— *Ne barricadez pas l'entrée*, la somma Davis dans l'oreillette. *Je veux avoir accès à cette chambre !*

Morgane se faufila dans la pièce et obéit à la consigne.

— Qu'est-ce qu'ils vous demandent ? la questionna Comptois avec un rictus.

— De ne pas barricader la porte.

— Ils ont peur, mais c'est inutile. Je vous ferai pas de mal et vous le savez.

— Ils ont peur pour madame Pelletier.

— Jamais je ferais de mal à ma mère ! Si je suis ici, c’est bien pour le contraire !

— Les gens n’ont pas tous la même définition des mots, souleva Morgane.

— Ça m’est égal. Merci d’avoir accepté.

— Est-ce que je peux m’asseoir ?

Sylvain accepta et la médium fit pivoter le fauteuil de cuir pour le positionner face au lit. Elle y prit place, alors que les mots de Davis résonnaient dans son tympan.

— *N’oubliez pas de parler fort !*

— Où est votre micro ? demanda Comptois.

Elle indiqua son oreille.

— Enlevez-le et faites-le glisser sous la porte.

— Non. J’ai promis de le garder.

Comptois resta bouche bée.

— Je tiens mes promesses avec vous, je les tiens avec eux, lui expliqua-t-elle d’un ton calme.

— *Excellent.*

— Qu’est-ce qu’ils espèrent, avec ça ? Profiter de vos services gratuitement ?

Elle ignora la question. Corinne la fixait toujours de ses grands yeux bleus.

— Bonjour, madame Pelletier.

— Bonjour.

— Vous allez bien ?

— Oui.

— Je suis contente de vous rencontrer.

— Ça va bien aller, maman, la rassura Sylvain.

— Oui.

— Pendant la séance, expliqua Morgane au fils, je vais vous demander de ne pas manipuler votre arme.

Comptois secoua la tête.

— Il faut pas me prendre pour un con non plus. C’est ma police d’assurance ! C’est la seule chose qui empêche les autres dehors de rentrer !

— Alors promettez-moi de ne l’utiliser que s’ils entrent ici.

— Je vous le promets.

— *Vous êtes vraiment forte, la félicita Davis. Continuez !*

— Merci.

La réponse valait pour les deux hommes.

— Je suis prête, déclara Morgane.

Comptois positionna son bras gauche en travers de la poitrine de sa mère, comme s’il la réconfortait. En fait, il se plaçait pour pouvoir atteindre son cou dès qu’il le déciderait. Il posa sa main droite sur le lit, le revolver à plat. C’était le moment fatidique. Edwards craignait l’arme à feu, elle se réjouit de voir Sylvain la mettre hors d’état de nuire de cette façon. Jamais elle n’aurait pensé qu’il puisse tenter d’étouffer sa mère.

— Moi aussi, affirma ce dernier.

— Pas d’arme ?

— Pas d’arme, assura-t-il.

— D’accord, merci.

Et elle ferma les yeux.

Sylvain Comptois attendait, immobile, que la femme lui confirme que la communication était établie. Sans faire un bruit, il lâcha sa poigne sur le Glock et positionna sa main droite sur l’épaule de sa mère. Edwards s’éclaircit la gorge et prit une grande inspiration.

Et elle fut assaillie.

De façon similaire à son expérience aux funérailles de monsieur Faherty, il y avait bien longtemps, le simple fait de donner son attention attira une grande quantité de gens, comme si ceux-ci n’attendaient qu’une ouverture pour se manifester. La petite fille s’était aguerrie avec les années. La sensation de peur fut brève, et Morgane se mit à faire le tri dans cette foule. Elle n’avait pas l’intention d’accorder de temps tout de suite : il fallait d’abord s’occuper de madame Pelletier. Elle se préparait à mettre son plan à exécution quand Comptois lui adressa la parole.

— C’est bon ?

— Ça vient. Encore un instant, dit-elle.

Mais il se passait quelque chose d'anormal. Un visage féminin drôlement familier aborda Morgane, avant de s'éloigner, pour ensuite revenir. La femme vint se placer devant elle et fit de grands gestes avec ses bras. Edwards fronça les sourcils et s'intéressa aux traits fuyants de son visage, oubliant pendant un bref instant sa stratégie. Comptois reconnut les expressions faciales de la médium et conclut qu'il était temps de faire cesser les souffrances de sa mère.

— Je t'aime, maman, murmura-t-il dans son oreille.

Il remonta le coude gauche jusque sous le menton de sa mère et s'aida de son avant-bras droit pour appliquer une contre-pression derrière la nuque. La femme émit un son quasi inaudible et sa tête pencha vers l'avant. Elle trouva le bras de son fils avec ses mains et donna quelques faibles coups dessus. Au même instant, Morgane reconnut Corinne Pelletier. C'était la mère de Sylvain qui s'agitait avec énergie. Alors que Edwards voulait jouer la comédie, Corinne était bien là, devant elle, et donnait des coups avec ses bras. La médium ouvrit brusquement les yeux et vit Sylvain en train d'étrangler la pauvre femme. La vieille dame eut le réflexe de relever la tête et de regarder vers Edwards, au moment où celle-ci se mit à crier.

— Non ! Laissez-la !

Mais Sylvain ne relâcha pas son étreinte. Il poussa avec son dos sur le mur pour accentuer la pression vers l'avant. Le lieutenant Davis, alerté par les cris venant de la chambre, fonça vers la porte.

— Go, go ! ordonna-t-il à la radio.

Le policier à l'extérieur cassa la fenêtre et arracha le store horizontal. Il pointa son arme vers la gauche. Morgane Edwards s'était levée et tirait sur le bras de Comptois. La porte s'ouvrit avec fracas, projetant le fauteuil de cuir vers l'avant. Le lieutenant Davis distingua les trois formes qui luttaient. Ses yeux cherchèrent en vain l'arme à feu dans les mains du suspect.

— Lâchez-la ! cria-t-il à son tour en s'approchant.

— Gun sur le lit ! hurla le policier appuyé sur le cadre de la fenêtre, la moitié de son corps à l'intérieur.

Davis appuya son arme sur la tête de Sylvain Comptois.

— Lâchez-la ! répéta-t-il.

Mais Comptois n’allait pas s’arrêter si près de son but.

— Non ! rugit-il avant que Davis ne l’assomme net avec un violent coup de coude au-dessus de l’oreille.

Le corps de Corinne Pelletier, inerte, s’affaissa dans les bras de Morgane.

— Sortez-les d’ici, ordonna Davis au policier qui entrait par la fenêtre. Ça prend les médics. Vite !

— Il donna un coup sur le pistolet pour l’envoyer par terre. Il maintenait fermement la tête de Comptois sur le lit, bien que ce dernier semblait avoir perdu connaissance. Edwards souleva la femme du mieux qu’elle put. Le policier vint l’aider et ils traînèrent Corinne jusque dans le corridor, où ils l’étendirent sur le sol en attendant les ambulanciers. Ces derniers étaient déjà sur place de façon préventive et, depuis l’atrium, Emma Teasdale les guida jusque dans la section pour personnes non autonomes. Louise McKee se précipita dans les bras de Morgane, qui tremblait comme une feuille.

— Je… je l’ai vue, Lou ! Je l’ai vue !

— Qui ?

— Madame Pelletier !

Louise comprit la portée de ce qu’elle venait d’entendre. Elle regarda les secouristes qui étaient penchés sur le corps, devant la chambre 33.

— Elle est…

— Non ! Elle était vivante !

— Mais comment…

— Je ne sais pas, Lou.

Un des ambulanciers sortit le masque à oxygène.

— Elle respire ! lança-t-il avec excitation.

Un soupir de soulagement parcourut le couloir. Dans la pièce, les agents avaient menotté Sylvain Comptois. L’homme était revenu à lui et cherchait encore ses repères, étendu sur le ventre dans le lit de sa mère.

— T’as entendu ça ? T’as manqué ton coup, maudit malade ! lui glissa Davis avant de le laisser entre les mains de ses collègues.

— Non ! hurla Comptois. Maman !

Morgane sentit un frisson lui parcourir le corps. Elle attrapa le bras de son amie.

— Lou…

— Oui ?

— J’ai vraiment besoin de vérifier quelque chose. Il faut que tu me trouves une place pour m’asseoir.

McKee pointa la salle à manger.

— Viens, on va aller là.

— Non, trop de monde.

Le lieutenant Davis sortit à son tour de la chambre et avisa Emma de la situation de Sylvain Comptois.

— Il est sonné, je vais le laisser entre les mains des médics et vous pourrez le récupérer après. Qui va s’occuper de la scène ?

— C’est moi. Avec l’enquêteur Déry, à l’extérieur.

— Parfait. Bon travail, je vais faire le tour de mes troupes.

Teasdale s’inquiéta en voyant Morgane et s’approcha des deux femmes.

— Tout va bien, madame Edwards ?

— J’ai besoin de m’asseoir.

— Bien sûr. Venez avec moi. Voulez-vous un verre d’eau ?

— S’il vous plaît.

— Je vais vous trouver ça.

— Pouvons-nous aller ici ? demanda Morgane en montrant la chambre 30. Je ne me sens pas très bien.

Teasdale ouvrit la porte et laissa Morgane choir sur la grande chaise berçante grise qui appartenait au résident. Elle fit signe à l’un des ambulanciers de venir et alla chercher de l’eau.

— Elle ne se sent pas très bien, précisa Louise au secouriste.

— Regardez-moi, demanda l’homme à Edwards. OK, avez-vous mal quelque part ?

Edwards fit non de la tête.

— Vous avez vécu de grosses émotions, il serait bien de demeurer assise un peu.

— L’enquêteuse est allée lui chercher de l’eau, dit McKee.

— C’est bien. Restez avec elle, voulez-vous ? Je suis à quelques pas s’il y a quelque chose.

Louise acquiesça.

— Ferme la porte un peu, la pria Morgane.

Quelque chose d’étrange se passait. Habituée de contrôler les échanges avec ses visiteurs de l’autre monde, la médium éprouvait présentement une sensation de vulnérabilité. Elle toucha la main de Louise et dit :

— C’est pas normal, Lou. J’ai vu cette femme. Et elle était vivante ! Je te jure qu’elle est venue me voir !

— Je te crois. Je te croirai toujours, ma chouette.

— C’est ça qui se passe depuis deux semaines… Je suis capable de voir les gens, même s’ils sont vivants ! Au restaurant, l’autre jour, ça devait être ça… Je comprends pas ! Pourquoi maintenant ? Et pas avant ?

— Parce que tu as atteint un nouveau niveau. Ça se pourrait.

Morgane regarda son amie et serra doucement sa main.

— Elle avait besoin de toi, poursuivit McKee. Imagine la chance qu’elle a eue de pouvoir communiquer avec toi !

— Oh, Lou ! Il y a tellement de monde autour de moi, ils veulent tous me dire quelque chose. J’ai l’impression de revivre la scène du cimetière, quand j’étais petite.

— On peut partir d’ici dès que tu le voudras.

Emma Teasdale revint avec un verre d’eau. Elle poussa doucement la porte et le remit à Morgane, qui la remercia.

— Corinne Pelletier est revenue à elle, informa la policière.

— Te rends-tu compte ? s’exclama Louise. C’est grâce à toi si elle est en vie.

— Et Sylvain ? s’enquit Morgane.

— Ils vont le sortir de la chambre dès que la voie sera libérée. Il s’en va en prison dès que son état de santé le permet.

Malgré les circonstances, la thérapeute eut une pensée pour Comptois. Cet homme qui ne voulait, au fond, que le bien-être de celle qui lui avait donné la vie. Edwards déposa le verre par terre et plaça une main sur son

front. Les présences se multipliaient au point où elle était incapable de les ignorer.

— Je dois leur parler, il le faut.

— Parler à qui ? demanda Teasdale.

— À tous ceux qui me le demandent.

— Une séance, expliqua McKee. Elle veut faire une séance.

— Ici, maintenant ?

Morgane n'attendit pas d'avoir la permission. Elle hocha la tête et ferma les yeux. Il y avait foule, encore. Elle cherchait Corinne Pelletier dans la masse, mais ne la voyait pas. Elle était pourtant confiante de la revoir. Un sentiment de fraîcheur l'envahit tout à coup, comme si un coup de vent traversait la pièce.

— Un homme, murmura-t-elle. Il sourit.

Teasdale croisa les bras, jeta un regard dans le couloir et referma un peu la porte avec son pied. Elle voulait donner un peu d'intimité à cette femme étrange qui se trouvait devant elle. L'enquêteuse était perturbée par ce qui se passait. Pour Teasdale, l'ouverture d'esprit n'avait jamais été un problème, mais assister à une manifestation du genre était sans précédent. Y croyait-elle, à ces échanges psychiques déroutants ? Peut-être, peut-être pas. Elle avait le don de ressentir la vérité chez les gens, c'était sa façon de détecter quand elle se faisait mener en bateau.

Et Morgane Edwards ne générait aucune suspicion en elle.

— Il pousse les autres, mais pas méchamment, poursuivit Morgane. Il veut me parler. Ils veulent tous me parler. On dirait un concert de musique, devant la scène. L'homme… il est malheureux, il sourit parce qu'il se sent obligé de le faire. Il ne peut pas s'arrêter de sourire. C'est un faux bonheur. Il… il est costaud. Il met des lunettes et les enlève. Il n'a plus besoin de ses lunettes, il les lance par terre. Une femme essaye de prendre sa place, mais elle est trop petite. On dirait qu'elle danse, mais… elle ne veut pas danser.

Morgane inspira brusquement, ce qui fit sursauter Louise.

— Elle n'est pas heureuse, elle non plus, poursuivit Edwards. Une autre femme. Elle rit aux éclats. Elle est sur ma droite, révéla Morgane, en bougeant légèrement la main. Oh… elle va bien. Je suis contente, elle va

vraiment bien. Elle me dit qu'elle ne manque de rien. Elle… elle se fait pousser par l'homme du début. Il est… il est vraiment plus gros qu'elle. Elle n'a aucune chance. Quel chaos… ils veulent tous me parler…

Edwards ouvrit les yeux d'un coup. C'était silencieux dans la chambre, les bruits qui provenaient du corridor étaient étouffés par la porte.

— Oh mon Dieu… souffla-t-elle.

— Quoi ? s'enquit Louise.

— L'homme qui me parle. Je l'ai déjà vu.

— C'est qui ? demanda à son tour Teasdale.

Morgane avança son corps sur la chaise et, de sa main, ouvrit la porte entrebâillée. La photo de Douglas Kent, bien en chair et souriant, apparut sur le petit cadre suspendu.

— C'est lui, fit Morgane.

Laval, 19 h 15, résidence Les Jardins de Renoir

— Non, non, non, murmura Morgane en essayant de se ressaisir. C’est impossible. Je dois continuer.

Comment cet homme, résident de l’endroit et, jusqu’à preuve du contraire vivant, pouvait-il se manifester à elle ? Et pourtant, c’était exactement ce que Corinne Pelletier, elle aussi, venait de faire. Morgane ferma les yeux de nouveau.

Emma échangea un regard avec Louise, qui, incapable de comprendre, haussa les épaules. La policière s’éclipsa de la pièce en catimini, avant de refermer la porte. Elle prit sa radio et demanda :

— Antoine, t’es là ?

— Affirmatif. Comment va la dame ?

— Elle va s’en sortir, selon les médics.

— C’est bon, ça. Elle l’a échappé belle.

— Est-ce que tu es proche des résidents ?

— Ils sont derrière moi. La fraîcheur est tombée, tout le monde a hâte de rentrer.

— Est-ce que tu peux t’informer à un employé s’il y a un pensionnaire du nom de Douglas Kent ? Il est dans la section pour personnes non autonomes, chambre 30.

— OK.

Morgane, toujours assise au même endroit, était hébétée.

— C’est impossible, répétait-elle, les yeux fermés. Non, non. Et il n’est pas seul, ils sont plusieurs. Cette femme… c’est la femme de l’autre

chambre. Ils sont tous ici ! Non… pas danser, je ne veux pas danser, qu'elle répète. Mais elle… ce sourire, c'est contradictoire, c'est tellement positif… Qui est-elle ? Je ne la reconnais pas. Lou, Lou…

— Je suis là, ma chouette.

— C'est une autre résidente, j'en suis certaine. Il y a une autre personne…

Le lieutenant Davis venait de rentrer. Il aperçut Emma et se dirigea vers elle

— Je pense que je dois un café à quelqu'un, déclara-t-il d'emblée. Où est-elle ?

Il parlait de Morgane.

— Elle se repose dans la pièce, là, indiqua Teasdale.

— Sacré bon boulot ! la félicita Davis, en s'assurant que la principale intéressée reçoive le message, avant de glisser la tête dans la pièce sombre. Tout le monde va bien, ici ?

Il s'était appuyé contre le cadre de la porte. Louise McKee lui envoya un faible sourire, et Davis comprit que quelque chose n'allait pas.

— Hey, j'ai demandé si tout le monde allait bien, répéta-t-il.

— Ça n'a pas été facile, intervint Teasdale.

Le lieutenant regarda vers l'enquêteuse, mais revint vers Edwards. Il se pencha légèrement. Elle avait le même comportement que quelqu'un qui hyperventilait.

— Je vais bien, assura cette dernière.

— Vous avez l'air d'un fantôme, fit Davis.

La radio d'Emma se mit à crépiter et on entendit la voix d'Antoine Déry.

— C'est moi. Toujours là ?

— Affirmatif, répondit Teasdale.

— Je suis avec Aline, la préposée responsable de la section. Monsieur Kent est là, avec les autres.

— Très bien, merci, répondit Emma, pendant que Morgane ne la quittait pas du regard.

— Tu veux que je lui transmette un message ?

— Non, ça va.

Davis fit une tête exaspérée.

— Qu’est-ce qui se passe ici ? Madame Pelletier est vivante, on a arrêté son gars. Il va avoir mal à la tête pendant une couple d’heures. Vous êtes sûre que ça va ? demanda-t-il à Edwards. Il y a encore des ambulanciers sur place, informa le lieutenant.

Morgane ne savait même pas comment elle aurait pu expliquer ce qui se passait. Elle décida de ne pas élaborer tout de suite.

— Ça va, dit-elle. Ils sont déjà venus me voir. Je dois seulement reprendre mes esprits.

— Bon. Merci encore, c’était fort !

Il se tourna vers Emma et ajouta :

— Ils vont aussi transférer le suspect à l’hôpital par mesure préventive. Tout ça pour une petite tape sur le crâne. Ça va prendre quelqu’un de votre équipe pour suivre l’évolution. Et on libère la chambre pour vous laisser travailler.

Teasdale acquiesça. Elle avisa Déry par radio, et ce dernier s’assura de faire escorter Comptois par des agents, le temps de recevoir le feu vert des médecins pour pouvoir l’interroger en bonne et due forme.

Une fois Davis parti, Emma mit un pied dans la chambre 30.

Vous êtes sérieuse ? Lui ? demanda-t-elle à Edwards, en touchant l’image de Douglas Kent sur la porte.

Morgane hocha la tête.

— Et les autres aussi, je ne les connais pas tous. Mais ils sont là.

— C’est normal, ça ?

— Non, pas du tout. C’est même très perturbant.

— Comment peuvent-ils être…

— Vivants et morts à la fois ? termina Edwards. Je ne sais pas. Je dois avoir l’air complètement folle.

— Non, répondit Teasdale.

— Vous avez l’esprit ouvert, pour une enquêteuse.

— Ouvert, je ne sais pas. C’est la première fois de ma vie que je mets les pieds dans un endroit comme celui-là. Et vous voulez savoir ma première

impression ? On dirait justement l’antichambre de la mort. Tous sont en attente d’y passer. Je vais devoir boucler mon enquête, enchaîna-t-elle en pointant derrière elle. J’aurai à vous reparler, mais on va laisser aller pour ce soir, j’estime que vous en avez assez fait. Faites-moi signe quand vous voudrez partir, je vais vous trouver un transport jusqu’à chez vous.

Pierre Cliche s’était précipité à la résidence dès qu’il avait été libéré de sa fâcheuse position, mais les policiers lui avaient interdit l’accès au site. Il était maintenant parti pour l’hôpital dans l’ambulance, avec sa femme. Un à un, les pensionnaires de la résidence étaient reconduits à leur chambre. La section destinée aux personnes semi-autonomes en premier, dans la partie ouest, était déjà de retour à la normale quand on avait commencé à s’occuper des autres. Le hall d’entrée était libéré, les préposés avaient maintenant l’espace nécessaire pour circuler avec les nombreuses personnes qui ne pouvaient faire le court trajet seules. Sylvain Comptois, lui aussi, était parti avec les ambulanciers. Il passerait la nuit à l’hôpital sous bonne garde.

Teasdale et Déry commençaient à faire la chronologie des événements dans la chambre 33 quand la lourde porte beige s’ouvrit. C’était Aline, la préposée, qui escortait madame Bergeron jusqu’à sa chambre. Morgane Edwards retardait volontairement son départ dans l’espoir de croiser Douglas Kent, ne serait-ce que pour le regarder dans les yeux. Elle était debout, près de la porte 30, quand elle vit l’infirmière entrer à son tour. Elle reconnut aussitôt la vieille dame qui était accrochée à son bras. La femme qui danse. Elle saisit la main de Louise et murmura :

— Elle.

Avant que McKee ne puisse ajouter quelque chose, Joyce Santorini, la résidente de la chambre 34, passa devant elles et stoppa net en voyant Morgane.

— Un peu plus loin, madame Joyce, l’encouragea l’infirmière.

Mais la dame fixait Edwards d’un air hébété. La médium lui sourit.

— Je ne danse plus, déclara la femme.

— Mais si, vous dansez encore très bien, madame Joyce, la reprit l'infirmière. Allez, on continue !

D'une poussée délicate, elle dirigea la vieille dame vers sa chambre. Pendant ce temps, la préposée était retournée dans l'entrée pour aller quérir quelqu'un d'autre.

— La femme qui dansait, tout à l'heure ? questionna discrètement Louise.

— Oui… mais elle ne veut plus danser. Je ne comprends pas tout, avoua Morgane.

Un fauteuil roulant, poussé par Aline, apparut dans le cadre de la porte d'entrée. L'employée tourna vers la droite et passa à son tour devant les deux femmes.

— Attendez, la pria Morgane.

Elle se pencha et regarda madame Cartier-Masson, de la chambre 32. Un regard comparable aux soldats qui revenaient de la guerre : toujours à des kilomètres devant. Ce vide cachait cependant quelque chose d'important, et Edwards fut émue. Aline s'impatienta poliment.

— Nous devons faire en…

— Une seconde, demanda Morgane. S'il vous plaît.

Elle saisit la main de l'aînée, qui ne démontra aucune réaction.

— Je sais, lui dit Morgane. Je sais à quel point vous êtes heureuse, combien vous appréciez les visites.

D'une façon imperceptible, la pupille de la femme croisa le regard de la médium.

— Et elle en a beaucoup, des visites, pas vrai, madame Cartier-Masson ? lança Aline, avant de faire rouler le fauteuil.

Alors que l'infirmière retournait à son tour vers le hall, Edwards essuya une larme. Louise s'inquiéta aussitôt :

— Ça va ?

— Oui, mais je… elle peut pas le dire, Lou. Elle est incapable de s'exprimer, mais elle va bien !

— Elle avait pas l'air très gaie, fit remarquer McKee.

— Ça change rien ! C'est le corps ! C'est seulement le corps !

Et Douglas Kent fit son entrée. Grand, massif, dos courbé et lunettes épaisses, il passa la porte d’un pas lourd. Il tourna du mauvais côté et l’infirmière peina à lui faire faire demi-tour.

— C’est lui, informa Morgane avant de faire un pas sur le côté.

L’infirmière la toisa, exaspérée de voir des intrus dans sa section. Si les deux premières pensionnaires s’étaient arrêtées devant la médium et son amie, Kent les ignora complètement. Ce n’est qu’une fois rendu sur le pas de sa chambre qu’il s’arrêta.

— Monsieur Kent, implora la pauvre infirmière.

Le mastodonte était immobile et difficile à déplacer. L’employée décida de le raisonner pour le convaincre de se rendre à son lit. C’est à ce moment que Kent se retourna et regarda en direction de Morgane, qui figea sur le coup. L’homme retira ses lunettes.

— Monsieur Kent… ne brisez pas encore vos lunettes, supplia l’infirmière. Allez, il faut entrer.

Mais Douglas ne bougeait pas. Morgane profita de ce moment pour avancer d’un pas.

— J’ai compris, lui dit-elle. J’ai compris ce que vous m’avez dit.

— Compris quoi ? demanda l’infirmière. Monsieur Kent ne parle pas. Il ne peut pas parler.

Et l’homme fit un grand sourire. Il donna sa main à Morgane, qui la prit et la serra.

— Si, il le peut, reprit Edwards. Mais il ne parle pas comme nous.

Quand elle retira sa main, Douglas changea d’expression. Il la suppliait du regard, tout en bougeant ses lunettes dans sa main gauche.

— Je sais, se désola Morgane.

— OK, il est temps pour vous de quitter, décida l’employée. Si vous voulez vous entretenir avec les résidents, il faudra faire comme tout le monde et recevoir les approbations nécessaires.

Elle était à bout de nerfs. Edwards salua monsieur Kent une dernière fois avant de reculer vers la sortie. Alors que la porte se refermait, on entendit le bruit des lunettes qui tombaient sur le sol.

À la demande d’Emma Teasdale, un agent attendait dans le hall, disponible pour reconduire Morgane et son amie quand elles seraient prêtes à quitter la résidence. Les trois derniers pensionnaires de la section pour personnes non autonomes furent escortés un par un à leur chambre, et Edwards avait évité leur regard, incapable d’en gérer plus pour ce soir. Le policier guida les deux femmes jusqu’à sa voiture et elles firent le trajet assises côte à côte, à l’arrière.

— Monsieur Kent, le grand… commença Louise.

— Oui ?

— Pourquoi il brise ses lunettes ?

— Parce qu’il a goûté à l’autre côté, Lou. Il y goûte peut-être en ce moment même. Et il y voit très bien sans lunettes. Il est tanné.

— Alors lui, il voudrait partir.

— Oui. Mais pas l’autre dame, avant. Elle était tellement heureuse, c’était beau à voir.

— Et madame Pelletier ?

Morgane hésita.

— Je… je sais pas. Quand je l’ai aperçue, son fils essayait de l’étrangler… mon Dieu !

— Ça va, c’est terminé, et tout le monde est correct, ma chouette.

— Quand même. Tu imagines ce que ça veut dire ? L’impact de ce que je viens de voir ce soir ? Le décès est pas important, Lou… on peut communiquer quand même !

McKee approuva de la tête.

— Il faudrait que tu parles à tous ces gens-là, dit-elle. Ceux de la résidence, tous ceux qui t’abordent !

— Je peux pas faire ça. Et puis, qui me croirait ?

— Moi.

— Je sais, je sais, mais je veux dire, tu penses qu’on pourrait décider du sort d’une personne juste en raison de ce que moi, je comprends ? La famille, et tout ? Ça marcherait jamais. Imagine les problèmes que ça pourrait causer.

— Des gens souffrent…

— Oui. Mais d'autres sont heureux, malgré leur condition. C'est le corps qui répond plus comme avant. Ils sont prisonniers, Lou. Prisonniers de leur bonheur autant que de leur malheur. C'est plus gros que ça…

Morgane eut une autre pensée pour Sylvain Comptois. Il était déterminé à faire cesser les souffrances de sa mère. Mais que savait-il réellement de ces souffrances, justement ? La thérapeute posa une main sur son front : elle était épuisée. Dehors, l'absence de lumières sur sa gauche indiquait la présence de la rivière des Prairies. Ils entreraient sur l'île de Montréal dans quelques minutes. À la demande de ses passagères, le policier les conduisit à l'appartement du boulevard Saint-Joseph.

Il était près de 20 h 30 quand Morgane mit le pied chez elle.

Louise McKee brassait la cuillère dans son café froid. C'était le silence total depuis quelques minutes dans l'appartement de Morgane. La médium, assise sur le divan dans lequel elle passait la plupart de ses journées, avait le regard vide. En réalité, elle réfléchissait. Elle tournait et retournait dans sa tête l'ensemble de sa journée, convaincue d'être aux portes d'une révélation qui changerait sa vie.

— Tu m'inquiètes, ma chouette.

— Je vais bien, Lou, je t'assure.

— Je peux dormir ici, tu sais…

— T'es fine, mais je suis en sécurité. Ils l'ont arrêté.

Elle répondait aux questions de façon machinale. Louise se leva et rinça sa tasse dans l'évier de la cuisine. Elle revint dans la pièce et posa une main sur l'épaule de Morgane.

— Je vais te laisser seule.

Edwards mit sa main sur la sienne et la serra.

— Merci pour aujourd'hui, tu m'as sauvée.

— C'est toi qui as sauvé quelqu'un.

— Je t'appelle demain, OK ?

McKee quitta l'appartement. Morgane songea au congélateur, à la bouteille de vodka, et décida de rester assise. Elle tapota des doigts sur les accoudoirs du divan et expira. Il était presque 22 h, selon le petit cadran

numérique devant elle. Elle avait le sentiment qu'elle devait faire quelque chose.

Maintenant.

Mais le seul bruit qui lui venait aux oreilles était celui des voitures qui circulaient sur le boulevard Saint-Joseph. Dans un élan d'impatience, elle se leva et regarda dehors. Montréal, un jeudi soir, avec ses lumières et sa vie estivale nocturne, se mettait tranquillement en branle. En écoutant attentivement, elle entendait des piétons parler, des sirènes de police résonner au loin. Qu'est-ce qui manquait ? Célibataire, sans doute orpheline plus tôt que tard… Edwards se sentait étrangement seule. Elle gagnait bien sa vie, l'argent n'était pas un problème. Thérapeute spirituelle… un nom trouvé par son père lors d'un dîner qui avait changé tous ses plans de carrière, il y avait de cela bien longtemps. Dean, le patriarche cartésien, avec un cœur grand comme le monde.

Tout se précipitait dans la tête de Morgane. Elle revoyait son père en sanglots, sur le balcon arrière, alors que sa défunte épouse se confondait en excuses… la pauvre femme ! Coincée dans un cercle sans fin, saoule du matin au soir pour éviter de vivre. Incapable de s'exprimer correctement devant l'homme qu'elle aimait, au point de devoir le faire plusieurs années après sa mort.

Morgane plissa subtilement les yeux. Sa concentration grimpa en flèche et son attention se perdit quelque part entre deux lattes du store, au-dessus des édifices inégaux du Plateau-Mont-Royal.

Incapable de s'exprimer…

Une enveloppe physique qui ne répond pas. Un corps qui entend les consignes, mais ne réagit pas. Ivre, malade, endormi. Sénile, ajouta-t-elle à sa liste mentale, en ayant une pensée pour Corinne Pelletier et ses congénères de la résidence.

À l'aube de la mort, incapable de se faire comprendre. Un petit rond de buée se forma sur la fenêtre. Tout le monde prend des décisions, mais personne ne sait vraiment. On lit des documents, on se rappelle des promesses…

— Mais c'est le conscient qui parle, conclut Morgane à voix haute. C'est le conscient qu'on entend, et qu'on écoute…

Elle mit sa main dans sa poche et tâta la petite chaîne que lui avait remise l'abbé Plouffe. C'était une belle attention. Le curé Plouffe… en voilà un qui donnait envie de s'intéresser à la spiritualité. Elle éprouvait une profonde affection pour le vieil homme. « Si vous avez besoin de moi, vous saurez où me trouver », se rappela-t-elle. Elle fit demi-tour sur elle-même et sortit la chaîne de sa poche. Sa concentration était telle qu'on aurait pu fracasser la fenêtre de nouveau qu'elle ne l'aurait pas su. Elle prit place sur son divan, la chaîne bien serrée entre ses doigts, et ferma les yeux.

Le téléphone cellulaire de Louise McKee sonna alors qu'elle marchait en direction de son appartement.

— Tu t'ennuies déjà de moi, ma chouette ?

— Lou, écoute-moi.

— T'es en auto ?

— Oui, je m'en vais chez mon père.

— Chez ton père ? s'étonna Louise.

— Pas exactement, mais dans mon village.

— Quoi ?

— Je vais sûrement dormir là, OK ? Cherche-moi pas demain matin si je réponds pas.

— Mais… qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

— J'ai besoin de parler avec quelqu'un.

— Ce soir ?

— Oui ! Inquiète-toi pas, OK ?

Morgane termina la conversation et s'engagea sur la rue d'Iberville en direction sud. Pendant les deux prochaines heures, une fois traversé le fleuve Saint-Laurent, elle roulerait au-delà de la limite permise. La lumière des phares réfléchit sur le panneau de la sortie 271 peu avant minuit. Aussitôt la grand-route derrière elle, Edwards fut plongée dans l'obscurité quasi totale. La silhouette des arbres défila de chaque côté sur plusieurs kilomètres, avant que la lueur des lampadaires ne vienne donner vie à

quelques maisons. À cette heure tardive, Morgane peina à repérer la petite église. Heureusement que la double porte en bois était éclairée d'un long faisceau vertical. Elle s'engagea dans l'entrée et conduisit jusqu'à l'arrière, là où se trouvait le presbytère.

L'abbé Plouffe dormait à poings fermés lorsque les coups répétés le sortirent de son lit. Il revêtit sa robe de chambre et se rendit à la porte.

— Qui va là ?

— C'est moi, Morgane Edwards !

Le curé fronça les sourcils et ouvrit.

— Mais que faites-vous là à cette heure, mon enfant ?

Edwards prit le vieil homme par les épaules et s'exclama :

— Je suis là, mon père !

— Calmez-vous, pour l'amour !

Le vieil homme chassa les dernières brumes de sommeil de son esprit et accueillit la femme chez lui. Il lui proposa de s'asseoir à la petite table de la cuisine, ce qu'il fit également.

— Allez, expliquez-moi, l'encouragea-t-il.

— Morgane cherchait son souffle.

— J'ai fait le plus vite que j'ai pu, il faut me pardonner.

— Prenez votre temps, je vous en prie. Mais pourquoi se presser à cette heure ?

— Mais parce que vous me l'avez demandé !

— Moi ?

— Oui !

L'abbé Plouffe fit un air perplexe.

— Mais… mon enfant, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Chez moi, tout à l'heure ! Vous m'avez demandé de venir vous voir ! J'avais votre chaîne dans ma main, et j'ai fait une séance avec vous.

Il ne comprenait pas. Elle ajouta :

— Je… Depuis que je suis petite, vous le savez, je communique avec les gens qui sont décédés.

— Les anges, oui.

— Les anges, c’est ça. Mais ce soir, j’ai réussi à entrer avec communication avec des gens vivants !

— Vivants ? s’étonna le prêtre.

— Oui ! Et vous en faites partie !

L’abbé eut un rire bien franc.

— Moi ? Mais c’est extraordinaire, mon enfant !

— Vous ne le saviez pas ?

— Non, je vous assure. Vous n’avez pas rêvé ?

— Oh non, je ne dormais pas, mon père ! J’étais bien éveillée chez moi, et j’ai pensé à vous. J’ai eu… une dure journée, et quand je me suis assise avec votre chaîne en main, je vous ai parlé !

Le pauvre curé en perdait son latin. Morgane eut une pensée pour l’heure tardive et se sentit aussitôt bien mal.

— Oh… je suis tellement désolée de vous avoir dérangé à cette heure !

Visiblement, la situation amusait le principal intéressé, qui croisa les bras et fit grincer les pattes de sa chaise sur le vieux plancher en tuiles.

— J’aime beaucoup discuter avec vous, ne vous faites pas de soucis pour l’heure. Allez, dites-moi tout.

Morgane se détendit un peu et expliqua :

— Partout où je vais, ce sont les morts qui viennent à moi. Peu importe où je me trouve ! Avec le temps, je me suis convaincue que c’était normal, qu’avec le nombre de gens qui sont passés sur la Terre, les vivants ne sont que la pointe de l’iceberg.

Plouffe acquiesçait.

— Ça explique les foules dans les cimetières et les endroits vides ailleurs, vous comprenez ? poursuivit Morgane. Ce langage, il n’y a qu’eux qui semblent le comprendre. Mais là… des gens en vie…

Le curé s’adossa à sa chaise et porta une main à son menton.

— De la même façon que vous faites habituellement ?

— Oui ! confirma Edwards. Identique ! Et j’ai compris !

Émile Plouffe était bien réveillé. En cet instant, passé minuit, il se sentit jeune comme l’écolier qu’il avait déjà été. Un frisson lui parcourut le corps.

— Qu’avez-vous compris, mon enfant ?

Morgane posa ses mains sur la table et prit un air solennel.

— Je crois que ce n'est qu'une question de communication, vous me suivez ? Conscient, subconscient… Quand vous êtes acculé au pied du mur, la seule façon qu'il vous reste pour vous exprimer, elle n'est pas dans le conscient ! Le corps ne veut plus, vous êtes forcé de trouver autre chose. Moi, je n'ai jamais été à l'écoute des vivants…

— Vous pensez que tous les humains pourraient le faire ?

— Je ne sais pas… pourquoi pas ? répondit-elle avec excitation. Imaginez !

— Vous seriez le récepteur.

— On dirait ! Oh, que je suis heureuse de vous voir en ce moment, mon père !

— Vous êtes la bienvenue ici, mon enfant.

— Imaginez si je pouvais leur parler, les écouter !

— Plouffe hochait la tête d'un air entendu.

— Qui sont ceux à qui vous avez parlé, ce soir ?

Morgane lui raconta, sans préciser la raison qui justifiait sa présence à la résidence pour personnes non autonomes.

— Ils sont incapables de s'exprimer comme nous… et moi je débarque, j'ouvre les valves et pouf ! Ils sont là, au milieu des autres, sans distinguer la vie ou la mort, tous ensemble à vouloir me parler. J'ai croisé leur regard, mon père. Je les ai vus ! Je sais que vous comprenez ce que je dis. N'est-ce pas ?

Il hésitait. Ce n'était pas comme s'il ne voulait pas répondre à la question. Il se comportait plutôt comme quelqu'un qui en savait un peu plus sur le sujet. Morgane s'en rendit compte.

— Mon père… vous me comprenez, non ? demanda-t-elle encore.

Plouffe inspira et dit :

— Je pense que oui. Vous avez réussi à discuter avec moi, tout à l'heure, quand vous étiez à Montréal ?

Elle s'avança et pesa ses mots :

— C'était comme si vous y étiez.

Le curé fit un signe de croix sur son torse.

— C’est le Seigneur qui vous envoie. Fermez les yeux, mon enfant.

Morgane sourcilla et obéit.

— Vous êtes prête ? s’enquit le curé.

— Oui. Que dois-je faire ?

— Rien. On essaye de nouveau.

Et Morgane ouvrit soudainement la bouche, hébétée.

— Mais comment… vous êtes là !

À quelques pas sur sa gauche, de la même façon que des milliers de personnes s’étaient manifestées à elle depuis son jeune âge, se trouvait l’abbé Plouffe. Il faisait des gestes avec ses mains, incapable de cacher ce sourire énigmatique qu’il emportait partout avec lui.

— Je vous… je vous vois ! s’exclama-t-elle.

Elle ouvrit les yeux et lui lança le regard le plus inquisiteur qui soit.

— Je crois que je vous comprends, mon enfant, déclara le curé.

— Mais quand je vous ai demandé… si vous voyiez, comme moi…

— Je vous ai répondu la vérité. Je ne les vois pas, ces gens. Vous êtes bénie des dieux pour y arriver. Mais je sais me rendre disponible : le Seigneur me voit. Il communique avec moi, je comprends toutes Ses paroles. Vous savez recevoir, je crois que je sais émettre. J’enseigne du mieux que je peux comment y parvenir. C’est ma vie, ma destinée ici-bas.

— À travers Jésus.

— Oh, mon enfant, je vais vous dire un secret ! Je me répète, mais l’œuvre de Notre Seigneur est telle que Son envergure est impossible à saisir. Jésus, Bouddha, Jéhovah, Allah… il en possède, des noms. Je parle de Jésus parce que je suis né ici, dans un environnement chrétien. La vérité, c’est que Son impact est partout. La façon dont on l’enseigne, l’apprend ou le comprend, c’est différent d’un endroit à l’autre. Qu’en serait-il si l’on m’avait représenté Jésus en femme noire ? Ma réponse : ce serait la même entité. Je suis accessible, mon enfant. Quand je m’ouvre, peu importe sa forme, le Seigneur me rejoint. Immuable, intemporel, n’importe où.

— Mais je ne vous ai jamais vu, avant, quand j’étais ici ! Et au cimetière non plus, quand vous étiez à mes côtés !

— Il doit y avoir une raison, glissa-t-il.

— Vous accepteriez de me laisser réessayer ?

Plouffe sourit et répondit :

— J'espérais que vous le demandiez.

Morgane recula sa chaise, ferma les yeux et se retrouva instantanément en présence du curé. Il était au même endroit, à sa gauche, et bougeait son bras.

— Vous… vous n'êtes pas habillé de la même façon, fit remarquer Morgane. Vous avez votre soutane, la même que d'habitude.

Dans la cuisine, l'abbé répondit quelque chose, mais la médium n'y porta pas attention. Elle était envahie par une expérience incroyable qui confirmait la théorie qu'elle avait élaborée en conduisant jusqu'ici.

— C'est une expérience extraordinaire.

— Vous avez le même sourire, fit-elle. Votre visage ne change pas, votre corps semble en mouvement, mais pas votre tête. Vous êtes heureux, mon père. Oh, que je le sais ! Et ce bras, vous me faites un signe !

Elle entendait des bruits, et elle se mit à rire tout haut.

— J'ai rêvé à ce moment toute ma vie. Cet endroit est simplement merveilleux. Voyez-vous d'autres gens ?

— Non, non, pas en ce moment. Comme c'est bizarre de n'avoir que vous, ici. Personne d'autre, même au loin. J'ai l'habitude de recevoir plusieurs personnes en même temps, mais vous avez la place pour vous seul.

— Merci de tout cœur, mon enfant.

— Non, c'est moi qui suis chanceuse d'être ici, mon père. Je vous réveille au milieu de la nuit et me voilà, en pleine séance avec vous.

La sérénité l'avait envahie. Morgane se sentait en paix avec l'ensemble de l'humanité.

— Votre bonheur est semblable à celui de monsieur Faherty. Est-ce que vous saviez depuis longtemps que vous pouviez vous manifester à moi ?

Comme il ne répondait pas, Morgane ouvrit les yeux et cessa de respirer.

L'abbé Plouffe s'était affalé, la moitié de son corps étendu sur la table de la cuisine.

• • •

Émile Plouffe venait de mourir subitement d'une crise cardiaque en pleine nuit, dans le presbytère de son église. Morgane murmura son nom à deux reprises, avant de se lever pour prendre son pouls. Elle resta ainsi un moment, à observer le corps du curé. Elle se mit à pleurer en silence et posa une main dans le dos du vieil homme. Elle ferma les yeux et revit Plouffe, heureux comme il se pouvait, qui lui demandait de ne pas s'en faire.

— Vous avez tenu votre parole, mon enfant.

— Mais je… je suis triste, mon père ! Vous… m'attendiez. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Je suis seule !

Ses pleurs ne cessaient pas. L'abbé niait de la tête.

— Je suis là. Je serai toujours là. Vous êtes un être extraordinaire, Morgane Edwards. Les humains ont besoin de vous.

Il s'éloignait tranquillement. Un autre monde s'ouvrait à lui. Morgane sanglotait en parlant.

— Mais il y a tant de gens, tant de choses à dire ! Je ne peux pas tous les aider ! Un par un… non, ne partez pas !

C'était le début de quelque chose de nouveau. Le curé porta ses mains à son cœur et envoya tout l'amour du monde à Morgane, qui tomba à genoux sur la tuile froide de la cuisine.

C'est Dean Edwards qui avait composé le 911. Sa fille lui avait téléphoné. Elle était sous le choc et incapable de prendre une décision éclairée. Le décès de l'abbé Plouffe avait été constaté sur place. Un enquêteur avait été dépêché sur les lieux et Morgane avait brièvement raconté les circonstances dans lesquelles le curé avait trouvé la mort. Elle n'avait rien à se reprocher, mais elle se sentait responsable de ce qui s'était passé. Après tout, c'est elle qui l'avait réveillé en pleine nuit. Doutait-on de sa version des faits ? On l'avait laissée partir avec son père, aux petites heures du matin.

Dean Edwards n'avait pas posé de questions. Il avait conduit sa voiture jusqu'à l'église et était demeuré debout, près de sa fille, pendant que les

ambulanciers enveloppaient le corps du vieux curé dans un sac noir. Morgane avait ensuite suivi son père jusqu'à la maison familiale, où elle s'était affaissée sur le grand divan du salon. Depuis, elle se faisait violence pour éviter de s'endormir.

Elle était terrorisée à l'idée de trouver son père mort lorsqu'elle se réveillerait.

Dean vint s'asseoir à ses pieds. Malade, lui aussi était fatigué.

— Merci, papa.

— Qu'est-ce que tu faisais chez le curé à cette heure de la nuit ? demanda Dean, sans reproche dans la voix.

— Il fallait absolument que je lui parle.

— Tu as conduit de Montréal pour ça ?

— Oui…

— Eh bien. Quand tu as parlé à l'enquêteur, tout à l'heure… tu as dit que tu avais les yeux fermés quand Plouffe est mort, c'est ça ?

— C'est ça.

— Comme tu as fait avec moi, cette semaine ?

Elle acquiesça.

— Qu'est-ce que ma fille ne me dit pas ? demanda encore Dean.

Elle posa une main sur le genou de son père et répondit :

— C'est lui qui m'a demandé de venir le voir. Je lui parlais quand il est mort, papa. Je pense que c'est lui qui a choisi le moment pour partir. Mais il est heureux, si tu savais !

— Je ne comprends pas… Tu lui parlais…

— Oui. Avant qu'il parte. Je le voyais devant moi, et en moi.

Morgane se redressa sur le divan et prit une profonde inspiration.

— J'ai compris que je pouvais le faire avec les vivants, est-ce que tu me suis ?

— Avec les vivants ? répéta Dean.

— Oui. Dans le bon contexte, on dirait que ça fonctionne.

— Et c'est quoi, le bon contexte ?

Elle ravala sa salive et avoua :

— Je ne sais pas. Mon hypothèse, c’est que tout le monde est en mesure de le faire, même en vie. Mais le conscient nous bloque ! L’abbé a été capable de le faire avec moi.

Elle se remit à sangloter.

— C’est lui qui t’a demandé, vraiment ?

Elle hocha la tête.

— Et il est mort, ajouta-t-elle. À cause de moi, papa ? C’est de ma faute ?

Dean haussa les épaules.

— Imagine la chance qu’il a eue, cet homme.

Morgane s’essuya les yeux et le regarda, hébétée.

— La phrase que tu viens de dire.

— Quoi ?

— L’abbé Plouffe, il m’a dit exactement la même, cette semaine, en parlant de monsieur Faherty.

— C’est vrai, tu étais là quand il est parti, ou peu après. Penses-y, c’est une chance inouïe d’avoir quelqu’un pour t’accompagner pour un tel voyage. Moi, j’aimerais bien…

Elle se déplaça et serra son père dans ses bras.

— Je serai là pour toi, papa. Mais je ne suis pas prête pour ton départ ! J’ai besoin de vacances… Reste en vie, veux-tu ?

Il la serra à son tour et la réconforta :

— Promis.

— Je ne fermerai plus jamais les yeux quand tu seras là, je ne veux pas te voir autrement que devant moi, bon !

Dean ne put s’empêcher de sourire.

— Je ne saurais même pas comment faire, pour que tu me voies, Morgane. J’imagine qu’on n’y peut rien, que ça arrive de façon automatique.

— Moi, je pense que ça arrive quand c’est la dernière façon possible de s’exprimer. Hier soir… j’ai vu quatre personnes vivantes, papa. L’une après l’autre. Elles sont dans l’impossibilité de s’exprimer autrement. C’est ça que j’ai compris. Mais l’abbé… c’était volontaire, et conscient !

— Il est parti comme on le souhaiterait tous, Morgane.

— S’il fallait que je te voie passer, ou mon amie Louise ! Je virerais folle, je crois.

— C’est une grande responsabilité, que tu as, tu sais ?

— Je ne veux rien, moi… je veux seulement dormir. Si tu es mort quand je vais me réveiller, tu vas en entendre parler !

Dean sourit de nouveau et lui caressa la tête.

— Tu prends ta chambre ?

— Non, je suis bien ici.

— Dors, Morgane. On va se reparler plus tard.

À contrecœur, elle s’étendit et ferma les yeux, cherchant aussitôt une trace de son père. Heureusement, le patriarche n’était nulle part, sauf près d’elle sur le divan. Elle le sentit se lever avant de sombrer elle-même dans un sommeil agité.

• • •

La vibration du téléphone réveilla Morgane. Elle le sortit de sa poche et vit le nom de Louise.

— Lou, attends une seconde ! s’exclama-t-elle en se levant d’un bond.

Elle se précipita à la chambre de son père et le trouva, bien vivant, profondément endormi dans son lit.

— Excuse-moi, dit-elle à voix basse en revenant au salon.

— Il est presque midi et j’ai pas de nouvelles, ma chouette.

— Je vais bien, j’ai pas beaucoup dormi, je suis chez mon père.

— Mais qu’est-ce qui s’est passé ?

— Tu me croiras pas quand je vais te le raconter.

— Tu reviens à Montréal aujourd’hui ?

— Oui, je pars dans quelques minutes.

— Et je dois attendre jusqu’à quand pour la connaître, cette histoire, moi ?

— Je t’oublie pas, Lou, c’est juré. Mais pas maintenant, OK ?

— As-tu des nouvelles des enquêteurs ?

— Non, je crois pas. Je prends mon cellulaire pour la première fois de la journée. Je te rappelle une fois à la maison, mais inquiète-toi pas.

Après vérification, les policiers n'avaient pas encore communiqué avec elle. Morgane laissa une note à son père et prit immédiatement la route du retour. Elle s'arrêta pour acheter un café et, pour une deuxième journée consécutive, ne consomma aucune goutte d'alcool avant le dîner. Elle passa devant l'église et eut une pensée pour Émile Plouffe. Elle se devait de revenir pour ses funérailles. Auraient-elles lieu aussi tôt que ce week-end ? Peu importe, Edwards se libérerait. Pour l'instant, la seule façon de vérifier avec certitude ce qu'elle croyait était de revoir les gens de la résidence.

C'est alors que Morgane pensa à Corinne Pelletier. On l'avait emmenée à l'hôpital, il y avait de bonnes chances qu'elle s'y trouve encore. Pouvait-elle se faufiler jusqu'à la femme pour tenter de communiquer avec elle ? Dans un contexte moins lourd que la veille ? C'était une bonne idée. Corinne ne lui était pas apparue sans raison : soit sa condition avait ouvert une brèche dans le subconscient, soit l'agression de son fils l'avait précipitée vers cette ultime possibilité de s'exprimer.

Morgane voulait savoir.

C'est Emma Teasdale qui l'appela peu après 13 h, alors que la médium était toujours en route pour la métropole, dans le but de faire le suivi sur les événements de la veille.

— Vous avez bien dormi, malgré tout ? demanda l'enquêteuse.

— Pas tellement, non, avoua Morgane.

— Dans l'optique où Sylvain Comptois sera mis en accusation, il faut que je prépare les dépositions pour la Couronne. J'imagine que je ne vous apprends rien en vous disant que vous êtes la première personne sur ma liste. Je devrai parler à votre amie Louise, aussi.

— Doit-on faire cela aujourd'hui ?

— Pas nécessairement, mais le plus tôt sera le mieux, pour la mémoire. Vous avez un empêchement ?

— Non, mais je suis vraiment fatiguée. Comment va madame Pelletier ?

— Aucune nouvelle, avoua Emma. Son fils va bien.

— Vous lui avez parlé ?

— Pas encore. Nous y allons tout à l’heure.

— Dites, est-ce que vous croyez que je pourrais voir sa mère ?

Teasdale fut surprise par la question.

— Elle est libre de voir qui elle veut, ça dépend des restrictions de l’hôpital pour les visites.

— Savez-vous où elle est ?

— La chambre, non, mais l’établissement, oui. Vous devriez pouvoir la trouver sans problème.

— Autre chose… le policier que vous avez arrêté, hier.

— Geoffroy Pagé.

— C’est ça. C’est quoi, la suite, avec lui ?

— Antoine, mon collègue, a déposé une plainte au SPVM. Le dossier sera transféré aux enquêtes indépendantes, pour éviter que ce soient les collègues de Pagé qui enquêtent. Ils vont vous appeler. Si vous portez plainte également, ce que je vous conseille de faire, le dossier sera complet.

— On dirait que depuis 24 heures, je passe ma vie à parler aux policiers…

— Quand on veut faire les choses de la bonne façon, il faut des témoignages crédibles. Je sais que c’est un fardeau, n’en doutez pas.

Morgane expira.

— Est-ce qu’il peut se pointer chez moi quand même, monsieur Pagé ?

— Pas supposé. Si vous voulez, je vais demander à mon collègue de faire le suivi immédiatement avec le SPVM. Il aura à faire une déposition lui aussi, de toute façon.

— Merci. L’hôpital, pour madame Pelletier, c’est lequel ?

Laval, 14 h 40, hôpital, 23 août 2019

Morgane n’aimait pas particulièrement les hôpitaux. Quand elle devait s’y rendre, elle limitait la durée des visites le plus possible. Elle demanda la chambre de Corinne Pelletier au comptoir d’information et fut dirigée vers le deuxième étage.

Edwards s’attendait à voir un policier en faction devant la porte de la chambre. Elle fut surprise de constater que n’importe qui avait accès à la vieille femme. Au fond, la seule menace qui planait sur elle était son fils, et celui-ci se trouvait entre les mains des autorités. Elle glissa la tête dans le cadre de la porte et l’aperçut, étendue sur un lit dont la partie supérieure était relevée, endormie. Quatre patients pouvaient se trouver dans la pièce en même temps.

Morgane jeta un regard vers le seul autre lit occupé, où gisait un vieillard dont le visage était balafré par une canule d’oxygène qui pénétrait ses narines. Elle entra doucement et vint s’asseoir sur la chaise près du lit de Corinne. Pendant un moment, elle observa le visage calme de cette femme qui avait frôlé la mort la veille. Rien n’y paraissait. Edwards avait une intention derrière la tête : elle n’allait pas s’attarder très longtemps dans cet endroit.

Elle inspira et ferma les yeux.

Corinne Pelletier était là, devant elle, à une certaine distance. Morgane frissonna et dirigea son attention vers elle. La femme s’approcha aussitôt.

— Bonjour, madame Pelletier.

— Vous êtes encore là.

— Oui. Je voulais venir vous voir.

— Pourquoi ?

— Mais… pour m’assurer que vous alliez bien.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Morgane sentit une boule se former dans son estomac.

— Je ne comprends pas…

— J'ai demandé à mon fils de m'aider, et vous l'avez empêché de le faire.

— Il allait vous tuer !

— Je suis déjà partie, ne le voyez-vous donc pas ?

Edwards sursauta quand elle sentit la main droite de Corinne se poser sur son genou. Elle ouvrit les yeux et se retrouva face à face avec elle, les deux se regardant mutuellement sans parler.

— Je suis… je suis désolée, murmura Morgane.

— Oui.

Pierre Cliche entra dans la chambre au même moment. Il fut étonné de voir quelqu'un assis au chevet de son épouse.

— Bonjour ? Qui êtes-vous ?

Morgane était hébétée. Un tourbillon d'émotions l'avait envahie. Elle se leva, hésitante, et se présenta à Cliche.

— Bonjour, je m'appelle Morgane Edwards.

— Vous êtes une amie de Corinne ? Je ne vous connais pas.

— Je… c'est moi qui étais avec elle, hier soir, à la résidence. Je ne sais pas si on vous a raconté…

— C'est vous qui êtes entrée dans la chambre ? Pendant que Sylvain a essayé de…

— Oui, c'est moi.

Le visage de Cliche s'éclaira d'un grand sourire. Il présenta sa main droite et dit :

— Alors vous lui avez sauvé la vie. Je ne sais pas comment vous remercier.

Il s'adressa ensuite à Corinne :

— Mon amour, c'est grâce à cette dame si tu es encore avec nous !

— Oui, répondit-elle.

Morgane croisa de nouveau le regard de Corinne. Deux grands yeux bleus au-dessus d'un sourire béat. L'homme alité derrière toussa et Edwards se retourna vivement. Il était réveillé, et lui aussi la regardait.

— Je vais vous laisser, balbutia-t-elle.

— Non, non, restez, je vous en prie ! insista Pierre Cliche. Elle ne peut pas s'exprimer comme vous et moi, mais je sais que Corinne est très heureuse que vous soyez là.

— Oui.

— Je… je ne me sens pas très bien, avoua Morgane. Pardonnez-moi, je vais aller aux toilettes.

Elle se précipita hors de la chambre et se rendit à la première salle de bain qu'elle put trouver. Après avoir dégobillé dans la toilette, elle se rinça la bouche au lavabo et descendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. En moins de deux minutes, elle était dehors, dans sa voiture, le cœur battant la chamade. Elle composa le numéro de Louise McKee et obtint la boîte vocale. Dans sa hâte, elle avait oublié de prendre un billet pour le stationnement de l'hôpital. Elle se retrouva coincée à la barrière de sortie avec deux véhicules dans son dos, et le conducteur du premier se mit à klaxonner furieusement à cause du délai.

C'en était trop.

Morgane ouvrit la portière et lança son sac à main dans le pare-brise de l'auto qui la suivait. Cartes, monnaie et articles de beauté partirent dans tous les sens, devant le visage médusé de l'homme derrière le volant.

— J'ai pas mon putain de ticket ! hurla Edwards. Alors donnez-moi le vôtre ou allez vous faire foutre !

Elle éclata en sanglots et se mit à ramasser le contenu de sa bourse. La femme du troisième véhicule sortit pour lui venir en aide et utilisa l'interrupteur de la borne pour communiquer avec la sécurité et expliquer la situation. Finalement, Morgane put quitter les lieux. Elle pleurait et jurait comme une hystérique en conduisant vers chez elle.

Montréal, 15 h, hôpital, 23 août 2019

Emma Teasdale utilisa le distributeur mural de liquide antiseptique pour se désinfecter les mains. Elle aurait préféré que le suspect soit interrogé au poste, mais comme c'était vendredi, il faudrait attendre au lundi suivant pour le faire, et elle voulait lui parler le plus tôt possible.

Antoine Déry signa un document pour le gardien de sécurité et les enquêteurs se rendirent tout au fond de la section centrale, là où les patients difficiles étaient confinés ; ce qui incluait les citoyens en état d'arrestation. Seul un médecin pouvait signer l'autorisation et permettre à ceux-ci de partir avec les policiers. Or, Sylvain Comptois n'avait pas obtenu son congé encore. Conformément au protocole, dans le cas des accusations criminelles majeures, un agent était posté en faction devant la chambre pour la durée entière du séjour de l'accusé. Il laissa le passage à Teasdale et Déry.

Sylvain Comptois était bien éveillé. Emma se demanda même pourquoi on utilisait un lit d'hôpital pour lui, alors qu'il semblait en pleine forme.

— Bien le bonjour, monsieur Comptois, lança Antoine avec un signe de la main.

— Si j'étais pas menotté à mon lit, je vous rendrais la pareille, rétorqua Sylvain.

— Mauvaise nouvelle pour toi, mon cher, poursuivit l'enquêteur en entrebâillant la porte derrière lui.

— Quoi ?

— Ta mère est vivante. Les médecins disent qu'elle ne gardera aucune séquelle de la tentative de meurtre perpétrée par son propre fils.

— Tentative de meurtre, répéta Comptois en raillant.

— Vous avez une autre définition qui colle avec « essayer d'étrangler sa mère », vous ? demanda Teasdale, en s'asseyant au bout du lit qui faisait face à celui de Sylvain.

— Vous comprenez rien de rien. C’est vous qui êtes coupables dans cette histoire.

— Nous ? s’étonna Déry. Rien de moins.

L’enquêteur resta debout près du suspect et croisa ses bras.

— Je n’ai pas l’impression d’avoir fait quelque chose de mal, avoua-t-il. Et toi, Emma ?

— Non plus. Ça vous dérange, si je dépose ce petit enregistreur ici ?

Comptois la regarda comme si la réponse allait de soi.

— Est-ce que j’ai vraiment le choix ?

— Non. Pas pour l’enregistreur, en tout cas. Mais vous avez le droit de ne pas nous parler, cependant.

— Et même le droit d’appeler un avocat, ajouta Déry.

— On me l’a déjà dit hier.

— Hier, vous étiez K.-O., rappela Teasdale.

— On m’a quand même lu mes droits !

— Vous n’allez pas me dire que vous avez choisi Dieu comme avocat ? ironisa Antoine. Je ne sais pas s’il est disponible, tant de gens comme vous utilisent ses services pour justifier leurs crimes. Le pauvre homme ne peut pas être partout en même temps ! Quoique, si ?

Emma serra la mâchoire. L’attitude de son collègue pouvait rendre l’interrogatoire irrecevable devant une cour de justice.

— Est-ce que vous reconnaissez les faits ? questionna-t-elle dans l’espoir de sauver du temps.

— Quels faits ? Les miens ou les vôtres ? s’enquit Comptois. Parce qu’il semble y avoir une bonne différence entre les deux !

— Arrêtez de jouer avec les mots, intervint Antoine. On le sait, que vous aviez de bonnes intentions.

La dernière affirmation fit son chemin dans la tête de Sylvain.

— Si vous l’aviez vraiment su, vous m’auriez laissé faire, fit celui-ci.

— Moi, j’étais dehors, se défendit Déry.

— Vous ou vos amis, c’est pareil.

— On ne va pas laisser un humain en tuer un autre, faut être vraiment con pour penser ça.

— J’aime mieux être con qu’ignorant !

— Ça va, coupa Emma. Elle est malade, votre maman, c’est évident. Elle n’est pas la seule, et vous n’êtes pas le seul non plus à souffrir d’une situation comme celle-là. Ça ne vous donne pas le droit de lui enlever la vie.

— C’est de la morale, que vous faites ?

— Non. Moi, je constate. Et en ce moment, je constate que j’ai besoin de me faire expliquer.

Teasdale comprenait très bien la situation. En réalité, elle voulait que Comptois se commette pour que la décision sur sa responsabilité criminelle soit débattue dans une cour de justice, pas dans une chambre d’hôpital. Le suspect haussa les épaules.

— Elle est mieux morte, c’est tout. Je le pense, je le dis, je le souhaite.

— Avez-vous essayé de l’aider à mourir ?

— Oui. Et si vous m’en donnez la chance, je le referai.

Emma croisa le regard de Déry et estima qu’elle en avait assez.

— Bon. Vous connaissez la suite, j’imagine ?

— Vous allez me mettre en première page de tous les journaux et me traiter de tous les noms, répondit Sylvain.

— Exact, répondit Antoine.

— Non, corrigea Emma. Vous allez sortir d’ici et être conduit devant un juge.

— Et ensuite, la prison, avisa aussitôt Déry. Vous êtes déjà allé en prison, monsieur Comptois ? Un mal de tête suffit peut-être pour vous garder ici, mais vous serez surpris de l’efficacité des médicaments qui sont prescrits en dedans pour éviter que les pensionnaires aient besoin de sortir.

Sylvain ne se donna pas la peine de commenter.

— Je vais chercher le docteur, cet homme est en pleine santé, conclut Antoine en quittant la chambre.

Teasdale éteignit le petit enregistreur et le rangea dans sa poche.

— Pourquoi avoir demandé à voir la médium, hier ? s’enquit-elle.

— C’est une vraie question ou je me fais narguer, encore ?

— Vraie question.

— Pour pouvoir lui parler, répondit Sylvain. Simple comme ça. Avez-vous arrêté mon beau-père ?

— Non, pourquoi ferait-on ça ?

— Il m’a menti.

— Vous l’avez séquestré chez lui. Votre loi du talion est disproportionnée.

— Il méritait bien pire ! Il m’a fait croire que ma mère était morte ! C’est pas criminel, ça ?

Emma se leva et dit :

— J’imagine que vous aviez chacun votre façon de prendre soin de madame Pelletier.

Déry revint dans le cadre de la porte, mais son téléphone sonna au même moment. Un médecin entra et posa quelques questions à Sylvain. Le suspect reçut son congé, il passerait devant le juge à la première heure le lundi matin pour y être formellement accusé. Alors que l’agent de garde accompagnait Comptois, Antoine revint et apostropha Emma.

— C’était le SPVM. Un médecin légiste a déposé une plainte officielle pour menaces à l’endroit de Geoffroy Pagé. Hier après-midi, avant d’aller chez la médium, Pagé se serait rendu au bureau du légiste et aurait tenté de récupérer des documents concernant l’autopsie faite sur sa femme. Et c’est pas tout. Ce matin, quand son lieutenant lui a annoncé qu’il pourrait pas garder son arme le temps de sa suspension, Pagé a pété un plomb. Ils ont été obligés de le maîtriser de force ! Sa carrière vient d’en prendre un coup.

— Il va se faire diagnostiquer une dépression et ils vont lui verser son salaire pendant une couple d’années, se désola Teasdale.

— Il est pas bien, ce gars-là. Et lui ? demanda Déry, en désignant d’un geste Sylvain Comptois, menotté et escorté par le policier.

— Lui, il va dormir au quatrième[1] pour la fin de semaine. Gervais nous dira dans quel ordre il veut qu’on attaque le reste. C’est vendredi et j’ai mon voyage. Je sors ma blonde à soir, déclara Emma dans un élan de spontanéité qui la surprit elle-même.

— J’aimerais bien faire la même chose, mais j’en ai pas ! Tu partages ?

— Dans tes rêves, Déry !

— On peut jamais rien faire ! lâcha-t-il en souriant.

---

1 Les salles de détention temporaires se trouvent au quatrième étage du quartier général Parthenais.

Deux ans plus tard

Montréal, 10 h, appartement du boulevard Saint-Joseph, 16 avril 2021

Debout à la fenêtre de sa cuisine, téléphone en main, Morgane ne cessait de penser à son père. Son état se dégradait à vue d'œil et les médecins parlaient d'arrêter les traitements, comme il lui avait dit. Faible et amaigri, Dean Edwards s'était bien battu, mais le cancer était en train de l'emporter. Le pharmacien limitait les visites au minimum pour éviter que l'on garde de lui le souvenir de son corps meurtri par la maladie. Sa fille avait beau lui offrir de se déplacer pour aller le voir, Dean semblait toujours en pleine forme au téléphone. Elle savait qu'il ne voulait pas l'inquiéter. Elle avait fait ses recherches, posé des questions… L'arrêt des traitements ne pouvait signifier qu'une chose : on donnerait un répit à son père parce que son corps ne pouvait pas en prendre plus. Et ça, ça voulait dire que le cancer aurait la voie libre pour terminer son œuvre.

— *Allo ?*

Morgane sortit de ses pensées au son de la voix.

— Oui, bonjour, je suis Morgane Edwards, la fille de Dean Edwards.

— *Désolée pour l'attente, je suis la docteure Lachapelle. Comment puis-je vous aider ?*

— J'ai reçu un appel de mon père, tout à l'heure, et il a mentionné la possibilité que l'on arrête ses traitements.

— *En effet, son système immunitaire a besoin de reprendre des forces.*

— C’est ce que j’avais compris. Écoutez, je vous pose la question à vous parce que je sais que mon père ne me répondra pas la vérité.

— *Je vous écoute.*

— Considérant son état, si on cesse les traitements, quel est votre meilleur pronostic à son sujet ?

— *C’est une question délicate, madame Edwards, on ne veut pas se tromper quand on s’avance.*

— Selon votre expérience, c’est tout ce que je vous demande.

La spécialiste inspira et répondit :

— *Écoutez, votre père est très affaibli. Une banale grippe pourrait l’emporter en ce moment. Cependant, son moral est bon. Je dirais trois mois dans un contexte idéal. N’importe quand d’ici là s’il advenait une complication. Je vous répète que c’est une estimation.*

— Je comprends.

— *Il m’a dit qu’il y avait des gens qui pouvaient l’aider à la maison.*

— Il ne veut pas déranger, j’espère seulement qu’il osera le demander. Merci d’avoir pris le temps de me parler.

— *Ça fait partie de mon travail, madame Edwards. Bonne chance pour la suite.*

Morgane mit fin à l’appel et resta debout au même endroit pendant un moment, inquiète. Devait-elle passer outre la demande de son père et se rendre à la maison familiale pour prendre soin de lui ? Dean ne demanderait pas d’aide, ou il attendrait au dernier moment avant de le faire, elle en était certaine. Plus elle y pensait, plus sa décision était prise.

Elle se rendrait à Saint-Janvier-de-Joly avec ses bagages pour y accompagner son père. Jusqu’à la fin.

Louise McKee adorait les vendredis, tout spécialement quand elle ne travaillait pas les samedis matin, comme c’était parfois le cas. Elle arriva chez son amie avec deux bouteilles de vin – une de plus qu’à l’habitude – et fit une petite danse dans le hall d’entrée de l’appartement.

— Peu importe ce qui se passe, ça se passe ici, et maintenant ! lança-t-elle.

Mais quand elle vit le regard de Morgane, elle s’arrêta net.

— Toi, tu vas pas bien, déclara McKee, en posant les bouteilles sur la table. Je te sers un apéro pour faire passer ça.

Elle récupéra un limonadier dans le premier tiroir et l’inséra dans le bouchon de liège du pinot gris.

— C’est à cause de mon père, annonça Edwards.

Louise cessa son mouvement et écarquilla les yeux.

— Non, non, s’empressa de préciser Morgane.

— Tu m’as fait peur !

— Ils vont arrêter les traitements, Lou.

— Et c’est bon, ça ?

Elle sortit deux coupes de l’armoire vitrée et les remplit généreusement de vin blanc.

— Non, pas tant.

— Santé. À Dean Edwards, proposa Louise.

— À Dean Edwards.

Elles cognèrent leurs verres avant de boire une gorgée.

J’ai parlé avec sa docteure, poursuivit Morgane. Elle lui donne trois mois, dans un scénario optimiste.

— Oh, je suis tellement désolée…

— Je sais qu’il va mourir. Ce qui me tracasse, c’est qu’il est tout seul en ce moment. Et il fait comme si tout allait bien. Alors, j’ai pris une décision.

— Tu vas aller le voir là-bas !

— Exactement.

Louise leva son verre de nouveau et déclara :

— À Morgane Edwards.

— T’es fine ! Il m’a demandé de pas le faire, mais j’y vais quand même.

— Tu pars quand ?

— Dimanche matin. Et je l’appelle pas avant. Il va me voir arriver et il va faire avec !

— Et les clients ?

— J’annule tout. J’ai des sous de côté et je suis capable de prendre ce temps-là pour mon père.

Morgane commanda des sushis pour le souper. Son moral allait de mieux en mieux, elle se félicitait d'avoir pris une décision. C'est alors qu'une série d'événements en apparence anodins attirèrent son attention. Le premier fut le livreur qui, en remettant la commande aux deux femmes, accrocha avec son bras le carillon de chevaux de bois qui pendait dans le coin du vestibule. Morgane l'avait suspendu à cet endroit au moins trois ans auparavant, et jamais personne ne l'avait fait bouger par accident. Le son des équidés qui s'entrechoquent la fit sursauter. Elle régla la somme au jeune homme sans se rendre compte qu'elle lui laissait un énorme pourboire. L'incident disparut rapidement de sa pensée jusqu'à ce que Louise décide de se mettre à la recherche de quelque chose qu'elle jugeait « adapté aux sushis ». Son attention s'arrêta au fond d'une armoire, sur un plat de forme allongée qui servait en fait pour le fromage.

— Voilà ! s'exclama-t-elle en se retournant.

Un coin du couvert percuta le réfrigérateur et fit éclater la porcelaine en quelques morceaux. Mal à l'aise, Louise se mit à rire et se dirigea vers le placard pour récupérer un balai. Morgane se pencha et reconnut dans les tessons une partie du vieux service à fromage qui avait appartenu à sa mère. Elle ne l'avait jamais utilisé. Sa première sortie de l'armoire serait également sa dernière. Pour la seconde fois en cinq minutes, Edwards eut un mauvais pressentiment. Malgré tout, les deux amies entamèrent le souper après avoir nettoyé le plancher. La conversation vida de nouveau l'esprit de Morgane, qui se mit à rigoler en écoutant les théories loufoques de McKee à propos des hommes fréquentant les sites de rencontres.

Sur un babillard fixé au mur, près de la fenêtre de la cuisine, Morgane utilisait des punaises pour afficher divers objets, comme des menus de restaurants, des notes ou des photos. En haut, en plein centre, l'une des pointes retenait la chaînette du curé Plouffe. Le bijou artisanal pendait, bien en vue, depuis le jour où sa propriétaire lui avait donné cette place, qu'elle jugeait plus adéquate qu'un fond de tiroir.

Cling !

Le bruit aurait pu passer inaperçu, mais Morgane l'entendit. Elle se retourna d'instinct et en chercha l'origine, sans succès, du moins au premier

coup d’œil. Quand elle vit que la chaîne n’était plus sur le babillard, elle regarda vers le sol et trouva la petite croix, entremêlée dans les mailles qui s’étaient agglutinées en boucles par-dessus. C’en était trop. Elle se retourna et envoya un regard insondable à Louise, qui pouffa et demanda :

— Quoi ?

— C’est pas normal, Lou.

Morgane se pencha pour récupérer la chaînette.

— Qu’est-ce qui est pas normal, ma chouette ? Que deux belles femmes comme nous soient seules un vendredi soir ? Tu as raison !

Mais Edwards n’écoutait plus. Elle manipulait le cadeau de l’abbé entre ses doigts, alors que Louise continuait de parler dans le vide. Soudainement, Morgane se précipita vers le comptoir et saisit son téléphone.

— T’appelles un amant ? Demande-lui d’emmener un ami ! s’exclama Louise, visiblement enjouée.

Morgane attendit le déclenchement de la boîte vocale avant de raccrocher.

— Mon père répond pas.

— Ton père ?

— Il est à la maison ! Il doit répondre au téléphone !

L’enthousiasme de McKee baissa d’un cran et elle essaya de la raisonner.

— Il est peut-être aux toilettes… Mais pourquoi tu veux parler à ton père ?

— Viens m’aider, demanda Morgane, sans répondre à la question.

Elle se rendit dans sa chambre et ouvrit le placard. Louise vint la rejoindre, verre de vin à la main. Edwards en tira une boîte blanche et enleva le couvercle. À l’intérieur, de multiples cartables aux couleurs diverses étaient disposés à la verticale. Il s’agissait d’albums photo.

— Prends celui-là, commanda Morgane en remettant un album vert foncé à Louise.

Celle-ci déposa sa boisson sur la table de chevet et prit place sur le lit.

— Qu’est-ce que je cherche ? s’enquit-elle.

— Une photo de mon père !

— Mais… je le connais pas, moi, ton père…

— Pas grave ! Tourne les pages et si tu penses que ça pourrait être lui, tu me demandes !

Louise s'exécuta et commença à éplucher les acétates de plastique qui contenaient les images. Morgane ouvrit un cartable à son tour, mais McKee l'interrompit déjà :

— Lui ?

Edwards s'étira le cou et cria :

— Oui ! Donne !

Elle arracha la page et s'enfuit en direction de la cuisine.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? lança Louise.

La pauvre McKee récupéra son verre et retourna sur ses pas. Morgane ne se trouvait pas à la table, elle était assise sur son fauteuil, dans la salle de rencontre, et essayait de sortir l'image de son père du plastique dans lequel elle était insérée.

— Rappelle-le ! lança Edwards.

— Ton père ?

— Oui ! Prends le téléphone et fais l'option « recomposer » !

Louise s'exécuta aussitôt.

— Ça répond toujours pas.

— Alors je vais lui parler d'ici, déclara Morgane.

— Quoi ?

— Ça a marché avec l'abbé ! OK, je dois me concentrer.

Elle prit une grande respiration et ferma les yeux.

Rien.

En panique, elle positionna la photo de Dean sur ses cuisses et tenta sa chance de nouveau.

— Non, non, non ! Ça fonctionne pas !

— Tu es trop stressée. Attends, je vais aller chercher ton verre.

McKee revint avec la coupe de vin et la remit à Morgane.

— Relaxe, tu peux rien faire quand t'es énervée comme ça.

— Tu as raison, Lou, tu as raison.

Edwards prit une rasade de vin et expira par la bouche.

— Je suis calme, je suis calme !

Louise s'assit sans bruit sur le divan devant son amie. Morgane attendit encore une minute et ferma les yeux, la photo de son père dans sa main droite. L'invisible était déjà plus accessible, la médium sentit quelques présences lointaines et inconnues.

— Papa, où es-tu ? murmura-t-elle.

Mais Dean Edwards n'y était pas. Un homme s'approcha, et le cœur de Morgane se mit à battre plus vite. Elle ne le reconnut pas tout de suite, bien que ses traits lui fussent familiers.

— Parle-moi, demanda Louise. Je veux savoir !

— *Bonjour, Morgane.*

— Mais… qui êtes-vous ? Je vous connais… vous êtes John ! Mon grand-père ! Mais comment ?

Morgane ouvrit les yeux et observa la photo. Derrière son père, qui était assis sur une chaise dans la cour de la maison familiale, se trouvait John Edwards, photographié de côté, en train de discuter avec quelqu'un. Elle referma les paupières.

— *Ça fait plaisir de te voir.*

— J'ai un souvenir si lointain de vous, grand-père…

— *Tu étais encore toute jeune quand je suis parti.*

— C'est la première fois que vous vous manifestez à moi !

— *Et vice versa. Je suis très content de voir que tu vas bien.*

— Oui, oui. Mais je m'inquiète pour mon père.

— *Dean ? Je m'ennuie de lui, le grand gaillard.*

— Est-ce que… vous le voyez ?

— *Non. Il n'est pas ici.*

— Il est très malade, grand-père. Est-ce que vous vous souvenez de votre ancienne maison ? Celle qui est devenue la nôtre ?

— *Bien sûr. C'était ma première demeure.*

— Vous y êtes déjà retourné ?

— *C'est arrivé, pourquoi ?*

— Vous seriez capable de vous y rendre, maintenant ? Et de trouver mon père ?

— *Oui, je peux essayer. Attends.*

John disparut soudainement. Morgane ouvrit les yeux d'un coup, et Louise écarquilla les siens.

— Quoi ? Il est où ? demanda-t-elle.

— Il est parti voir chez mon père !

— Oh mon Dieu… lâcha McKee. Vite, vite ! Retournes-y !

Morgane hocha la tête et se concentra de nouveau. John Edwards mit un moment avant de réapparaître.

— Je vois ton père. Il est étendu sur le plancher, dans le salon.

— Papa ! s'écria Morgane. Lou, appelle le 911 ! Grand-père, est-ce que tu peux lui parler ?

— J'essaie, mais il ne me répond pas. Il ne me voit pas.

Louise composa nerveusement le 911 et se mit en quête d'expliquer au répartiteur la raison de son appel.

— Il faut absolument qu'on trouve une façon de lui parler ! insista Morgane.

— C'est quoi l'adresse ? demanda Louise.

— Grand-père ! Est-ce que tu vois d'autre gens, à la maison ? Va trouver monsieur Gris ! L'ancien jardinier !

— Morgane… Il me faut l'adresse chez ton père…

— *L'ancien jardinier ? Calvin ?*

— Oui ! Il devrait pas être loin !

— Morgane ! cria Louise.

— Quoi ?

— L'adresse ! J'ai besoin de l'adresse !

— Oh, excuse-moi !

Elle lui donna rapidement l'adresse de la maison familiale, pendant que John disparaissait de nouveau.

— Ils vont envoyer une ambulance sur place, informa Louise. Ils demandent si on est capables de parler avec la victime.

— On essaye ! s’époumona Morgane. La chaîne ! Il me faut la chaîne du curé Plouffe. Celle qui est tombée dans la cuisine ! Je l’ai mise sur la table !

McKee ne savait plus où donner de la tête. Téléphone en main, elle se rendit dans l’autre pièce et trouva le bijou au même endroit où Morgane l’avait laissé.

— Papa, papa, attends-moi, suppliait Morgane, alors que son amie déposait la chaînette dans sa main.

Morgane l’enroula aussitôt entre ses doigts, au même moment où John Edwards revenait.

— *Je suis avec Calvin, nous essayons de parler à Dean.*

— Monsieur Gris ! Je le vois pas !

— *Il est pourtant à côté de moi.*

— Monsieur Plouffe, mon père ! Nous avons besoin de vous ! Je vous en prie !

— Non, il n’y a personne qui puisse se rendre chez lui, je pense, lança Louise dans le téléphone. Ça va prendre cinq minutes, Morgane.

L’abbé Plouffe ne perdit pas de temps. Il arriva, vêtu de son éternelle soutane, et envoya une dose d’énergie phénoménale qui se rendit jusqu’à Louise McKee, la faisant frissonner sur son divan.

— Whoa, fit cette dernière. Qu’est-ce que c’était que ça ?

— Mon père ! s’exclama Morgane. Merci d’être venu.

— Ton père ? répéta Louise, confuse.

— Non ! Le curé !

— *Bonjour mon enfant, je suis là. Que se passe-t-il ?*

— Mon papa, le pharmacien, il a eu un malaise ! Je suis loin de la maison et il a besoin d’aide !

Le curé se retourna et sembla hésiter un instant.

— *Mais… que puis-je faire, mon enfant ?*

— Il faut lui parler !

— *Où est-il, exactement ?*

— *Je vais vous montrer,* proposa John Edwards. *Suivez-moi.*

Les deux hommes disparurent, laissant Morgane seule.

— Les ambulanciers arrivent, ma chouette, l’encouragea Louise.

Soudainement, Dean Edwards apparut. Debout, solide et souriant.

— Papa ! cria Morgane.

— *Salut, ma puce. J'ai besoin de toi.*

— Je suis là, papa ! Je voulais aller te voir ! Je vais t'aider d'ici, je te le promets !

— *Morgane…*

— Quoi ?

— *Je ne veux pas partir. Pas comme ça…*

— Hein ? Oh mon Dieu. Les ambulanciers arrivent, papa ! Ils vont te sauver !

— *Il faut faire vite. Je t'aime, ma puce. Cet endroit est incroyable. Il n'y a personne ?*

Morgane se mit à pleurer en silence. Aussi vite qu'il était arrivé, Dean s'évapora sans préavis.

— Non ! Papa !

La médium ouvrit les yeux et regarda Louise, la bouche à moitié ouverte.

— Il est en train de mourir, Lou.

— Je vous la passe, fit cette dernière en remettant le téléphone à Morgane. Les ambulanciers veulent te parler.

Tremblante, Edwards prit le combiné.

— *Est-ce que la porte avant est barrée ?* demanda une voix d'homme.

— Je… je ne sais pas ! Mais il y a une clé sous l'hibiscus, sur la galerie.

— *OK, parfait. Nous sommes là, madame. Gardez la ligne, je vous reviens.*

Morgane entendit des bruits. Elle remit le téléphone à Louise et s'empressa de fermer les yeux. John Edwards et le curé Plouffe étaient là, mais pas Dean.

— Je lui ai parlé ! leur dit-elle d'emblée.

— À ton père ? s'enquit John.

— Oui, je pense qu'il est en train de partir.

— *Je suis désolé, mon enfant,* s'excusa l'abbé Plouffe. *Je n'ai pas été capable d'aider.*

— Est-ce que… vous l’avez vu ? sanglota Morgane.

— *Oui. Mais il ne me voyait pas. Je lui ai administré les derniers sacrements pendant que l’autre homme tentait de le réanimer.*

— Qui essayait de le réanimer ?

— *Calvin Gray,* dit John. *Je ne sais pas exactement ce qu’il a fait. Nous avons essayé, Morgane, mais nous n’étions pas capables de lui toucher ou de lui parler.*

— Je vous remercie, du fond du cœur. Est-ce que vous pouvez l’accueillir, quand il arrivera parmi vous ? Il craignait ce moment, il m’avait demandé de l’accompagner.

— *Nous serons là,* promit Plouffe.

— *Ce sera un plaisir de revoir mon fils,* ajouta John. *Il peut compter sur moi.*

Morgane renifla et essuya les larmes sur ses joues.

— Je vais rester aussi, dit-elle. Je veux être là.

Les minutes passèrent. Un silence complet régnait dans la salle de rencontre de l’appartement numéro 6. La nuit était tombée, Louise McKee attendait patiemment, avec le combiné posé sur ses genoux. Elle l’avait mis en mains libres, car tout indiquait que les ambulanciers avaient coupé le son de la communication pendant qu’ils s’occupaient de Dean Edwards. Morgane ouvrait et fermait les yeux sans arrêt, comme si elle voulait garder le contact avec les deux mondes en même temps.

— *Allo ? Vous êtes toujours là ?*

Les femmes sursautèrent.

— Oui ! répondit Morgane.

— *Ça va mieux,* annonça l’homme. *Il était en arrêt cardiorespiratoire quand nous sommes arrivés, mais il a fait une crise de spasmes, je crois que ça a aidé son cœur à repartir. On va le conduire à l’hôpital pour qu’il voie un cardiologue.*

Morgane ne put cacher sa joie. Elle leva les bras en signe de victoire.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— *Nous allons emmener monsieur à l’Hôtel-Dieu, à Québec, pour la nuit. Vous n’aurez qu’à le demander pour le retrouver, c’est bon ?*

— O-oui, balbutia Morgane.

— *OK, on y va.*

— Merci ! ajouta-t-elle.

Mais la communication était déjà terminée. Louise poussa un long soupir et termina sa coupe de vin d'une gorgée. Morgane avait le regard planté quelque part devant elle. Elle ferma les yeux et retrouva aussitôt les deux hommes, au même endroit.

— Vous avez entendu ?

— *Oui,* confirma John.

— *C'est le jardinier qui lui a sauvé la vie,* conclut le curé. *Je ne sais pas comment il a fait, mais ça a fonctionné.*

— Je dois me rendre à l'hôpital, lança Morgane.

— Tu peux pas conduire ce soir, avertit Louise. Ni moi !

— Alors j'attendrai avant de partir, décida Edwards.

— *Je peux vous demander quelque chose ?* fit John.

— Bien sûr.

— *Est-ce que vous pouvez me contacter, quand vous serez avec mon fils ?*

Québec, 6 h, Hôtel-Dieu, 17 juin 2021

Le moniteur cardiaque envoyait le signal d'un battement régulier. Morgane n'arrivait tout simplement pas à le quitter des yeux, à la recherche de la moindre anomalie. Dean Edwards respira fortement et bougea sa main gauche, comme s'il cherchait quelque chose… ou quelqu'un. Morgane s'empressa de la saisir avec les siennes.

— Papa, papa… murmura-t-elle. Je suis là.

Dean tourna la tête et regarda sa fille. Sans parler, il lui fit comprendre avec ses yeux à quel point il appréciait sa présence. Son visage émacié témoignait de la rude bataille qu'il avait livrée au cours des mois précédents. Il avait perdu du poids, les saillies de sa mâchoire carrée étaient apparentes.

— Ton heure n'est pas venue, fit Morgane pour tenter de lui rappeler leur dernière conversation.

Il cligna des yeux. Elle appuya sur le bouton près d'elle et une infirmière arriva aussitôt.

— Il vient de se réveiller, l'informa Morgane.

La femme consulta le moniteur d'un coup d'œil et s'assura que la perfusion qui entrait dans le bras droit du patient était bien fonctionnelle.

— Vous allez avoir besoin de beaucoup de repos, monsieur Edwards. On va bien s'occuper de vous. Vous avez de la chance que votre fille soit ici.

Elle s'adressa à Morgane :

— Il risque de s'endormir fréquemment. S'il y a quoi que ce soit, je suis tout près.

— C'est bon. Merci.

Dean replaça sa tête et ferma les yeux. Il donna une légère pression avec ses doigts, geste auquel sa fille répondit de façon similaire. Elle décida de lui raconter ce qui s'était passé la veille. Tranquillement, elle narra les

événements qui l'avaient convaincue qu'il se tramait quelque chose d'anormal. Sa rencontre avec son grand-père, ensuite l'abbé Plouffe. Sur l'écran cathodique, le cœur de Dean Edwards battait à coup de collines régulières, comme autant de dunes forgées par le vent dans le désert. C'était le seul indice qui permettait de le savoir en vie. Son visage ridé était impassible, son bras si mince que la perfusion semblait en être le prolongement. Morgane manipulait la chaînette du curé Plouffe, touchant les mailles l'une après l'autre, tel un chapelet, pendant qu'elle relatait la panique qui l'avait envahie lorsque les ambulanciers étaient entrés dans la maison familiale.

— Et grand-père m'a demandé quelque chose, dit-elle enfin.

Elle sortit de sa bourse la photo sur laquelle les deux hommes avaient été immortalisés, longtemps auparavant.

— Il aimerait bien te rendre visite, si tu es d'accord. Je vais… je vais faire une séance et l'inviter à venir nous rejoindre.

Morgane jeta un bref regard vers la porte et s'assura qu'elle était seule avec son père. Elle ferma les yeux. L'hôpital était bondé de gens. La médium était incapable de différencier ceux qui y étaient décédés de ceux qui s'y trouvaient peut-être encore, alités sur un des étages de l'Hôtel-Dieu. Sa présence attirait l'attention, Morgane tentait de se fondre parmi les autres dans l'espoir de repérer John Edwards. Quand elle vit son grand-père, celui-ci se trouvait derrière plusieurs personnes. Il s'approchait d'elle, mais Morgane eut l'impression qu'ils ne seraient jamais seuls dans cet endroit. Il faudrait qu'elle se concentre sur lui pour éviter d'être distraite par toutes ces âmes à proximité.

— *Comment va-t-il ?* demanda John.

— Son état semble stable. Il ne peut pas parler encore.

— *Merci de m'avoir contacté.*

— Il serait très content de vous savoir ici, avec nous, grand-père.

Dean ouvrit soudainement la bouche. Le moniteur cardiaque émit un son qui indiquait un changement dans le rythme des battements de son cœur. Le bip dérangea Morgane, qui ouvrit les yeux.

— Papa ? demanda-t-elle.

L’infirmière arriva dans les secondes suivantes. Elle regarda l’écran et attendit quelques instants. Les crêtes étaient de plus en plus rapprochées.

Et d’un coup, une ligne droite. Le bruit strident de l’alarme retentit dans la pièce.

— Non ! Papa ! s’écria Morgane.

L’infirmière saisit le combiné et demanda un médecin sur-le-champ. Dean Edwards n’avait plus de pouls. Morgane dut se lever pour libérer l’espace près du lit. Faisant fi de la présence de l’infirmière, elle se positionna dans le coin opposé de la pièce et ferma les yeux.

— Papa, je t’en prie, viens me voir, le supplia-t-elle.

John Edwards était là.

— *Dean,* dit-il.

Le pharmacien, immobile et en pleine santé, se trouvait au milieu d’un petit attroupement. Il vit son père et s’approcha.

— Papa, papa… répéta Morgane.

— Salut, ma puce. Bonjour, père.

— *Je suis content de te revoir, mon fils.*

Dans la chambre d’hôpital, un médecin sortit les câbles du défibrillateur cardiaque et les positionna sur le torse du patient. Le premier choc fit vaciller Dean Edwards.

— Ce n’est pas nécessaire, fit celui-ci. Le moment est arrivé. Je voulais que tu sois là, avec moi, Morgane.

— Je suis là, papa, assura-t-elle en pleurant. Est-ce que tu es prêt ?

— Oui, ma puce. Et je me sens bien.

Un deuxième jet de courant électrique souleva la poitrine de Dean, qui tangua de nouveau.

— Ils vont faire ça longtemps ? demanda-t-il.

— *Ils veulent te sauver,* dit John.

— Une fois est suffisante. Je voulais seulement un peu de temps.

— C’est monsieur Gris qui t’a aidé, n’est-ce pas ? s’enquit Morgane.

— Oui. Il m’a fait un massage cardiaque en attendant que les ambulanciers arrivent. J’irai le remercier.

À la troisième décharge, Dean Edwards ne réagit pas. Il venait de mourir.

— *Bienvenue parmi nous, mon fils.*

— Merci père. Cet endroit est immense.

— *Je te montrerai.*

— *Merci, Morgane. Je ne voulais pas faire ça sans toi.*

— Espèce d'orgueilleux qui se disait en forme hier matin ! J'allais te voir de toute façon.

Dean sourit.

— *On va se revoir chaque fois que tu en auras envie, ma puce. Je t'aime.*

— Je t'aime, papa.

Au même instant, quelqu'un toucha l'épaule de Morgane.

— Madame… madame.

Elle ouvrit les yeux et vit que le médecin s'adressait à elle.

— Est-ce que ça va ?

— Oui, oui.

— Je suis désolé, votre père est parti.

Montréal, novembre 2021, Université du Québec à Montréal

Morgane était assise dans le grand et haut corridor de l'université. Sa nervosité, qui croissait et s'amenuisait depuis quelques jours, venait d'atteindre un sommet. Chaque fois que la voix se faisait entendre dans le haut-parleur, elle s'attendait à ce que l'on annonce son nom. Pour bien faire, le témoignage de la personne avant elle s'étirait tellement qu'elle craignait que les commissaires n'ajournent la séance pour permettre à tout le monde d'aller dîner. Elle aurait perdu un avant-midi entier à stresser pour rien. Louise McKee ouvrit doucement l'imposante porte en bois clair qui menait dans la salle de cour et vint retrouver son amie.

— Et puis ?

— Ça devrait finir bientôt, ma chouette.

Elle s'assit et chuchota :

— Moi, je te dis que ce docteur-là, il a quelque chose à se reprocher. Quand il parle, on dirait qu'il fait juste mentir !

— Tu imagines encore des choses, Lou.

— Je te le jure, il a l'air de quelqu'un en qui on peut pas avoir confiance.

— En autant qu'il termine ce qu'il a à dire, que je puisse y aller moi aussi.

— Et méfie-toi de la femme, à gauche. Elle est sournoise…

— Lou, retourne à l'intérieur, la gronda Morgane. Tu vas me stresser encore plus.

— OK, OK, dit-elle en se levant. Je veux seulement aider !

— Tu m'aides ! Allez, fous le camp.

McKee fit une grimace et disparut derrière la porte. Le gardien de sécurité qui était appuyé contre le mur, devant le banc où Morgane était assise, lui décocha un sourire. Elle leva les paumes en l'air. La porte se rouvrit aussitôt et un homme, puis un deuxième, sortirent d'un pas rapide. Il

y eut un bref contact visuel entre le premier et Morgane, et le microphone cracha :

Morgane Edwards, salle trois. Je répète, Morgane Edwards, salle trois.

Le gardien, qui n’avait toujours pas quitté des yeux la dame rousse devant lui, fit un air apeuré, un geste qui contribua à faire baisser l’anxiété de Morgane.

— Bonne chance, lui dit-il.

— Vous n’avez pas de conseils à me donner ? lança-t-elle en se dirigeant vers la salle.

— Ne vous laissez pas impressionner, envoya l’homme. Ce ne sont toujours que des humains.

Morgane l’observa un instant, la main sur la poignée.

— Vous avez raison. Merci.

Edwards traversa l’espace entre les deux portes d’un pas décidé. Quand la pièce s’ouvrit devant elle, le premier visage qu’elle aperçut fut celui de Louise, qui était assise au dernier banc d’une des rangées à l’arrière. Tout en avançant, Morgane leva les yeux et regarda en direction du fond de la salle. Une femme et un homme prenaient place, face vers elle, sur un promontoire, et la fixaient d’un regard qu’elle aurait pu qualifier d’amical. Après tout, elle était ici sur une base volontaire, pourquoi lui en voudrait-on ?

Elle se souvint de la mise en garde de Louise et, sans doute contaminée par ses propos, trouva à son tour que la commissaire avait l’air d’une mégère. L’autre, à droite, ressemblait à s’y méprendre à l’un des clients de la pharmacie du village, où Morgane passait ses fins d’après-midi quand elle était enfant. Grassouillet, le visage rougi, un énorme menton qui contrait l’air méchant qu’il se donnait.

Elle se plaça derrière le bureau d’où elle aurait à répondre aux questions qu’on lui poserait. Un micro coincé au bout d’un fil métallique souple était posé sur le meuble, près d’un verre d’eau empli à ras bord. Au même

niveau que Morgane, à deux mètres en avant, se trouvait la greffière, dont les doigts effilés n’attendaient qu’une parole pour se mettre à marteler le clavier sur lequel ils reposaient. C’est elle qui prit la parole, à la grande surprise de Morgane :

— Nom et adresse complets, s’il vous plaît.

— Morgane Edwards, 2140 boulevard Saint-Joseph Est, appartement 6, Montréal, H6L 2K4.

— Merci. Profession ?

— Euh, thérapeute spirituelle.

C’était la première fois que Morgane nommait son titre devant autant de gens à la fois. Elle se sentit honteuse et s’empressa de chasser ce sentiment en bombant le torse. Elle entendait tout ce qui se passait derrière elle. Respirations, soupirs, murmures, tant de bruits qui trahissaient la foule venue assister à la toute première commission sur l’aide médicale à mourir. De qui était composée cette foule ? De familles endeuillées ? D’activistes en manque d’action ? De journalistes prêts à bondir sur la première incohérence pour s’attirer quelques lecteurs grâce à la une ? Ou peut-être, songea Morgane, de citoyens curieux, inquiets, conscients de la chance qu’ils ont de pouvoir aborder librement un sujet aussi sensible que celui-là.

— Merci, répondit la scribe, donnant du même coup la parole aux commissaires.

— Madame Edwards, commença la femme. Je suis la docteure Leclerc, cardiologue à l’Hôtel-Dieu de Montréal, coprésidente de cette commission. Voici monsieur Abel, président du comité éthique supervisant la recherche médicale au Québec. À votre gauche, les membres qui complètent notre équipe.

Morgane vit une demi-douzaine de personnes assises de façon perpendiculaire à elle. La plupart hochèrent la tête en guise de salutations.

— Bienvenue, fit Abel. La commission est d’avis que votre expertise est pertinente concernant le sujet qui nous occupe et vous remercie d’être présente. Aujourd’hui, nous sommes ici pour écouter votre opinion, entendre vos idées et recueillir vos expériences personnelles. Nous poserons

des questions pour guider l’entretien, vous pouvez intervenir quand bon vous semble. Est-ce que ça vous va ?

— Oui. Je suis prête.

C’était le départ. Morgane se relaxa et plongea son regard dans celui de la docteure Leclerc.

— Madame Edwards, commença cette dernière, vous œuvrez dans une discipline nébuleuse, embryonnaire et méconnue du public. Pouvez-vous expliquer à cette commission la nature exacte de votre métier ?

— Oui. Je… je possède un don. Je suis capable de communiquer avec les gens d’une façon différente de la parole ou des gestes. Cela me permet d’échanger avec eux dans ce que j’appelle « l’invisible ». Et cet endroit n’est pas limité aux personnes décédées. En fait, la plupart des gens qui s’y trouvent sont décédés, mais il y a des vivants, aussi.

Un silence emplit la salle. La docteure Leclerc nota quelque chose.

— Donc, on pourrait dire que vous êtes une médium, en quelque sorte.

— Oui.

— Détaillez-nous votre méthode pour accéder à cet « invisible » dont vous parlez.

— C’est quelque chose d’inné. La méthode a évolué au fil des années et des rencontres. Aujourd’hui, tout ce dont j’ai besoin, c’est d’être dans un endroit calme, où je peux fermer les yeux et me concentrer. J’appelle ça « ouvrir une porte », je me rends accessible. Aussitôt que c’est fait, je suis en mesure de communiquer avec quiconque se trouve près de moi.

Le silence fit place à quelques murmures. Abel lança :

— Madame Edwards, si je résume d’une façon brute, vous êtes capable d’échanger avec les morts.

— Oui.

— Vous avez mentionné les vivants, également, tout à l’heure, n’est-ce pas ?

— C’est exact.

— Comment une personne vivante peut-elle arriver à faire cela, selon vous ?

— Je… je crois qu'il y a deux raisons. La première, c'est lorsque le corps physique n'arrive plus à se faire entendre de façon efficace. Par exemple, quand une personne perd complètement la maîtrise de son organisme, elle découvre cette ultime façon de communiquer. La seconde, et je ne l'ai pas expérimentée souvent dans ma carrière, c'est que certains humains semblent avoir la capacité d'utiliser leur subconscient de façon similaire, même s'ils sont encore capables de s'exprimer de façon normale.

La docteure Leclerc chuchota quelque chose à l'oreille d'Abel, et ce dernier questionna :

— Madame Edwards, vous mentionnez comme exemple « des gens ayant perdu la maîtrise de leur organisme ». Pouvez-vous nous dire qui entre dans cette catégorie, selon vous ?

— Les gens souffrant d'Alzheimer avancé, de démence, de maladies les empêchant de parler ou de bouger. Ceux qui sont dans le coma, en phase terminale, les gens paralysés…

— Donc, par extension, des gens en fin de vie, la plupart du temps.

— Oui, mais pas exclusivement.

De nouveau, les deux commissaires échangèrent quelques mots. C'est la docteure Leclerc qui reprit la parole :

— Parmi les gens toujours en vie qui ont eu la chance de communiquer avec vous, y en avait-il qui étaient mourants ?

— Oui.

— Dans vos échanges avec eux, étaient-ils capables de se faire comprendre ?

— Pouvez-vous préciser, s'il vous plaît ?

— Étiez-vous en mesure de capter leurs émotions, de répondre à leurs questions ?

— Oui.

La femme hocha la tête.

— Vous affirmez aujourd'hui, devant cette salle, que vous avez été capable de converser avec des gens mourants qui, pour nous tous, semblent incapables de s'exprimer.

— Oui, répéta Morgane sans hésitation.

Cette fois, le bruit de la foule s'intensifia suffisamment pour que le commissaire Abel élève le ton dans son micro.

— Madame Edwards, un des aspects sur lequel cette commission doit s'attarder est justement celui de la valeur temporelle légale d'un consentement donné par un citoyen en pleine possession de ses moyens. Si cette même personne venait à changer d'idée, plus tard, alors qu'elle n'est plus en mesure de le faire savoir, un médecin pourrait frôler la notion d'homicide en exauçant un vœu fait plusieurs années auparavant, dans des circonstances bien différentes. Est-ce que vous comprenez l'importance de ce que vous affirmez ?

— Oui, monsieur. Et j'ai moi-même été témoin d'une situation semblable à celle que vous venez de décrire.

— Mais si vous dites vrai, vous pourriez apporter une solution à ce problème, non ?

— Je… oui. Dans l'optique où je peux communiquer avec la personne en question et que cette dernière s'exprime, oui.

— Mais avec les gens vivants, vous n'avez pas les mêmes restrictions qu'avec les morts.

Morgane posa ses mains sur le petit lutrin en bois.

— C'est vrai, la plupart du temps, mais ce n'est pas une certitude. Tout dépend de la capacité de la personne devant moi à se manifester, vous comprenez ? Moi, je ne suis que le récepteur.

Les commissaires notèrent simultanément quelque chose et Abel déposa son crayon devant lui.

— Nous allons ajourner pour le dîner, déclara-t-il. Retour ici à 13 h 30.

• • •

Morgane attendit que la majorité de la foule ait quitté la salle avant de se diriger à son tour vers la sortie. Elle ne se rendit compte des regards posés sur elle que lorsqu'elle chercha Louise parmi les têtes. Gênée, elle baissa les yeux et avança vers son amie.

— Tu es solide comme le roc, lui glissa celle-ci à l'oreille.

— Je vais m’évanouir, exagéra Morgane, en arrivant dans le corridor.

— Mais non, tu as le visage d’une guerrière, l’encouragea l’autre, en lui plaçant une main sur la joue.

Le gardien de sécurité, fidèle à son poste, salua Morgane d’un mouvement de tête.

— Je suis toujours en vie, lui lança-t-elle en levant le poing.

— Personne ne va mourir ici, madame. Je m’assure de ça.

Les deux femmes sortirent manger un repas léger et, au retour, décidèrent de s’asseoir sur un banc à l’extérieur de l’université en attendant la reprise de l’audience. Sentant que le niveau de stress de Morgane augmentait, McKee lui dit :

— Le plus gros est fait, ma chouette.

— Je suis pas certaine de ça, moi. Tu as vu la réaction des autres, à gauche ? Ils roulaient les yeux à chaque réponse que je donnais. Ils vont me cuisiner comme un poulet, Lou.

— Là, c’est toi qui imagines des choses. C’est pas ton procès, oublie-le pas.

— Je sais… mais quand même. Qu’est-ce que je peux faire de plus ?

— Rien, justement.

Les membres de la commission avaient repris leur place respective. Le commissaire Abel s’assura que Morgane était prête et plaça son micro devant lui.

— Nous allons reprendre, dit-il. Madame Edwards, nous en étions à déterminer votre capacité à comprendre et interpréter les propos d’une personne mourante. J’aimerais vous entendre sur la nature des échanges qui ont eu lieu avec ces personnes que vous avez côtoyées.

Edwards s’éclaircit la gorge et répondit :

— C’est très variable, monsieur le commissaire. J’ai des exemples aux antipodes. Dans un cas, une dame condamnée à son fauteuil roulant, incapable de lever ne serait-ce qu’un sourcil, me racontait à quel point la visite de ses proches la rendait heureuse. Si vous m’aviez dit que cette

femme était sur le point de recevoir l'aide médicale à mourir, je me serais débattue comme une folle pour empêcher que ça arrive. Mais si je repense à une autre dame, c'est tout à fait différent. Elle gesticulait sans cesse, ce qui lui donnait un air joyeux mais, quand je lui ai parlé, elle n'en pouvait plus. Elle me suppliait de l'aider à abréger sa souffrance.

— Donc, dans ce cas, vous estimez que l'aide médicale à mourir aurait été appropriée.

— Oui, je le pense.

— Bon, coupa la docteure Leclerc, je vois que plusieurs de nos confrères et consœurs ont des questions à vous poser.

Un des membres de la commission avait la main levée, et la commissaire lui céda la parole.

— Bonjour, madame Edwards. Docteur Thompson, gériatre. Est-ce que vous affirmez pouvoir entrer en contact avec n'importe quelle personne, morte ou vivante, en tout temps, grâce à ce don que vous possédez ?

— Je… non. Selon mon expérience, certaines conditions sont requises pour permettre la communication. Par exemple, quand un proche d'une personne décédée se trouve en ma compagnie, je suis en mesure de recevoir le défunt, si celui-ci veut bien se manifester. Dans certains cas, si je possède un objet ayant appartenu à la personne, c'est suffisant pour y avoir accès. Le lieu semble avoir un rôle à jouer, également. Je n'ai donc pas accès à tout le monde en tout temps, non.

— Dans un contexte de confinement comme celui que nous avons vécu, vous auriez donc été en mesure de prendre contact avec des gens, même si ces derniers ne se trouvaient pas devant vous.

— Oui, c'est tout à fait possible de le faire.

— Bon. Avez-vous un exemple à nous donner, de quelqu'un avec qui vous avez échangé ? demanda la docteure Leclerc.

Morgane replaça une mèche de cheveux qui lui tombait dans le visage et répondit :

— Dans la maison de mon enfance, un homme m'apparaissait sans cesse. Je le nommais monsieur Gris, sans savoir qui il était ni ce qu'il faisait là. En réalité, il s'agit d'un jardinier qui demeurait à la maison dans le

temps de mon grand-père. Je n'ai jamais vu ce monsieur ailleurs que chez moi.

Une femme leva la main.

— Bonjour, Évelyne Gamache, présidente des Sceptiques du Québec. Comme vous vous en doutez bien, je suis sans cesse à la recherche de preuves tangibles pour appuyer des affirmations comme celles que vous venez de faire. Est-ce possible, d'une certaine façon, que vous ayez connu ce jardinier dont vous parlez, étant très jeune, et que vous ayez ensuite fabulé sa présence ? Comme un rêve éveillé, par exemple ?

Morgane fronça les sourcils.

— Non, non. Monsieur Gris est décédé bien avant ma naissance, madame. Je n'ai eu connaissance de son existence que plus tard, quand mon père a retrouvé une vieille image de lui prise dans les années 1950. C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris qui il était. Et je suis bien consciente, je ne rêve pas. Je parle ici de centaines de conversations avec lui, pas d'un événement ponctuel. Encore aujourd'hui, si j'y retourne, je sais que je le reverrai.

La sceptique renchérit :

— Mais cette démarche qui est la vôtre n'est appuyée par aucune science, actuellement, est-ce que je me trompe ?

— Vous dites vrai, avoua Morgane. Je me base sur des observations empiriques qui me confirment que la science devrait justement s'intéresser à ce domaine plus tôt que tard. J'ai espoir qu'un jour, nous pourrons expliquer de façon formelle cette façon de communiquer.

— Vous n'êtes pas sans savoir que plusieurs personnes avant vous ont affirmé détenir des pouvoirs surnaturels, sans pour autant en apporter la preuve.

— Je ne possède aucun pouvoir, madame. Mon don ne me permet ni de m'enrichir en trompant les gens ni de décider de leurs actes.

Les deux femmes se jaugèrent un instant et le commissaire Abel intervint :

— Docteur Verville, du centre de soins palliatifs de Lanaudière.

Un homme hocha la tête et sourit en direction du témoin.

— Bonjour, madame Edwards, merci d’être ici.

— Cela me fait plaisir.

— Vous est-il déjà arrivé d’accompagner quelqu’un au moment exact de sa mort ?

— Oui.

— Étiez-vous en communication, durant son passage dans l’autre monde ?

— Oui.

— Vous pouvez nous raconter ?

Morgane se rappela avec émotion la nuit où l’abbé Plouffe l’avait contactée. Et la mort de son père. Elle raconta en détails ce qui s’était passé avec Plouffe.

— Quand j’ai ouvert les yeux, il était là, devant moi, décédé. Je lui parlais encore, il était… tellement heureux. Son passage s’est fait dans le calme et la sérénité. Je crois en toute humilité qu’il savait exactement ce qui allait se passer, en me demandant d’aller le voir cette nuit-là. Je suis très fière de ce moment, j’y pense encore souvent.

— L’avez-vous refait, à ce jour ? Avec quelqu’un d’autre ?

— Hormis mon père et monsieur Plouffe, non,

— Il y a une raison à cela, si je puis me permettre ?

— Oui… Mon parcours dans l’univers visible et invisible, ou conscient et inconscient, si vous voulez, a évolué de façon marquée à la suite d’une série d’événements bouleversants, y compris l’histoire avec le prêtre que je viens de raconter. J’ai été menacée, confrontée à la violence, appelée à témoigner… On a remis en question la véracité de mes propos, douté de moi. Je me suis moi-même trompée sur certaines hypothèses et théories, j’ai eu besoin de prendre de la distance. J’ai diminué le nombre de séances que j’offre, je n’ai conservé que quelques clients réguliers, chez moi. Mais… mon père était très malade. Il m’a demandé de l’accompagner à son dernier jour. Et j’ai accepté. J’y étais.

Le docteur Verville la remercia et Morgane but une gorgée d’eau. La commissaire Leclerc indiqua une autre femme à la table de gauche.

— Bonjour, docteure Morin, oncologue. J'aimerais vous poser une question par rapport à la souffrance, un des sujets abordés par cette commission et qui me tient beaucoup à cœur.

— D'accord.

— Quand je pense à l'euthanasie volontaire, je pense surtout à faire cesser la douleur permanente chez un humain. Ce qui m'intéresse le plus, dans ce que vous dites, c'est que vous semblez avoir accès à l'état physique d'une personne après sa mort.

— Oui.

— Qu'en est-il de la souffrance, une fois que les gens sont décédés, selon vous ?

— Je sais que la douleur physique est absente. Tous les gens qui m'ont parlé me l'ont confirmé. Par contre, je crois avoir décelé une forme de douleur mentale, plus ou moins grande, selon les cas. Des histoires non réglées, des regrets, autant de raisons de vouloir faire la paix avec un proche.

— Si je vous entends bien, la mort viendrait effectivement faire cesser la souffrance physique.

— Selon ce que je sais, oui.

— Merci.

Le commissaire Abel confirma d'un regard que les membres du panel n'avaient pas d'autres questions pour le moment. Il s'adressa donc à Morgane :

— Selon vous, madame Edwards, de quelle façon notre société devrait-elle traiter la notion d'euthanasie volontaire ?

C'était une grande question. Morgane inspira profondément avant d'y répondre.

— Je crois qu'avant de terminer une vie de façon volontaire, peu importe laquelle, toutes les formes de communication possibles devraient être tentées, y compris celles de l'invisible. C'est la meilleure façon de s'assurer du consentement véritable de la personne. Je… je suis consciente que ce que je viens de dire est difficile à mettre en pratique. Je n'ai aucune idée du nombre de médiums en mesure de faire comme moi, encore moins

de leur volonté à communiquer avec des gens qui font face à l'euthanasie volontaire.

— Et vous, vous le feriez ?

Morgane eut une pensée pour Sylvain Comptois. L'homme qui avait eu toute la compassion du monde pour sa mère, allant même jusqu'à vouloir la tuer pour l'empêcher de souffrir. Corinne Pelletier… aurait-on pu parler avec elle ? Comprendre ce qu'elle vivait, ce qu'elle souhait réellement ? Edwards jeta un regard vers les membres du panel et ramena son attention vers le commissaire Abel.

— Oui, monsieur. Je le ferais.

Épilogue

Morgane ouvrit la porte de la maison. L'odeur caractéristique de l'endroit lui sauta aux narines. Tout était calme… pourrait-elle y habiter ? Loin de Montréal, de son amie Louise et de sa clientèle ? Peut-être. Elle avait le temps d'y penser. Pour l'instant, elle n'avait qu'une seule idée en tête. Elle garda ses bottes, déposa sa bourse sur le divan et prit place à la table de la cuisine. Elle se positionna confortablement et mit ses mains devant.

Elle ferma les yeux.

Devant elle, comme s'il l'attendait, monsieur Gris était assis. Consciente que son père et son grand-père pouvaient rôder dans le coin également, elle se concentra sur le jardinier.

— *Bonjour, Morgane.*

— Salut, monsieur Gris. Je suis contente de vous voir.

— *Moi aussi. Je me doutais bien que tu allais venir.*

— J'ai plusieurs questions pour vous.

— *Oui, j'imagine.*

— Premièrement, je voulais vous remercier de ce que vous avez fait pour mon père. Et pour moi, par le fait même.

— *Ça m'a fait plaisir. Je suis honoré d'avoir pu aider.*

Il était là, avec son allure d'une autre époque, dans ses vêtements beiges aux airs d'aventurier.

— Vous avez réagi rapidement, fit-elle.

— *C'est monsieur John qui est venu m'alerter. Je ne l'avais pas vu depuis bien longtemps.*

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Monsieur Dean était étendu, là,* indiqua-t-il. *Alors je lui ai massé la poitrine.*

— Monsieur Gris… mon grand-père et l’abbé Plouffe étaient là, eux aussi. Ils ont été incapables de venir en aide à mon père. Comment est-ce que…

Monsieur Gris sourit. Il dit :

— *Tu me demandais comment je faisais pour te voir.*

— Oui.

— *Je ne le sais pas. Des gens comme toi, moi, je n’en connais pas d’autres. Parfois, j’essaye de me faire remarquer et ça ne fonctionne pas. Avec toi, ça arrive, et c’est tout. Mais depuis quelque temps, j’ai réussi à faire de nouvelles choses.*

— Comme quoi ?

— *Je vais te montrer. Tu peux aller ouvrir l’eau, au robinet ?*

Edwards ouvrit les yeux et se rendit à l’évier. Elle laissa ensuite couler l’eau froide. Alors que le filet d’eau tombait à la verticale, elle le vit dévier vers la gauche, comme si quelqu’un avait placé un doigt dessous. Elle se concentra de nouveau. Monsieur Gris était près d’elle, au milieu du comptoir.

— Wow…

— *Ça marche bien avec l’eau,* expliqua-t-il.

— Comment vous faites ?

— *Je crois que je fais un peu comme toi. Je me concentre sur une chose. Quand monsieur Dean était par terre, je ne pensais qu’à ça. J’ai placé mes mains sur son torse et j’ai pompé, le plus fort que je pouvais. Je ne sentais pas ses vêtements, ou sa peau, mais j’ai su que ça fonctionnait quand son corps s’est mis à bouger.*

— L’eau, vous la sentez ? Liquide, chaud, froid ?

— *Non plus.*

Morgane se mit à respirer plus vite.

— Et avec ma main ? Vous pourriez le faire avec ma main ? Essayez !

Monsieur Gris plaça son bras devant lui. Morgane le traversa plusieurs fois de sa main, sans ressentir la moindre sensation.

— Ça ne marche pas, se désola-t-elle. Vous imaginez ? Si on pouvait y arriver de façon régulière ?

Morgane regarda autour d'elle et sentit la présence de plusieurs personnes. Dean, Jade. John Edwards était là aussi. D'autres, mais plus loin. Elle était chez elle.

— Si je revenais rester ici… demanda-t-elle. Vous m'aideriez à rejoindre nos deux mondes ?

Calvin Gray se mit à rire.

— *Bien sûr. Et si ça fonctionne, je pourrai continuer à m'occuper du terrain pour la propriétaire.*

Fin

Remerciements

Merci à Guylaine, ma muse, ainsi qu'à mes premiers lecteurs : Jennifer et Roger. Un merci spécial à tous les gens qui possèdent un don, quel qu'il soit, et qui l'utilisent au quotidien malgré l'adversité et l'incompréhension de la plupart d'entre nous.

Du Même Auteur

La maison des vérités, 2013
L'affaire Mélodie Cormier, 2015
Prix Saint-Pacôme de la relève et prix Coup de cœur, 2015
Prix AQPF-ANEL, catégorie 13 ans et plus
Terreur domestique, 2016
Des fleurs pour ta première fois, 2017
Prix de littérature Gérald-Godin 2018
Deux coups de pied de trop, 2018
L'oracle et le revolver, 2018
Le tribunal de la rue Quirion, 2019